

Le parfait courtisan et la  
dame de cour / trad. nouv.  
de l'italien du Cte Baltasar  
Castiglione...

Castiglione, Baldassare (1478-1529). Auteur du texte. Le parfait courtisan et la dame de cour / trad. nouv. de l'italien du Cte Baltasar Castiglione.... 1690.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

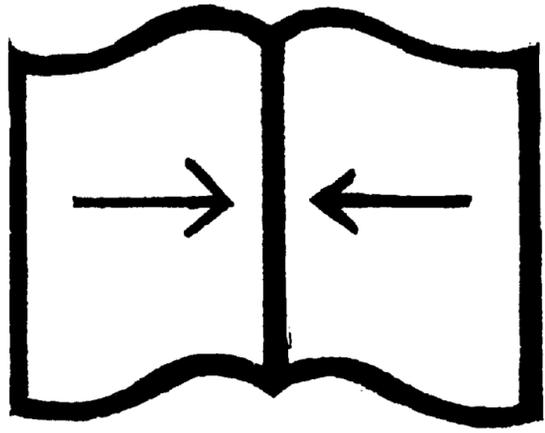
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

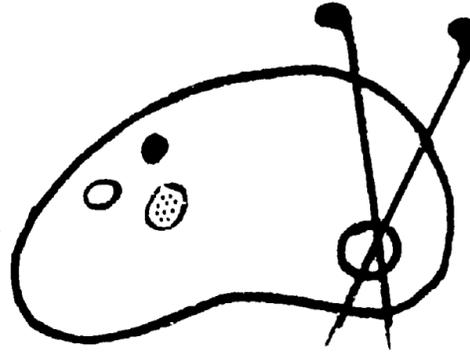
**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).

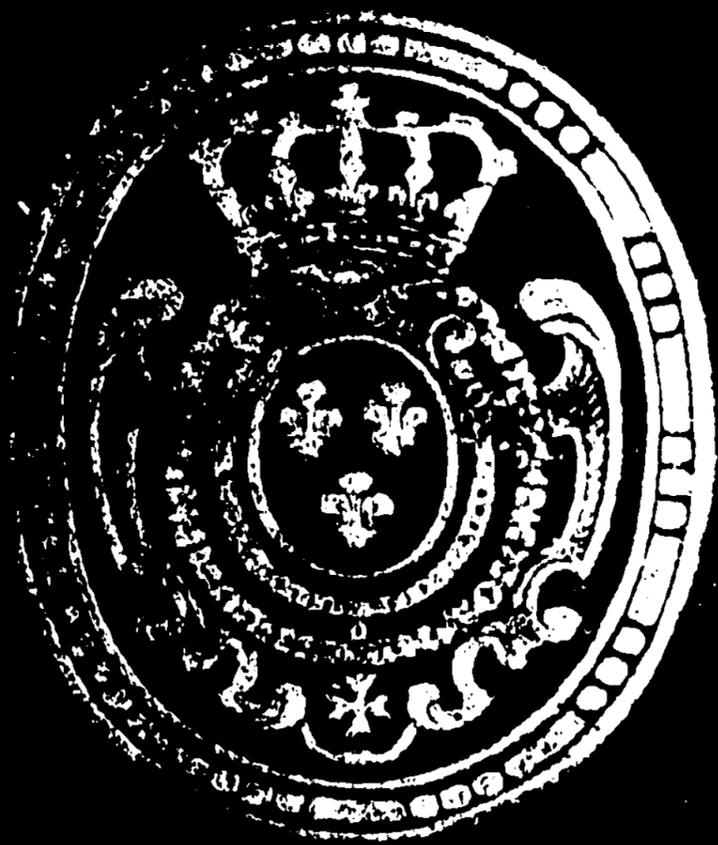


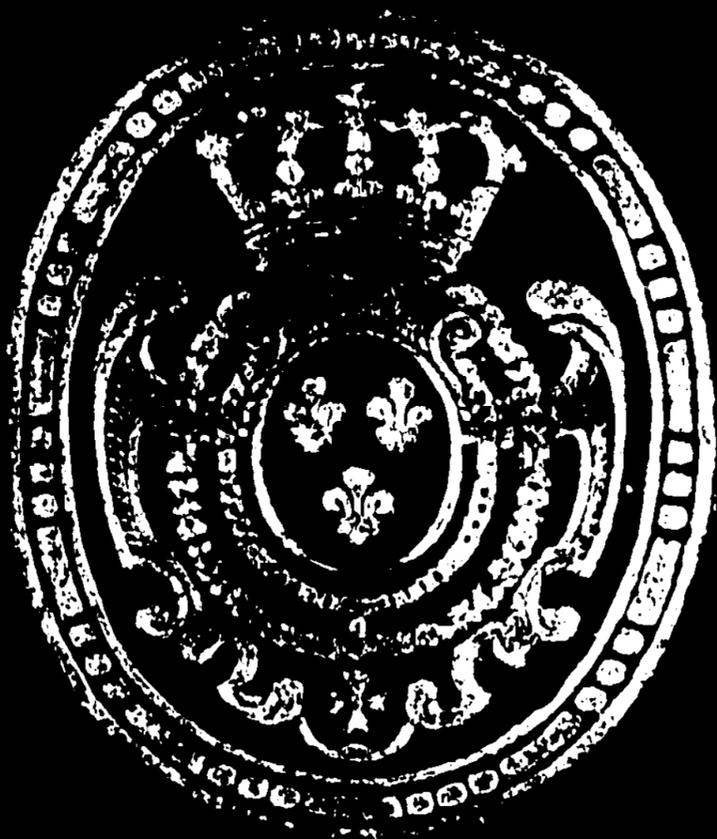
RELIURE SERREE  
Absence de marges  
intérieures

VALABLE POUR TOUT OU PARTIE DU  
DOCUMENT REPRODUIT



Couvertures supérieure et inférieure  
en couleur





# LE PARFAIT COURTISAN

ET

# LA DAME

# DE COUR.

*TRADUCTION NOUVELLE  
De l'Italien du Comte Baltasar Castiglione.*

Ouvrage également avantageux pour réussir  
dans les belles Conversations, & pour  
former les jeunes personnes de qualité  
de l'un & de l'autre sexe.



*Imprimé à Chartres, & se vend*

A P A R I S,

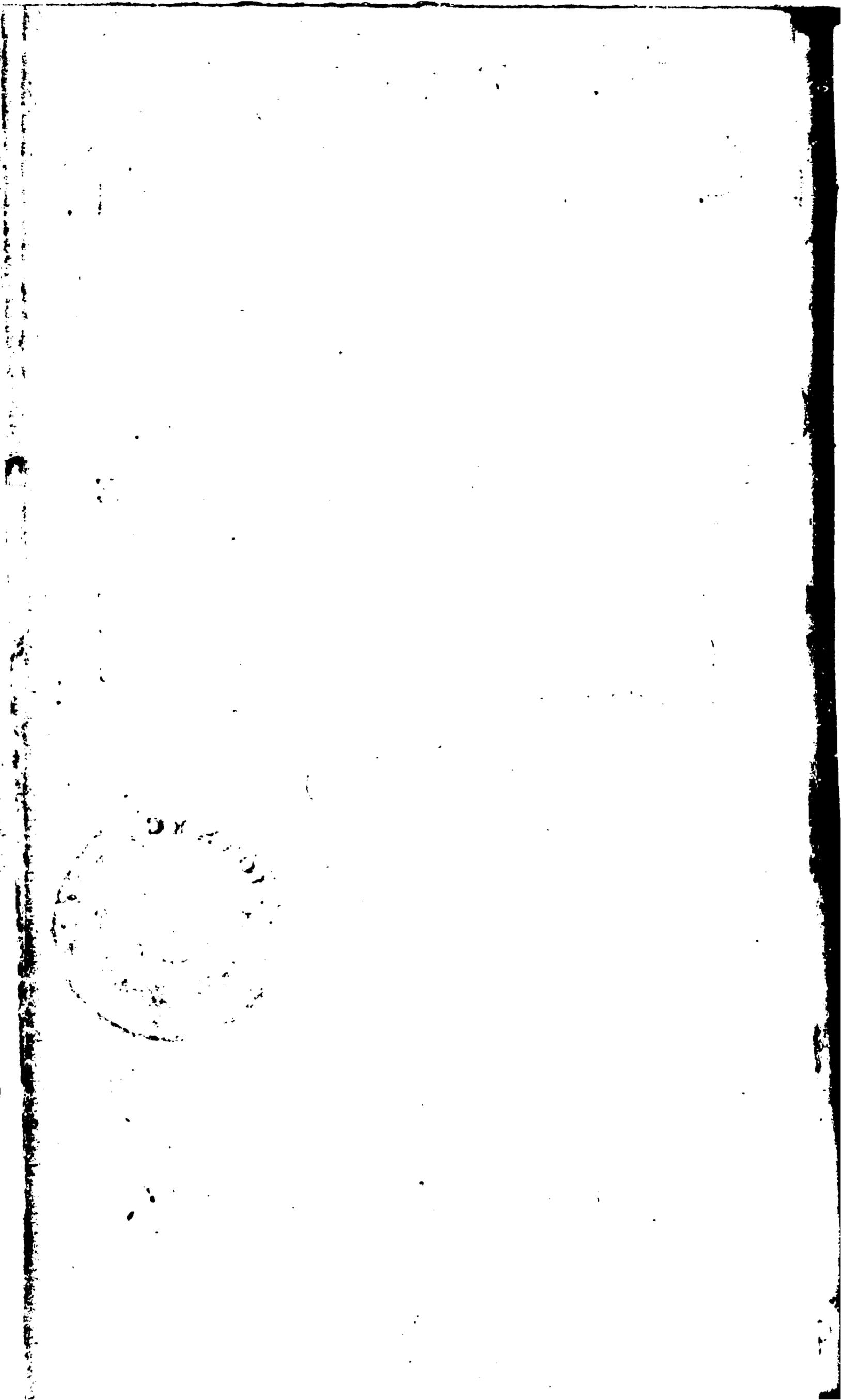
Chez ESTIENNE LOYSON dans la Gallerie des  
Prisonniers au Palais, à l'enseigne du Nom de Jesus

---

M. DC. XC.  
*Avec Privilege du Roy. R. 2774.*

R

18567





## P R E F A C E



Le parfait Courtisan , dont je donne la Traduction au Public , est un ouvrage Italien , duquel le Comte de Castiglione est l'Auteur : c'étoit un Gentilhomme autant distingué , entre les sçavans de son temps , par les lumieres de l'esprit ; qu'il l'étoit entre la Noblesse d'Italie , par le rang de sa naissance.

Aussi , Guy du Balde de Monfeltere Duc d'Urbain se fist-il toujours un honneur particulier du choix qu'il avoit fait d'un aussi excellent homme , pour luy tenir par tout une fidele compagnie , & principalement pour

## P R E F A C E

adoucir dans sa sçavante & agréable conversation , le chagrin de sa goutte , & l'ennuy de sa solitude en son Palais d'Urbain, quand ses infirmittez l'y obligerent à la retraite.

Non seulement le Comte satisfit parfaitement à tous ses devoirs , tant que véquit le Duc Guy ; mais François - Marie de la Roüere , son Successeur au Duché d'Urbain , qui sçavoit son prix , souhaitant de se le conserver ; il eut ensuite pour la personne de ce Duc , & celle d'Eleonor de Gonzague son épouse un pareil attachement que pour ses premiers Maîtres.

On ne peut même luy refuser cet honneur qui luy est deu à de trop justes titres , c'est qu'encore que la Cour d'Urbain , l'une des plus polies & des plus magnifiques de l'Europe , fut sur tout illustre par le nombre , & par la qualité des personnes de l'un & de l'autre sexe qui en faisoient l'ornement & l'éclat , Castiglioné néanmoins contribua à sa gloire plus qu'aucun des autres Courtisans.

## P R E F A C E

Car enfin si ces illustres Collesgues ont par leur naissance , & par leurs autres mérites personnels donné quelque lustre à la Cour d'Urbain , pendans qu'ils y ont vécu ; il est constant que le Comte , par l'Ouvrage qu'il a donné au Public , en a rendu la memoire celebre à la posterité.

En effet il n'est pas croyable que nos critiques osent disconvenir qu'il est peu d'Authcur , qui dans un semblable genre d'écrire , ayent mérité l'approbation , dont celuy - cy est en possession depuis près de deux siècles.

Car , pour me borner à un seul témoignage ; mais qui est d'un poids à l'emporter sur mil autres , feu Monsieur le Duc de la Rochefoucault , dont le genie élevé , & la capacité étendue s'est attiré l'hommage des plus beaux esprits de son temps , rendoit ce témoignage à ce Livre , qu'il ne s'en trouvoit point sur ces sortes de sujets qui fust comparable à celuy - cy ; aussi ce grand Homme n'en parloit - il jamais , que com-

## P R E F A C E

me d'un chef-d'œuvre accompli.

Néanmoins parce qu'un chacun croit avoir droit de juger , suivant son sens propre des ouvrages publics , quelques-uns peut-être se donneront la liberté de censurer dans celuy - cy de certains exercices & quelques pratiques des anciennes Cours , qui ne sont point en usage dans celles d'apresent ; & que pour cette raison , selon eux , le Traducteur devoit avoir supprimées : mais , oûtre qu'il s'est fait une espece de scrupule de réformer un Auteur celebre comme le sien ; c'est qu'il est persuadé que ces exercices , tout hors d'usage qu'ils leurs paroissent , ne laissent pas d'avoir allés de solide & d'agrément pour plaire en instruisant & divertissant le Lecteur : il a creu pourtant que sans perdre rien de ce respect , il luy seroit permis de resserrer le discours aux endroits où il luy a semblé trop vague , & de retrancher divers raisonnemens peu utiles , aussi bien que de frequentes repetitions , ce qui en-

## P R E F A C E

semble diminuë considerablement ce Volume.

Il semble ne rester plus au Traducteur qu'à prévenir le Lecteur sur quelques expressions où il luy paroîtra peut-être qu'une exacte bienséance n'est pas gardée , il attend néanmoins de luy la justice de croire qu'il a supprimé tout ce qu'il a peu de ces termes libres d'un Cavalier qui écrivoit en un siècle moins délicat que le nôtre ; de manière que s'il luy en est échappé quelques-uns , ce n'a été que par l'aprehension d'affoiblir les pensées de l'Auteur , ou de leur donner un contre-sens. Cependant comme il ne s'agit dans ce traité que d'une dispute academique entre differents partis , on trouvera que ce que l'un a avancé d'irregulier , est corrigé par la repartie judicieuse de l'autre.

Enfin le Traducteur veut bien avoüer qu'ayant entrepris cette version sans dessein , & comme une maniere d'occupation indifferente , la pensée ne luy seroit pas venuë de luy laisser

## P R E F A C E

voir le jour , si un de ses amis moins difficile à se satisfaire ; ne l'y avoit engagé ; ainsi il ose se promettre de l'honnesteté de son Lecteur qu'il luy sera un censeur moins severe , & qu'il aura la même indulgence pour les fautes survenuës à l'Impression.



LE PARFAIT



LE PARFAIT  
COURTISAN  
ET  
LA DAME  
DE COUR.

---

LIVRE PREMIER.

*Au Seigneur Alfonse Arioste.*



Je vous avoüe, Seigneur Arioste, que je me suis trouvé embarrassé sur la demande que vous m'avez faite, & que je n'ay reconnu qu'avec peine, s'il me seroit moins difficile de vous la refuser, que de vous l'accorder.

Car vous souhaitez d'apprendre de moy laquelle de toutes les manieres de faire la Cour, il me semble convenir le mieux

A

2 *Le parfait Courtisan*  
à un Gentilhomme pour mériter la faveur  
d'un Prince, & l'estime des autres Cava-  
liers : & enfin, que je vous marque quelles  
qualitez doit avoir un parfait Courtisan.

Neanmoins, après avoir délibéré  
long-temps sur le party que j'avois à  
prendre, j'ay enfin résolu d'éprouver  
quelle utilité je pouray recevoir dans cet-  
te rencontre du violent desir que je sens  
de vous plaire ; parce que je sçais que  
dans toute autre chose cette passion a  
accoutumé d'acroître beaucoup l'indu-  
strie des hommes.

Mais je vous prie d'être persuadé,  
que s'il ne me paroïssoit pas plus insu-  
portable de passer dans vôtre esprit pour  
peu obligeant, que temeraire dans celuy  
des autres ; je n'aurois eu garde d'ac-  
cepter cette commission, sçachant com-  
bien, entre tant de différentes methodes,  
qui sont aujourd'huy en usage dans les  
Cours des Princes, il est malaisé de  
choisir la plus parfaite : car sans en ré-  
chercher d'autres raisons, l'on voit que  
la seule coûtume, en imposant à nô-  
tre esprit, donne souvent une telle cou-  
leur aux choses, que les mêmes nous  
plaisent & nous déplaisent presque en  
même temps.

De-là vient que les modes des habits & les manieres de s'ajuster , qui ont eu leur vogue , viennent insensiblement à lasser nôtre imagination ; & que d'autres , que l'on n'estimoit point auparavant , prennent leur place dans nôtre opinion.

Il est donc évident que l'usage a une extrême force sur la raison ; puisqu'il peut introduire des modes nouvelles parmi nous , & nous en faire mépriser de tres-anciennes ; quoy que les avantages des nouvelles , si elles en ont sur les anciennes , soient connûës de peu de personnes.

Mais enfin , pour commencer à satisfaire à l'obligation que je me suis imposée , je crois n'y pouvoir mieux réussir qu'en établissant des Maximes , sur lesquelles on pourra former un Courusian si accompli ; qu'un Prince , qui l'aura à son service , aura sujet , même dans un état mediocre , de s'estimer tres-heureux.

Nous ne suivrons point un ordre qui soit réglé par des distinctions de préceptes , comme l'on a coûtume de faire pour enseigner un art ou une science , mais , suivant la methode de quelques anciens , nous rapellerons à nôtre memoire un

agreable souvenir de quelques Entretiens fort spirituels qu'ont eu sur ce même sujet des personnes d'une qualité & d'une capacité à pouvoir rendre leur jugement la règle la plus juste que nous puissions suivre pour y réussir. On fera aussi sans doute bien aise de sçavoir le nom de ces personnes, & le lieu de leurs Conférences.

Sur le penchant de l'Appenin, presque dans le milieu de l'Italie, & vers la mer Adriatique, est scituée la ville d'Urbain dans un aspect, qui paroitra peut-être moins agreable à quelques uns que plusieurs autres que nous voyons; mais qui néanmoins a le Ciel assez favorable, & dont les campagnes qui l'environnent sont les plus fertiles du monde: de maniere qu'oultre la bonté de l'air & la vaste étendue de la veüe, l'on y a abondance des choses, qui sont autant pour le plaisir du goust, que pour satisfaire aux necessitez de la vie.

Entre les avantages de la ville d'Urbain, je pense que le principal est, que depuis un grand nombre d'années, elle a eu pour Maître, des Princes d'une bonté singuliere, dont souvent néanmoins, pour sa mauvaise fortune, elle s'est veüe

## Livre I.

abandonnée pendant nos guerres d'Italie.

Mais sans m'engager à un long éloge de ses Souverains, il suffira de l'exemple du feu Duc Federic de glorieuse mémoire, qui fut de son temps l'honneur de toute l'Italie.

Ce Prince étoit juste, prudent, humain, liberal, magnanime & sçavant dans l'art militaire, de quoy nous avons pour garand beaucoup de victoires qu'il a remportées, beaucoup de Villes & de places fortes, qui auroient passé pour imprenables à tout autre General, & qu'il a forcées avec une vigueur égale à la conduite habile qu'il avoit dans les sièges.

Mais rien ne marque mieux sa grandeur à la posterité, que ce Palais qu'il fit bâtir dans la rude & l'ingrate scituation d'Urbain, qui, au jugement de beaucoup d'habiles hommes, est un des plus superbes de l'Italie. Il prenoit plaisir de le meubler avec tant de magnificence, qu'il paroissoit une opulente Ville plutôt qu'un simple Palais.

En effet, outre les choses qui servent à l'usage ordinaire des hommes, comme plusieurs vases & buffets de vaisselle d'or & d'argent, des ameublemens differens pour chaque appartement des plus

riches qu'il se pût imaginer, des lits, des chaises & des tapisseries, il y plaça un tres-grand nombre de belles & anciennes statuës de marbre & de bronze, des tableaux les plus exquis, & de toutes sortes d'instrumens de musique.

Il fit aussi une extrême dépense pour sa Bibliothéque qu'il remplit de livres les plus rares, & de toute sorte de langues, qu'il fit relier magnifiquement en garniture d'orféverie, comme étant des choses qu'il estimoit les plus précieuses de son Palais.

Mais lorsque ce Prince fut parvenu à l'âge de soixante-cinq ans, il mourut comblé de gloire & d'honneur comme il avoit vécu, laissant un fils âgé seulement de dix ans, & sans mere nommé Guy Du Balde, qui luy succeda dans la souveraineté d'Ubin.

Le Duc Guy parut aussi bien heritier des vertus de son Pere, que de ses Etats; car par une faveur particuliere de la nature il commença des-lors à donner des marques d'une capacité qui surpassoit de beaucoup celle que possèdent ordinairement les personnes de son âge.

Aussi l'on estimoit davantage le Duc Federic par la qualité de Pere d'un tel

Fils , que pour toutes les grandes & éclatantes actions de sa vie , mais la fortune jalouse , pour ainsi dire , des avantages que promettoit une si heureuse naissance , s'opposa fortement à ses progrès ; de sorte que dès la vingtième année de son âge , il fut attaqué de la goutte , qui augmentant toujours avec d'extrêmes douleurs , luy interdit enfin l'usage de ses membres , sans qu'il pût même se tenir debout ou se remuer. Ainsi le corps le mieux fait , & le plus dégagé du monde demeura difforme & sans pouvoir agir.

Mais comme s'il n'eut pas suffi à la fortune d'avoir réduit le jeune Duc d'Urbain en cet état fâcheux , elle se fit , ce semble , un plaisir de traverser toutes ses entreprises & de guerre & de politique : car encore qu'il eût le jugement très-éclairé , que ses conseils fussent judicieux , & son courage invincible ; aucune néanmoins ne luy réussit avec tout l'avantage qu'il avoit sujet de s'en promettre.

Beaucoup d'autres disgraces qu'il receut de sa mauvaise fortune ne furent pas capables d'ébranler sa constance ; au contraire cette grande ame , s'élevant au dessus de ses événemens bizarres , soustenoit sa dignité avec le même éclat , &

il vivoit dans une aussi haute estime des hommes qu'il eût pû faire dans la prospérité la plus entiere , se possédant avec une égalité aussi ferme dans les maladies & les adversitez, que dans la santé & les plus grandes felicitez du monde.

Aussi il merita de remplir les premieres charges dans les armes & les Gouvernemens au service des Rois de Naples , Alfonse & Ferdinand le jeune , d'Alexandre VI. Pape , & des Serenissimes Républiques de Venise & de Florence.

Ensuite Jules I I. étant exalté au Pontificat, le fit General des armées de l'Eglise : alors il prit un soin particulier , suivant la loüable coûtume de son tems , d'attirer dans sa maison les Gentilshommes les plus acomplis & des meilleures maisons d'Italie , avec lesquels il vivoit dans une honnête familiarité , & se divertissoit agreablement.

Cette Noblesse trouvoit un pareil plaisir dans la conversation du Duc , principalement , parce qu'il étoit sçavant dans l'une & l'autre langue , & qu'il avoit beaucoup d'autres belles connoissances qu'il leur communiquoit avec une franchise qui les charmoit.

## Livre I.

9

Il étoit né avec des inclinations si belles & des dispositions si propres pour les exercices de la Noblesse , qu'encore que la goutte luy en interdît l'usage , il prenoit un plaisir singulier de les voir faire aux autres , de sorte que tantôt en loüant l'adresse des uns , & tantôt en corrigeant les fautes des autres , il faisoit avouer à tout le monde que l'on ne pouvoit juger d'un meilleur sens , ny plus juste de ces exercices.

C'est pourquoy dans les joustes , les caroufels , les courses de chevaux , l'exercice de toutes sortes d'armes , les jeux publics , la musique , & dans toutes les parties qui se faisoient chez luy , il y avoit de l'émulation entre les Cavaliers , un chacun s'efforçant de mériter son approbation , & de se rendre digne d'une si Illustre Compagnie.

Aussi toutes les heures du jour y étoient partagées en de fort agreables divertissemens d'esprit , & d'exercices du corps ; mais parce que Monsieur le Duc , à cause de ses indispositions , se couchoit assez tôt après le souper , un chacun se rendoit dans l'appartement de Madame la Duchesse Elisabeth de Gonzague , où se trouvoit aussi toujours Madame Emilie

Pie, qui ayant l'humeur douce, l'esprit brillant & vif avec beaucoup de jugement, paroissoit comme leur Maîtresse à tous. En effet aucun de la compagnie n'avoit de peine à se soumettre à ses décisions.

Enfin l'on pouvoit dire de ce Palais qu'il étoit le séjour des innocens plaisirs; aussi l'on y remarquoit la gayeté peinte sur le visage de tous les Courtisans, & je ne puis m'imaginer qu'en nulle autre part on ait jamais goûté une plus parfaite joye de l'esprit, que celle dont nous jouïmes pendant plusieurs années à la Cour d'Urbain.

Car sans comprendre les plaisirs & les honneurs qui nous revenoient de la part que nous avions aux divertissemens, & à la confiance d'un Prince du mérite que j'ay dit, il sembloit ne manquer rien à nôtre satisfaction, lorsque nous paroissions devant Madame la Duchesse, qui nous tenoit tous si agréablement unis, que je doute s'il s'est veu encore une conformité de volonté & un amour plus cordial entre des freres.

Une pareille amitié regnoit entre les Dames, & même à nôtre choix il nous étoit permis de nous entretenir avec cha-

cune d'elles en particulier dans une honnête familiarité.

Mais nous avions un tel respect pour les volontez de Madame la Duchesse, que la liberté qu'elle donnoit chez elle étoit un frein à la liberté même, & comme le plus grand plaisir que nous puissions avoir étoit de luy plaire, nous n'appréhendions aussi rien tant que de faire quelque chose qui luy fût desagréable.

Voilà pourquoy devant elle les jeux & les ris étoient accompagnés de traits d'esprit, d'un tour ingénieux, & d'une gravité qui tient les conversations gayer dans une juste moderation; aussi toutes les actions de cette Princesse, ses paroles & ses manieres avoient un air de grandeur qui la faisoient connoître pour une personne de son rang à ceux mêmes qui ne l'avoient pas veüe auparavant.

Ainsi ses nobles manieres s'imprimant insensiblement dans le cœur des personnes qui avoient l'honneur de l'aprocher, elles sembloient toutes avoir été formées sur ce parfait modele.

En effet un chacun prenoit peine de luy ressembler, & d'imiter les exemples d'une si belle vie & des mœurs si pures, lesquels cependant je n'entrepre-

dray pas de vous représenter en détail ; parce que , oûtre qu'ils sont assez connus de tout le monde , c'est qu'il me seroit difficile de les bien exprimer par mes paroles.

Quant à ses vertus interieures que les yeux des hommes ne peuvent découvrir , la fortune entreprit de les faire éclater dans plusieurs grandes disgraces où elle l'éprouva ; afin que toute la terre connût que le corps délicat d'une jeune & belle Princesse pouvoit être la demeure d'une ame magnanime & ornée de qualitez peu communes même aux hommes les plus experimentez.

J'ay dit que c'étoit la coûtume de tous les Gentilshommes & des Dames du Palais d'Urbain , de se rendre les soirs aussi tôt après le souper dans l'appartement de Madame la Duchesse , dans ce lieu , oûtre les divertissemens du bal , de la comédie & de la musique qui étoient ordinaires , on proposoit des questions curieuses , d'autres fois on inventoit des jeux d'esprit , où sous des fixions diverses chacun découvroit ses pensées.

Un autre soir on faisoit naître quelques disputes sur différentes matieres ; & dans la chaleur de la contestation , on se

se picquoit les uns & les autres par des reparties fines , ou bien on composoit des devises , & dans tous ces jeux d'esprit on goûtoit un plaisir merveilleux ; parce que cette Compagnie étoit composée d'esprits bien faits ; les principaux desquels étoient Octave Fregosse & Federic son frere le magnifique ; Julien de Medicis , Pierre Bembe , Cesar de Gonzague , le Comte Loüis de Canosse , Gaspard Palavicin , Loüis Pie , Morel Dortonne , Pierre de Naples & Robert de Bary.

Oùtre ceux-là plusieurs autres s'y rendoient assidus , comme s'ils eussent aussi été domestiques du Palais ; sçavoir Bernard de Bibienne , l'Unique Aretin , Jean Christophe Romain. Pierre de Montepandre & Nicolas Frise : de maniere qu'il s'y assembloit des Musiciens , des Poëtes , des beaux esprits & des sçavans de toutes les Academies d'Italie.

L'année mil cinq cens six le Pape Jule I I. par le secours que luy donnerent les François , ayant en personne soumis Bologne à l'obeissance du S. Siége , & s'en retournant à Rome passa à Urbin , il y fut receu du Duc & de la Duchesse avec tout l'apareil , la magnificence &

14 *Le parfait Courtisan*  
la politesse qu'on auroit pû faire dans la plus opulente ville de l'Italie; de maniere que non seulement sa Sainteté en partit merveilleusement satisfaite, mais tous les Cardinaux & les Seigneurs de sa Cour,

Il y eut même quelques uns de ces Messieurs qui furent si charmez de la douceur de ces conversations, qu'ils resterent à Urbin plusieurs jours après le départ du Pape, & pendant ce tems, où-tre qu'on continuoit les divertissemens ordinaires, un chacun s'efforça d'y ajoûter quelque chose de nouveau.

On y gardoit cét ordre, qu'en arrivant dans la chambre de Madame la Duchesse, on s'asseoit selon qu'on se rencontroit sans égard aux rangs, mais on plaçoit autant qu'on pouvoit une femme entre deux hommes, parce que le nombre des hommes passoit presque toujourns celuy des femmes.

Pour la subordination, on y observoit réguliétement les ordres de Madame la Duchesse, laquelle pour l'ordinaire en laissoit la direction à Madame Emilie.

Lors donc que le lendemain du départ du Pape la compagnie fut assemblée dans le lieu, & à l'heure accoûtumée, ensuite

de quelques discours indifferents, Madame la Duchesse ordonna à Madame Emilie de commencer la conversation, & d'en choisir le sujet.

Madame Emilie s'en défendit quelque temps, mais enfin elle dît, Madame, puisqu'il vous plaît que ce soit moy qui fasse l'ouverture de l'entretien de ce soir, ne pouvant faillir en suivant vos ordres, j'ay envie d'user d'un expedient qui à mon sens sera aprouvé, & qui me donnera moins de peine.

C'est qu'un chacun de nous propose un sujet qu'il croie n'avoit point encore été traité, & de tous ceux-là la compagnie choisira celui qui luy agréera davantage, & en disant ces paroles elle se tourna vers Palavicin, & luy ordonna de proposer le sien.

Madame, répondit Palavicin, c'est à vous à dire premierement le vôtre, & Madame Emilie repartit, c'est celui même que je viens de proposer; & ensuite se tournant vers Madame la Duchesse elle ajoûta, c'est maintenant à vous, Madame, à luy commander d'obeir.

Alors Madame la Duchesse dit en riant, afin que chacun vous rende obeis-

fance, je vous fais ma Lieutenante, & vous donne toute mon autorité.

Il est étrange, répondit Palavicin, qu'il soit toujours permis aux Dames de se dispenser des choses où il y a de la peine; nous aurions assez de raison d'en demander la cause, mais, pour ne donner pas le premier exemple de desobeissance, je remets cette question à un autre temps, & vas faire mon devoir; & il commença en cette sorte.

Nos esprits paroissent aussi differents dans le jugement qu'ils font de l'amour que dans toutes les autres choses: de-là vient que souvent l'objet qui plaît à l'un déplaît à l'autre, & néanmoins ils s'accordent tous en ce point que chacun estime infiniment ce qu'il aime, & il n'est que trop vray que l'affection des amans deçoit de telle sorte leur raison, qu'ils se persuadent que la personne qu'ils aiment est la seule au monde qui soit parfaite & sans aucun défaut.

Mais parce que la nature ne donne point aux hommes des perfections si achevées, & qu'il ne se trouve personne en qui il n'y ait quelque imperfection, on ne peut nier que l'amant ne se trompe & ne s'aveugle luy-mê-

me sur l'objet de son amour.

Je voudrois donc que nous prissions ce soir pour sujet les vertus que chacun de nous voudroit que la Dame qu'il aime possedât , & que puisque c'est une nécessité qu'il s'y trouve des défauts , quels seroient les vices qui luy paroïtroient plus suportables ; afin que nous voyons qui sçaura distinguer les vertus plus estimables , & les vices plus tolerables à ceux qui aiment , & à ceux qui sont aymez.

Palavicin ayant expliqué sa pensée , Madame Emilie fit signe à Madame Constance Frégosse , qui étoit proche , que c'étoit son rang ; & déjà elle commençoit à parler , lorsque Madame la Duchesse l'interrompant dît.

Puisque Madame Emilie veut s'épargner la peine de chercher un sujet , il me paroît raisonnable d'en dispenser aussi les autres Dames pour ce soir ; ôûtre qu'il y a icy tant d'hommes que nous ne devons pas craindre que l'entretien manque par cet endroit.

J'y consens , répondit Madame Emilie , qui au même temps imposant silence à Madame Constance , & se tournant vers Gervais , dit tout bas ,

elle luy commanda de parler , & il commença en cette sorte.

Quiconque voudra examiner toutes nos actions , il y trouvera toujours divers défauts qui procedent de la nature, laquelle étant aussi differente en cecy , qu'elle l'est par tout ailleurs , a donné à l'un la lumière de la raison pour connoître une chose , & à l'autre pour en connoître une autre.

Ainsi un homme sçachant ce que l'autre ne sçait pas , & ignorant les connoissances d'un autre homme ; un chacun connoît l'erreur d'autrui & non la sienne ; de manière que nous croyons tous être sages , & souvent il arrive que c'est dans la chose que nous connoissons le moins.

N'avons-nous pas veu plusieurs particulier dans cette Maison , qui au commencement passoient pour bien sensez ; mais qui ayant été observez de près , ont été connus pour de grands foux.

Car de même qu'à Tarente dans la Poïtule , Province du Royaume de Naples , on fait essay de plusieurs instrumens de Musique pour guétir ceux qui ont été piquez des araignées , jusqu'à ce que dans la diversité de ces

sons il s'en soit trouvé un qui sympathise avec le venin de la piqueure, pour lors le malade saisi d'un doux transport, s'agite si violemment qu'il le dissipe, & recouvre sa santé. Ainsi quand nous avons remarqué dans quelqu'un une secrète disposition à la folie, nous l'avons si adroitement excitée, que nous nous sommes enfin aperçus à quoy elle tendoit.

Et après avoir connu le vice de l'humeur, nous l'avons agitée, en sorte qu'elle est enfin arrivée à son dernier degré de folie publique; de maniere que l'un est devenu fou en poésie, un autre en musique & un autre en amour, & ainsi de tous les autres suivant la mine de son metal, lesquels nous ont donné, comme vous sçavez, un divertissement merveilleux.

Je tiens donc pour certain qu'il n'est aucun homme en qui il ne se trouve une semence de folie, qui étant fomentée peut multiplier quasi à l'infiny.

C'est pourquoy je propose pour l'entretien de ce soir qu'un chacun de nous fasse cette déclaration, puisque je dois devenir fou, je prie qu'on me dise de quelle espece de folie on

20 *Le parfait Courtisan*

pense que je suis menacé , en jugeant de cela par de certaines exhalaisons qu'on voit transpirer de mon cerveau , ce que je voudrois qu'on prouvât par de solides raisons & par des marques évidentes : car nous en tirerions tous l'avantage de connoître nos défauts & de les pouvoir corriger.

Que si la veine que nous découvrirons dans un homme est si pleine , qu'elle nous paroisse sans remède , nous luy donnerons le secours que nous pourrons , & selon la doctrine de *Fra Mariano* nous aurons gagné une ame dont le gain ne peut être petit.

A ce discours la compagnie éclata de rire , & à peine y en eut-il un qui ne voulût raisonner sur ce sujet.

L'un disoit , je pense que je deviendrois foux à force de rêver , un autre à regarder , un autre à jouer , & un autre , je crois que je le suis déjà devenu à demy en aimant.

Au même temps *Fra Serafino* dit en riant suivant sa coûtume , ce jeu seroit trop long , mais si vous voulez un divertissement plus agréable , faites qu'un chacun dije son avis pourquoy presque toutes les femmes haïssent.

sent les rats & aiment les serpens , & vous verrez que personne ne le devinera ny n'en dira le secret , sinon moy qui l'ay trouvé d'une jolie maniere , & il commençoit dé-jà de faire ses contes , lorsque Madame Emilie l'interrompant & passant le tour de la Dame qui étoit assise auprès de luy , elle fit signe à l'unique Aretin que c'étoit à luy de parler à son tour , ainsi il dît.

Je voudrois être Juge , & avoir l'autorité de tirer la verité de la bouche des criminels , afin de découvrir les déguisemens d'une ingrante , qui ayant les yeux d'un Ange & le cœur d'un serpent n'accorde jamais sa langue avec sa pensée , mais qui avec un air de pieté qu'elle affecte ne se plaît qu'à faire une anatomie des cœurs.

Car on ne trouvera point de serpent dans la Libie qui soit si avide du sang humain que l'est cette personne , laquelle non seulement par les charmes de sa voix & la douceur de ses paroles , mais par ses regards , ses ris & ses manieres est une veritable Syrenne qui enchante.

Mais puisqu'il ne m'est pas permis

d'user de violence, je voudrois pouvoir reconnoître cette verité en obligeant l'assemblée de dire ce qu'elle croit que signifie cette lettre S. que Madame la Duchesse porte sur le front.

Car encore que cela parroisse un mystere des plus cachez, nous y en trouverons peut-être quelque interpretation qu'elle ne se persuade pas, & on verra que la fortune touchée des tourmens des hommes l'a portée à découvrir, sans y penser par cette marque, le desir qu'elle a de donner la mort, ou d'accabler de toute sorte de disgraces ceux qui la reverent le plus respectueusement.

Madame la Duchesse souïrit un peu à ces paroles, & l'Unique s'apercevant qu'elle alloit censurer cette interpretation, non, dit-il, Madame, ne parlez point, s'il vous plaît, ce n'est pas maintenant vôtre tour.

Madame Emilie se tourna, & dit, Seigneur Unique, il n'est aucun icy qui ne vous cede en bien des choses, & principalement en la découverte du cœur de Madame la Duchesse: ainsi vos lumieres extraordinaires vous en faisant connoître parfaitement la

valeur ; vous devez l'aimer plus que personne ; car pour nous qui ressemblons aux oiseaux qui ont la veuë foible , nous ne pouvons regarder fixement ce soleil , ny en remarquer les perfections.

L'Unique s'étant teu un espace de temps recita enfin un sonnet dans lequel il donnoit la signification de la lettre S. Plusieurs penserent qu'il l'avoit composé sur le champ , mais parce qu'il fut jugé plus spirituel & plus achevé qu'il sembloit ne devoir être en si peu de temps , on creut qu'il l'avoit prémédité.

Ainsi après qu'on eut aplaudy au sonnet & achevé quelque autre discours , Octave Fregosse dont c'étoit le rang , parla en cette maniere.

Si j'entreprendois de persuader la compagnie que je n'ay jamais ressen-  
ty la passion d'amour , je suis certain que Madame la Duchesse & Madame Emilie feroient semblant de le croire & n'en croyroient rien en effet , & qu'elles diroient que cela procede de la défiance que j'ay eu de pouvoir obliger aucune Dame de m'aimer.

Il est vray que jusques à present

je n'ay fait aucune épreuve qui me puisse ôter l'espoir d'y pouvoir réussir , & ce qui m'a retenu de tenter la fortune n'est pas la trop bonne opinion que j'aye eu de ma personne, ny que je n'aye crû beaucoup de femmes dignes de mon amitié & de mes services , mais j'ay été épouvanté de quelques amans à qui il ne paroît jamais qu'un profond chagrin peint sur leur visage avec des paroles entrecoupées de soupirs , & dont tous les entretiens ne sont que des larmes , de tourmens , de desespoirs & de desirs de mourir ; de maniere que lorsque quelque étincelle de ce feu s'est éprise dans mon cœur , je me suis aussitôt efforcé de l'éteindre , non pour aucune haine que je porte aux Dames , mais pour mon propre salut & mon repos.

J'en ay conneu d'un autre humeur , qui non seulement se tenoient les plus contens du monde d'une seule parole obligeante de leur Maîtresse , d'un souris ou d'un œillade d'elle , enfin qui prennent pour de grandes faveurs tous les rebuts & les mépris qu'ils en reçoivent.

Ceux-cy

Ceux-cy me paroissent tres-heureux, car puisque ces rigueurs si insupportables aux autres amans ont tant de charmes pour eux, dans quels transports ne se trouveroient-ils pas, s'ils recevoient des marques veritables d'amitié. & ne pouroit-on pas dire, qu'ils goûtent cette parfaite félicité qu'en vain nous cherchons dans ce monde.

Je souhaiterois donc que ce soir, un chacun dît pour quelle cause il voudroit que la personne qu'il aime fût en colère contre luy; car s'il s'en trouve qui ayent experimenté ces aimables rigueurs: peut-être m'hazarderay-je de faire de plus grandes avances en l'amour, dans l'esperance d'une pareille fortune. De cette manière ces Dames ne pourront plus me reprocher que je n'aime point.

Cette pensée fût trouvée fort plaisante, & donna lieu à beaucoup de raisonnement sur le même sujet; mais Madame Emilie gardant le silence, Bembe qui étoit proche, & dont c'étoit le rang, prît la parole, & dît.

Le sujet que le Seigneur Frégosse a proposé, a fait naître un doute dans mon esprit touchant les rebuts & les mépris qu'on reçoit des Dames que

l'on aime, lesquels m'ont toujours été si amers, que je doute s'il est possible d'y trouver un adoucissement qui revienne à mon goût.

Je me persuade néanmoins qu'ils sont plus ou moins amers suivant la cause d'où ils procedent ; car j'ay vû une Dame que je servois en colere contre moy, ou par un vain soupçon de ma fidelité, ou pour quelque autre opinion chimerique qu'elle s'étoit mise dans la tête ; & il me sembloit qu'aucune peine au monde n'étoit comparable à la mienne.

Mon plus sensible déplaisir étoit de souffrir sans l'avoir mérité, & d'endurer cette affliction moins par ma faute, que par son insensibilité & le peu d'amitié dont elle étoit capable.

D'autres fois je l'ay veüe indignée pour quelques erreurs de ma conduite, & alors son courroux procedant de la faute que j'avois commise, je jugeois mes douleurs passées tres-légères à l'égard de celles que je souffrois, me paroissant que le plus insupportable des tourmens étoit de me sentir effectivement coupable du déplaisir que recevoit de moy l'unique personne du

monde à qui je souhaitois de plaire.

Je voudrois donc que nous prissions pour sujet de nôtre entretien, que pré-supposé que la personne qu'on aime dût être en colere, de quelle cause chacun souhaiteroit que procedât ce courroux, ou d'elle ou de luy même, afin que nous sceussions laquelle de ces douleurs est la plus sensible, ou de donner du déplaisir, ou d'en recevoir.

On attendoit la réponse de Madame Emilie; mais sans dire mot à Bembe, elle se tourna & fit signe à Federic Fregosse de dire son sujet, il le fit en ces termes.

Si je ne craignois de troubler l'ordre qui est étably, je donnerois mon aprobation à quelqu'une des opinions que ces Messieurs ont proposées, étant persuadé qu'elles sont toutes agreables à la compagnie: mais pour me conformer à cette Ordonnance, je dis que si l'on vouloit louer dignement nôtre Cour, sans y comprendre même les perfections de Madame la Duchesse, on pourroit dire sans soupçon de flatterie qu'il seroit difficile de trouver dans tout le reste de l'Italie autant de Cavaliers aussi excellens en toutes choses

28 *Le parfait Courtisan*  
qu'il y en a dans ce Palais.

Voilà pourquoy s'il y a dans aucun lieu du monde, des hommes qui méritent la qualité de parfaits Courtisans, & qui sçachent juger des qualitez nécessaires pour faire agreablement la Cour, on doit croire avec bien de la raison qu'ils sont icy.

Afin donc d'abaisser l'audace de plusieurs qui ont la présomption de prétendre au titre de parfait Courtisan, je serois d'avis qu'on fît choix de quelqu'un dans la compagnie plus capable de traiter ce digne sujet, & qu'on le priât de nous déclarer les qualitez qu'un homme de Cour doit avoir pour porter ce nom avec justice ; mais avec cette condition, qu'il fût permis à un chacun d'opposer des argumens contraires à son opinion, de même que l'on fait aux disputes de Philosophie.

Fregosse continuoit de parler, quand Madame Emilie l'interrompant dît. Si Madame la Duchesse le trouve bon, nous nous en tiendrons à ce sujet pour ce soir. Je le veux bien, répondit Madame la Duchesse.

Alors toute la compagnie témoigna être satisfaite de ce choix, & que cet-

te matiere étoit une des plus agreables qu'on eût sceu trouver. Et sans attendre aucune réponse ils pressèrent Madame Emilie de nommer celuy qui devoit faire l'ouverture de ce discours, laquelle en même temps se tournant vers Madame la Duchesse, elle dit.

Agréez, s'il vous plaît, Madame, de vouloir faire ce choix, & de nous donner un homme de vôtre main; car pour moy je craindrois, si je le faisois, qu'il ne parût de la préférence dans mon choix, & que ces Messieurs ne se persuadassent que je n'ay pas une estime égale pour eux tous.

Je vous ordonne néanmoins parmy ce grand nombre d'en choisir un, répondit Madame la Duchesse, & de faire réflexion que vôtre désobéissance pourroit être un exemple pernicieux aux autres, & capable de les porter à nous désobeir.

Madame Emilie souïrit à ces paroles, & s'adressant au Conte de Canosse, dit. Pour ne perdre donc pas plus de temps, Seigneur Conte, vous serez, s'il vous plaît, celuy sur qui tombera le sort aux mêmes conditions que le Seigneur Fregolle en est con-

30 *Le parfait Courtisan*

venu ; non pas parce que vous nous paroissez un Courtisan si accompli , que vous n'ignoriez aucune des parties d'un homme de Cour : mais parce que disant tout le contraire , ainsi que nous esperons que vous ferez , nôtre divertissement en soit plus grand , en nous donnant à tous un ample matiere de vous contredire.

Car enfin si un plus habile homme que vous avoit cette commission , nous n'aurions pas le plaisir de le contrôler , parce qu'il diroit toujourns la verité , & par consequent la conversation en auroit moins d'agrémens.

Madame , répondit le Conte , il ne faudroit pas appréhender que celui qui diroit la verité devant vous , manquât jamais d'être contredit.

Après que l'on eut ry de cette réponse , le Conte continua , & dit . Certainement , Madame , vous m'obligeriez , si vous vouliez me dispenser de parler , ne reconnoissant que trop , que la raillerie que vous croyez faire de moy , est une verité , parce qu'en effet je sçais tres - peu les qualitez necessaires à un parfait Courtisan , & je ne puis mieux le prouver , qu'en vous priant

de remarquer que je n'en fais ny les actions, ny n'en suis point la vie; mais en cela j'en suis moins blâmable, puisqu'on ne peut me reprocher que je peche contre mes propres lumieres; cependant puisque vous voulez que j'accepte une charge si opposée à mon genie, je soumets mon jugement au vôtre, que j'estime infiniment davantage.

Messieurs, dît alors Gonzague, parce qu'une grande partie de la nuit est déjà passée, & que nous pouvons d'ailleurs supléer au reste de la conversation, peut-être seroit-il assez à propos de différer ce discours jusques à demain, de cette sorte le Seigneur Conte aura le loisir de se préparer sur un sujet aussi important que celui-là.

Je ne veux pas faire, repartit le Conte, comme celui qui sauta moins loing, après avoir ôté son manteau de dessus ses épaules, qu'il n'avoit fait auparavant: car je tireray deux avantages de la bréveté du temps, l'un, que je seray contraint de parler peu, & l'autre, que n'étant aucunement préparé, je pouray dire, sans craindre la censure, les premieres choses qui me viendront à la pensée.

Pour n'être donc pas chargé plus long-temps de cette obligation , je dis qu'à parler en general de toutes les choses du monde , il n'en est point dont il ne soit si difficile de connoître la vraie perfection , que cela paroît presque impossible , ce qui procede de la diversité de nos jugemens.

C'est ainsi qu'il y a des hommes à qui un grand parleur sera agréable , & ils diront qu'il est de bonne compagnie & divertissant , d'autres goûteront davantage une humeur retenuë , d'autres une qui sera enjouëe , & c'est de cette sorte que chacun s'attribuë le droit de louer ou de blâmer les hommes , suivant qu'ils reviennent ou qu'ils choquent leurs sens , déguisant le vice sous le nom de la vertu , & nommant un temeraire , hardy , un moderé , timide , un simple , bon , & un perfide , fin & habile , & de même de tous les autres.

Je crois toutes fois qu'il n'y a aucune chose qui n'ait sa perfection propre , & que si nous l'ignorons , c'est sur nous que le reproche retombe , parce que nous ne mettons point en usage les lumieres de nôtre raison , pour pénétrer dans ces connoissances.

**Mais parce que la vérité se dérobe le plus souvent à nos recherches , & que je n'ose me vanter de la pouvoir connoître parfaitement , je ne puis donner mon approbation qu'à une manière de faire la Cour , que j'estime davantage que les autres ; mais toutefois que je ne vous oblige de suivre qu'autant que vous la jugerez raisonnable**

**Car non seulement , une chose peut vous sembler être d'une manière & à moy d'une autre ; mais nous pouvons sur la même chose changer vous & moy souvent d'opinion.**

**Enfin , pour commencer par cét endroit , je veux que nôtre Courtisan soit né Gentil homme , parce qu'un roturier n'est pas si sujet aux reproches , quand il ne fait pas les actions vertueuses qui sont nécessaires à un parfait Courtisan , qu'un Gentil-homme l'est , quand dégénération des vertus de ses Ayeuls il ternit le lustre de son sang : & que loin d'aquerir quelque gloire nouvelle , il perd même celle qu'il a hérité de ses Peres ; car la Noblesse est comme un brillant , à la clarté duquel l'on remarque les bonnes ou les méchantes qualitez d'un Gentil-homme ;**

34      *Le parfait Courtisan*  
aussi fait-elle dans les Nobles l'office d'un bon génie, qu'en excitant leur courage, les élève à la vertu par le motif de la gloire, & les éloigne du vice par la crainte du mépris.

Les roturiers ne découvrant pas à la faveur de cette lumière qui leur manque, les bonnes ny les méchantes actions, n'ont rien qui les soutienne, n'étant pas piqués de cet éguillon d'honneur, ny retenus par la crainte de l'infamie, parce qu'ils ne se croient pas obligés d'être plus honnêtes gens que leurs ayeuls, au lieu que les Nobles pensent n'être pas excusables, s'ils ne s'efforcent d'atteindre tout au moins les bornes que leurs Ancêtres leur ont marquez.

De là vient que d'ordinaire les actions du plus grand éclat soit dans les armes ou dans la vie civile, ont pour auteurs des personnes de qualité; aussi remarque t-on que c'est du corps de la Noblesse que nous viennent les hommes les plus signalez dans tous les états de la vie: car enfin la nature conserve toujours par un secret merveilleux une certaine vertu dans la sémence des estres, qui donne forme à leurs productions, & qui les rend semblables à leurs origines.

Il est vray que soit par l'aspect de quelque planete fortunée qui préside à leur naissance , ou par une faveur extraordinaire de la nature , il y a des hommes qui viennent au monde ornez de tant de graces , qu'il semble qu'ils ne soient pas de même nature que les autres , mais que quelque Divinité ait pris plaisir de les former de ses propres mains ; & il s'en trouve d'autres au contraire si ridiculement façonnez , que l'on diroit qu'ils sont nez pour être l'opprobre de la nature , ou qu'elle ne les ait produit que par dérision & par dépit.

Ceux-cy , quelque soin qu'on en prenne , & quelque bonne éducation qu'on vueille leur donner , ne font presque aucun progrès , mais les autres parviennent d'eux-mêmes sans ces avantages au plus haut point d'excellence , & pour en donner un exemple en la personne de Monseigneur Hyppolite Dest Cardinal de Ferrare , remarquez combien la nature à sa naissance a uni de perfections en luy , l'air de son visage , ses paroles & toutes ses manieres ont une grace qui luy a acquis, tout jeune qu'il est, une estime & une autorité entre les plus anciens

Prelats, qui le font paroître capable d'enseigner, plutôt qu'obligé d'apprendre.

Dans les conversations, les jeux, & les divertissemens innocens, il conserve une douceur aimable, & une humeur complaisante, qui engage agréablement tous ceux qui luy parlent, ou qui le voient, d'avoir toute leur vie de l'inclination pour luy.

Mais pour reprendre nôtre sujet, je dis, qu'entre cette grace naturelle ou acquise dont quelques hommes se trouvent si heureusement partagez, & l'extrême stupidité de quelques autres, il y a encore un milieu: de maniere que ceux qui ne sont pas si richement avantegez des biens de la nature, peuvent par leur application retrancher une partie de leurs imperfections.

Je demande donc qu'oultre la premiere naissance qui fait nôtre Courtisan Gentilhomme, il ait celle de la nature, qui luy donne de l'esprit, un solide jugement, de la bonne mine, de la grace, de la belle humeur, & enfin cet air engageant qui d'abord le rende agréable, & le fasse aimer de ceux qui le voient.

Aussi

Aussi ces grands avantages doivent donner un nouveau lustre à toutes ses actions ; & même faire paroître sur son visage qu'il est digne de la faveur des plus grands Princes.

Alors Palavicin, interrompant le Comte dit. Afin que nôtre entretien ait toute sa forme , & qu'il ne semble pas que nous méprisions l'autorité qui nous a été donnée de contredire, j'oppose à ces raisons que la Noblesse ne me paroît pas nécessaire au Courtisan , & si je croïois devoir en alleguer des preuves , je citerois plusieurs personnes sorties d'une race illustre qui ont effacé l'éclat de leur nom par une infinité de crimes , & au contraire un grand nombre de roturiers , qui par leurs vertus ont anobly leur posterité , & immortalisé leur memoire.

Que si , selon vous , chaque être porte une vertu secrette de sa premiere semence , nous sommes tous d'une même condition ; parce que nous avons un même principe , d'où il s'ensuit qu'aucun d'entre nous ne doit prétendre surpasser les autres en noblesse.

Mais il y a diverses autres causes de nos differents états , entre lesquelles

la fortune est sans doute la principale ; parce que nous croions qu'elle domine dans toutes les affaires du monde , & qu'elle semble souvent prendre plaisir d'élever jusques au Ciel des hommes sans aucun merite , & d'ensevelir dans un profond oubly les plus dignes d'être élevez.

Je conviens du bonheur de ceux qui naissent avec de grands avantages de l'esprit & du corps : mais on remarque que les roturiers n'y ont pas moins de part que les Nobles ; parce que la nature n'entre point dans ces distinctions , mais , comme je l'ay dit , on voit souvent des personnes sans naissance remplies des plus rares dons de la nature.

Puis donc que cette Noblesse ne s'acquiert point par l'industrie des hommes , & qu'elle sert plus à la gloire de nos Ancêtres qu'à la nôtre , il me paroît étrange que , parce que ceux de nôtre Courtisan ont été roturiers , toutes ses bonnes qualitez en soient moins estimables , & que les autres avantages dont vous nous avez entretenu ne puissent l'élever à ce rang de perfection.

Je ne disconviens pas , répondit le

Comte, que les hommes de basse extraction ne puissent être ornez des mêmes vertus que les Nobles, mais pour supprimer icy toutes les autres prérogatives qui se peuvent attribuer à la Noblesse, je maintiens que, puisque selon l'ordre de la raison les bons doivent naître des bons, & que puisque nous devons instituer un Courtisan auquel on ne puisse rien reprocher, il est nécessaire qu'il soit illu de noble race, pour satisfaire à l'opinion dont on est universellement prévenu pour la Noblesse.

Car s'il paroît en même temps à la Cour deux hommes inconnus, qui n'ayent donné encore aucune impression de leurs bonnes ou mauvaises qualitez, dès qu'on sçaura qu'il y en a un qui est Gentilhomme, & que l'autre ne l'est pas, on préjugera d'abord en faveur du Noble, & il faudra que le roturier prenne d'extrêmes peines, pour acquérir cette bonne opinion que l'autre a obtenuë par le seul titre de sa Noblesse.

N'avons-nous pas vû entrer dans cette Maison des hommes d'un genie brute & sans politesse, qui sur un faux

préjugé se sont acquis dans toute l'Italie la réputation d'habiles Courtisans : & quoy-qu'enfin ils aient été connus pour tels qu'ils étoient , ils n'ont pas laissé de nous séduire pendant quelque temps , en se conservant dans nôtre imagination l'estime qu'ils nous avoient gagnée par la prévention.

Nous en avons vû d'autres commencer de paroître sur un tres-petit fond de mérite , lesquels par la suite sont pourtant parvenus à une élévation glorieuse.

Il y a diverses causes de ces erreurs , dont l'une est l'entêtement des Princes , lesquels , pour vouloir faire un miracle de faveur , se picquent quelques-fois d'élever en crédit ceux qui paroissent les plus indignes de leurs bonnes grâces.

C'est ainsi qu'ils se trompent eux-mêmes , mais , parce qu'ils ont toujours une infinité d'imitateurs , leur faveur étant d'intelligence avec la renommée , ayde à decevoir leur jugement ; de sorte que , quand même ils reconnoissent quelques choses conformes à l'opinion du vulgaire , ils les prennent pour des illusions.

te matière étoit une des plus agreables qu'on eût sceu trouver. Et sans attendre aucune réponse ils pressèrent Madame Emilie de nommer celui qui devoit faire l'ouverture de ce discours, laquelle en même temps se tournant vers Madame la Duchesse, elle dit.

Agréez, s'il vous plaît, Madame, de vouloir faire ce choix, & de nous donner un homme de vôtre main; car pour moy je craindrois, si je le faisois, qu'il ne parût de la préférence dans mon choix, & que ces Messieurs ne se persuadassent que je n'ay pas une estime égale pour eux tous.

Je vous ordonne néanmoins parmy ce grand nombre d'en choisir un, répondit Madame la Duchesse, & de faire réflexion que vôtre désobéissance pourroit être un exemple pernicieux aux autres, & capable de les porter à nous désobeir.

Madame Emilie souïrit à ces paroles, & s'adressant au Conte de Canosse, dit. Pour ne perdre donc pas plus de temps, Seigneur Conte, vous ferez, s'il vous plaît, celui sur qui tombera le sort aux mêmes conditions que le Seigneur Fregolle en est con-

venu , non pas parce que vous nous paroissez un Courtisan si accompli , que vous n'ignoriez aucune des parties d'un homme de Cour : mais parce que disant tout le contraire , ainsi que nous esperons que vous ferez , nôtre divertissement en soit plus grand , en nous donnant à tous un ample matiere de vous contredire.

Car enfin si un plus habile homme que vous avoit cette commission , nous n'aurions pas le plaisir de le contrôler , parce qu'il diroit toujourns la verité , & par consequent la conversation en auroit moins d'agrémens.

Madame , répondit le Conte , il ne faudroit pas appréhender que celui qui diroit la verité devant vous , manquât jamais d'être contredit.

Après que l'on eut ry de cette réponse , le Conte continua , & dit. Certainement , Madame , vous m'obligeriez , si vous vouliez me dispenser de parler , ne reconnoissant que trop , que la raillerie que vous croyez faire de moy , est une verité , parce qu'en effet je sçais tres-peu les qualitez necessaires à un parfait Courtisan , & je ne puis mieux le prouver , qu'en vous priant

de remarquer que je n'en fais ny les actions, ny n'en suis point la vie; mais en cela j'en suis moins blâmable, puisqu'on ne peut me reprocher que je peche contre mes propres lumieres; cependant puisque vous voulez que j'accepte une charge si opposée à mon genie, je soumets mon jugement au vôtre, que j'estime infiniment davantage.

Messieurs, dît alors Gonzague, parce qu'une grande partie de la nuit est déjà passée, & que nous pouvons d'ailleurs supléer au reste de la conversation, peut-être seroit-il assez à propos de differer ce discours jusques à demain, de cette sorte le Seigneur Conte aura le loisir de se préparer sur un sujet aussi important que celuy-là.

Je ne veux pas faire, repartit le Conte, comme celuy qui sauta moins loing, après avoir ôté son manteau de dessus ses épaules, qu'il n'avoit fait auparavant: car je tireray deux avantages de la bréveté du temps, l'un, que je seray contraint de parler peu, & l'autre, que n'étant aucunement préparé, je pouray dire, sans craindre la censure, les premieres choses qui me viendront à la pensée.

**P**our n'être donc pas chargé plus long-temps de cette obligation, je dis qu'à parler en general de toutes les choses du monde, il n'en est point dont il ne soit si difficile de connoître la vraie perfection, que cela paroît presque impossible, ce qui procede de la diversité de nos jugemens.

C'est ainsi qu'il y a des hommes à qui un grand parleur sera agréable, & ils diront qu'il est de bonne compagnie & divertissant, d'autres goûteront davantage une humeur retenuë, d'autres une qui sera enjouëe, & c'est de cette sorte que chacun s'attribuë le droit de louer ou de blâmer les hommes, suivant qu'ils reviennent ou qu'ils choquent leurs sens, déguisant le vice sous le nom de la vertu, & nommant un temeraire, hardy, un moderé, timide, un simple, bon, & un perfide, fin & habile, & de même de tous les autres.

Je crois toutes fois qu'il n'y a aucune chose qui n'ait sa perfection propre, & que si nous l'ignorons, c'est sur nous que le reproche retombe, parce que nous ne mettons point en usage les lumieres de nôtre raison, pour penetrer dans ces connoissances.

Il est vray que je n'en puis supporter de certains, qui, n'étant que du commun, se mettent néanmoins à tres-haut prix : mais nous présupposons que nôtre Courtisan n'est pas de ce nombre.

Si vous m'avez bien compris, dit le Comte, j'ay blâmé la maniere de se loüer imprudemment : mais je conviens, qu'on peut recevoir plutôt de la bouche d'un homme de merite, ce qu'il dit à son avantage, comme un témoignage plus certain de sa vertu, que de celle d'un autre.

Si donc un homme, qui se loüe luy-même, ne dit rien de faux, & que d'ailleurs il sçache éviter l'envie de ceux qui l'écoutent, non seulement il peut passer pour discret, mais il meritera l'estime d'autrui, qui sont des choses assez difficiles à accorder ensemble.

Vous devriez donc nous enseigner cette science, dît Palavicin.

Quelques anciens auteurs l'ont enseignée, répondit le Comte, & il me semble qu'elle consiste à dire les choses d'une maniere qui vienne si naturellement au sujet dont il s'agit, qu'on ne puisse se dispenser de les dire, mais

46. *Le parfait Courtisan*

que ce ne soit pas de l'air de certains indiscrets , qui se donnent des loüanges extravagantes , telles que fit , il y a peu de temps , un des nôtres , qui raconta , qu'ayant reçu à Pise un coup de pique , qui luy perçoit la cuisse de part en part , il avoit creu , qu'une mouche l'avoit piqué ; & un autre , qui dît , qu'il n'avoit point de miroir dans sa chambre , parce que , quand il se mettoit en colere , son regard devenoit si terrible , que , s'il se regardoit en cet état , il se feroit peur à luy-même.

Chacun se prît à rire en cet endroit : mais Gonzague ajouta , de quoy riez-vous ; ne sçavez-vous pas qu'un Philosophe ayant dit à Alexandre , qu'il y avoit plusieurs mondes , ce Prince se mit à pleurer , & que luy ayant demandé pourquoy il pleuroit , c'est parce , répondit-il , que je n'en ay pas encore conquis un seul , comme s'il eût eu l'ambition de les vouloir conquérir tous.

Ne demeurez-vous pas d'accord que cette bravoure surpasse de beaucoup celle de la piqueure de mouche.

Aussi , répondit le Comte , Alexandre

étoit un homme d'un autre caractère, que celui de la piqueure. Et certes on doit pardonner à ces génies extraordinaires, quand ils présument d'eux-mêmes : parce qu'entreprenant, comme ils font, de grandes choses, ils ont besoin de hardiesse & de confiance en eux-mêmes pour les exécuter ; mais l'écueil qu'ils doivent éviter est, que leur présomption ne passe point jusqu'à la temerité.

Le Comte faisant icy un peu de pause, Bibienne dît en riant. Il me souvient que vous demandez, Seigneur Comte, que nôtre Courtisan ait naturellement les traits du visage réguliers, la taille belle, le corps bien proportionné avec une grace qui le rende agréable à tous.

Or je crois que j'ay ces agrémens du visage, & que c'est ce qui fait, comme vous sçavez, que tant de Dames ne peuvent se défendre de m'aimer ; mais je doute, si j'ay les mêmes avantages du corps, principalement à cause de mes jambes, qui assurément ne sont pas si bien faites que je le souhaiterois : car du reste des parties de mon corps, j'en suis assez satisfait.

48 *Le parfait Courtisan*

Ainsi déclarez-moy, je vous prie, en quoy consiste cette grace & cette beauté, afin de m'ôter ce doute de l'esprit.

Quand on eut cessé de rire, le Comte repartit, on peut dire avec vérité, Seigneur de Bibienne, que vous possédez assez avantageusement cette grace, & je n'en veux point d'autres preuves, que l'estime que les Dames ont pour vous: en effet vôtre visage a l'agrément de plaire, quoy que pourtant les traits n'en soient pas si fins ny si délicats, mais il a cet air mâle qui fait la beauté d'un homme.

Aussi je veux que nôtre Courtisan ait un air ferme, comme celuy-là, & non pas un mol & effeminé, tel que plusieurs hommes s'efforcent de l'avoir; car non seulement ils se frisent les cheveux & s'arrachent le poil des sourcils, mais ils se fardent de la même manière que pourroient faire les femmes les plus coquettes: & il semble, en voyant leurs démarches & leurs contenance tendres & délicates, que leurs membres vont se disloquer, leurs paroles ont un ton si languissant; qu'on croiroit qu'ils vont rendre l'esprit.

Ces

Ces hommes qui, en effet ressemblent fort à des femmes, méritent qu'on les traite, non pas comme d'honnêtes femmes, mais comme des Courtisannes, & qu'on les bannisse des Cours des Princes, & de la compagnie des Gentilshommes.

Quant à la taille de la personne, elle ne doit être ny tres-grande, ny tres-petite ; parce que l'une ou l'autre de ces tailles attire une certaine admiration des peuples, qui les regardent presque comme quelque chose de monstrueux, quoy que neanmoins il y ait moins d'inconveniens, d'être trop petit, que de surpasser beaucoup la proportion d'une taille raisonnable.

Car oûtre que les hommes d'une taille gigantesque ont ordinairement l'entendement pesant, ils sont peu propres aux exercices auxquels il faut manier le corps avec dextérité, qui est la chose que je souhaite le plus à nôtre Courtisan.

Je veux donc qu'il l'ait bien dégagé & bien proportionné en ses parties, qu'il soit fort, léger, adroit, & qu'il sçache tous les exercices d'un homme de guerre, & desquels je pense

que le premier est de sçavoir manier avec adresse toutes sortes d'armes à pied & à cheval, & bien connoître les avantages qu'elles ont les unes sur les autres, & celles que portent ordinairement les Gentilshommes.

Car outre leur usage pour la guerre, où peut-être il n'est pas necessaire de tant de subtilité, il arrive entr'eux des démêlez qui se terminent quelques-fois sur le champ avec les premieres armes qu'on trouve : ainsi il est avantageux de sçavoir bien s'en servir.

Je ne suis point de l'avis de ceux qui tiennent qu'on oublie l'exercice des armes, quand on se bat, parce qu'à dire vray, celuy qui dans cette occasion perdrait le souvenir de ce qu'il auroit appris à l'Academie, feroit paroître qu'il auroit aussi perdu le cœur & le jugement par la peur.

J'estime encore tres-utile de sçavoir lutter ; parce que la lutte donne un dénouëment au corps qui sert aux exercices des armes qu'on fait à pied.

Le Courtisan doit être informé des querelles qui arrivent entre les Cavaliers, soit celles qui le concernent, ou ses amis, afin qu'il prenne le party de

la justice , & qu'il se conduise dans ces rencontres avec non moins de prudence que de generosité.

Mais il ne doit s'engager dans aucun combat , qu'il n'y soit forcé , pour conserver son honneur : car outre le peril qu'on y court par l'incertitude des evenemens de la fortune , celui qui s'y expose témérairement , merite d'être blâmé , quelque avantage qu'il remporte ; cependant , s'il se voit tellement engagé , qu'il y ait peu d'honneur ou de seureté dans la retraite , il doit alors faire paroître toute sa vigueur , & prendre garde de ne pas imiter de certains faux braves , qui voident leurs querelles par les disputes & les invectives , & qui , ayant le choix des armes , prennent celles qui ne percent ny ne tranchent , & s'arment , pour ainsi dire , à l'épreuve du canon : enfin qui ne voulant , ce semble , vaincre ny être vaincus , demeurent sur la seule défensive , & se battent en retraite.

Les armes sont pareillement d'usage pendant la paix ; parce qu'il y a divers exercices où les Gentilshommes doivent faire paroître leur adresse & leur valeur ; comme les spectacles publics

devant les peuples , devant les Dames & les grands Seigneurs.

C'est pourquoy nôtre Courtisan doit être excellent homme de cheval à toutes selles , avoir la connoissance des chevaux , & sçavoir enfin tout ce qui convient à un Cavalier ; ainsi il s'efforcera de surpasser en toutes choses l'habileté commune , afin qu'il se tire du pair , & qu'il soit toujours distingué des autres par son sçavoir.

Ce fut ainsi qu'Alcibiade surpassa toutes les nations chez lesquelles il véquit , dans les choses mêmes où elles excelloient. Je souhaite donc que nôtre Courtisan ait l'avantage sur tous ses rivaux aux exercices dont ils font une profession plus singulière.

Et parce que les Italiens excellent principalement à monter à cheval , à bien manier & travailler les chevaux , & à la joute : il faut qu'il s'acquiere une estime plus grande qu'un des meilleurs Italiens.

Mais au tournoy , à courre la bague , à tenir le pas , combattre à la barriere , je veux qu'il trouve place entre les plus experimentez François.

Quant au jeu des cannes , la course des taureaux , à lancer le javelot &

le dard, il doit passer pour tres-habile entre les Espagnols.

Mais je demande sur tout qu'il s'étudie de faire ces actions avec une grace naturelle & un bon sens qui luy attire cette approbation universelle, qu'on ne sçauroit trop estimer.

Il y a plusieurs autres exercices, qui ne concernant point les armes, ont néanmoins beaucoup de convenance avec elles, & marquent la force & la vigueur des hommes, & entre ceux-là il me semble que la chasse doit tenir le premier rang.

Car la chasse a beaucoup de ressemblance avec la guerre; c'est elle qui fait le véritable plaisir des grands Seigneurs, qui convient admirablement bien à un homme de Cour, & dont l'usage a toujours été pratiqué & estimé des anciens.

Le jeu de paume est un exercice noble, bien seant au Courtisan, & qui fait remarquer la disposition du corps, & l'adresse de chacune de ses parties, ce qui le rend un abrégé de tous les autres.

Je n'estime pas moins utile de sçavoir voltiger à cheval; car bien que ce soit un

54 *Le parfait Courtisan*

exercice un peu violent, il rend cependant le corps tres-leger, & le Cavalier adroit.

Mais parce que des occupations d'une si grande fatigue nous épuisent, & que la continuation donne du dégoût, au lieu que les choses nouvelles ont beaucoup d'agrément, il est nécessaire que nôtre vie soit toujourns mêlée de différentes actions.

Pour cet effet le Courtisan pourra s'adonner quelques-fois à des exercices plus tranquilles, & pour éviter l'envie & converser familièrement avec toutes sortes de compagnies, il fera tout ce que font les autres, sans pourtant s'éloigner jamais des maximes d'honneur, ny oublier les bonnes mœurs, afin de ne pas tomber dans aucune faute, qui luy puisse être reprochée.

J'ay regret, dit Gonzague, d'interrompre la suite de ce discours; mais si je ne disois mot, je ne satisferois pas à la liberté qui m'a été donnée, & au desir que j'ay de sçavoir une chose; je pense qu'on me pardonnera bien, si, ayant droit de contredire, je demande celui d'interroger: je ne doute point qu'on ne me l'accorde, comme au Seigneur de Bibienne, lequel,

pour être estimé galand homme, a contrevenu aux loix de nôtre jeu, en faisant toujours des questions, & ne contredisant jamais.

Vous voyez, dît alors Madame la Duchesse, comme d'une seule faute il en procede plusieurs: voilà pourquoy celuy qui peche & qui donne un mauvais exemple, merite d'être puny, & de sa faute & de celle des autres.

Madame, répondit Gonzague, je seray donc exempt de punition, puisque le Seigneur de Bibienne doit être puny de son peché & du mien.

C'est le contraire, dit Madame la Duchesse; car vous meritez tous deux double châtiment, luy de sa faute & de vous avoir induit à faillir, & vous de la vôtre, & parce que vous avez imité le mauvais exemple qu'il vous a donné.

Madame, repartit Gonzague, jusques icy je ne suis point coupable: ainsi, afin que toute la punition tombe sur le Seigneur de Bibienne, je vais me taire.

En effet il faisoit silence: mais Madame Emilie prenant la parole, dît en riant, proposez tout ce qu'il vous plait

56 *Le parfait Courtisan*

ra , car avec la permission de Madame la Duchesse , je pardonne à qui est tombé & à qui tombera dans de si petites fautes.

J'y consens , ajouta Madame la Duchesse : mais prenez garde que vous ne vous trompiez , en vous persuadant que je merite davantage en faisant misericorde , qu'en faisant justice ; parce qu'en pardonnant trop facilement à un criminel , on fait tort à un innocent : néanmoins pour ce coup , je ne veux pas qu'en blâmant votre indulgence , ma severité soit cause que nous perdions l'occasion d'oïr ce que le Seigneur de Gonzague doit demander.

Après donc que Madame la Duchesse & Madame Emilie luy eurent fait signe de parler , il dît aussi-tôt.

Seigneur Comte , vous avez repeté plusieurs fois ce soir que les actions du Courtisan , ses manieres & tous ses mouvemens doivent être accompagnés d'une bonne grace qui les rende agréables , & vous voulez que sans ce don les autres avantages d'un Gentil-homme soient de peu de valeur. J'approuve même votre raisonnement , puisque la force du mot fait comprendre

qu'une personne ornée de graces doit être agréable.

Mais parce que , selon vous , la bonne grace est ordinairement un present de la nature & des Cieux , & que lorsqu'ils ne la donnent qu'imparfaitement , on peut , étant aydé de l'art & de l'exercice , achever de la perfectionner , je dis que des hommes qui sont nez autant avantegez que nous en voyons quelques uns , n'ont point besoin d'autre instruction : parce que cette douce faveur du ciel les conduit presque malgré eux plus haut qu'ils ne peuvent même desirer , & les rend non seulement agréables , mais admirables à tout le monde.

Je ne parleray donc point de ce don précieux , puisqu'il n'est pas en nôtre pouvoir de l'acquérir ; mais je souhaite de sçavoir , par quel art & par quel moyen les personnes que la nature n'a pas favorisé de cette grace à leur naissance , pourront l'acquérir , soit dans les exercices du corps auxquels vous jugez qu'elle est si necessaire , soit dans toutes les autres actions & les discours.

C'est sans doute pour cette raison , que vous nous l'avez tant vanté , &

il n'est pas possible que vous n'avez fait naître dans nous tous une ardeur extrême de l'acquiescer : ainsi par le devoir que vous impose la charge que Madame Emilie vous a donnée, vous êtes obligé d'y satisfaire, en nous l'enseignant.

Je ne me suis pas engagé, dit le Comte, de vous apprendre par quels moyens vous pourrez acquiescer cette grâce ny aucun des autres avantages, mais seulement quel doit être un parfait Courtisan, sans vous apprendre comment vous devez faire, pour le devenir, à la manière d'un soldat, qui sçait instruire l'Armurier de quelle façon & de quelle trempe doit être une cuirasse, quoy qu'il ne puisse luy montrer à la forger, & à luy donner la trempe.

Toutes-fois, pour essayer de vous satisfaire, quoy qu'on dise communément que la bonne grâce ne s'apprend point, je conseille celui qui voudra l'avoir dans ses exercices, présuposant qu'il ne soit point naturellement inhabile à les faire, d'apprendre ses principes sous d'excellens Maîtres.

Cette maxime sembla d'une extrê-

me importance à Philippes Roy de Macedoine : car il voulut qu' Aristote un Philosophe si renommé, & peut-être le plus habile qui ait paru au monde, fût celuy qui enseignât les premiers élemens des lettres au Prince Alexandre son fils.

Et entre les hommes que nous connoissons, remarquez avec quelles graces le Seigneur Galeazze de saint Severin, grand Ecuyer de France fait tous ses exercices, tant par l'heureuse disposition naturelle de sa personne, que parce qu'il les a appris des plus excellens Maîtres qu'il a toujours gardé auprès de soy, & dont il a scû si bien retenir les leçons & les manieres.

Car si à lutter, voltiger & manier de toutes sortes d'armes, il a eu pour guide nôtre Pierre de Mont que vous scavez être le seul Maître de la force & de l'adresse : il n'a pas manqué d'autre part à être enseigné par les plus parfaits Ecuyers à monter à cheval & à tout autre exercice d'un Cavalier.

Quiconque voudra donc être bon disciple, doit mettre peine de ressem-

60 *Le parfait Courtisan*  
bler à son Maître : & s'il est possible , se transformer en luy , ensuite il tirera beaucoup d'avantage de pratiquer les hommes de cette profession , imitant dans leurs personnes ce qu'ils ont de singulier , comme font les abeilles , qui en voltigeant sur les fleurs n'en enlèvent que le miel.

Nôtre Courtisan doit , pour le dire ainsi , dérober cette grace à ceux qui luy sembleront la posséder , mais ne prenant de chacun que ce qu'ils ont de plus estimable , & ne faisant pas comme un de nos amis , qui s'étoit imaginé qu'il ressembloit fort au Roy d'Arragon Ferdinand le jeune , lequel il n'imitoit qu'en élevant souvent la tête , & en faisant une contorsion de bouche , bien que ce fussent des défauts restez à ce Prince , ensuite d'une maladie.

Ainsi plusieurs pensent avoir acquis de la gloire , de ressembler en quelque chose à un Roy , ou à un grand Capitaine ; mais souvent ce n'est qu'à une qualité défectueuse qui se trouve en eux , à laquelle ils s'attachent plutôt qu'à de meilleures.

Mais après m'être efforcé de comprendre

## Livre I.

prendre d'où procède cette grace, laissant à part ceux qui la tiennent de la faveur du ciel. Je trouve une règle générale, qui me semble y devoir conduire mieux qu'aucune autre, & c'est d'éviter dans toutes les actions, comme un dangereux écueil, l'affectation, mais usant au contraire d'un certain dédain qui cache l'artifice, & qui fait paroître, qu'on fait les choses, sans presque y penser.

C'est de-là, je pense, que naît la bonne grace, parce que chacun se persuade que les actions importantes sont accompagnées de grandes difficultés : de-là vient que, si on y remarque de la facilité à les faire, on en conçoit de l'admiration.

Et au contraire, n'avoir la connoissance des choses qu'avec force, & , comme on dit, les tirer par les cheveux, c'est ce qui donne mauvaise grace aux actions, & qui rend peu estimables, quelques grandes qu'elles soient, les personnes qui les font.

Ainsi on peut dire que le véritable sçavoir est celui où il ne paroît aucun artifice, & , s'il y en a, l'on

62 *Le parfait Courtisan*

doit apporter tous les soins imaginables de le cacher.

Les plus anciens & excellens Orateurs avoient l'adresse de persuader, que leurs harangues étoient simples, & telles que la verité leur en suggeroit les pensées, & non l'art & l'étude, étant certain que, si ces subtilitez eussent été reconnûës des peuples, elles auroient jetté leurs esprits dans la défiance d'être trompez.

Vous voyez donc qu'une application si étudiée efface beaucoup de la bonne grace des actions, quelques choses que ce soit qu'on fasse.

A qui ne prend-il point envie de rire, quand on voit nôtre Pierre Paul danser à sa mode, avec ses petits sauts & ses jambes racourcies, sur la pointe des pieds, sans remuer la tête, non plus qu'une statuë, & avec une telle attention, qu'il semble qu'il conte ses pas, ne remarque-t-on pas la mauvaise grace qui accompagne son affectation. Au contraire qui n'agrée pas l'adresse negligée de plusieurs hommes & femmes de cette Cour, dans toutes leurs actions où ils veulent paroître n'avoit aucune application, &

qu'ils ne peuvent faillir.

Le Seigneur de Bary , dît alors Bibienne , a enfin trouvé quelqu'un , qui loïie sa façon de danser , personne n'en ayant fait auparavant aucun cas : car si cette excellence consiste à faire paroître de la négligence , & à n'avoir point d'application à ce qu'on fait , il n'a point son pareil au monde pour danser ; car le plus souvent il laisse tomber son manteau de dessus ses épaules & ses pantoufles de ses pieds , & sans penser à les relever , il ne cesse point de danser.

Ne vous apercevez-vous pas , répondit le Comte , que ce que vous appelez négligence dans le Seigneur de Bary , est une véritable affectation , parce que , s'efforçant de cacher l'attention qu'il y apporte , cela même s'appelle y penser beaucoup.

Car passant , comme il fait , de certaines bornes de médiocrité , sa nonchalance est affectée , ce qui est la chose du monde la plus opposée à la fin qu'il s'étoit proposé.

Aussi je n'estime pas que l'affectation dans la nonchalance , telle que

celle de laisser tomber son manteau ; soit un défaut bien moindre que l'affectation dans la maniere de s'ajuster, & de garder une certaine contenance, comme celle de porter la tête trop droite, de peur de gâter sa perruque, ou de tenir un miroir au fond de son chapeau, & un peigne dans sa manche ; enfin de se faire suivre d'un page par les rues avec des vergettes, pour nettoyer son manteau ; d'autant qu'une propreté ainsi affectée n'est plus une négligence, mais elle passe jusques à l'extrémité, laquelle est toujours défectueuse & contraire à cette pure & aimable simplicité, qui doit beaucoup plaire à l'esprit de l'homme.

Remarquez combien un Cavalier à mauvaise grace, quand il s'efforce d'aller si droit & si guindé sur la selle, & selon que nous disons ordinairement, à la Venitienne, en comparaison d'un autre, qui se tient à cheval aussi libre & aussi assuré, que s'il étoit à pied.

Et combien un Gentilhomme mérite d'être loué, quand il est modéré, qu'il parle peu & se vante moins ;

en comparaison d'un autre, qui se donne incessamment des loüanges, & qui, en bravant de mine & en blasphémant de paroles, semble par ses rodomontades menacer tout le monde.

Tout cela n'est qu'une affectation étudiée, de vouloir paroître brave.

Il en arrive de même dans tous les autres exercices, ou, pour mieux dire, dans tout ce qu'on peut dire ou faire.

C'est ce qui se verifie, dît Medicis, par la musique; car c'est une grande faute de faire deux consonances parfaites de suite; nôtre oüye les abhorre tellement, que souvent elle aime mieux une seconde ou une septième, quoy quelle fasse une dissonance, que cette repetition des parfaites, dont la continuation rend l'harmonie trop affectée: aussi pour les éviter, on mêle aux parfaites les imparfaites, qui font que nos oreilles demeurent plus attentives, & prennent plaisir en la dissonance de la seconde ou de la septième, comme d'une chose qu'on néglige ordinairement.

On voit donc, répondit le Comte, que l'affectation nuit en cela, de

66 *Le parfait Courtisan*  
même qu'elle fait dans les autres  
choses.

C'étoit le sentiment de quelques excellens peintres anciens, que trop d'application étoit un vice, & que Protogenes avoit été blâmé par Appelles, de ce qu'il ne pouvoit lever les mains de dessus un tableau.

Il me semble, dit alors Gonzague, que nôtre *Fra Serafino* a grande part à ce défaut : car il a peine de lever les mains de dessus la table, au moins jufqu'à ce que toute la viande en soit desservie.

Le Comte se prît à rire, & il ajouta. Appelles taxoit en cela Protogenes d'ignorer ce qui suffisoit à la perfection de la peinture, mais c'étoit en effet luy reprocher d'être trop affecté dans ses ouvrages.

Or, outre que cette qualité que nous appellons négligence si contraire à l'affectation, est la source, d'où procede la bonne grace, elle apporte encore cet avantage, que se trouvant dans une action, toute petite qu'elle soit, non seulement elle découvre à l'instant la capacité de celuy qui la fait, mais imposant à l'opinion des gens,

ils estiment qu'il en sçait beaucoup plus qu'il ne fait paroître ; de sorte que , s'il vouloit s'y appliquer avec plus de soins , cette action seroit encore plus parfaite.

Si nous voyons qu'un homme lance un dard , tient l'épée nuë à la main , ou une autre arme , & qu'il use , sans y faire reflexion , d'une prompte , libre & vigoureuse adresse , en sorte qu'il semble que toutes les parties de son corps soient naturellement en action , quoy qu'il n'ait aucun autre mouvement , ne faut-il pas avouer que nous présumons qu'il est accompli dans ces exercices.

Cela se peut dire d'un autre qui danse ; car un pas seul , une seule démarche faite avec grace & dénouement , marque son habileté.

Si un musicien chante une note qui finisse par un accent doux ou un passage double avec tant de facilité , qu'il semble que ce soit de hasard , on m'avouëra que par ce seul endroit il persuade qu'il en sçait encore davantage.

Dans la peinture un seul trait de pinceau hardiment tiré & d'une manière qu'il semble que la main , sans

être conduite par aucune étude, aille d'elle-même au terme de l'intention du peintre; cela marque évidemment son excellence.

Il en est de même de toutes les choses : nôtre Courtisan aura donc de la grace principalement dans ses discours, s'il fuit l'affectation, qui est une faute où tombent beaucoup de gens; ce qui s'observe dans les Lombards, lesquels, ayant passé un an hors de leur patrie, n'y sont pas plutôt de retour, qu'ils veulent parler Romain, Espagnol & François.

Or tout cela ne peut proceder que d'un desir trop violent de paroître sçavoir beaucoup; de sorte qu'un homme se gêne extrêmement, pour acquérir un vice tres-odieux.

Je m'assure que vous trouveriez la chose insupportable, si dans nos entretiens je voulois me servir de vieux mots Toscans, qui sont à present hors d'usage & rejettez des Toscans mêmes, & que sans doute chacun de vous se riroit de moy.

Il est certain, dit Federic Fre-gosse, que de la maniere que nous discourons icy, il seroit de mauvaise grace

d'user des anciens termes Toscans , & qu'ils feroient peine à prononcer & à écouter ; mais dans la composition on feroit une faute de ne les mettre point en usage ; parce qu'ils donnent grace & autorité aux écrits , & forment un langage grave & majestueux.

Je ne comprend pas , répondit le Comte , quelle grace & quelle autorité peuvent donner aux écrits des paroles qu'on doit rejeter du discours familier & de tous autres : car si un homme de bon sens veut faire une harangue au Senat de Florence chef de la Toscane , ou y entretenir une personne de condition de quelque affaire de consequence , ou un amy de choses plaisantes , ou même des Dames & des Cavaliers de galanteries , je suis certain qu'il évitera ces vieux mots Toscans.

Il me paroît donc étrange qu'on puisse user , en écrivant , de termes qu'on veut faire passer pour bons , quand on les doit rejeter comme mauvais dans ces trois manieres d'entretiens , & qu'on veuille que ce qui ne convient jamais dans le discours , soit la chose du monde qui convien-

70     *Le parfait Courtisan*  
ne le mieux dans les écrits.

Car l'écriture est une manière de parler, qui subsiste après l'énonciation, & qu'on peut presque nommer vie des paroles : ainsi dans le parler de vive voix, qui se perd au moment qu'elle est sortie de la bouche, il peut y avoir quelque chose de tolérable, qui ne le seroit pas dans l'écriture; parce qu'elle conserve les paroles, les soumet au jugement du lecteur, & luy donne le loisir de les peser.

Pour cet effet il est raisonnable d'apporter une exactitude plus grande à l'écriture, afin d'en rendre le stile plus correct & plus poly, non pas en sorte que les mots qu'on écrit soient différents de ceux qu'on prononce, mais qu'on fasse choix des meilleurs qui soient en usage.

Car, si ce qui n'est pas permis dans la prononciation, l'étoit dans l'écriture, il en naîtroit cet inconvénient, qu'en la chose, où on doit prendre plus de précaution, on pourroit user de plus de licence : de manière que la délicatesse qu'on apporte à écrire, au lieu d'être utile seroit nuisible.

Donc les paroles qui conviennent à écrire, conviennent aussi à prononcer, & un discours ne peut être que tres-beau quand il s'exprime dans les mêmes termes, que ce qui est bien écrit.

Je crois néanmoins qu'il est nécessaire d'avoir plus de capacité en écrivant, qu'en parlant; parce que ceux qui écrivent, ne sont pas toujours présens avec leurs lecteurs, comme le sont ceux qui prononcent avec leurs auditeurs.

Voilà pourquoy je consens non seulement qu'on évite les vieux mots Toscans, mais qu'on laisse à la liberté d'un chacun, d'user, en écrivant & en prononçant, des termes qui sont aujourd'huy en usage dans la Toscane & dans d'autres lieux d'Italie, & lesquels ont quelque grace dans l'énonciation; & il me semble que celui qui s'impose une autre loy, n'est pas bien seur de ne tomber point dans cette affectation tant blâmée, de laquelle nous parlions, il y a peu.

Seigneur Comte, ajouta Fregosse, je ne puis nier que l'écriture ne soit une maniere de parler, mais je dis que, si les expressions ont quelque obs-

72 *Le parfait Courtisan*

curité , le discours de vive voix ne penetre qu'avec peine dans l'esprit de l'auditeur , ce qui n'arrive pas de l'écriture ; car elle luy donne plus d'autorité , & tient le lecteur plus appliqué , & on ne doit pas se persuader que le langage ne soit moins juste & moins élégant.

Il convient donc , en écrivant , d'user de phrases Toscanes , même de celles dont les vieux Antheurs Toscans ont usé ; parce que c'est un témoignage approuvé par le temps qu'elles sont bonnes ; aussi elles ont cette grace & cette veneration que l'antiquité donne , non seulement aux paroles , mais aux édifices , aux statues , aux peintures & à toutes les choses d'un mérite rare & dignes d'être conservées , & rendent souvent par cette dignité seule l'élocution forte & élégante , & dont tout sujet , quelque bas qu'il soit , peut recevoir beaucoup d'ornement.

Mais quant à vôtre coûtume , quelque estime que vous en fassiez , elle me semble mauvaise : car , si quelque défaut de langage a acquis du credit , ce ne peut être qu'entre les ignorans

ignorans ; ainsi je ne suis point d'avis que pour cela on la doive prendre pour règle , ny qu'on soit obligé de la suivre.

D'ailleurs ces coûtures sont même différentes dans toute l'Italie, où il n'y a point de ville considérable, qui n'ait une maniere toute particulière de parler.

Sans donc vous obliger à nous déclarer, laquelle est la meilleure de toutes, je crois qu'on pourroit suivre la Bergamesque, aussi bien que la Florentine.

Mais celuy qui veut suivre le meilleur party, doit se proposer un auteur à imiter, qui, du consentement universel, soit estimé & approuvé ; il le doit prendre pour guide, & je pense qu'il n'en peut choisir un meilleur, que Petrarque ou Boccace : de maniere que quiconque s'éloigne de ces deux excellens Ecrivains, marche sans lumiere au milieu des tenebres, & peut facilement s'égarer.

Nous sommes donc déraisonnables de mépriser ce que nos Anciens ont fait, qui se sont toujours soumis à imiter ce que les Sçavans, qui les ont pré-

cedez, leur ont tracez : car j'estime que sans cela il est difficile d'écrire avec politesse. Aussi Virgile nous en fournit un exemple en sa personne ; parce qu'encore que par la subtilité de son esprit & la force de son jugement il ait ôté l'esperance à toute la posterité de le pouvoir bien imiter, il n'a pas dédaigné néanmoins d'imiter Homere.

Certes ce discours, dît Palavicin, touchant le genre d'écrire, merite bien de l'attention : mais il seroit sans doute plus à propos à nôtre sujet, qu'on enseignât, de quelle maniere nôtre Courtisan doit parler ; parce que la parole luy est d'un usage plus ordinaire que l'écriture.

J'avouë, répondit Medicis, que nous voulons un Courtisan si accompli, qu'il est necessaire qu'il sçache l'un & l'autre ; parce que sans cette science, ses autres qualitez en seroient moins dignes d'estime.

C'est pourquoy, si le Seigneur Comte veut satisfaire à son obligation, il doit luy enseigner non seulement la maniere de parler juste, mais aussi celle d'écrire poliment.

Seigneur de Medicis , repartit le Comte , je n'entreprendray point d'enseigner aux autres ce que j'ignore moy-même : mais , quand je le sçaurois , ce me seroit une extrême témérité , de vouloir faire en peu de paroles ce que des Auteurs d'une profonde érudition n'ont exprimé que par beaucoup d'écrits , auxquels je prierois nôtre Courtisan de vouloir recourir , si j'étois obligé de luy apprendre la maniere de bien écrire & parler.

Alors Gonzague prenant la parole , dît que la pensée de Medicis devoit s'entendre de la maniere d'écrire & de parler en nôtre langue vulgaire , & non pas en la latine , & que par consequent les écrits des hommes doctes étoient inutiles. Il suffit donc , Seigneur Comte , que vous nous disiez ce que vous en sçavez ; du reste , nous vous en dispenserons tres-volontiers.

Je vous l'ay dit , repartit le Comte : mais , s'il s'agit de la langue Toscane , il seroit assurément du devoir du Seigneur de Medicis , plutôt que d'aucun autre , d'en dire ce qu'il en sçait.

Etant né Toscan, dît Medicis, j'aurois mauvaise grace de contredire ce luy qui soutient que la langue Toscane est la plus élégante de toutes celles de l'Italie.

Il est vray que Petrarque & Boccace usent de quelques termes qui sont aujourd'huy hors d'usage, desquels je ne voudrois jamais user en parlant, ou en écrivant : ainsi je ne doute pas que, s'ils vivoient à present, ils ne fussent les premiers à les condamner.

Je soutiens qu'ils s'en serviroient, repliqua Fregosse, & que vous autres Messieurs les Toscans, devriez faire revivre vôtre langue ; car enfin on peut dire qu'elle est moins connue maintenant à Florence, que dans beaucoup d'autres lieux d'Italie.

Les termes, ajouta Bibienne, qui ne sont plus en usage à Florence sont demeurez aux seuls payfans, & sont rejettez des personnes de qualité, comme corrompus & gâtez de vicillesse.

Alors Madame la Duchesse prenant la parole dît, ne sortons point, je vous prie, de nôtre sujet, & faisons en sorte que le Comte de Canosse enseigne au Courtisan à bien

parler & à bien écrire , soit en Toscan , ou comme on voudra.

Madame , répondit le Comte , je crois m'en être dé-jà assez expliqué : mais , pour comprendre tout en peu de mots , je tiens que les règles sont communes au genre d'écrire , comme de parler , & puisque vous me l'ordonnez , j'ajouâteray encore ce qui me vient dans la pensée , afin de répondre au Seigneur Fregosse , qui est d'un autre sentiment que le mien.

Nôtre langue vulgaire paroît encore nouvelle , toute ancienne qu'elle est , par la raison que l'Italie ayant souffert une longue domination des Barbares , le commerce continuel de toutes ces nations avec nous , a beaucoup contribué à corrompre la langue Latine , de laquelle ensuite plusieurs autres langues ont pris naissance. Car de même que les fleuves qui ont leurs sources sur le haut de l'Apennin , vont en faisant divorce entr'eux , conduisant leurs eaux par différents cours dans le sein des deux mers : aussi ces langues se sont divisées , de sorte qu'elles sont parvenuës par diverses voyes dans d'autres contrées , les unes mê-

lées d'un peu de latin , & d'autres plus barbares sont restées dans l'Italie.

Or cette langue est demeurée longtemps parmy nous , sans être cultivée ny polie , & même tres-differente de son origine ; parce qu'il ne s'est trouvé personne qui ait pris soin de luy donner du lustre & de la grace : quoy qu'à vray dire , elle se soit vûë plus élégante en Toscane , qu'en tout autre lieu de l'Italie.

C'est pourquoy , comme cette premiere fleur s'est conservée depuis ce temps dans cette nation , elle en a sceu garder les accens , la prononciation & l'ordre de la Grammaire , mieux que tout autre , à quoy Petrarque & Boccace ont contribué , en se servant ingenieusement des termes qui étoient en usage de leur temps , pour mieux exprimer leurs conceptions , & rendre leur stile plus poly & plus élégant ; ce qui , à mon sens , a réussi plus heureusement à Petrarque , qu'à tout autre , comme on le remarque dans ses pièces galantes.

Ensuite par succession de temps , les personnes de qualité qui ont hanté les Cours , & fait profession des ar-

mes & des lettres, ont pris l'habitude de parler & d'écrire avec plus de justesse que dans ce premier âge inculte : ainsi plusieurs termes ayant cessé d'être en usage, tant dans la ville de Florence & toute la Toscane, que dans le reste de l'Italie, d'autres ont été introduits, & c'est ainsi que la langue Toscane est tombée dans la variation, comme il arrive d'ordinaire dans toutes les autres langues.

Car, si les plus anciens écrits latins avoient subsisté jusqu'à présent, nous verrions qu'Evandre, Turnus & les autres latins de ce temps-là tenoient un autre stile, que celui des derniers Rois Romains & des premiers Consuls.

Vous sçavez que les vers que chantoient les Saliens, étoient à peine entendus de la posterité : mais, parce que les premiers fondateurs l'avoient ainsi ordonné, on les conservoit par un respect de religion.

De même par la suite des temps les Orateurs & les Poëtes s'étant attachés à des termes particuliers qu'ils ont inventez, ils en ont négligé beaucoup de leurs prédécesseurs, comme

nous voyons qu'Antonius Crassus , Hortense & Ciceron ont fait ceux de Caton , & Virgile ceux d'Ennius.

Les Orateurs des siècles suivans ont imité cet exemple : car , quoy qu'ils témoignassent avoir bien de la veneration pour l'antiquité , ils ne vouloient pas convenir que nous luy soyons obligé au point que vous le voulez , & ils se donnoient la liberté de la blâmer , quand ils le jugeoient à propos. Vous sçavez qu'Horace a dit que nos anciens avoient eu tort de louer Plaute , & qu'il étoit permis d'inventer de nouveaux mots.

Ciceron censure beaucoup de ses prédécesseurs , & entre les autres , Sergius Galba , de ce que ses harangues tiennent d'un stile trop ancien , & il veut qu'on croie qu'Ennius méprisoit en diverses rencontres ceux qui l'avoient précédé ; de maniere que , si nous voulions imiter ces premiers anciens , nous ne pourrions imiter les modernes.

Voyez Virgile que vous soutenez avoir imité Homere en la poésie , vous ne trouverez pas qu'il l'ait imité dans la maniere de parler.

Pour moy il me semble qu'on doit

s'interdire toujours l'usage des mots anciens, si ce n'est peut-être dans quelque passage, & même avec précaution & rarement : car autrement il semble que ce seroit vouloir à l'imitation des anciens se nourrir de gland, tandis que nous avons abondance de bled.

Je ne conviens pas avec vous que les lettres anciennes, par ce seul lustre d'antiquité, ornent beaucoup un sujet, quelque vil qu'il soit : j'estime au contraire tres-peu les expressions anciennes. à moins qu'elles ne renferment dans elles la substance de quelques belles Sentences : en effet de vouloir retrancher les Sentences d'un discours, & ne point les mêler avec les paroles, c'est proprement vouloir séparer l'ame du corps.

J'estime donc que le sçavoir est la chose la plus nécessaire au Courtisan, & pour bien parler, & pour bien écrire ; car quiconque n'a point ce fond d'érudition, ne peut ny prononcer avec grace, ny écrire agréablement.

Pour y réussir, il faut disposer le sujet dans un bel ordre, & l'expri-

mer avec des termes propres , choisis , élégans , clairs , & sur tout connus & d'usage , les placer chacun dans son lieu , en sorte qu'on puisse remarquer leur force & leur grandeur , de même qu'il en arrive des beaux tableaux qui sont mis bien naturellement en leur jour.

Ce que je dis se doit entendre de l'écriture & de l'énonciation ; mais la prononciation demande de certaines choses qui ne sont pas nécessaires à l'écriture : il faut avoir la voix ferme , qui ne soit pas comme celle d'une femme déliée ou molle , ny si rude & grossière que celle d'un paysan : elle doit être sonnante , claire , douce & bien articulée , avec la prononciation libre & nette , accompagnée de gestes proportionnez aux mouvemens du corps , sans affectation & sans violence , mais moderez & dégagez , soutenus d'un air gracieux & d'un visage qui marque à sa manière , aussi bien que les yeux & la parole , l'intention & l'inclination de celui qui parle.

Je doute , dit Dortonne , que si le Courtisan parle avec un stile si éle-

gant & si grave, qu'il ne s'en trouve plusieurs d'entre nous qui auront de la peine à l'entendre.

Je tiens au contraire qu'il en sera mieux entendu d'un chacun, répondit le Comte; parce que l'éloquence n'apporte point d'obscurité à un discours.

Il n'est pas néanmoins à propos qu'il parle toujours d'un air & d'un ton grave : il faut qu'il mêle dans son discours selon la rencontre, du plaisant, du risible & des bons mots, sans pourtant s'écarter des règles du bon sens, & n'affecter pas de la gloire, ny ne s'abaissant point à des manières pueriles.

Quand il aura à parler de choses importantes, & qu'il voudra persuader, il devra s'exprimer en des termes, ou élevez ou patétiques, & avec véhémence, selon le sujet & la passion dont il voudra émouvoir nos affections: en sorte que celui qui l'écoute, puisse entrer dans ses sentimens: & se sente enlever d'une manière si naturelle, qu'il ose même se flatter de l'imiter, s'il luy étoit permis.

C'est la manière dont je voudrois que nôtre Courtisan écrivît & par-

84 *Le parfait Courtisan*

lât, & qu'il empruntât les plus beaux termes & les plus usitez dans chaque partie de l'Italie, & qu'il y mêlât quelques-fois des termes françois & espagnols que nous avons déjà receus.

Il ne me déplairoit pas même que des uns & des autres il en formât de nouveaux avec quelque nouvelle maniere de les exprimer pris bien naturellement des latins, comme autrefois les latins tiroient leurs expressions nouvelles des grecs.

Car c'est ainsi que des quatre langues dont les Auteurs grecs avoient l'usage, en choisissant de chacune les paroles, les phrases & les figures qui s'accordoient le plus à leur sujet, ils donnoient naissance à une cinquième, qu'ils appellèrent commune, & ensuite par un seul nom donnerent à toutes cinq celui de langue grecque.

Mais nous faisons plus les sévères que les anciens, & nous nous imposons des loix nouvelles sans sujet: car ayant nôtre langue propre, de laquelle, ainsi que de toutes les autres, l'office est de bien exprimer & avec netteté les conceptions de nôtre esprit,  
nous

nous prenons plaisir d'y introduire de l'obscurité, & pour cet effet en la nommant langue vulgaire, nous voulons nous servir de termes extraordinaires, sans avoir égard que nos anciens blâment l'usage des paroles, que la coûtume rejette.

Vous voudriez donc après cela, qu'au lieu de *Capitolio*, on dise, *Campi doglio*, qu'on écrive *Hierolamo*, au lieu de *Hieronimo*, *Aldacé* pour *Audacé*, & que de *Patrono* on dise *Padroné* & autres semblables paroles corrompuës, parce qu'on les trouve ainsi écrites dans quelques vieux Toscans, ou bien parce que les payfans de Toscane parlent encore de la sorte.

Il faut donc demeurer d'accord que la coûtume de bien parler procede des hommes d'esprit, qui tous unanimement conviennent du choix qu'on doit faire des termes & des paroles, & qu'à l'égard de cette bonne coûtume, les Romains, les Napolitains, les Lombards & les autres peuples voisins en peuvent être aussi capables que les Toscans.

Mais quant aux termes, quelques uns sont du bel usage pendant quelque

temps, & à mesure qu'ils vieillissent, ils perdent leur grace : alors d'autres entrent en credit, & deviennent du bon goût.

Ainsi je me persuade, selon que le Seigneur de Medicis l'a remarqué, que si Petrarque & Boccace vivoient à present, ils n'useroient pas de plusieurs mots que nous lisons dans leurs écrits ; c'est pourquoy il me semble que nous ne devons pas imiter ces auteurs en toutes choses.

Mais j'estime beaucoup ceux qui sçavent imiter ce qui se doit imiter, quoy que je sois persuadé qu'il est impossible de bien écrire, sans imiter principalement en nôtre langue, dans laquelle nous pouvons être aidé de la coûtume : car quant à la latine, il est difficile de la régler sur la coûtume.

Pourquoy voulez-vous, dît Fre-gosse, que la coûtume soit plus estimée en la langue vulgaire, qu'en la latine.

Nullement, répondit le Comte : car j'estime la coûtume maîtresse de l'une & de l'autre ; mais parce que les hommes, à qui la langue latine étoit aussi naturelle qu'à nous autres nôtre

Langue vulgaire, ne sont plus au monde ; il est besoin que nous apprenions de leurs écrits ce qu'ils avoient appris par la coûtume des anciens : car d'user d'un langage ancien, ce n'est autre chose que suivre l'ancienne coûtume de parler : ainsi il seroit ridicule de n'aimer l'ancien langage, que parce qu'on aime mieux parler comme on parloit, que de parler comme on parle à present.

Nos anciens, selon nous, répondit Fregosse, méprisoient donc l'imitation.

Je crois, dit le Comte, que plusieurs étoient imitateurs, mais non pas en toutes choses.

Si Virgile ne se fût point appliqué à imiter Hésiode, il ne l'eût pas ensuite surpassé, comme il a fait, non plus que Cicéron, Crassus, ny Ennius ses Prédécesseurs.

Nous sçavons qu'Homere est tres-ancien : aussi plusieurs croient qu'il est aussi bien le premier Poëte heroïque d'antiquité, qu'il est le premier en excellence ; qui voudriez-vous donc qu'il eût imité ?

Un autheur encore plus ancien que

luy, répondit Fregosse, & dont nous n'avons nulle connoissance à cause de sa trop grande antiquité.

Qui croyez vous, dît le Comte, que Petrarque & Boccace ayent imité, eux dont on peut dire qu'ils ne sont au monde que depuis trois jours.

Je ne le sçais pas, repartit Fregosse : mais on peut croire qu'ils ont eu aussi l'esprit porté à imiter quelques anciens sçavans.

Il sera par conséquent permis de croire, ajouta le Comte, que les auteurs imitez valent mieux que leurs imitateurs : aussi on peut dire avec bien de la vraye-semblance, que leur genie & leur bon sens fut l'unique maître qui les enseigna ; en effet il n'est pas impossible de parvenir par diverses voyes à la souveraine excellence.

C'est ce qu'on remarque dans la musique ; car elle est quelques-fois grave & languissante, & d'autres-fois elle est véhémence & hardie : cependant elle plaît également, mais pour des raisons différentes : c'est ce que nous observons dans la maniere de chanter de Bidon qui émeut les esprits par

un transport si doux, qu'ils semblent s'élever jusqu'au Ciel.

Marquete Cara ne ravit pas moins, mais c'est par une melodie plus molle & languissante, qui attendrit & penetre les cœurs.

Nous goûtons le même plaisir par les yeux, en voyant diverses choses toutes également si belles, qu'à peine on peut juger celles qui plaisent davantage.

Vous sçavez que nos plus excellens peintres sont à present Leonard Vincie Mantegna, Raphaël, Michel Lange, & Georges de Castel Franc: ils ont tous une differente maniere de peindre; mais ils ne laissent pas neanmoins de paroître parfaits chacun en son genre: en sorte qu'il ne semble pas qu'ils ayent le moindre défaut. Il en est de même de plusieurs Poëtes grecs & latins; quoy que leur genie soit tres-different, ils sont pourtant également estimez.

Pour l'éloquence, la difference en a toujours été si grande, qu'il n'y a point d'âge qui n'ait vû & estimé des Orateurs, qui non seulement n'avoient aucune partie qui fût commune avec

90 *Le parfait Courtisan*  
leurs Prédécesseurs & leurs Succes-  
seurs, mais qui ne les rendit même  
fort differents entr'eux, comme les hi-  
storians grecs l'ont remarqué d'Isocra-  
tes, de Lisias, d'Echine & de plu-  
sieurs autres Orateurs, quoy qu'ex-  
cellens en leur genre.

Nous remarquons parmy les latins  
Carbo, Lælius, Scipion l'Africain,  
Galba, Sulpice, Cotta, Gracchus,  
Marc-Antoine, Crassus & tant d'au-  
tres qu'il seroit trop-long de nom-  
mer, qui tous ont été singuliers, de  
maniere que si on vouloit étudier tous  
les Orateurs qui ont paru dans le mon-  
de, on trouveroit autant de tours d'é-  
loquence tout differents.

Aussi je me souviens à ce sujet  
d'avoir lû un endroit de Cicéron, où  
il fait dire à Sulpice par Marc-An-  
toine, qu'il y en a qui en n'imitant  
personne, ne laissent pas de parvenir  
au suprême degré d'excellence.

Mais je crois que si l'esprit d'un  
homme n'a de la disposition à s'ac-  
corder avec celui d'un auteur, on  
ne doit point le forcer à l'imiter : d'au-  
tant que par cette contrainte sa vivacité  
s'appesantit & son esprit s'embarasse ;

ainsi, au lieu d'étudier à rendre cette langue riche par la politesse des termes, c'est la rendre pauvre, basse & obscure, si on réduit un chacun à n'imiter que Petrarque & Boccace; en effet je ne comprend pas pourquoy un particulier ne puisse pas, en suivant son genie, imiter Polician, Laurent de Medicis, François Diacet & d'autres Toscans, qui ne sont pas moins sçavans & judicieux que Petrarque & Boccace.

Mais c'est trop parler sur cette matiere; continuons, s'il vous plaît, celle qui regarde le Courtisan.

Il est vray, répondit Fregosse, mais vous m'avouërez que, comme les esprits & les pensées produisent de différentes conceptions, il seroit difficile qu'un homme qui seroit naturellement vif, pût réussir à parler ou écrire de choses serieuses & graves, & encore moins celui qui de sa nature seroit severe, de railleries ou autres plaisanteries, parce qu'il convient que chacun suive son genie.

Ainsi je ne puis comprendre que dans l'usage d'une langue particulière, qui n'est pas si propre ny si commune

à tous les hommes comme les discours, les pensées & autres ouvrages de l'esprit, il ne soit pas plus raisonnable d'imiter ceux qui parlent le mieux, que de parler selon son caprice : & qui peut douter que dans la langue latine il ne soit plus juste de suivre le stile de Virgile & de Ciceron, plutôt que celui de Silius ou de Tacite : il est donc par conséquent plus avantageux dans le vulgaire d'imiter celui de Petrarque & de Boccace qu'aucun autre.

J'appréhende, dit le Comte, que tout ce long discours ne nous fasse oublier notre Courtisan : néanmoins, auparavant que de finir, je vous prie de me dire en quoy consiste la bonté de cette manière de parler.

A observer exactement les choses qui sont propres à la langue, répondit Fregosse, à prendre les termes & les accens qui luy sont d'usage, & que tous ceux qui en ont bien écrit, ont observé par un même stile & une même mesure.

Je voudrois sçavoir, repartit le Comte, si ce stile & cette mesure naissent des sentences ou des termes.

C'est des termes , ajouta Fregosse. Ne vous paroît-il donc pas , repliqua le Comte , que les termes de Silius & de Tacite soient semblables à ceux dont Virgile & Cicéron usent , & qu'ils les ayent pris dans leur même signification. Ils sont assurément les mêmes , dit Fregosse , mais l'application en est différente.

De sorte que , si d'un livre de Tacite & d'un de Silius , continua le Comte , on avoit retranché tous les termes qui sont autres que ceux dont Cicéron & Virgile se servent , il faudroit dire que Tacite dans son genre de parler seroit semblable à Cicéron , & Silius à Virgile.

Vôtre dispute , dit alors Madame Emilie , fatigue par sa longueur , & devient ennuyeuse : ainsi il est à propos de la differer à un autre jour.

Fregosse néanmoins continuoit à parler , mais Madame Emilie l'interrompit.

Plusieurs , dit le Comte , veulent juger du stile , des nombres & de la maniere d'imiter : mais ils ne sçauroient expliquer ce que c'est que stile & nombre , en quoy consiste l'imitation , & pourquoy les choses prises d'Homere

ou de quelque autre se trouvent si justes dans Virgile , qu'elles semblent plutôt élevées qu'imitées , & il est croyable qu'ils ne louent Virgile & Ciceron , que parce qu'ils les ont ouïes louer par d'autres , c'est à dire , qu'ils ne connoissent pas la difference qu'il y a entr'eux & d'autres auteurs : car cette difference ne consiste point dans l'observation de deux , de trois ou de dix termes pris dans un autre sens ou usage que Virgile & Ciceron.

Ainsi je me soucierois fort peu , quand je serois repris par un Toscan , pour avoir dit plutôt *satisfatto* que *sodisfatto* , *Honorevolé* que *Honrevolé* , & *Causa* plutôt que *Cagioné* , *Populo* au lieu de *Popolo* & d'autres semblables termes.

Alors Fregosse se leva , & dît , écoutez encore , je vous prie , quelque peu de mots que j'ay à vous dire.

Je vous défend à l'un & à l'autre , dît alors en riant Madame Emilie , sur peine d'encourir ma disgrâce , de parler davantage de cette matière ; car je veux que nous la remettons à un autre soir.

Mais vous , Comte , continuez le discours du Courtisan , & faites pa-

roître si vôtre memoire est heureuse : car si vous sçavez bien le reprendre à l'endroit ou vous l'avez laissé, vous ne ferez pas un mal habilhomme.

Madame, répondit le Comte, il me semble que l'endroit où je l'ay interrompu étoit où nous disions que l'affectation donne toujourns tres-mauvaise grace aux actions, & qu'au contraire la simplicité leur donne cet agrément, à quoy on pourroit ajoûter une infinie de choses, pour louer cette simplicité & blâmer l'affectation: mais il me suffira de vous en faire remarquer une circonstance.

On sçait qu'il n'est point de femme qui n'ait une ambition extrême d'être belle, & si elles ne le sont pas, elles affectent de le paroître.

C'est pourquoy elles s'efforcent de suppléer par l'art à ce que la nature leur a manqué; c'est ce qui fait qu'elles se fardent le visage avec beaucoup de soin, qu'elles s'arrachent le poil des sourcils & du front, & qu'il n'y a artifice dont elles n'usent, & qu'elles s'imaginent être inconnu aux hommes.

Madame Constance Fregosie se prit

à rire & dît, vous seriez bien plus obligeant, si vous vouliez suivre votre discours, & nous dire d'où procede la grace & la politesse du langage de la Cour, que de découvrir sans sujet les imperfections des femmes.

C'est le contraire répondit le Comte : car il n'y a rien de plus à propos que de vous faire remarquer le mauvais effet de vos affectations ; parce qu'elles vous font perdre toute la grace, & découvrent l'extrême passion que vous avez qu'on vous croye belles.

Ne vous apercevez-vous pas qu'une femme est plus agréable, quand elle s'ajuste avec une modestie qui fait douter à celui qui l'envisage, si elle a du fard : au lieu que celle qui s'est fardée, semble porter un masque sur le visage, n'osant rire, de peur de le crever, ne changeant de couleur que le matin quand elle s'habille, & qui ensuite demeure tout le jour immobile comme une statuë, & ne se laissant voir qu'à la lumière des flambeaux, ou par de faux jours.

Mais

Mais combien celle-là plaît-elle davantage, laquelle on remarque n'avoir aucun fard sur le visage, quoy qu'elle ne soit ny blanche ny vermeille, mais même un peu pâle naturellement, ou quelques-fois colorée d'une rougeur honnête que la pudeur ou quelque autre sujet luy donne, avec les cheveux négligemment épars, toutes ses contenance & ses postures simples & naturelles, sans apporter aucun artifice, pour paroître belle.

Voilà la beauté pure & négligée, extrêmement agréable aux yeux & au cœur des hommes, qui sont toujours dans la crainte d'être trompez par l'art.

Il en est de même des belles dents, qui plaisent beaucoup dans une femme : car paroissans moins que le visage, & étans presque toujours cachées, on peut croire que les femmes y employent moins d'artifice, pour les rendre belles, qu'elles n'en usent pour leur visage.

Neanmoins une femme qui riroit sans sujet, à dessein seulement de faire voir la blancheur de ses dents, découvrirait l'artifice, & elle ne laisseroit

pas d'être aussi ridicule que l'Egnace de Catulle.

On peut dire là même chose des mains ; car si la personne les montre belles , blanches & délicates dans les occasions qu'elle doit les faire agir , & sans affecter de les faire voir autrement , elle fait naître le desir de les considérer , lors même que la personne a mis ses gands : parce qu'il semble qu'elle s'en soucie peu , & qu'elle ne fasse pas reflexion , si on les voit ou non.

N'avez-vous pas pris garde quand en marchant par les ruës ou en jouant, une femme qui est propre & bien-faite leve sa robe assez haut, pour faire voir son pied , & sans y penser un peu de sa jambe.

Ne vous semble-t-il pas qu'elle a tout-à fait bonne grace , si on la voit ainsi avec une certaine contenance féminine , dégagée & leste , en pantoufles de velours , & les chausses bien tirées.

Il est certain que cela agrée fort : parce que chacun estime que la propreté en une partie qu'on ne voit que par hazard, est naturelle à cette femme,

à cause que rien ne l'y contraint, & qu'elle ne pense pas s'en attirer aucune louange.

C'est ainsi qu'on fuit & qu'on cache l'affectation : donc vous pouvez à présent comprendre combien elle est contraire à ce qui donne de la grace aux actions du corps & de l'esprit, mais c'est de celles de l'esprit dont nous n'avons point encore parlé : ainsi comme il est beaucoup plus noble que le corps, il merite aussi d'être cultivé avec plus d'application.

Quant à ce qu'il est nécessaire d'en apprendre à nôtre Courtisan, sans s'arrêter aux préceptes des Philosophes, qui ont traité des operations de l'esprit, nous dirons en peu de paroles qu'il luy suffit d'être homme de bien & incapable d'être corrompu par aucun interest ; car en cette qualité nous comprenons la prudence, la bonté, la force, la temperance, la sagesse & toutes les autres vertus qui luy conviennent : & je pense qu'aucun homme ne merite le nom de Philosophe Moral, que celuy qui veut veritablement être bon, & même on peut dire que pour le devenir, peu de pré-

100 *Le parfait Courtisan*  
ceptes luy sont nécessaires.

Aussi Socrate croyoit que ses enseignemens avoient dé-jà beaucoup profité , quand ils avoient excité quelqu'un à vouloir connoître la vertu ; parce que ceux qui ont pris la résolution d'être bons , parviennent aisément à la connoissance des choses nécessaires pour le devenir.

Mais outre la bonté , je pense que la vraie & la principale perfection de l'esprit dans chacun , de quelque nation qu'ils soient , ce sont les lettres : quoy que les François n'estiment que la profession des armes ; de sorte que , loin qu'ils fassent cas des lettres , ils les abhorrent , méprisent les hommes sçavans , & s'imaginent qu'ils font une grande injure à quelqu'un d'eux , quand ils l'appellent Clerc.

Vous dites vray , répondit Medicis : car cette erreur regne depuis longtemps dans la France ; mais si la fortune veut pour nôtre bonheur que Monseigneur d'Angoulême , ainsi que nous l'esperons , succede à la Couronne ; comme la gloire des armes fleurit dé-jà avec beaucoup de lustre dans ce Royaume , sans doute que celle

des lettres y recouvrira pareillement toute sa splendeur.

Car il y a peu que me trouvant à la Cour de France, je remarquay en ce jeune Prince, outre les grands avantages de sa personne, un air noble, caressant, humain & civil, qui marque qu'il est né, pour regner sur un trône aussi auguste qu'est celui de France.

J'entendis plusieurs Gentilshommes François & Italiens qui l'estimoient par la grandeur de son courage, sa valeur & sa libéralité, & en particulier, parce qu'il aimoit beaucoup les lettres, & avoit de grandes considerations pour les hommes sçavans, & blâmoit les François de leur mépris pour cette profession avec d'autant plus de raison que dans la ville capitale du Royaume il y avoit la plus célèbre Université du monde, où les amateurs des lettres abordoient de toutes parts.

Il est surprenant, dît le Comte, que ce Prince dans une si grande jeunesse ait pris de soy-même par le seul instinct de la nature, & contre la coutume du Pays des maximes si belles.

& parce que les sujets suivent toujours les mœurs de leurs Souverains, peut-être, comme vous dites, que les François reprendront l'inclination qu'ils doivent avoir pour les lettres; ce qu'il ne sera pas difficile de leur persuader, s'ils veulent y faire réflexion.

Car il n'y a chose au monde qui convienne mieux aux hommes, qui mérite davantage d'être souhaité d'eux, ny qui leur soit d'une plus grande utilité, que les belles lettres: & il faudroit être peu judicieux, pour croire que la science ne fût pas toujours bonne.

Si j'avois occasion de parler aux François, je m'efforcerois de leur faire comprendre, combien les lettres, qui sont un don précieux que Dieu a fait aux hommes, sont nécessaires à nôtre vie & à nôtre dignité, l'antiquité me fourniroit une infinité d'exemples dans de célèbres Capitaines, qui ont scû joindre la beauté des lettres avec la force des armes.

Car, comme vous sçavez, Alexandre eut une telle vénération pour Homere, qu'il avoit toujours son Iliade sur le chevet de son lit, & non seu-

lement il aimoit la poësie ; mais la Philosophie dont il cultivoit l'étude avec application sous la conduite d'Aristote.

Alcibiade n'augmenta pas moins les excellentes qualitez qui luy étoient naturelles par la connoissance des lettres & par les enseignemens de Socrates.

César fut sçavant, & les ouvrages que nous avons de luy sont si élégamment composez, que ce nous est un témoignage fidele de l'affection qu'il avoit pour les lettres.

On dit que Scipion l'Affricain avoit presque toujours dans les mains les livres de Xenophon, dans lesquels sous le nom de Cyrus, ce Philosophe institué un parfait Roy.

Je pourrois vous représenter Luculle, Sylla, Pompée, Brutus & plusieurs autres illustres Romains & Grecs ; mais il suffit pour tous du fameux Capitaine Annibal, lequel, quoy que naturellement cruel, inhumain, infidèle & méprisant les hommes & les Dieux, eut de belles connoissances des lettres & de la langue grecque : aussi je me souviens d'avoir lû un livre grec de sa façon ; mais il est inutile

de vous dire ces choses, puisque vous êtes tous convaincus de l'extrême erreur des François, de s'imaginer que les lettres nuisent aux armes.

Vous n'ignorez pas que dans les plus importantes actions de la guerre où les hommes s'exposent si librement au peril, le motif le plus noble qu'ils ayent est celuy de la gloire, & qu'outre que celuy qui s'y engage pour un autre interest, ne fait jamais bien son devoir, c'est qu'il ne merite point d'être considéré comme Gentilhomme.

Or on ne peut douter que la vraie gloire ne soit celle que les lettres rendent celebre, parce qu'il est facile de le comprendre : car enfin est-il un homme d'un cœur si timide, qui en lisant les actions heroïques de César, d'Alexandre, d'Annibal & de Scipion, ne se sente embrasé d'une noble ardeur d'imiter ces grands Heros, & qui ne préférât volontiers la glorieuse immortalité dont la renommée les fait vivre parmy nous, au peu de jours qu'il peut encore se promettre.

Mais celuy qui ne goûte pas l'excellence & la délicatesse des lettres,

ne peut comprendre la grandeur de la gloire qu'elles sont capables de conserver dans les siècles à venir, il la mesure seulement par l'âge d'un ou de deux hommes; parce que sa capacité ne s'étend pas plus loin: ainsi il ne peut avoir pour elles toute l'estime qu'elles méritent.

Qu'on ne m'objecte pas que les Italiens avec leur science ont fait paroître depuis quelque temps peu de valeur dans les armes, quoy que ce soit une vérité constante que quelques ames foibles ont attiré ce blâme à toute la nation: d'où se sont ensuivies nos ruines & l'extinction de la vertu militaire dans nos cœurs: mais il nous seroit beaucoup plus honteux de la publier, qu'aux François de n'avoir pas la connoissance des lettres.

Mais pour effacer de nôtre memoire un souvenir si douloureux, jè quitte ce sujet, pour retourner à nôtre Courtisan, & je dis que je souhaite qu'il soit plus que médiocrement versé dans les lettres, au moins celles qu'on appelle humaines, & que non seulement il n'ignore pas la langue latine, mais même la grecque, pour n'être pas

privé de la lecture de divers ouvrages admirablement bien écrits en ces langues.

Qu'il sçache les Poëtes, les Orateurs & les Historiens ; qu'il ait facilité à composer en vers & en prose, & sur tout en nôtre langue : car, outre la satisfaction particulière qu'il en recevra, il ne manquera jamais de sujet pour entretenir les Dames, lesquelles aiment ordinairement de pareilles choses.

✓ Du moins il en tirera l'avantage de pouvoir juger par sa propre experience du merite des œuvres d'autrui ; parce qu'il est rare qu'un homme qui n'a point l'habitude d'écrire suivant les règles, comprenne parfaitement la délicatesse des bons écrivains.

Outre que de telles études le rendront fecond dans le discours, & comme répondit Aristipe à un Tyran, hardy à parler avec un chacun, je veux néanmoins qu'il soit prudent, & qu'il ne se persuade pas sur de faux préjuges de sçavoir plus qu'il ne sçait.

Car enfin nous sommes tous naturellement passionnez des loüanges, & nos oreilles trouvent infiniment plus de

douceurs aux paroles qui nous flattent qu'à tout autre chants, quelques agréables qu'ils soient; encore que, comme la voix des Syrennes, elles soient cause de la perte de celuy qui ne sçait pas se précautionner contre un charme si trompeur.

Aussi quelques Sages de l'antiquité nous ont laissé des préceptes pour discerner un véritable amy d'un flatteur, mais de quelle utilité nous sont-ils, puisqu'il se trouve une infinité de personnes qui connoissant qu'elles sont flattées, aiment néanmoins ceux qui les flattent, & haïssent ceux qui leur disent la vérité.

Laissons ces aveugles dans leurs erreurs, & faisons que nôtre Courtisan ait le jugement assez solide, pour ne présumer pas de son mérite, sur tout dans les choses desquelles le Seigneur de Gonzague a parlé, & dont nous avons souvent pris sujet, pour obliger quelques extravagans à se déclarer foux.

Pour ne pas s'y tromper, quoy qu'il reconnoisse que les loüanges qu'on luy donne soient vrayes, qu'il les rejette d'un air modeste en témoignant

que les armes font la principale profession , & qu'à l'égard de ces autres connoissances , il les considere comme des qualitez qui accompagnent les armes, sur tout devant des Cavaliers , pour ne faire pas comme ceux qui parmy les gens de lettres , veulent paroître hommes de guerre , & entre les gens de guerre , hommes lettrez. De cette maniere il évitera l'affectation , & les moindres de ses actions paroîtront grandes.

Seigneur Comte , dît Bembe , je ne comprend pas pourquoy vous voulez que nôtre Courtisan étant lettré , & ayant tant d'autres excellentes parties , ne les considere que comme des ornemens des armes , & non pas les armes pour ornement des lettres , qui ont autant d'avantages au dessus des armes , que l'esprit en a au dessus du corps ; d'autant qu'elles font l'exercice de l'esprit , & que les armes ne font que l'exercice du corps.

C'est le contraire , repartit le Comte : car les armes demandent l'action & de l'esprit & du corps : mais je ne veux pas , Seigneur Bembe , que vous soyez le Juge d'une pareille cause , parce que vous seriez trop suspect à l'une des parties.

Mais

Mais cette dispute ayant été longtemps agitée par les Sçavans, il me semble qu'il n'est pas besoin de la renouveler. Je la tiens donc pour décidée en faveur des armes, & je veux même que nôtre Courtisan, puisqu'il est en mon pouvoir de le former à mon gré, en ait une aussi grande estime que moy.

Que si vous êtes donc d'une opinion contraire, attendez au moins une dispute où cette question soit debatüe, & où on donne la liberté à ceux qui défendent la cause des armes, de se servir de leurs avantages, ainsi qu'on donne à ceux qui défendent les lettres, de se servir des leurs; parce que si chacun s'aide ainsi de ses instrumens, vous verrez que le party des lettres ne sera pas le plus fort.

Vous avez blâmé les François, répondit Bembe, du peu d'estime qu'ils font des lettres; vous avez fait voir quelles lumieres elles découvrent aux hommes, & qu'elles rendent leur memoire immortelle; & maintenant il seroit que vous changiez de sentiment; ne vous en allez-vous plus de ces vers de Petrarque.

*Hiunto Alessandro à la famosa tomba,  
Dil, fero Achille, sospirand disse,  
O fortunato, che si chiara Tromba,  
Trovasti, & che di te si alto scrisse.*

Alexandre arrivé près du tombeau d'Achille,  
Vaillant Héros, dit-il, que j'envie ton sort,  
D'avoir trouvé Homere, dont la veine fertile  
Te fait vivre encore après ta mort.

De sorte que si Alexandre a envié  
la bonne fortune d'Achille, non sur ses  
grands exploits, mais sur le bonheur  
d'avoir eu le celebre Homere pour Hi-  
storien de sa vie, on peut juger qu'il  
estime plus les lettres d'Homere, que  
les armes d'Achille.

Quel autre Juge donc ou quelle au-  
tre sentence attendez-vous de la di-  
gnité des armes & des lettres, que  
celle qui fut donnée par l'un des plus  
grands Capitaines qui fut jamais.

Je blâme les François, ajoûta le  
Comte, de ce qu'ils se persuadent que  
les lettres nuisent à la profession des ar-  
mes; parce que je crois au contraire  
qu'elles ne conviennent à personne da-  
vantage qu'à un homme de guerre.

Je veux donc que ces deux quali-  
tez soutenuës l'une de l'autre se trou-  
vent en nôtre Courtisan, sans qu'il me

paroisſe pour cela que j'aye changé de ſentiment, mais, ainſi que j'ay dit, c'eſt que je ne veux pas décider laquelle des deux mérite plus d'eſtime.

Il ſuffit que les Sçavans n'entreprennent preſque jamais aucun éloge que celui des grands hommes de guerre, & de leurs faits heroïques.

Auſſi c'eſt la plus ſublime matiere qu'ils puiſſent avoir, puisqu'elle contribuë à éterniſer leurs ouvrages, qui auroient moins de lecteurs & d'approbateurs, s'ils manquoient d'un noble ſujet.

Que ſi Alexandre fut jaloux de ce qu'Achille eut Homere pour ſon Panegyriſte, il ne ſ'enſuit pas qu'il eſtimât plus les lettres que les armes : car ſ'il ſe fût jugé autant éloigné de la valeur d'Achille, qu'il penſoit que tous les autres écrivains étoient éloignés du mérite d'Homere, je ſuis certain qu'il eût plutôt ſouhaitté pour luy-même les belles actions d'Achille, & les belles paroles d'Homere pour un autre.

Ainſi je penſe avoir lieu de croire que ce fut une fine loüange qu'il ſe donna, & un témoignage de ſon déplaiſir,

de n'avoir pas l'avantage qu'eut Achille, je veux dire un tres-excellent écrivain de sa vie, & non pas qu'il voulût exprimer une chose qu'il se flattoit d'avoir déjà acquise, sçavoir la valeur, en quoy il ne se persuadoit pas que le Vainqueur des Troyens l'eût pû surpasser : c'est pourquoy il l'appella heureux, voulant qu'on crût que, si sa memoire étoit moins célébrée dans le monde que celle d'Achille, que ce merveilleux Poëme rendoit illustre, ce défaut ne procedoit que de la seule fortune qui avoit donné ce miracle de la nature à ce Heros pour paranymphe de ses glorieux exploits.

Et peut-être vouloit-il encore donner de l'émulation aux plus beaux esprits de son temps, afin qu'ils entreprissent d'écrire sa vie, en témoignant que de pareils ouvrages luy seroient aussi agréables que les sacrez monumens des lettres desquelles nous avons assez parlé.

Non seulement assez, mais trop, répondit le Seigneur Pie : car je ne crois pas que plusieurs volumes pûssent contenir toutes les choses que vous voulez que possede nôtre Courtisan.

Donnez-vous encore un peu de patience, dît le Comte, & vous verrez qu'il en doit avoir plusieurs autres.

De cette manière, ajouta Pierre de Naples, il se trouvera que Graillo de Médicis aura un grand avantage sur le Seigneur Bembe.

Là-dessus un chacun se prit à rire, & le Comte reprenant la parole dît. Messieurs, vous sçavez, s'il vous plaît, que je ne suis pas satisfait du Courtisan, s'il ne sçait la Musique, chanter & jouer de divers instrumens : car si vous y faites réflexion, il n'y a pas de repos plus doux à nos peines, ny de remède plus agréable à nos esprits malades dans un temps de loisir, & sur tout à la Cour : car outre qu'elle débasse des ennuis qu'on y souffre, on y invente tous les jours beaucoup de choses pour le divertissement des Dames dont le cœur se laisse aisément pénétrer par la douceur de l'harmonie.

Ainsi, il ne faut pas s'étonner, si les Dames ont toujours eu une inclination naturelle pour les Musiciens, & si elles ont aimé l'harmonie, comme une tres-agréable nourriture de l'esprit.

La Musique, dit Palavicin, &

de semblables choses vaines , conviennent aux Dames, & peut être à quelques hommes efféminez ; mais non à ceux qui sont hommes en effet , qui doivent éviter que les délices n'amollissent leur cœur, & ne les rendent capables de craindre la mort.

Ne dites pas cela , répondit le Comte , parce que vous m'engageriez dans un excès de loüanges pour la Musique, en vous représentant que les anciens l'ont toujours eüe en une singulière vénération, & l'ont estimée comme une chose sacrée ; jusques là que quelques Philosophes ont soutenu que le monde est un concert de musique, que les Cieux se meuvent en cadence , & font une agréable harmonie, que nôtre ame est formée de même , & que c'est pour cette raison qu'elle semble se réveiller & s'animer ses puissances par les doux transports de la Musique.

Aussi on a remarqué qu'Alexandre le Grand en étoit quelques-fois si violemment ému , qu'il se sentoit forcé d'abandonner les festins pour courir aux armes , & lorsque le Musicien changeoit de note , son esprit se calmoit , & il retournoit des armes aux festins.

J'ajoute que Socrate, tout grave qu'il étoit, apprît dans un âge fort-avancé à jouer de la harpe, & que Platon & Aristote veulent, qu'outre les autres exercices qui forment un jeune homme, il soit Musicien, prouvant que la Musique a une extrême force sur nous, & que nous la devons apprendre de jeunesse, moins à cause de l'harmonie qui flatte nos oreilles, que parce qu'elle est capable d'introduire de bonnes habitudes dans nous, qu'elle nous porte à la vertu, & dispose nôtre esprit à mieux goûter la félicité de la vie, à la maniere de l'exercice corporel, qui rend le corps plus sain & dispose enfin que bien loin d'apporter du préjudice aux affaires civiles ou de la guerre, elle ne peut qu'y ayder beaucoup.

Licurgue approuve la musique dans ses plus sévères loix, & nous lisons que les peuples belliqueux de Lacedemone & de Crete se servoient dans leurs batailles des harpes & d'autres instrumens, & que les plus grands Capitaines de l'antiquité, comme Epaminondas, se sont exercés à la Musique, & que ceux qui ne la sçavoient pas, ainsi que Themistocle, en avoient été beaucoup moins estimés.

N'avez-vous pas lû que la Musique fut un des premiers exercices que le bon vieillard Chiron enseigna à Achille qu'il prit soin d'élever dès l'enfance : ce sage Maître voulut bien que ces mains qui devoient un jour répandre tant de sang Troyen, fussent souvent occupées à jouer de la harpe.

Qui sera le Cavalier qui aura honte d'imiter Achille, pour ne pas dire beaucoup d'autres grands Capitaines, que je pourrois citer.

Ne privez donc point nôtre Courtisan de la musique, qui n'adoucit pas seulement les cœurs des hommes, mais qui souvent apprivoise les bêtes sauvages : en effet celuy qui ne la goûte point, doit être assuré que ses esprits sont tous discordans l'un de l'autre.

Vous sçavez ce qu'on dit d'un Musicien, que par l'agréable accord de sa voix & de sa lyre, il força un poisson de le porter sur son dos au travers des ondes d'une mer agitée de la tempête.

Elle a été de tout temps en usage dans nos Temples sacrez, pour rendre à Dieu les loüanges & les graces qui luy sont dûës : ainsi nous ne pouvons douter qu'elle ne luy soit agréable, &

qu'il ne nous en ait fait present comme d'un tres doux rafraîchissement dans nos travaux & nos ennuis.

On voit que les robustes laboureurs exposez au plus ardent Soleil, s'efforcent d'adoucir leurs travaux avec leurs chalamaux & leurs chansons rustiques.

Par ce charme innocent, la villageoise sans parure qui se leve devant le jour, ou pour filer ou pour coudre, se défend du sommeil, & rend sa peine agréable.

C'est le plus gay divertissement des Mariniers après les pluyes, les vents & les tempêtes.

Elle fait la plus contente récréation des voyageurs fatiguez & des misérables forçats qui sont à la chaîne.

Qu'il soit vray que le chant, bien que rustique, dissipe le chagrin de l'esprit; c'est ce que la nature même semble avoir enseigné aux nourrices pour le plus efficace des remèdes aux pleurs des petits enfans; parce que le son de la voix en charmant leur douleur calme leur esprit, les excite à un doux sommeil & leur fait ainsi oublier les larmes qui leur sont si naturelles, & qui leur ont été données dans un âge si tendre, comme un présage des misères qui doivent accompagner le reste de leur vie.

118 *Le parfait Courtisan*

Le Comte s'étant tû en cét endroit, Médicis prit la parole, & dît. Je ne suis pas de l'avis du Seigneur Palavicin; car j'estime que la musique non seulement donne un nouvel agrément à un homme de Cour, mais qu'elle luy est nécessaire.

Mais obligez-nous de nous apprendre en quel temps & de quelle manière cette qualité & toutes les autres que vous voulez que possède le Courtisan, pourront agréer: d'autant qu'il y en a de certaines, quoy qu'estimables d'elles-mêmes, lesquelles choquent & déplaisent étant faites hors de saison, & d'autres qui ne sont de nulle importance étant ménagées en leur temps plairont beaucoup.

Avant que je vous réponde, dît le Comte, apprenez une autre chose que j'estime d'assez grande importance, pour n'être pas négligée de nôtre Courtisan, & c'est qu'il sçache bien dessigner, & qu'il ait quelque connoissance de la peinture.

Ne soyez pas surpris, si je désire qu'il ait cette partie, qui paroît peut-être aujourd'huy mécanique, & convenir peu à un Gentil-homme: car j'ay lû que les anciens, principalement dans toute la Grèce vouloient que les enfans

nobles apprirent dans les Academies à peindre, comme devant faire partie de leurs exercices ; car la peinture est un art honnête , nécessaire & reçu pour le premier des arts liberaux : aussi on fit défense par Edit public de l'enseigner aux esclaves.

Chez les Romains la peinture fut en tres-grande estime , & la noble famille des Fabiens en prit son nom : car le premier Fabie fut surnommé le Peintre : parce qu'en effet il étoit un des plus excellents , & si affectionné à la peinture , qu'ayant peint le temple de salut , il y écrivit son nom , & bien que sa maison fût honorée de tant de titres de Consulats , de triomphes & d'autres dignitez , qu'il fût sçavant & Orateur , il crut pouvoir relever sa reputation par cet ornement , en laissant à la posterité des marques de son habileté en l'art de peindre.

Plusieurs autres personnes de grande qualité s'y sont aussi renduës célèbres : en effet outre son excellence particulière pour la pourtraiture , on en tire beaucoup d'autres avantages , principalement à la guerre à tirer les plans des pays , des forteresses , des Châteaux,

des rivières, des ponts & autres semblables choses qu'on peut représenter au naturel aux personnes qu'on croit être obligé d'en informer.

Celuy qui n'a pas d'estime pour la peinture, me paroît éloigné en cela du bon sens : car on peut dire que la machine du monde, le ciel si vaste, tout brillant d'étoiles, & la terre environnée de mers, remplie de tant de montagnes, de vallées, parée d'une si grande différence d'arbres, de fleurs & de plantes, soit un merveilleux tableau peint de la main de Dieu & de la nature : quoy donc de plus digne d'estime, que de le sçavoir bien imiter.

Aussi les anciens estimoient beaucoup l'art & les Artistes : en effet la peinture & la sculpture parvinrent de leur temps au plus haut point d'excellence ; c'est ce qui paroît par les statues de marbre & de bronze qui nous en sont venuës : car, quoy que la peinture soit différente de la sculpture, l'une & l'autre néanmoins procedent d'un même principe, qui est le dessein.

On peut donc dire également de la peinture & de la sculpture, qu'ils produisent des ouvrages Divins : mais  
j'ajoute

j'ajoute que la peinture est capable d'un plus grand artifice.

Alors Madame Emilie se tournant vers Jean Cristophe Romain, dît. Que vous semble de cette opinion, approuvez-vous que la peinture ait ce grand avantage sur la sculpture?

Non Madame, répondit Christophe : car je crois que la sculpture est d'un travail plus grand, d'un artifice plus exquis, & qu'il a plus de dignité que la peinture.

Parce que les statuës, ajouta le Comte, sont plus solides & d'une plus longue durée, on se persuade peut-être qu'elles sont d'une plus grande dignité, & qu'étant faites pour perpetuer la memoire des grands hommes, elles satisfont mieux à l'effet qu'on en attend, que ne fait la peinture,

J'avouë que la peinture & la sculpture sont également inventées pour l'ornement & la décoration; mais c'est en quoy la peinture l'emporte : car bien qu'elle n'ait point la solidité de la sculpture : elle subsiste néanmoins extrêmement, & a toujours beaucoup plus d'agrément.

Je ne puis croire, Seigneur Comte,

L

repartit Christophe, que vous ne parliez contre vôtre pensée en faveur de vôtre Raphaël d'Urbain.

Peut être même qu'il vous semble que l'excellence que vous remarquez en luy pour la peinture, soit à un tel degré, que nos maîtres de sculpture ne puissent pas y arriver : mais considerez, je vous prie, que c'est l'avantage de l'artisan, & non pas de l'art, l'une & l'autre sont une imitation de la nature : mais je ne comprend pas comment vous voulez qu'elle ne soit pas mieux imitée dans une figure de marbre ou de bronze, où les membres sont formez, ronds & mesurez, que dans un tableau qui n'a que de la superficie & des couleurs qui trompent les yeux, & pourquoy je ne puisse pas soutenir que l'être réel approche plus du vray que la seule ressemblance.

J'estime même la sculpture plus difficile ; parce que les fautes ne s'en peuvent reparer, & qu'il est besoin de recommencer une autre figure. Cela n'arrive point dans la peinture : car elle se peut changer mille fois, en y ajoutant ou diminuant, jusques à ce qu'elle soit parfaite.

Je ne parle pas, dît le Comte en riant, par un esprit prévenu en faveur de Raphaël, & vous ne me devez pas croire si ignorant, que je ne connoisse bien l'excellence de Michel Lange, la vôtre même & celle d'autres maîtres de sculpture : mais je parle de l'art, & non pas des artisans.

L'une & l'autre imitent la nature : mais on ne trouvera pas que la peinture ne soit qu'une simple apparence, & la sculpture une réalité ; car, bien que les statuës soient en relief, & formées sur le vif, il leur manque beaucoup de choses qui ne manquent point aux peintures, & principalement le jour & l'ombre ; parce que la chair fait une lumière différente de celle du marbre, & c'est ce que le peintre imite naturellement, & que le statuaire ne peut imiter.

Et quoy que le peintre ne fasse pas sa figure en relief, les membres & les muscles néanmoins en paroissent arrondis : de sorte qu'ils vont se joindre aux parties qu'on ne voit pas avec un artifice qui fait comprendre son habileté.

Mais il est besoin d'une industrie plus grande, pour peindre les membres en raccourci selon les proportions de la vûë,

& par les règles de la perspective, qui, à force de lignes, de mesures, de jour & d'ombre, montre en la superficie d'une muraille droite le plein & l'éloigné.

Vous paroît-il qu'il soit si peu considerable de sçavoir imiter les couleurs naturelles, la carnation, la teinture des étoffes & toutes autres choses.

C'est ce que le Sculpteur ne sçau- roit faire, & moins encore exprimer le gracieux regard des yeux verts ou noirs avec le brillant de certains rayons amoureux.

Il ne peut représenter la couleur des cheveux blonds, l'éclat éblouissant des armes, une nuit obscure, une tempête de la mer, l'éclair, le foudre, l'embrasement d'une ville, ny la naissance de l'aurore de couleur de rose avec ses rayons d'or & de pourpre : enfin il ne sçau- roit imiter le ciel, la terre, la mer, les montagnes, les forests, les prez, les jardins, les rivieres, les villes ny les maisons, comme le peintre fait parfaitement.

Pour ces raisons la peinture me semble plus noble, & d'un artifice plus rare que la sculpture : aussi les anciens l'esti-

moient infiniment, comme on le peut remarquer par quelques restes qui nous en sont demeurez, principalement dans les grottes de Rome, & mieux encore par la lecture de leurs écrits, où l'on trouve plusieurs beaux éloges des ouvrages de peinture & des maîtres de l'art : ce qui fait voir combien ils étoient chers des Princes, & honorez des Républiques.

Aussi Alexandre aima jusques à ce point Appellés d'Ephese, qu'après l'avoir obligé de faire le portrait de la maîtresse qu'il cherissoit le plus, ayant sçû que touché de son excellente beauté il en étoit devenu extrêmement amoureux, il la luy donna : ce fut une liberalité digne d'Alexandre, de ne pas faire seulement present de ses états & de ses trésors, mais de ses propres affections, aussi bien qu'une marque d'une parfaite amitié pour Appellés, dont il préfera la satisfaction à celle de cette Dame ; parce qu'il est aisé de se figurer le déplaisir qu'elle eut de changer un si grand Roy à un peintre.

Alexandre donna plusieurs autres marques de sa bienveillance à Appellés, mais sur tout il fit paroître combien

il l'estimoit, quand il fit défense par un Edit public à tout autre peintre que luy de faire son portrait.

Vous sçavez avec quelle magnificence les anciens Empereurs ornoient leurs triomphes de peintures exquises, & à quel haut prix ils les achetoient, & que plusieurs Maîtres donnoient leurs ouvrages, n'estimant pas que l'or & l'argent les pût payer.

Le Prince Demetrius eut ce respect pour un tableau de Protogenes, qu'ayant assiégé Rhodes, & pouvant s'en rendre maître, en mettant le feu à cette ville, la crainte qu'il eut que ce tableau perît dans l'incendie, l'obligea de lever le siège.

Metrodore Philosophe & tres-excellent peintre fut envoyé par les Athéniens à Lelius Paulus, pour enseigner ses enfans, & pour luy dresser les triomphes qu'il devoit recevoir.

Enfin il convient que nôtre Courtisan sçache la peinture à cause de l'utilité & de la dignité de cet art, & quand même il ne luy en reviendroit point d'autre avantage que celui de sçavoir juger de l'excellence des statues & des peintures anciennes & modernes,

& de semblables choses : mais elle luy donnera encore une parfaite connoissance de la beauté des corps vivans, soit en la délicatesse des traits du visage, soit en la proportion de toutes les autres parties, & des hommes & de tous les animaux.

C'est ce que doivent remarquer ceux qui se font un si grand plaisir d'admirer la beauté d'une femme, & qui n'ayant nulle teinture de cet art, ne peuvent juger qu'imparfaitement de son prix : car enfin leur satisfaction seroit beaucoup plus grande, s'ils sçavoient peindre ou dessigner, puisqu'ils connoitroient parfaitement l'excellence de la beauté.

Gonzague se prit à rire, & dît, je ne suis pas peintre, mais je suis certain que je prendrois beaucoup plus de plaisir, de voir une belle femme, que n'en auroit l'excellent Appellés, s'il revenoit en vie.

Vôtre plaisir, répondit le Comte, procede moins de cette beauté que de l'affection que vous avez pour la Dame ; car si vous voulez dire la verité, vous luy trouvâtes sans comparaison moins d'agrémens, la premiere fois que

vous la vîtes , que vous n'en remarquâtes depuis , à mesure que vôtre passion croissoit ; bien que cette beauté fût la même : ainsi vôtre affection a plus de part à vôtre plaisir , que la beauté.

Je n'en disconviens pas , repartit Gonzague : mais de même que le plaisir procede de l'affection , aussi l'affection procede de la beauté ; c'est pourquoy on peut dire que la beauté est en toutes manieres la cause du plaisir.

Outre la beauté , ajouta le Comte , il y a plusieurs choses qui enflament nôtre cœur , comme l'air de la personne , la bonne grace , les manieres tendres , les entretiens enjouëz , les contenance , & mille autres semblables qu'on pourroit presque appeller beauté. Mais , à mon sens , il n'y a rien qui engage davantage , que de sentir qu'on est aimé ; de sorte qu'on peut même sans cette beauté dont vous parlez , aimer passionnément.

Mais à l'égard des amitez qui naissent de la beauté extérieure des corps , elles donneront assurément plus de plaisir à celuy qui en aura une connoissance plus parfaite.

Ainsi je pense qu'Appelles trouvoit plus de satisfaction dans la considération de la beauté de Campaspe qu'Alexandre ; parce que sans doute l'amour des deux procedoit de la seule beauté de cette Dame, & que ce fut la raison qui obligea Alexandre d'en faire un present à celuy qu'il crût la devoir connoître plus parfaitement.

N'avez-vous pas lû que les cinq filles de Crotoné que le peintre Zeuxis choisit entre les autres de ce pays-là, pour faire de toutes cinq une seule figure d'une beauté merveilleuse, furent célébrées par plusieurs Poëtes ; parce qu'elles avoient été reconnues & approuvées pour tres belles par un homme qui devoit être un parfaitement bon Juge de la beauté.

Gonzague néanmoins ne pouvant consentir qu'aucun fût plus capable que luy de goûter le plaisir que produit la considération de la beauté, recommençoit à parler, quand on ouÿt un grand bruit de gens qui marchotent, & qui parloient haut, & sur cela chacun s'étant tourné, on vit à la porte de la chambre une grande lumière de flambeaux, & ensuite le Seigneur Préfet

avec un nombreux cortège qui retournoit d'accompagner le Pape jusques à moitié chemin de Rome.

Il avoit demandé en entrant au Palais ce que faisoit Madame la Duchesse, & il avoit sçû le sujet de l'entretien de ce soir, & la commission qui avoit été donnée au Comte de Canosse de traiter de la manière de former le Courtisan, ce qui l'obligeoit de marcher plus vite, afin d'arriver assez à temps, pour en entendre quelque chose.

Ainsi après avoir fait la révérence à Madame la Duchesse, & prié un chacun de s'asseoir, parce que tout le monde s'étoit levé à son arrivée, il s'assit aussi au rang des autres avec quelques-uns de ses Gentilhommes, entre lesquels étoient le Marquis Phebus & Girardin frere de Ceve, Hector Romain, Vincent Calmotte, Horace Fleury & plusieurs autres, & après qu'on eut fait silence, il prit la parole & dit.

Messieurs, mon arrivée seroit d'un trop grand préjudice, si j'interrompoit la suite d'un aussi excellent discours que je me persuade qu'étoit celui dont vous vous entreteniez, ainsi ne vous privez

pas, s'il vous plaît, & moy aussi d'un semblable plaisir.

Monseigneur, répondit le Comte, je pense au contraire que le silence doit être plus agréable à la compagnie que l'entretien; parce que cette charge m'étant échue ce soir plutôt qu'à un autre qui s'en seroit plus dignement acquité, je suis à présent las de parler, & sans doute eux de m'entendre, mon discours n'ayant pas assez d'agrément pour plaire, ny d'élévation pour la grandeur du sujet, d'ailleurs étant peu satisfait de moy-même, j'ay lieu de croire que j'ay encore moins satisfait les autres.

Ainsi Monsieur, il vous est avantageux d'être arrivé sur la fin, & même il sera bon qu'un autre acheve l'entretien; car je suis persuadé que quel qu'il soit, il s'en acquitera beaucoup mieux que je ne pourrois faire, fatigué comme je suis.

Auriez-vous l'injustice, repartit Medicis, de manquer à la promesse que vous m'avez faite; je suis certain qu'il ne déplaira pas à Monsieur le Préfet d'entendre cette partie.

Que vous ay-je promis, dit le Comte

te ? de nous déclarer , ajoûta Medicis , quel usage le Courtisan doit faire des bonnes qualitez que vous luy destinez.

Monsieur le Préfet , bien que fort-jeune , étoit sçavant & discret beaucoup plus qu'il ne sembloit le devoir être par le nombre de ses années : de sorte qu'outre l'élévation de son courage , la vivacité de son esprit marquoit avantageusement l'éminent degré de fortune où il devoit arriver , ainsi que nous le verrons dans la suite.

Aussi il repartit incontinent. Si tout cela vous reste encore à dire , il me semble que je suis venu assez-tôt ; parce que , lorsque j'entendray la maniere dont le Courtisan doit user de ses qualitez , j'apprendray quelles elles sont , & toutes les excellentes choses qui ont été dites jusques à present.

Ne refusez point , Seigneur Comte , de vous acquiter d'une dette dont vous avez dé-jà payé la plus grande partie.

La charge qu'on m'a imposée seroit moins incommode , repliqua le Comte , si elle étoit partagée avec plus d'égalité : mais la faute vient de ce qu'on a donné l'autorité de commander dans  
cette

cette compagnie à une Dame qui est trop partiale, & en disant ces paroles il se tourna en riant vers Madame Emilie, laquelle repartit aussi-tôt.

Vous ne devriez pas vous plaindre que je n'ay pas toute l'équité que je dois: mais quoy que ce soit sans raison, nous ne laisserons pas d'y avoir égard, & de donner une partie de cet honneur que vous dites être une peine, à un autre, & se tournant vers Federic Fregosse.

Vous proposâtes, luy dît-elle, le sujet du Courtisan, ainsi il est juste que vous le formiez en partie, & qu'il reçoive quelques traits de vôtre main, & pour satisfaire à la demande du Seigneur de Medicis, vous nous apprendrez dans quel temps & de quelle manière le Courtisan doit mettre en usage toutes les qualitez que le Comte nous a dit luy devoir convenir.

Madame, répondit Fregosse, si vous voulez diviser le moyen, le temps & la manière dont le Courtisan doit user de ses avantages, c'est séparer ce qui ne le peut être sans un grand préjudice, parce que l'union de ces choses fait leur excellence.

Ainsi le Comte ayant parlé si long-temps & si juste sur ce sujet , ayant aussi touché quelque chose de ses circonstances , & s'étant même préparé à dire ce qui luy restoit de cette matiere , il est raisonnable qu'il acheve.

Persuadez - vous , ajoûta Madame Emilie , que vous êtes le Comte , & dites ce que vous pensez qu'il diroit , de cette sorte tout le monde sera satisfait.

Messieurs , dît alors le Calmette , parce qu'il est tart , & pour ôter au Seigneur Fregosse toute excuse raisonnable de parler , je crois qu'il est à propos de remettre à demain le reste du discours , & d'employer le peu de temps qui nous reste à quelqu'autre divertissement qui soit sans ambition.

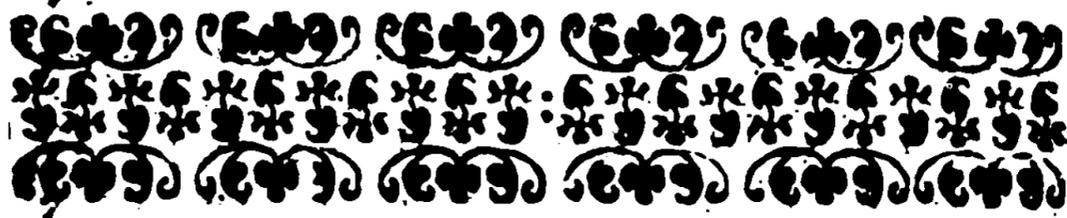
Toute la compagnie ayant approuvé cet avis , Madame la Duchesse commanda à Madame Marguerite & à Madame Constance Fregosse de danser.

Aussi tôt Barlette qui étoit un tres-agréable Musicien & bon danseur , & qui entretenoit toujours la Cour en joye & en fête , commença de jouer de ses instrumens : ainsi les Dames

s'étant prises par la main , & après avoir dansé une basse danse , elles se mirent à danser d'une manière plus gaye avec une grace qui donna un plaisir singulier à tous les spectateurs.

Ensuite parce qu'une grande partie de la nuit étoit dé-jà passée , Madame la Duchesse se leva de son siège , & chacun ayant respectueusement pris congé d'elle , on s'alla coucher.





LE PARFAIT  
COURTISAN

LIVRE SECOND.

**J'**A Y fait diverses fois reflexion d'où peut naître une erreur qui paroît naturelle aux vieillards, parce qu'elle leur est ordinaire. C'est qu'ils loüent importunément le temps plus florissant de leur âge, lorsqu'ils étoient du beau monde, & qu'ils blâment le temps présent où nous nous trouvons dans la même situation qu'ils étoient alors, & enfin qu'ils méprisent nos maximes, nos coûtumes & tout ce qu'ils ne faisoient point en leur jeunesse.

Ils nous veulent persuader que les bonnes mœurs, les vertus, & enfin que toutes les choses vont toujours dans le relâchement, & que d'un défaut mediocre elles tombent dans un plus grand.

Certes il est surprenant qu'un vieillard qui doit sur les longues expérien-

ces de sa vie porter un jugement plus équitable qu'un jeune, sur le mérite des choses, ait en cecy le sens si perversy, qu'il ne s'aperçoive pas que si le monde déclinait toujours, & que par une consequence necessaire les peres fussent meilleurs que leurs enfans, il y a plusieurs siecles que nous serions parvenus au dernier degré du mal qui n'eût pû devenir plus grand.

Je me persuade que les vieillards ont cette fausse opinion, parce que nos années, à mesure qu'elles nous quittent, emportent avec elles beaucoup de commoditez, & enlèvent de nôtre sang une grande partie des esprits de vie, d'où il arrive que nôtre complexion change, & que les organes des puissances de nôtre ame deviennent foibles & sans vigueur.

Aussi dans cet âge les délices de la vie tombent, pour le dire ainsi, de nos cœurs, comme dans l'automne les feuilles tombent des arbres, & au lieu de ces gayer & tranquilles pensées, la tristesse entre en leur place accompagnée de mille incommoditez: de maniere que le corps n'est pas seulement malade, mais aussi l'esprit, qui ne conserve des

138 *Le parfait Courtisan*

plaisirs passez qu'un long souvenir d'en avoir jouïy , & l'image de ce temps heureux de la jeunesse , qui nous revenant en idée , il nous semble que le ciel, la terre & toutes choses rient à nos yeux , & qu'en nôtre imagination , de même que dans un délicieux parterre , nous voyons fleurir un doux printemps de joye.

Ainsi sans doute qu'il seroit à souhaiter pour nôtre repos , que quand vers le déclin de nôtre âge , lorsque nôtre vie en s'affoiblissant nous rend incapables des plaisirs du corps , nous en perdissions aussi la mémoire , parce que nos sens sont si trompeurs , qu'ils déçoivent facilement le jugement le plus sain.

On peut dire qu'il en est des vieillards comme des personnes qui navigent , lesquelles en partant du port tiennent les yeux si fixement attachez à la terre , & s'apperçoivent si peu du mouvement du vaisseau , qu'elles pensent que c'est le rivage qui va fuyant devant elles : nous sçavons néanmoins au contraire que le port , le temps & les plaisirs sont constamment les mêmes qu'ils ont été , pendant que nous qui sommes embarquez dans ce vaisseau de mort

nous voguons l'un après l'autre sur cette mer qui submerge tout, & sans qu'il nous soit permis de prendre terre, jusqu'à ce qu'enfin nous allions briser contre quelque rocher.

L'esprit des vieillards étant donc un sujet disproportionné à la plus part des plaisirs, ils sont incapables de les goûter. & quoy qu'ils ne manquent point de desirs d'en jouir, leur indisposition néanmoins leur rend tous les délices fades, froids & tres-differents de ceux qu'ils se souviennent avoir essayé.

Voilà pourquoy ressentant avec chagrin qu'ils en sont privez, ils en donnent le blâme au temps present, comme s'il étoit perverty, ne faisant point reflexion que le changement dont ils s'apperçoivent, n'a sa source que dans eux-mêmes: au contraire rappelant à leur memoire les plaisirs passez, & le temps auquel ils en ont jouy, ils l'estiment tres-délicieux; parce qu'il presente à leur imagination l'idée & le goût des joyes qu'ils ressentoient, quand il étoit present.

En effet il faut convenir que nos esprits ont quelque sorte de haine pour les choses qui ont accompagné nos dé-

140 *Le parfait Courtisan*

plaisirs, comme ils ont de l'amour pour celles qui ont eu part à nos divertissemens, c'est ainsi qu'un amant trouvera du plaisir à considerer une fenêtré, où il aura eu le bonheur de voir souvent sa maîtresse, & qu'un appartement, quelque magnifiquement meublé qu'il soit, sera insupportable à une personne qui y aura vû autres-fois sa liberté captive.

C'est sans doute cette raison qui fait que les vieillards loient le temps passé, & blâment le present, & qu'ils soutiennent que les Cours des Princes qu'ils ont fréquentées, étoient remplies d'hommes plus vertueux que ne sont celles d'aujourd'huy.

Aussi ne peut-on les mettre sur ce sujet, qu'aussi-tôt ils ne donnent une infinité de loüanges aux Courtisans de Philippes Duc de Milan, ou de Bolso Duc de Ferrare, ils racontent les bons mots de Nicolas *Piccinino*, & nous disent qu'en ce temps-là on trouvoit tres rarement qu'il se fût commis un homicide, qu'on ne sçavoit ce que c'étoit de combat, de tromperie ny de surprise; qu'il régnoit dans les Cours tant de bonnes mœurs, une fidelité & une

honnêteté si grande, que tous les Courtisans paroissent être des Religieux & des Saints, unis d'une parfaite charité; qu'au contraire ceux des Cours d'à présent ont perdu cet amour fraternel & cette maniere de vivre irréprochable, qu'ils n'agissent plus que par des principes bas, interressez & indignes des Gentilshommes, & que les femmes mêmes sont devenuës extrêmement coquettes, & n'ont plus aucune pudeur.

Nos vieillards condamnent aussi nos habillemens & une infinité d'autres choses, entre lesquelles il s'en trouve sans doute qui meritent d'être censurées; parce ce qu'en effet on ne peut pas disconvenir que nôtre siecle n'abonde plus en vices, que celuy que loüent ces bonnes gens: mais ils discernent mal la cause des differences qu'ils expérimentent, & ils sont peu raisonnables de vouloir que tous biens soient dans le monde sans mélange d'aucun mal.

Car le mal étant contraire au bien, & le bien contraire au mal, il est presque nécessaire que par une maniere de contre poids l'un balance l'autre; de sorte que l'un venant à manquer ou à

croître, l'autre croisse pareillement, ou manque tout-à-fait.

C'est ce qui a fait dire à Socrate après Platon, qu'Esopé auroit pû composer une fable, pour feindre que Dieu n'ayant pû unir ensemble le plaisir & le déplaisir, il les auroit attachez à l'extrémité des deux : en sorte que le commencement de l'un fût la fin de l'autre ; parce qu'en effet il n'est point de plaisir plus agréable, que lorsqu'un déplaisir l'a précédé

On ne trouvera point qu'un homme goûte bien la douceur du repos, qu'il n'ait fatigué, & ne soit épuisé de travail, ny qu'il se porte avec plaisir à la table & au lit, s'il n'a souffert la faim & l'insomnie.

Je crois donc que la nature a donné les passions & les maladies aux hommes, non pas absolument pour les rendre dépendans : car il semble qu'il ne conviendroit pas à la mere de tous biens de nous faire de son choix un si mauvais partage, mais c'est qu'elle ne nous eut pas plûtôt fait present de la santé, du plaisir & des autres biens, que par une suite nécessaire les maladies, les déplaisirs & le reste des maux se sont introduits.

Les vertus ayant de cette sorte été accordées au monde comme une grâce & une faveur de la nature, en même temps les vices par cette contrariété inévitable se trouvent en leur compagnie ; de manière que l'un prenant accroissement ou diminution, l'autre est forcé de diminuer ou d'accroître.

Ainsi quand nos vieillards loient les Cours où de leur temps les Courtisans n'étoient pas si vicieux que le sont peut-être quelques uns dans les nôtres, ils ne font pas reflexion que ces anciennes Cours n'avoient pas des Cavaliers accomplis en si grand nombre qu'il s'en trouve dans celles d'aujourd'hui ; ce qui procede de ce qu'il n'est point de mal plus grand que celui qui naît d'un bien corrompu : car la nature produisant maintenant des esprits plus vifs, plus subtils & plus excellens qu'elle ne faisoit pour lors, comme ceux qui se portent au bien font incomparablement mieux, ceux au contraire qui se portent au mal sont beaucoup plus pernicieux.

On ne doit donc pas conclure qu'encore que ces anciens Courtisans fissent moins de mal que ceux d'à présent, ils en méritassent pour cela d'être estimez

meilleurs; parce que leurs lumieres ne découvrant pas plus loin, ils étoient autant méchans qu'ils étoient capables de l'être.

Or que nos anciens aient été moins éclairés qu'on ne l'est aujourd'hui, j'en laisse le jugement à faire à un chacun par la comparaison des actions des uns avec celles des autres.

Les vieillards condamnent beaucoup d'autres choses qui ne sont en elles-mêmes ny bonnes ny mauvaises, & parce seulement qu'elles ne se pratiquoient point de leur temps: ainsi ils disent qu'il n'est pas seant à de jeunes hommes de se promener à cheval en housse par la ville, & moins encore sur une mule, de porter des fourûres en hyver, & autres semblables choses.

Mais outre l'utilité qui se trouve dans ces coûtumes, elles ont été introduites & sont autorisées par l'usage, & elles plaisent maintenant à un chacun, comme alors ils prenoient plaisir d'aller en manteau avec les chausses ouvertes & les souliers polis, & afin de paroître plus galand, de porter tout le jour un épervier sur le poing, & de danser sans toucher la main de la Dame.

Qu'ils

Qu'ils cessent de blâmer nôtre siècle comme remply de vices, lesquels ils ne peuvent retrancher qu'en retranchant aussi les vertus. Qu'ils se souviennent qu'au temps que les plus grands hommes florissoient au monde, il se trouvoit plusieurs scélerats qui surpasseroient les mauvais du nôtre dans le mal: de même que ces vertueux excelloient entre les bons dans le leur.

Quand donc le jour qui suivoit l'entretien du livre précédent, on fut assemblé, il y eut divers raisonnemens entre les Cavaliers & les Dames sur le sujet proposé le premier soir, & dont Monsieur le Préfet fut cause en partie, lequel impatient d'en sçavoir les particularitez, s'en informoit de la plûpart, & comme il arrive ordinairement, leurs recits étoient differents, les uns estimant une chose, & les autres une autre.

Il y eut même de la contestation entre plusieurs; parce que quelques circonstances de cet entretien s'étoient échappées à leur memoire: ainsi tout le jour se passa dans cette contestation, & dès que la nuit commença de paroître, Monsieur le Préfet voulut aller souper, & fit manger tous les Gentils-

hommes avec luy, ensuite il passa avec eux dans la chambre de Madame la Duchesse, laquelle voyant arriver une si nombreuse compagnie avant le temps accoûtumé dît.

J'appréhende fort, Seigneur Frégosse, que la charge qu'on vous a imposée ne soit trop pesante, & que l'attente à laquelle vous êtes obligé de satisfaire, ne soit aussi trop grande.

En cet endroit l'Unique Aretin prit la parole, & dît. Que trouvez-vous, Madame, de si insupportable dans cette commission, un homme qui sçait parfaitement une chose peut-il ignorer les circonstances des temps & des lieux? mais après quelques reparties, un chacun s'assit suivant l'ordre accoûtumé avec une merveilleuse attention pour la suite du sujet.

Alors Frégosse se tournant vers Aretin dît. Il ne vous semble donc pas, Seigneur Unique, que la charge qu'on m'a donnée soit d'un succès tres-douteux, en m'obligeant de vous montrer ce soir de quelle maniere & dans quelles circonstances le Courtisan doit mettre en usage les avantages qu'il possède.

J'avouë, répondit l'Unique, qu'il ne

me paroît pas y avoir des difficultez insurmontables, & je crois qu'il suffit de poser pour principe que le Courtisan doit avoir beaucoup de discernement, selon que le Comte le remarqua hier au soir.

Car d'entreprendre d'en donner des préceptes, ce seroit à mon sens un travail superflu; parce qu'il n'y a point d'homme qui voulût, par exemple, faire l'exercice des armes, quand la compagnie se divertit à un concert de musique, ou qui allant consoler une mere sur la mort de son fils, commençât son compliment par des galanteries, étant persuadé que cela ne pourroit arriver à un Gentilhomme, qu'il ne fût fou.

Seigneur Unique, repartit Frégosse, vous portez les choses aux extrémités: car il arrive souvent qu'on fait mal une action, sans qu'on s'aperçoive d'où en procede le défaut, & il se trouvera qu'un homme aura assez de bon sens, pour se garder de faire une extravagance publique, qui dans le particulier en manquera, pour se louer à propos, & sans faire paroître une ridicule présomption de luy-même, ou dire une

plaisanterie à contre-temps, qui seroit trouvée fade & sans aucune grace.

Car quelque jugement que nous ayons, il faut au moins avoüer que l'ambition nous aveugle, chacun se produisant volontiers, & voulant se faire honneur de ce qu'il se persuade de sçavoir. Pour se conduire donc d'une maniere judicieuse, il me semble que le secret consiste en une prudence éclairée dans la connoissance de ce qui augmente ou diminuë les faits, & à sçavoir prendre les conjonctures favorables.

Enfin quoy que le Courtisan avec le bon sens & le discernement que nous luy avons donné, soit capable de faire toutes ces différentes distinctions, on ne peut douter que son esprit ne trouve plus de faeilité dans la connoissance de ces choses, quand il sera conduit par quelques préceptes, qui luy montreront presque au doigt la voye qu'il doit suivre.

Le Comte de Canosse qui a traité ce sujet avec tant de succès, me fait appréhender avec bien de la raison de n'y satisfaire pas si parfaitement, mais pour être au moins assuré de ne pas manquer en un point, je ne le contrediray en aucun.

Ainsi approuvant son opinion sur la noblesse du Courtisan & sur les autres avantages de sa personne , je dis que pour acquérir de la reputation & la faveur du Prince , il est nécessaire qu'il sçache régler toutes ses actions , & se faire honneur de son merite dans les conversations , sans s'attirer de l'envie.

Mais on peut juger de la difficulté qui s'y trouve par le peu qu'on voit y réussir : car enfin nous sommes tous plus prompts à publier les fautes d'autrui qu'à louer leurs bonnes actions , & par une certaine malignité naturelle plusieurs même qui connoissent le bien , s'efforcent d'y trouver des défauts.

Toutes les entreprises de nôtre Courtisan doivent donc être accompagnées de prudence , & ses actions , de toutes les vertus : comme les Stoïciens veulent que ce soit l'obligation du sage ; bien que dans chacune en particulier doive regner une vertu principale.

Mais parce qu'il peut se rencontrer de l'opposition entre les qualitez naturelles & acquises du Courtisan , il imitera l'artifice des peintres qui employent les couleurs vives , pour donner du relief aux obscures.

C'est ainsi qu'en un Gentilhomme qui s'est acquis la reputation de brave, la valeur semble recevoir un nouveau lustre de la modestie, & la modestie un nouveau merite, quand elle accompagne la valeur : en effet parler avec moderation des actions glorieuses qu'on a fait, rien ne peut relever avec plus d'éclat les vertus d'un Cavalier.

Je veux donc que nôtre Courtisan observe quelques régles generales pour sa conduite, dans lesquelles je pense avoir expliqué en abrégé tout ce que je puis dire sur ce sujet.

Pour la premiere, qu'il fuye sur toutes choses l'affectation, suivant qu'hier au soir le Comte de Canosse en remarqua judicieusement l'imperfection.

Qu'il fasse reflexion aux choses qu'il doit faire ou qu'il doit dire, aux lieux, en presence de quelles personnes, en quel temps, pour quelle cause, son âge, sa profession, la fin où il tend, & aux moyens de s'y conduire.

Icy Frégosse donnant lieu à Dortonne de parler, il dît : ces régles me semblent trop generales : je me souviens néanmoins de les avoir apprises

autres-fois de certains bons Peres, auxquels je me suis confessé, & que, si je ne me trompe, ils appelloient circonstances.

Frégosse souîrit, puis il ajoûta. Si vous vous en souvenez, le Comte voulut hier que la profession du Courtisan fût celle des armes, & nous en expliqua les plus nobles manieres de les exercer : ainsi nous nous en tenons à ce qu'il a dit, sinon qu'on pourra y ajoûter qu'il doit dans un combat s'écarter de la multitude, afin d'être mieux distingué, & que les Generaux, & s'il se peut, le Prince même soit témoin de ses actions plus signalées.

Car j'estime que, de même qu'il est honteux de s'attribuer la gloire d'une fausse bravoure, qu'ainsi c'est une espece d'injustice de se priver soy-même de l'honneur qu'on a mérité, & qui fait la véritable recompense des actions vertueuses.

J'ay connu des braves peu judicieux, qui exposoient aussi librement leur vie, pour enlever un troupeau de bestial, que pour monter sur une brèche. Notre Courtisan n'en usera pas ainsi, s'il se souvient du motif qui le porte

à la guerre, qui doit être seulement celui de l'honneur.

Mais dans les joustes, les courses de bague, les carousels & les autres spectacles, il s'efforcera d'y paroître d'une maniere tres-leste, & de contenter les yeux des spectateurs par tout ce qu'il croira pouvoir relever sa bonne mine, sur tout il sera monté à l'avantage, & s'armera de même: il aura un habillement riche & curieux, & des devises ingenieuses.

Il ne sera jamais des derniers à se faire voir, à cause que le peuple & les Dames regardent avec beaucoup plus d'attention les premiers qui paroissent, que les derniers; parce que les yeux & les esprits qui sont avides de nouveauté, remarquent alors mieux toutes choses; au lieu que par la suite ils s'en rassasient & s'en lassent.

Pour cette raison un ancien & fameux Comedien vouloit toujours paroître le premier sur le theatre, pour reciter ses vers.

Quand le Courtisan parlera des armes, il aura égard de quel sexe sont les personnes devant qui il parle; parce qu'il faut qu'il s'exprime d'une maniere diffé-

rente pour les hommes, & d'une autre pour les femmes.

Ne vous semble t-il pas à present, Seigneur Dortonne, que nos régles sont de quelque utilité, & ne croyez-vous pas que nôtre amy les eût tout-à-fait oublié, quand entretenant une Dame qu'il n'avoit vüe que cette fois, il luy dît qu'il avoit tué une infinité d'hommes, qu'il étoit brave & hardy, & qu'il sçavoit jouer admirablement bien de l'épée à deux mains.

Ensuite se levant de sa place, il luy montra comment on doit parer un coup de hache, & se saisir du poignard de son ennemy; de sorte qu'il sembla à la Dame qu'une heure de cette conversation avoit duré mille ans, craignant même qu'il ne la tuât, comme il avoit fait les autres.

C'est dans de pareilles erreurs que tombent ceux qui n'ont point égard aux circonstances que vous dites avoir apprises de vos bons Peres Confesseurs.

Il est des exercices qui ne se font jamais qu'en public, comme le Caroussel, la jousté, la course de bague, de taureaux & tous les autres qui concernent les armes, quand nôtre Courtisan

aura l'honneur d'y prendre rang, qu'il s'y distingue par son adresse & par ses riches ajustemens.

Qu'il fasse reflexion devant quelles personnes il doit paroître, & quels sont ses concurrens; parce qu'il ne conviendrait pas à un gentilhomme de se commettre dans une fête de village, où il n'y auroit que des payfans pour tenans & spectateurs.

Dans nôtre Lombardie, dît alors Palavicin: on n'a point cette délicatesse: car on voit de jeunes gentilshommes, qui dansent tout un jour de fête avec les payfans, jouent, luttent & lancent la barre, & je n'y vois pas d'inconveniens: parce qu'en ces rencontres il ne s'agit point de comparaison de noblesse, mais de force & d'adresse, en quoy souvent ils ne le cedent pas aux Gentilshommes; cette privauté marque même une certaine franchise qui est aimable.

Cette maniere, répondit Frégosse; ne me plairoit pas, ne pouvant comprendre quel avantage on y trouve.

Comme le jeu de paume est un exercice qui se fait d'ordinaire en public, il est un des spectacles où la multitude

sert d'ornemens, je souhaite pour cette raison que nôtre Courtisan s'y exerce.

Mais encore qu'il excelle à ce jeu, il ne faut pas qu'on remarque en luy un extrême attachement, pour n'imiter pas ceux lesquels aimant la musique affectent de chanter d'une voix basse dans toutes les compagnies où ils se trouvent, ny d'autres qui marchent toujours en cadence, ny d'autres encore, qui à la rencontre d'un amy se mettent en posture d'escrimeur ou de lutteur.

Nous avons à Rome, dît Gonzague, un jeune Cardinal, qui se connoissant tres-dispos de sa personne conduit ceux qui luy rendent visite, quoy qu'inconnus, dans son jardin, & les invite avec instance à se mettre à son exemple en pourpoint, pour sauter avec luy par maniere de divertissement.

Frégosse se prît à rire, puis il ajouta. Il est d'autres exercices qui se font & en public & en particulier, comme est la danse; le Courtisan y doit faire reflexion, parce que dansant dans une grande assemblée, il est obligé d'y observer plus de gravité.

Ainsi quelque agile & sçavant qu'il soit en la danse, qu'il ne s'agite point

par ces souplesses de corps & ces sauts redoublez que nous voyons faire à Barlette : ils conviendroient peu à un gentilhomme, à moins que ce ne fût en particulier, mais non pas en public, s'il n'étoit masqué.

En effet pour paroître aux jeux publics, où avec des armes ou sans armes, rien ne convient mieux que le masque : car il porte avec soy la licence de prendre le personnage qu'on croit le plus avantageux.

Si par exemple un jeune homme se déguise en vieillard, il doit paroître libre & non embarrassé : ainsi quelque personnage que fasse un Cavalier, il le doit être de même, & toujours monté avantageusement ; parce que les esprits des Spectateurs sont agréablement surpris, quand ils voyent réussir des actions plus grandes qu'ils ne s'en promettoient d'un homme déguisé de cette sorte.

Si dans de pareils spectacles le Prince voulant y paroître ne changeoit point de condition, & ne quittoit point la dignité de son rang, le plaisir de la nouveauté ne s'y trouveroit pas ; il perdrait luy-même la liberté de se divertir à toutes les choses qui sont au dessous de sa dignité ;

dignité ; outre que l'émulation qui est comme l'ame de ses yeux , en seroit bannie ; parce qu'il sembleroit vouloir prendre avantage du personnage de Prince , pour s'attirer les déférences des concurrens.

A voltiger à cheval, à lutter, courir & à sauter , j'agrée fort que le Courtisan fuie la multitude ; parce qu'il n'y a chose au monde , pour excellente qu'elle soit , dont les ignorans ne se lassent , & qu'ensuite ils ne méprisent.

Je suis dans le même sentiment touchant la musique : ainsi je ne veux pas qu'il fasse comme plusieurs , qui en présence des grands Seigneurs , dont ils sont à peine connus , & sans s'en faire prier , commencent par faire montre de ce qu'ils croient sçavoir , voulant , ce semble , qu'on connoisse que c'est là leur principale profession.

Que le Courtisan ne se picque de musique que par maniere de divertissement , mais jamais en la présence des Princes , ny en public , sans en être prié.

Il y a plusieurs sortes de musique : dît Palavicin , tant de voix humaines que d'instrumens : apprenez-nous , Sci-

gneur Frégosse, qu'elle est la meilleure, dans quelles occasions le Courtisan la doit mettre en usage.

Elle me paroît agréable, répondit Frégosse, quand une personne qui a la voix belle sçait l'accorder avec methode sur la viole; parce que l'harmonie étant plus simple, on en goûte mieux la douceur, on écoute avec plus d'attention, & on juge de la délicatesse de la composition avec plus de plaisir, quand les oreilles ne sont occupées que d'une seule voix, laquelle sur cet instrument donne une grace & une force merveilleuse aux paroles.

Tous les instrumens de bouche sont de même fort harmonieux; parce que leurs consonances sont tres parfaites: aussi on peut les mêler dans les concerts, pour leur donner plus d'agrément.

Pour la voix humaine, elle s'accorde admirablement bien avec tous les instrumens: mais il suffira que nôtre Courtisan en ait une mediocre expérience, sans toutes-fois s'embarasser de ceux que Minerve & Alcibiade rejettoient, parce qu'ils leur paroissent incommodes.

Quant au temps de prendre ou de

donner ce divertissement, c'est lorsqu'on se trouve dans une compagnie familière, où on ne soit assemblé que pour jouir d'un plaisir innocent, & sur tout quand il y a des Dames; parce que leur vûë calme les cœurs des auditeurs, rend leurs ames plus sensibles à la douceur de l'harmonie, & égaye l'esprit des Musiciens.

Mais parce qu'il me seroit impossible de prévoir toutes les occurrences, si le Courtisan est juge équitable de soy même, il sçaura s'ajuster au temps, & faire réflexion à son âge: car ce seroit une disparité de voir un homme de qualité, vieil, blanc & chauve, toucher la viole & chanter dans une compagnie de jeunes Dames des airs galants, l'amour étant ridicule dans les vieillards, bien qu'il semble quelques fois que ce Dieu entre ses autres miracles prenne plaisir en dépit des années, d'enflamer les cœurs glacez.

Seigneur Frégosse, répondit Médicis: ne privez pas, s'il vous plaît, les pauvres vieillards de ces plaisirs innocens; parce qu'il y en a qui ont la voix plus excellente, & la main plus habile, que ne peuvent avoir de jeunes hommes.

Je ne veux pas, repartit Frégosse, leur interdire ce divertissement, mais seulement vous empêcher aussi bien que ces Dames, de les tourner en ridicules.

Mais si les vieillards veulent chanter & toucher la viole, que ce soit en particulier, pour se desennuyer, pour bannir les continuels chagrins de la vie, & afin de goûter ce je ne sçay quoy de Divin que Pithagore & Socrate se vantoient de sentir dans la musique.

Car encore qu'ils n'en fassent point un exercice ordinaire, ils y prendront beaucoup plus de plaisir qu'un homme qui n'en auroit aucune connoissance.

Voilà donc quel est le divertissement de la musique, qu'il convient aux vieillards de prendre.

J'en dis de même de la danse; parce qu'en verité nous devons quitter ces exercices, avant que l'âge nous contraigne d'y renoncer malgré nous.

Il vaut donc mieux selon vous, répondit icy Dortonne, & quasi en colere, que les vieillards renoncent à la qualité de Courtisan, & dire qu'il n'appartient qu'aux jeunes seulement d'y prétendre.

Alors Frégosse en souïrant dît: ne

voyez-vous pas, Seigneur Dörtonne, que si ceux qui aiment ces exercices ne sont pas jeunes, ils s'efforcent de le paroître, & que pour cet effet ils se teignent les cheveux, ou portent la perruque, & se font raser la barbe deux ou trois fois la semaine ; ce qui procede sans doute d'un reproche secret que leur fait la nature, que de pareilles choses ne conviennent qu'aux jeunes gens.

Toutes les Dames se prirent à rire, parce qu'elles se persuaderent que ces paroles s'adressoient à Dörtonne, qui en effet en parut un peu émeu.

Mais il y a d'autres sujets, pour s'entretenir en conversation avec les Dames, ajouta Frégosse, & qui conviennent tres-bien aux vieillards.

Ces sujets, repartit Dörtonne, sont peut-être de leur conter des fables.

Vous sçavez, repliqua Frégosse, que dans chaque âge les hommes ont quelque vertu & quelque vice particulier ; quoy donc que les vieillards soient ordinairement plus prudens, plus continens & plus discrets que les jeunes, ils sont aussi plus grands parleurs, plus avares, plus difficiles & plus timides.

ils sont fâcheux & grondent toujours dans leurs familles, sont sévères à leurs enfans, & veulent qu'on suive aveuglément leurs maximes.

Les jeunes au contraire sont gays, liberaux, sans chagrin & sincères, mais prompts aux querelles, variables dans leurs sentimens, inconstans en amour, addonnez à leurs plaisirs, & ennemis de ceux qui leur conseillent le bien.

Mais de tous les âges celuy qu'on appelle âge d'homme est le plus modéré; parce qu'il a déjà passé les emportemens de la jeunesse, & qu'il n'est point encore parvenu à l'humeur fâcheuse de la vieillesse.

C'est un âge heureux; parce que, comme la vertu, il se trouve situé entre deux extrêmes; mais ceux qui le précédent ou qui le suivent, doivent par le secours de la raison corriger les vices de la nature.

Ainsi outre les défauts auxquels nous avons remarqué que les vieillards sont sujets, ils éviteront de censurer tout, comme ils font, & de s'applaudir trop, & lorsqu'ils se serviront avec prudence des connoissances qu'ils ont acquis par une longue expérience, ils seront

considerez comme des oracles publics ,  
auxquels un chacun aura recours dans  
ses besoins.

Suivant ces maximes ils seront ha-  
biles Courtisans , ils auront l'estime des  
hommes & des femmes , ils seront en  
credit par tout , sans qu'ils chantent ny  
qu'ils dansent.

Les jeunes hommes doivent avoir  
les mêmes égards , non pas pour sui-  
vre les manieres des vieillards ; parce  
que ce qui convient aux uns , ne con-  
viendrait pas entièrement aux autres ,  
& que , selon le proverbe , trop de sa-  
gesse est un défaut dans une jeune per-  
sonne , mais afin qu'ils puissent corri-  
ger leurs imperfections.

Aussi j'aime à voir dans un jeune  
homme des manieres un peu graves ,  
principalement s'il professe les armes ,  
& qu'il vive dans une certaine circonf-  
pection éloignée de l'impetuositè natu-  
relle aux personnes de son âge.

Outre que cet air sérieux a je ne  
sçay quoy de fier qu'il faut remar-  
quer ; parce qu'il ne procede pas de  
couroux , mais de jugement , & qu'il  
est plutôt conduit par la raison , que  
par l'appétit , c'est pourquoy il paroît

164 *Le parfait Courtisan*  
toujours dans les hommes de grand  
cœur.

Cette même fierté s'observe dans les bêtes de la plus noble espèce, ainsi que le Lion & l'Aigle : en effet un mouvement secret qui sans apparence de colere réunit toutes les forces, & éclate subitement, ainsi que le tonnerre, est beaucoup plus terrible que celui qui croissant par degrés s'échauffe peu à peu.

Aussi ceux d'un si grand raisonnement sur le point d'exécuter une entreprise, & qui sont si inquiets, qu'ils ne peuvent arrêter en nulle place, évaporent, ce semble, tout leur feu, & ressemblent, comme dit nôtre Sieur de Mont, aux enfans qui chantent, quand ils marchent seuls de nuit ; de même que si leur chant étoit capable d'étourdir leur crainte, & de les rendre plus hardis.

De même donc que l'humeur sérieuse d'un jeune homme est estimable, parce que la légereté qui est un vice particulier de cet âge, est reprimée en luy : aussi on doit faire beaucoup d'état d'un vieillard qui a du feu & de la vivacité, puisqu'il paroît en son courage

assez de vigueur, pour animer cet âge froid & languissant.

Mais quelques belles que soient les qualitez que j'attribuë à nôtre Courtisan, elles ne luy suffiront pas, pour acquérir la faveur des Princes, des Dames & des Cavaliers, s'il ne sçait les accompagner d'une agréable maniere dans l'usage.

Mais parce que les circonstances qu'il doit observer, sont extrêmement différentes, & qu'il est tres-rare de trouver entre les hommes des volontez qui soient conformes, je ne puis donner d'autres régles au Courtisan pour sa conduite, que celles que je luy ay déjà enseignées, & que le Seigneur Dortonne a apprises de ses Confesseurs.

Seigneur Frégosse, dît alors Madame Emilie, vous craignez si fort la peine, que vous vous préparez dé-jà à la retraite : mais vous y profiterez peu ; car vous devez faire vôtre conte qu'il faut que vous parliez, jusqu'à ce qu'il soit heure de s'aller coucher.

Madame, répondit Frégosse, ce seroit vouloir l'impossible de m'obliger de parler, n'ayant plus rien à dire.

C'est où vous ferez paroître la force

de v<sup>o</sup>tre genie , repartit Madame Emilie : car s'il est vray qu'un homme ait eu l'habileté de composer un livre à la loüange d'une mouche , un autre à la loüange de la fièvre quarte , & un troisième à la loüange des personnes chauves , n'auriez-vous pas honte de vous déclarer incapable de nous entretenir un soir sur la maniere de faire la Cour.

Tout ce que nous avons dit sur ce sujet , ajouta Frégosse , feroit au moins la matiere de deux traitez , mais puisque les excuses me sont inutiles , je vais parler , jusqu'à ce que vous jugiez , Madame , que j'aye satisfait à mon obligation.

Je dis donc que la conversation qui doit faire la principale application du Courtisan , est celle qu'il aura avec son Prince , & bien que le terme de conversation semble comprendre une égalité de personne , qui ne peut se trouver entre le Seigneur & son sujet , nous ne laisserons pas néanmoins d'en user icy.

En premier lieu se trouvant avanta- tagé d'un merite aussi éclatant que nous l'avons dit , qu'il use de toute son adresse , pour se faire aimer de son Prince ,

& qu'il parroisse qu'il l'aime reciproquement au point que ses volontez soient toutes dévouées à plaire à son maître.

Seigneur Frégosse, dît icy Pierre de Naples, on ne trouvera aujourd'huy que trop de ces Courtisans idolâtres; car enfin on peut dire qu'en peu de paroles vous nous avez dépeint un grand flatteur.

Vous vous trompez extrêmement, répondit Frégosse; parce que les flatteurs n'aiment ny les Princes ny leurs propres amis, & c'est au contraire ce que je demande particulièrement du Courtisan.

Pour cet effet qu'il rende ses inclinations conformes aux inclinations honnêtes de son Prince, & qu'il donne un tour agréable aux choses pour lesquelles il peut avoir de la répugnance naturelle, qu'il évite avec le même soin de paroître devant luy si rêveur & mélancolique que font quelques uns, qui semblent à leur mine avoir du démêlé avec leur maître.

La médifance est un vice honteux, dont le Courtisan a à se défendre, & sur tout à l'égard de son Prince; car on peut dire qu'il regne dans les Cours

un air empesté, qui en se communiquant, fait que ceux qui ont le plus de part aux faveurs des Grands, s'en plaignent incessamment, & les blâment d'ingratitude.

Qu'il ne s'entête point d'une vaine estime de son mérite. Qu'il ne s'érige point en débiteur de nouvelles extravagantes. Qu'il ne soit point indiscret dans les récits des choses, ny point opiniâtre & contentieux, comme le sont quelques uns, qui semblent n'avoir pas un plus grand plaisir que de donner du chagrin, & de se rendre fâcheux par la profession qu'ils font de contredire tout le monde.

Qu'il n'en use pas envers son Prince avec la même privauté que font plusieurs jeunes hommes envers les leurs, lesquels ils abordent sans façon & de l'air d'un amy, de même que s'ils vouloient caresser un de leurs égaux, ou faire faveur à un de leurs inférieurs.

Qu'il soit fort circonspect à demander des graces pour luy-même ou pour ses amis, de peur que le Prince honteux de les refuser ne les luy accorde à regret : ce qui est pire qu'un refus ; & outre que ses demandes doivent être raisonnables

raisonnables , il observera les occasions favorables de les faire , afin de ne paroître point importun.

Car lorsque les Princes ont refusé une grace qu'on leur a demandée avec empressement , ils se persuadent que la personne qui la demandoit avoit une extrême passion de l'obtenir , & que par consequent elle doit luy vouloir beaucoup de mal de l'avoir refusée , & dans cette opinion ils en conçoivent de l'aversion , & ne la peuvent voir de bon œil.

Le Courtisan ne doit point s'empres- ser trop pour suivre son Prince , lorsqu'il a fait quelques parties secretes de divertissement , à moins qu'il ne luy fasse l'honneur de l'inviter ; parce qu'en ces rencontres les grands aiment une certaine liberté de dire & de faire ce qu'il leur plaît sans témoins qui les gênent.

J'estime déraisonnables ceux qui blâ- ment les Princes , qui se font une ma- niere de confidens de quelques Offi- ciers de leur maison d'un médiocre ca- ractère ; car je ne comprends pas pour- quoy il ne doive point leur être per- mis de se récréer avec la même fami- liarité chez eux , comme nous voulons

faire nous autres dans nos familles.

Mais si un Courtisan qui a coûtume de traiter des affaires importantes avec le Prince, se trouve par hazard engagé avec luy dans le temps de ses divertissemens privez, alors il doit faire un autre personnage que celui de Ministre, afin qu'il ne trouble point la joye de son esprit.

Il est plus honnête qu'il attende que le Prince luy fasse part de ses bienfaits, que non pas de les briguer avec tant d'intrigues que font quelques uns, qui semblent, quand ces faveurs leur échapent, qu'ils en doivent perdre la vie, & s'il leur arrive quelque disgrâce, ou s'ils voyent un rival plus en credit, ils en tombent dans une espece d'agonie, qui marque une foiblesse qui les rend méprisables à un chacun, & qui oblige quelques-fois les Princes à élever des gens sans merite par le seul motif de leur faire du dépit.

Que si leur bonne fortune veut qu'ils rentrent plus que médiocrement en faveur, ils s'enyvrent, pour ainsi dire, de ces fumées de Cour à un point, qu'il leur est impossible de se contenir de joye qu'ils en ont.

Je veux bien que nôtre Courtisan aime les faveurs de son Prince , mais qu'il ne les estime pas au point de ne pouvoir vivre sans elles , & quand il luy en fait part , qu'il ne témoigne point d'en être surpris ; qu'il ne les néglige pas non plus , de la maniere que font quelques uns , qui ignorant leur prix , font voir qu'ils s'en jugent indignes.

Il est vray qu'il n'est que bien seant à un honnête homme de se faire un peu prier , avant que d'accepter les honneurs qui luy sont offerts,

C'est en suivant une pareille conduite , que les faveurs des Princes font estimer les favoris ; parce que le public informé qu'elles n'ont point été brigüées , leur fait la justice de croire qu'elles ne procedent que d'une véritable reconnoissance de leur vertu.

Vous dérobez cette pensée , dît Gonzague , du passage de l'Evangile , qui contient ces termes.

*Quand vous serez invites à des nocces , asseyez-vous à la derniere place , afin que , lorsque l'époux sera venu , il vous dise , mon amy , montez plus haut.*

Ce seroit commettre un grand sa-

172. *Le parfait Courtisan*  
crilége, repartit Frégosse, de dérober quelque chose de l'Évangile ; mais vous êtes plus sçavant dans l'Écriture sainte, que je ne m'étois imaginé ; ensuite il ajouta

Remarquez à quoy s'exposent ceux qui manquant de discernement se produisent d'eux-mêmes en conversation familière avec le Prince : car quelques-fois pour punir leur audace, & leur faire confusion, il ne répond point, ou s'il leur parle, il paroît assez que c'est avec dédain.

Le Courtisan ne peut donc prétendre à la faveur par un moyen plus honnête que celui de la mériter, & quoy qu'il voye d'autres favoris, il ne doit pas se promettre d'arriver à ce rang par la même voye ; parce que toutes choses ne conviennent pas à toutes personnes ; car enfin un homme se trouvera avoir le génie si tourné aux plaisanteries, qu'il semblera n'être né que pour plaire, au lieu que, si un autre de mine grave avec son bel esprit veut faire ce personnage, on en concevra du dégoût.

Il est donc nécessaire que chacun se connoisse soy-même, & sçache dis-

cerner le party qu'il doit suivre, comme le plus seur à avec celuy qu'il doit éviter, comme le conduisant à sa ruine entière.

Seigneur Frégosse, dît alors Calmette, le Courtisan n'a point selon vous d'expédient plus honnête, pour se mettre en faveur, que celuy de la meriter, & il doit plutôt attendre qu'elle luy soit offerte, que de la briguer avec présomption.

Or je souviens, fondé sur l'expérience, que cette maxime, loin d'être infaillible, est tres-défectueuse; car enfin voyons-nous d'autres favoris des grands, que des présomptueux, vous pourriez assurement en nommer de vôtre connoissance, qui se sont rendus tres-agréables à leur Prince par leur seule audace & témérité.

Mais ny vous ny moy n'en voyons pas un qui ayt réussi par la modettie, & quelque temps que je vous puisse accorder, pour y penser, je suis seur que vous n'en découvrirez point.

Faites réflexion sur l'auguste Cour de France, vous verrez que tous ceux qui sont en crédit tiennent de l'air suffisant non seulement entr'eux, mais à

174 *Le parfait Courtisan*  
l'égard du Roy même.

C'est le contraire, répondit Frégosse: car les Gentilshommes François sont fort modestes & courtois. Il est vray qu'ils ont des manieres libres & éloignées de la cérémonie, mais c'est une franchise naturelle, qui ne doit point s'appeller suffisance; parce qu'encore qu'ils ayent ces airs enjouez, ils estiment beaucoup les Cavaliers qui sont modestes.

Considérez les Espagnols, repartit Calmette, vous trouverez qu'ils affectent un extérieur modeste & civil, quoy qu'ils ayent dans le cœur beaucoup de faste & d'orgueil, & plus même que les François envers les Dames & les grands Seigneurs: ils passent néanmoins pour maîtres en l'art de faire la Cour; parce que les Princes n'honorent de leurs faveurs, que ceux qui sont d'humeur altière.

J'ay peine à souffrir, repartit Frégosse, que vous accusiez nos Princes d'une pareille foiblesse: je n'ose néanmoins avancer qu'ils estiment assez la modestie, pour croire que par ce seul endroit un homme leur puisse être agréable.

Au moins cette vertu ne se trouve jamais dans une personne d'un grand mérite, qu'elle ne l'honore beaucoup, & s'il est des Espagnols orgueilleux, on peut dire que les plus honnêtes gens de cette nation sont très modestes.

Il y a des hommes si indifferens, qu'ils fuyent sans raison la communication des autres, cela fait qu'on les croit ou trop timides, ou remplis d'orgueil, il ne faut pas que la modestie dégénere en rusticité.

Ainsi je veux que le Courtisan, pour s'ajuster à l'humeur de ceux avec qui il converse, parle volontiers, & d'une agréable manière de toutes choses, & même d'affaires d'état.

Qu'il n'ait que de droites intentions, & qui portent toujours au bien, & qu'il ne recherche jamais de graces, ny de faveurs par des voyes qui soient injustes.

Toutes les autres voyes, dit Calmette, sont beaucoup plus longues & plus douteuses que celles que vous blâmez; parce qu'aujourd'huy les Princes n'aiment que ceux qui se conduisent par un pareil chemin.

Votre proposition est hardie, répon-

dit Frégolle, & elle prouveroit que nos Princes ont tres peu d'équité. Pour moy je crois avoir raison de soutenir le contraire.

Que si néanmoins il arrivoit pour la mauvaise fortune du Courtisan, qu'il se trouvât au service d'un Prince qui eût l'humeur maligne, il doit s'en retirer le plus promptement qu'il pourra, afin de s'épargner le déplaisir que ressentent les bons dans la dépendance des méchans.

Il a donc obligation, ajoûta Calmette, de bien prier Dieu, avant de faire un choix, qu'il luy donne un bon maître; car quand un Gentilhomme a pris party avec un Prince, il est de son honneur de ne point l'abandonner, mais la fatalité consiste dans ce premier choix.

Le devoir, dît Frégolle, doit assurément l'emporter sur toute autre considération, mais pourveu qu'un Gentilhomme ne quitte point son Prince quand il est en guerre ou dans l'adversité, en sorte qu'on ne puisse l'accuser de lâcheté, ou d'être trop intéressé, & de vouloir un Maître plus en état de faire sa fortune, je pense qu'il peut sortir d'une servitude honteuse, en ce

qu'on se persuade qu'un domestique n'est pas plus homme de bien que son Seigneur.

Seigneur Frégosse, dît alors le Seigneur Pie, j'ay un doute dont vous me feriez plaisir de me donner l'éclaircissement : sçavoir si un Gentilhomme est obligé d'obeir à son Prince dans les choses mêmes qui sont peu conformes aux règles de l'équité & de l'honnêteté.

Lorsque nôtre conscience ou nôtre honneur se trouvent interessés dans l'ordre qui nous est donné, répondit Frégosse, nous ne devons obeissance à personne.

Si j'ay pris party avec un Prince qui me considere, repliqua Pie, & qui se promettant que je dois tout entreprendre pour son service, me commande de tuer un homme ou quelque autre action hardie, puis-je m'en dispenser.

Vous devez obeir à vôtre Souverain, repartit Frégosse, quand il vous commande des choses qui luy sont utiles & honorables, mais non dans celles qui peuvent tourner à sa honte & à son préjudice.

Pour cette raison s'il vous ordonoit de conduire l'intrigue d'une hon-

teuse trahison , loin de le devoir faire , vôtre conscience & vôtre honneur vous défendent de vous rendre un lâche ministre de son infamie.

Il est vray qu'il y a quelques-fois de méchantes actions , qui nous paroissent bonnes ; & d'autres qui semblent mauvaises , qui sont bonnes en effet , souvent donc non seulement il est permis de tuer un homme pour le service de son Prince , mais dix mille , si on peut.

Ces distinctions me paroissent nécessaires au Courtisan , répondit alors Palavicin , donnez-nous , s'il vous plaît , la methode de les faire , & comment nous pourrons discerner les choses véritablement bonnes d'avec celles qui ne le sont qu'en apparence.

Vous m'obligerez de m'en dispenser , dit Frégosse : c'est une matiere d'une trop longue discussion.

Donnez-moy au moins la solution à un autre doute , repartit Palavicin.

Expliquez - vous , repliqua Frégosse.

Je demande , ajoûta Palavicin , si ayant eu ordre de mon Prince d'exécuter un projet par de certains moyens déterminés , & qu'avant l'exécution il

me vienne des expédiens plus heureux ,  
ſçavoir ſi je dois agir ſimplement ſui-  
vant mon premier ordre , ou ſi je puis  
faire ce qui me ſemble meilleur.

Ce point eſt délicat , répondit Fré-  
goſſe , & je vous donnerois volontiers  
pour avis l'exemple de Manlius Tor-  
quatus , qui dans un pareil rencontre  
tua ſon fils propre ; ſi j'étois perſuadé  
qu'il fût judicieux , quoy que je n'oſe  
le blâmer après l'approbation de tant  
de ſiècles ; car enfin il eſt d'une dan-  
gereuſe conſéquence de ſe diſpenſer d'o-  
beir à ſes ſuperieurs par trop de con-  
fiance en ſon propre jugement.

Car ſi l'entreprise ne réuſſit point  
outre le blâme que l'auteur ſ'attire par  
ſa deſobéiſſance , ſa diſgrace eſt ſuivie  
de la ruine de ſa fortune , & quand  
même elle auroit un ſuccés heureux , on  
en peut louer l'avanture : mais on doit  
craindre que ſur cet exemple on ne ſ'ac-  
coûtume à reſpecter peu les ordres de  
ſes ſuperieurs : j'avouë que la pruden-  
ce a conduit tout cet événement , &  
qu'elle a été ſecondée de la fortune :  
mais mille étourdis oſeront entrepren-  
dre la même choſe , guidez de leur ſeul  
caprice.

Dans une semblable conjoncture un Officier doit examiner quel avantage il peut se promettre d'un succès heureux, en faisant le contraire de ce qui luy est commandé : d'autre part il se représentera le déplaisir qu'il aura, si l'affaire ne réussit point, & s'il reconnoît que le dommage doit être plus grand que l'utilité, il s'en tiendra à l'ordre qui luy a été donné.

Que si au contraire il remarque l'utilité beaucoup plus considérable que la perte, je pense qu'il peut hazarder l'entreprise.

Mais avant que de la risquer, il est important qu'il ait égard à l'humeur de son General ; parce que s'il étoit extrêmement sévère, j'appréhenderois qu'en changeant son ordre il ne luy en arrivât de même qu'à un ingenieur d'Athenes, auquel *P. Crassus Mutianus* qui commandoit en Asie, ordonna d'aller prendre un des deux mats du navire qu'il avoit vû au port d'Athenes, afin d'en faire un belier, pour battre la muraille d'une ville qu'il assiegeoit, & luy dît qu'il vouloit le plus grand.

L'Ingenieur s'y étant transporté reconnût que le grand étoit moins propre  
que

que le petit , lequel outre cela étoit plus facile à transporter : il l'envoya donc au General , qui , loin de l'agréer , fut tellement irrité , qu'il fit venir l'Ingenieur , & en sa présence le fit fouïeter de verges , jusqu'à ce qu'il en mourût , parce qu'au lieu d'exécuter ses ordres , il les avoit desaprouvées.

Aprés avoir parlé de la conversation du Courtisan avec son Prince , venons à celle qu'il doit avoir avec les personnes qui sont de sa condition , ou d'une peu différente , parce qu'il n'est pas moins nécessaire qu'il y fasse attention.

On trouve dans les compagnies des especes de fats , qui quitteront incivilement leurs meilleurs amis , pour joindre un inconnu plus lestement habillé , qui arrivera par hazard , & ensuite , s'il en survient d'autres , dont les habits soient plus riches encore , ils laisseront le premier , pour faire leur cour aux derniers.

Et lorsque le Prince paroît en public , ils fendent la presse , pour le joindre , tant qu'ils se trouvent à ses côtes , & quoy que souvent ils n'ayent pas un mot de bon sens à dire , ils parlent néanmoins incessamment à l'oreille

d'un chacun, rient, font des gestes de mains & de tête, pour faire croire au peuple qu'ils traitent d'affaires de conséquence, & qu'ils sont en credit.

Mais puisque ces ridicules méprisent de converser avec d'autres que les grands Seigneurs, je ne trouve pas qu'ils méritent que nous parlions d'eux.

Icy Medicis prenant la parole dît, Seigneur Frégosse, puisqu'il vient à propos de parler des habits, donnez-nous votre avis sur la manière dont le Courtisan doit se vêtir, & quelle sorte d'habillement vous jugez qui luy convient davantage; parce que nous voyons que les Cavaliers s'ajustent tres-differemment.

Car enfin l'un s'habille à la Francoise, un autre à l'Espagnole, un autre à l'Alemannde, & même il y en a qui se vêtent à la Turque, l'un porte de la barbe, & l'autre a le poil tout rasé: il seroit donc à propos dans cette confusion de modes de sçavoir choisir celle qui a plus de bienséance.

La règle la plus juste des habillemens, répondit Frégosse, consiste en ce qu'ils soient selon l'usage plus ordinaire, & parce, comme vous avez

remarqué, que la coûtume est fort diverse, & que les Italiens ont beaucoup d'inclination à s'habiller aux modes étrangères, je pense qu'il doit être permis à un chacun de se vêtir à sa fantaisie.

Mais je ne sçay pourquoy l'Italie n'a plus comme autres-fois une manière d'habillement reconnuë pour Italienne : car quoy que les nouvelles modes fassent paroître les anciennes ridicules, peut-être que les anciens habits étoient une marque de liberté, & les nouveaux un pronostic de la servitude où nous sommes tombés.

Car comme l'histoire remarque que Darius, l'année avant qu'il combatît contre Alexandre, fist ajuster l'épée à la Persienne qu'il portoit au côté à la façon Macedonienne, & que cela fut interpreté par les Oracles que la nation à la mode de qui Darius avoit changé son épée, viendroit regner dans la Perse : aussi quand nous avons quitté nos habits Italiens, pour en prendre d'étrangers, cela semble avoir été le pronostic que tous les peuples, aux habillemens desquels nous avons transformé les nôtres, devoient nous sub-

184 *Le parfait Courtisan*  
juguer, ce qui ne s'est trouvé que trop véritable dans la suite : car à peine en est il au monde, à qui nous n'ayons été en proye.

Mais laissant ce triste sujet, & reprenant celuy des habits du Courtisan. Je crois que pourvû qu'ils ne soient point hors l'usage ordinaire ou contraire à sa profession, ils luy peuvent tous convenir tres bien.

Je souhaiterois néanmoins que chacun en leur mode, ils ne fussent point extrêmes en quelque partie, comme nous avons vû l'habillement François trop grand, & l'Alemand trop petit : mais je les aimerois de la maniere qu'ils ont été reformez par quelques Italiens.

J'approuve de même qu'ils soient modestes plutôt que vains : ainsi il me semble que la couleur noire a meilleure grace que toutes les autres, ou au moins qu'elle soit brune, ce que je ne dis pourtant qu'à l'égard des habits ordinaires.

Car il est sans doute que sous les armes ceux de couleurs vives conviennent beaucoup mieux, & même richement brodez ou chamarrez.

Les habits doivent être de la même sorte dans les Caroufels, les Fêtes

publiques & semblables divertissemens ; parce qu'ils ont un brillant qui releve celui des armes à la guerre & dans les jeux.

Mais hors les actions d'éclat & de cérémonie, je voudrois, comme j'ay dit, qu'on y remarquât la modestie du Cavalier ; on peut dire que la nation Espagnole observe cette maxime : aussi est-il constant que nos deportemens extérieurs rendent d'ordinaire témoignage de nos dispositions intérieures.

Je louë en cela les Espagnols, dit Gonzague : car présupposé qu'un Gentilhomme ait un mérite distingué, il me semble que son habillement n'augmente ny ne diminuë point sa réputation.

J'en conviens, répondit Frégolle : toutes-fois qui ne prendroit pas un Cavalier pour un boufon, quand il le voit vêtu d'un habit bigarré de diverses couleurs avec un grand nombre de rubans & d'autres bagatelles nouées & entrelassées les unes dans les autres.

Dans la Lombardie, ajouta Bembe, il ne passeroit pas pour boufon, parce qu'un chacun y paroît ainsi ajusté.

Si tous les Lombards affectent ce même air de s'ajuster, répondit en

riant Madame la Duchesse, je ne trouve pas que ces manieres leur soient plus méseantes, qu'aux Venitiens leurs grandes manches, & aux Florentins leurs chaperons.

Je n'ay rien plus à reprocher aux Lombards, dit Frégosse, qu'aux autres peuples d'Italie; parce que dans toutes les nations il y a des gens bien sensés & des extravagans.

Mais ce qui me paroît plus important dans l'ajustement du Courtisan, c'est qu'il doit être propre & bien ordonné, & que ce ne soit pas singulièrement en une chose, comme nous en voyons quelques uns, qui prennent tant de soin de leur perruque, qu'ils négligent le reste.

D'autres n'affectent de la propreté qu'à leurs dents, d'autres à leur barbe, d'autres à leur coëffure ou à leur chaussure; de sorte que les choses qui sont ainsi propres sur leur personne, semblent leur avoir été prêtées, & celles qu'ils négligent se reconnoissent pour être à eux. Il faut que nôtre Courtisan évite ces affectations, qui ne font qu'attirer la raillerie; & il doit se vêtir d'une manière qui contribue à faire

connoître sa qualité & son humeur.

Il ne me paroît pas raisonnable, dît Palavicin, de juger de la complexion des hommes par leurs habillemens, mais bien par leurs actions & par leurs discours, parce qu'autrement on y seroit assurément trompé.

Je ne prétens pas, répondit Frégosse, que ce soit par ce seul endroit qu'il faille juger de la qualité & de l'humeur des hommes, ny qu'ils ne se connoissent pas mieux par leurs discours & par leurs actions; mais je tiens que l'habillement n'est pas une trop legere marque de la fantaisie de celuy qui le porte, & que joignant à celle-là ses manieres, ses coûtumes, ses actions & ses paroles, on en peut inferer des consequences, pour connoître ses mœurs.

Dites-nous sur quelles autres choses, ajoûta Palavicin, nous pouvons établir le jugement que nous portons sur les mœurs des hommes.

Vous êtes un Logicien fort subtil, dît Frégosse : néanmoins pour vous faire comprendre ma pensée, vous savez qu'il y a des actions qui subsistent après qu'elles sont faites, comme un édifice, l'écriture & semblables; &

d'autres qui ne subsistent point, sçavoir la promenade, le ris, le regard & tous nos mouvemens extérieurs, car encore que ce ne soit pas proprement des actions, on y découvre néanmoins assez évidemment nôtre intérieur.

Avouiez moy, si vous n'avez pas jugé que l'amy dont nous parlions ce matin, est un homme vain, dès que vous l'avez vû se promener dans la place publique, en tournant la tête de toutes parts, s'agitant tout le corps, & invitant le peuple par un souris & un regard gracieux à le saluer du chapeau.

De même quand vous voyez quelqu'un qui tient ses yeux long-temps arrêtés sur un objet, comme font les insensés, ou qui rit de la manière niaise des muets gays des montagnes de Bergame, quoy qu'il ne parle point, ou qu'il ne fasse aucune action, ne le prenez vous pas pour un fat.

On peut donc par ces manieres qui ne sont pas proprement des operations, penetrer dans la connoissance intérieure des hommes.

Mais, à mon sens, la chose qui contribuë le plus à établir & à ruiner la reputation d'un Cavalier, c'est le choix

qu'il sçaura faire de ses amis ; car il est presque necessaire que les personnes qui sont unies d'une étroite amitié ayent une grande conformité de cœur , de volonté , de jugement & d'esprit , parce que , suivant le proverbe , les choses qui ont de la ressemblance se joignent naturellement l'une à l'autre.

Pour cette raison on doit avoir beaucoup d'égard , quand on commence ces liaisons , avec quelles sortes de personnes on se lie , parce que de deux intimes amis celui qui en connoitra un , se persuadera que l'autre est de la même humeur , & il jugera du mérite de l'un par celui de l'autre.

Quand on se propose une amitié si intime , repartit Bembe , il faut en effet y avoir d'extrêmes égards , non seulement à cause que la reputation y est fort interessée , mais parce qu'aujourd'huy il ne se voit presque point de vrais amis.

Car je ne crois pas qu'on trouve jamais plus dans le monde de Pilades & d'Orestes , de Theses & de Piritous , de Scipions & de Lælius : au contraire il arrive toujours par je ne sçay quel destin que deux amis , après avoir

vêcu plusieurs années dans l'union, se trompent enfin l'un l'autre, soit par leur propre malice & l'envie qu'ils se portent, ou par leur inconstance naturelle.

Pour moy qui ay été trompé plusieurs-fois par des hommes que j'aimois beaucoup, & dont je me persuadois d'être aussi aimé, j'ay conclu qu'il est à propos de ne se fier pas tellement à quelqu'un, non pas même à son amy, quelque intime qu'il soit, qu'on luy communique toutes ses pensées; parce qu'il est tant de replis secrets dans nos cœurs, que la prudence humaine ne peut découvrir les feintises & les dissimulations dont ils sont capables.

Je tiens donc qu'on peut aimer un homme plus qu'un autre, à proportion qu'il aura plus de merite; mais qu'il est perilleux de prendre une telle confiance en quelqu'un sous cette apparence d'amitié, que par la découverte de nos secrets nous nous exposions à un long repentir.

Le gain ne seroit pas comparable à la perte, dit Frégosse, si on bannissoit de nos conversations ce suprême degré d'amitié, qui comprend luy seul tous

les biens dont nôtre vie est capable :  
vôtre proposition me paroît donc in-  
soutenable , puisque sans l'amitié les  
hommes seroient plus malheureux que  
les animaux.

Que s'il se trouve des profanes qui  
violent son saint nom , on ne la doit  
pas pourtant arracher de nos cœurs ,  
ny pour la perfidie de quelques mé-  
chans priver les bons de cette felici-  
té , & pour moy je me persuade qu'il  
y a entre nous plus de deux amis , dont  
l'amour sans supercherie est pour durer  
jusqu'à la mort dans une conformité  
de volonté aussi parfaite que celle des  
anciens que vous avez nommé , & il  
en arrive de même sans doute , quand  
outre l'inclination qui naît en nous par  
la force des étoiles , un homme de bien  
fait choix d'un amy , qui a les mœurs  
semblables aux siennes ; car à l'égard  
des méchans il n'y a entr'eux aucune  
amitié.

Je dis deux amis seulement , ajouta  
Frégosse ; car j'estime qu'il seroit non  
seulement difficile : mais peut-être dan-  
gereux , qu'un lien d'amitié fort étroit  
unît plus de deux personnes. Aussi par  
comparaison vous sçavez qu'on accorde

plus difficilement trois instrumens de musique que deux.

Je voudrois donc que nôtre Courtisan eût un sincère amy du même caractère d'esprit & d'humeur que luy, & qu'il n'eût aucune confiance qu'avec des hommes de probité; il sera pareillement aimé de tous, s'il est courtois, humain, liberal, ardent défenseur des interests de ses amis, s'il supporte leurs defauts naturels, & ne rompt point avec eux aux moindres occasions par une délicatesse trop scrupuleuse.

Qu'il se garde d'imiter de certains visionnaires, qui entreprennent par une autorité de preud'homme de donner la loy à tous, qui sont d'humeur contentieuse sur les plus legers sujets, qui censurent tout ce qu'ils ne pratiquent point, & se plaignent incessamment de leurs amis.

En cet endroit Palavicin prenant la parole dît, obligez-nous, Seigneur Frégosse, de nous représenter dans un plus grand jour ces conversations avec les amis; car il est nécessaire que nous soyons plus instruits de leurs différentes manieres.

Vous voudriez sans doute, répondit Frégosse,

Frégosse , qu'on vous marquât jusques aux paroles mêmes , dont tout l'entretien doit être composé.

Je souhaiterois , ajoûta Palavicin , que vous voulussiez nous tracer quelque méthode d'usage pour les conversations familières qu'ont ensemble dans les Cours les Dames & les Cavaliers ; parce qu'ils n'y ont presque point d'occupations plus sérieuses , & que si elles n'étoient mêlées , on n'en pourroit supporter l'ennuy.

Le Courtisan que nous instituons , repartit Frégosse , possède des connoissances & un bon sens , qui le rendent capable de varier le sujet de ses entretiens , & de faire le discernement des temps & des occasions , où il convient de parler d'affaires sérieuses , d'avec celles qui sont destinées aux jeux & aux divertissemens.

De quelle sorte de jeux est-il bien-séant qu'il parle & qu'il jouë , dit Palavicin ?

Demandons en avis à *Fra Serafino* ; répondit Frégosse en riant : car il en invente tous les jours de nouveaux.

Vous paroît-il , repliqua Palavicin , que ce soit un grand vice au Courtisan ,

non pas de parler seulement, mais de jouër à quelques jeux de carte & de dez.

Nullement, dît Frégosse, aux conditions qu'il évite le trop d'assiduité, qu'il ne néglige point des affaires importantes, qu'il ait un motif plus noble que celui de gagner de l'argent en fourbant au jeu, & enfin que lorsqu'il perd, il n'en ait point un déplaisir si grand, qu'il puisse être blâmé d'avarice.

Que dites-vous du jeu des échecs, ajoûta Palavicin ?

Que c'est un des plus ingénieux divertissemens de l'esprit, dît Frégosse; mais il me semble qu'il s'y trouve un défaut, & c'est qu'on n'en peut presque jamais sçavoir assez; de manière que je doute si celui qui veut exceller à ce jeu, ne doit pas y apporter autant d'application, que pour apprendre une science fort utile: ainsi je me persuade qu'il seroit à souhaiter qu'on pût s'en tenir à un milieu, & même de préférer la médiocrité du sçavoir à l'excellence.

La plupart des Espagnols, répondit Palavicin, excellent au jeu des

échez, & à quelques autres, & néanmoins il ne semble pas qu'ils y ayent une application capable de les distraire de leurs affaires sérieuses.

Soyez persuadé, répondit Frégosse, qu'ils s'y appliquent beaucoup, quoy qu'ils ne le fassent point paroître.

Mais pour leurs autres jeux, ils ressemblent peut-être à plusieurs que j'ay vû, & qu'on appelle jeux de subtilité, qui ne servent qu'à donner de l'admiration au vulgaire.

Aussi il ne me paroît pas qu'ils méritent d'autres loüanges ny d'autres récompenses que celles qu'Alexandre le Grand donna à un homme, qui d'une distance assez éloignée enfiloit tres bien des pois dans une éguille.

Mais parce que la fortune n'agit pas avec moins de force sur l'opinion des hommes, que sur toutes les autres choses, souvent quelque mérite qu'ait un Cavalier, il ne pourra acquérir les bonnes graces du Prince, ny l'obliger par son assiduité à luy vouloir du bien, & cela sans aucune raison qu'on puisse comprendre.

Car encore qu'avant que d'être connu des autres Courtisans, il paroisse devant

le Prince avec de la vivacité d'esprit dans ses reparties, & de la grace à s'exprimer, il ne témoignera pas en faire état, & même il luy donnera quelque atteinte de raillerie, alors toute la Cour entrant par complaisance dans ce même sentiment, loin que cet homme trouve quelqu'un qui l'estime, ou qui rie, pour faire valoir les bons mots qu'il dira, un chacun commencera à le plaifanter.

Au contraire si le Prince fait paroître de l'inclination pour un nouveau venu, qui ne sçache ny faire ny dire aucune chose de bonne grace, ses manieres, quoy que niaises, seront louées de toute la Cour avec exclamation, on applaudira à ce qu'il dira, & on rira de ses reparties, bien qu'elles fussent plus capables d'exciter, pour ainsi dire, le mal de cœur.

C'est la raison pourquoy je conseille à nôtre Courtisan de s'ayder d'un peu d'artifice, & qu'avant que de paroître dans une compagnie où il sera inconnu, il fasse que les esprits y soient prévenus d'une opinion avantageuse, & qu'on soit persuadé qu'il est dans une haute estime auprès d'un autre Prince,

des Cavaliers & des Dames de la Cour; parce que la renommée impose aisément créance aux esprits sur le mérite d'un homme.

C'est ce que je ne comprends pas, répondit Bibienne : car je me suis quelques-fois formé une haute idée d'une chose inconnue sur le témoignage d'autrui : mais j'y ay trouvé une extrême différence, lorsque je l'ay connu par moy-même, & cela sans doute parce que j'avois ajouté trop de foy à la renommée, & étably un jugement sur un fondement si vain.

Ainsi j'apprehende qu'il n'en arrive de même au Courtisan, & par conséquent je ne sçay quel avantage il luy reviendra de cet artifice ; car enfin nos esprits forment souvent des conceptions, auxquelles il nous est impossible de correspondre, & nous courons risque d'y perdre plutôt que d'y gagner.

Les choses, dît Frégolle, que vous trouvez beaucoup moindres, quand vous les voyez, sont à peu près de la nature de celles que l'œil les peut d'abord reconnoître : par exemple, si vous n'avez jamais été à Naples ou à Rome, vous ne pourriez en oüyr raconter les

beautez , sans vous en imaginer encore de plus belles , qui ne rempliroient sans doute pas vôtre idée , si vous les voyiez ; mais il n'en arrive pas ainsi des perfections des hommes , d'autant que ce qui en paroît à l'extérieur , n'est que la moindre partie.

En effet quoy que dans le premier entretien que vous aurez avec un Gentilhomme , vous ne remarquiez pas tout le merite que vous en aviez conçu , vous ne perdez pas cette bonne opinion si tôt , que des choses dont l'œil peut décider en un instant , mais fondé sur le témoignage de beaucoup de personnes , vous attendez qu'il découvre d'autres vertus , qui ne vous ont point paru.

De même nôtre Courtisan étant accompli au point que nous l'avons dit , il pourra par cet artifice non seulement vous confirmer dans la créance des choses que la renommée public de luy , mais vous faire esperer d'en voir de plus grandes que celles qui vous paroissent alors.

On doit donc convenir que les premieres impressions ont une extrême force sur l'esprit des hommes , & que rien n'importe tant au Courtisan que celles qu'on

se formera de luy , soient avantageuses.

Mais pour vous en donner un exemple , j'ay connu un Gentilhomme qui à la verité avoit du merite , mais non pas tant qu'il ne s'entrouvât plusieurs , qui non seulement luy fussent égaux , mais qui eussent sur luy beaucoup d'avantages.

Néanmoins sa bonne fortune voulut qu'une Dame fût éprise d'une forte amitié pour luy , laquelle alloit toujours croissant par la correspondance du Gentilhomme : mais ces amans manquans d'expédiens pour s'entretenir avec liberté , la Dame découvrit sa passion à une autre femme , de l'habileté de laquelle elle se promettoit beaucoup.

Or dans leur confidence , l'amante s'exprima en des termes si passionnez pour ce jeune homme , que la Dame qui ne l'avoit jamais vûë , s'imagina qu'il étoit le Gentilhomme le plus accompli & le plus digne d'être aimé qui fût au monde , & dès-lors conçut une si violente inclination pour luy , qu'elle commença aussi-tôt à faire tous ses efforts , pour l'enlever à sa rivale , & y réussit.

Mais il arriva peu après qu'une lettre

écrite par cette seconde maîtresse à l'amant tomba entre les mains d'une autre Dame de qualité , qui étant de l'humeur de toutes les femmes , c'est à dire extrêmement curieuses de sçavoir les secrets d'autrui , principalement ceux des personnes de leur sexe , ouvrit cette lettre , & la trouva conçüe en des termes les plus passionnez du monde.

Ainsi ces expressions tendres l'émurent d'abord d'un sentiment de compassion pour cette Dame : ensuite les repassant avec complaisance dans son cœur , & se représentant le singulier mérite qu'il falloit qu'eût cet homme , pour engager cette personne dans une si violente amitié , elle en devint aussi à l'instant éprise , & la lettre du Gentilhomme venant par cet aventure en ses mains , eut sans comparaison plus d'effet que s'il la luy eût fait tenir luy-même à ce dessein.

Or de même qu'il est arrivé quelques fois qu'un poison préparé dans une viande pour un particulier , a tué sans discernement le premier qui en a goûté : Ainsi cette envieuse bût le venin amoureux qui avoit été apprêté pour une autre.

Plusieurs autres Dames, soit pour se faire du dépit l'une à l'autre, ou pour suivre l'exemple des premières, mirent en usage toute leur adresse, pour se satisfaire, & en jouïrent, pour ainsi dire, assez long-temps à la grippe, comme les enfans font des cerises, & toute leur intrigue n'eut autre principe que l'opinion qu'elles conçurent, que cet homme étoit passionnément aimé de quelques-unes d'elles.

Seigneur Frégosse, répondit Palavicin en riant, si vous ne me prouvez la force des premières impressions, que par l'effet qu'elles font dans les femmes, cela me convainc tres-peu, d'autant qu'il s'en trouve à peine entr'elles, qui soient raisonnables, & si vous voulez l'avoüer, ce favory de tant de Dames étoit un homme sans aucun mérite; parce que c'est leur coûtume de s'attacher toujours à ce qu'il y a de pire, & de faire, ainsi que les moutons, tout ce qu'elles voyent faire à la première, soit bien, soit mal.

Outre que l'envie a une telle force sur elles, que quand ce Gentilhomme eût été un monstre, elles n'eussent pas laissé de se l'enlever l'une à l'autre.

En cet endroit, la plû-part de la compagnie se déclara en faveur des Dames contre Palavicin : mais Madame la Duchesse imposant silence à tous, & prenant la parole, elle dît en riant.

Seigneur Palavicin, si le mal que vous dites des femmes ne se trouvoit pas si opposé à la vérité, qu'il vous fait plus de confusion qu'aux femmes mêmes, je permettrois d'y répondre: mais je ne veux pas qu'en vous convainquant de fausseté on vous ôte cette méchante coûtume de médire, afin que vous soyez puny de vôtre peché par la sinderése de vôtre conscience, & la mauvaise opinion qu'on concevra de vous, en vous entendant parler de la sorte.

Seigneur Palavicin, dît Frégosse; ne vous persuadez pas que les femmes soient fort déraisonnables, parce qu'elles aiment fondées plutôt sur le jugement d'autrui, que sur le leur propre.

Faites reflexion que les Princes mêmes & les hommes les plus sages font souvent de pareilles fautes, & avoüez que vous & que tous tant que nous sommes, nous croyons bien plus sur l'opinion des autres, que sur la nôtre.

Souvenez-vous que quelques vers

Nous ayant été présentez sous le nom de Sanazar, ils nous parurent tres-beaux, & furent extrêmement loüez : mais quand on sçut qu'ils étoient d'un autre, ils perdirent leur estime, & nous semblèrent moins que médiocres.

Pareillement un motet ayant été chanté devant Madame la Duchesse, il ne plut jamais. & ne fut estimé de personne, jusqu'à ce qu'on sçût qu'il étoit de la composition de Josquin de Pris.

Vous sçavez que vous ayant été servy à table d'un même vin, vous disiez quelques-fois qu'il étoit tres-bon, & d'autres-fois tres-mauvais; parce que vous pensiez que l'un fût de Rivière de Gennes, & l'autre de ce pays-cy.

Et quoy qu'ensuite on vous eût convaincu du contraire, vous aviez encore de la peine d'avoüer que vous aviez été trompé, tant vôtre esprit étoit prévenu de cette fausse opinion.

Pour ces considérations le Courtisan s'efforcera d'inspirer une opinion la plus avantageuse de son mérite, qu'il luy sera possible, dans l'esprit des gens, en se representant à quel point il luy seroit préjudiciable d'éprouver le con-

traire , & que les plus exposez à un tel peril sont ceux qui font profession d'être agréables , & qui croient sur ce titre avoir acquis le privilège de faire & de dire tout ce qu'il leur vient à la fantaisie.

Sur ce faux préjugé ils s'engagent quelques-fois dans le recit de quelques aventures , d'où ne pouvant sortir à leur honneur , ils veulent faire le personnage de plaisant , mais c'est avec tant de mauvaise grace , qu'ils font pitié , & qu'ils deviennent les plus interdits du monde.

D'autres-fois croyant se rendre fort agréables aux Dames , ils les entretiennent de discours , où les règles de la bienséance ne sont point gardées , & plus ils s'aperçoivent que leur modestie souffre de leur impudence , plus ils se persuadent qu'ils font bien leur cour , & s'efforcent par ces impertinences de passer pour de bons compagnons.

Ce nom leur paroît meriter le plus de loüanges , ils s'en tiennent plus honorez que d'aucun autre : aussi pour l'acquiescer , ils se disent les uns aux autres les plus grandes sottises du monde ; en sorte qu'il semble que celuy qui  
scit

ſçait faire plus d'extravagances , ſoit le plus galand homme.

Mais il y a quelque choſe de pis ; c'eſt qu'il s'en trouve qui parient à qui pourra manger & boire de plus vilaines choſes , dont quelques-unes font horreur à nos ſens , & qu'on ne ſçauroit nommer , ſans exciter le mal de cœur.

Je ne comprends pas , dît Louïs Pie , qu'il y ait des hommes capables de ces vilaines débauches.

Vous pourrez être informé du contraire , répondit Frégolle , par le Marquis Phebus ; car il en a vû ſouvent de pareilles en France , & peut être même qu'il a été de la partie.

Non ſeulement je n'ay rien vû de cette nature en France , repartit le Marquis , qui ne ſe faſſe en Italie ; mais j'aſſeure même que ce que les Italiens pratiquent de plus honnête & de plus capable de former un Courtiſan , ils le tiennent des François.

Je ne diſconviens pas , ajoûta Frégolle , qu'entre les François il n'y ait des Cavaliers tres-modestes & tres-civils : j'en ay connu qui avoient toutes les qualitez qu'on peut ſouhaiter ;

206 *Le parfait Courtisan*

mais vous m'avouerez qu'il en est de peu discrets, & qu'à cet égard l'humeur sérieuse des Espagnols a beaucoup plus de convenance avec la nôtre, que l'inquiète & turbulente des François, qui leur étant naturelle, ne laisse pas d'avoir de l'agrément.

De-là vient que quelques Italiens s'efforcent de les imiter ; mais toute leur étude consiste à branler la tête en parlant, à faire des reverences de travers & de mauvaise grace, & à marcher si vite par la ville, que leurs laquais ne peuvent les suivre : ils se persuadent que de cette sorte ils paroissent François, & qu'ils ont cet air libre qui ne s'acquiert guère des étrangers, si ce n'est ceux qui ont été élevez en France.

Il y en a qui se picquent de parler diverses langues ; cette inclination n'est que bienfaisante à nôtre Courtisan, sur tout pour l'Espagnole & la Françoisise ; parce qu'elles ont beaucoup de rapport avec la nôtre, & que les Rois de France & d'Espagne étant puissans dans la guerre, & magnifiques dans la paix, les Gentilshommes de leurs Cours viennent souvent visiter les nôtres, &

Il est nécessaire que nous sçachions  
converser avec eux.

Il seroit inutile d'avertir le Courti-  
fan de se précautionner contre de cer-  
tains défauts ; parce qu'il n'est point  
d'honnête homme, qui ne soit cho-  
qué de leur nom seul, je veux dire  
qu'il ne doit point faire profession d'être  
grand mangeur & bûveur, ny de sui-  
vre d'autres mauvaises coûtures, qui  
ne seroient pas même pardonnables à un  
Gentilhomme campagnard.

Je souhaiterois que nôtre Courti-  
fan possedât si parfaitement les quali-  
tez que nous luy destinons ; que les  
exercices plus difficiles luy parussent fa-  
ciles ; que chacun eût de l'admiration  
pour luy, & qu'il n'en eût pour per-  
sonne, sans tomber néanmoins dans  
l'orgueil de quelques-uns, qui ne loient  
jamais aucune action des autres, par-  
ce qu'ils présument les pouvoir faire  
beaucoup mieux. Il doit fuir ces ma-  
nieres odieuses, & loier avec bien-  
veillance les vertueuses actions d'autrui.

Mais comme on trouve rarement  
des hommes parfaits & aecomplis, ce-  
luy qui reconnoît en soy des défauts,  
ne doit pas perdre l'esperance d'y par-

venir, du moins à quelque degré de bonté, encore bien qu'il ne puisse arriver au suprême.

Car il en est de même que de tous les arts, lesquels comprennent plusieurs rangs honorables, oûtre le premier : & il arrive rarement que la personne qui aspire au plus haut, ne passe pas le milieu.

Puis donc, que sans comprendre les Armes, le Courtisan excelle en d'autres parties, il est de son habileté de sçavoir s'en faire honneur, en engageant agréablement les personnes à voir & oïir les choses où il a des avantages qui le distinguent des autres.

Dans toutes les actions d'éclat, qu'il ne s'y expose jamais, s'il est possible, qu'il n'y soit préparé, sans néanmoins qu'on s'aperçoive de cette précaution.

Mais dans les choses où il sçait n'avoir qu'une mediocre capacité, qu'il ménage sa réputation, d'une manière néanmoins qui laisse l'opinion dans les esprits qu'il en sçait plus qu'il ne fait paroître.

Quant à celles qu'il ignore entièrement, loin de se vanter de les sçavoir, je veux qu'il avouë qu'il n'y comprend

quoy que ce soit.

Le Philosophe Nicoletto n'étoit pas si sincère, dit alors Calmette, parce qu'encore qu'il sçut aussi peu les loix, que l'art de voler, un Podestat de Padouë l'ayant prié de faire une leçon de Droit, il l'entreprit sans s'excuser, disant après Socrates, qu'il est indigne d'un Philosophe d'avouer qu'il ignore quelque chose.

Je n'impose point d'obligation au Courtisan, répliqua Frégosse, de publier son ignorance. Je blâme même ceux qui se rendent de mauvais offices, & qui racontent volontiers de certaines aventures de leur vie, qui portent avec elles quelques marques de deshonneur.

Nous avons tous connu un Cavalier qui n'entendoit jamais parler de la bataille de Fornoue, qu'il ne racontât de quelle manière, l'épouvante l'ayant saisi, il avoit pris la fuite; comme si dans une journée si célèbre où il s'étoit trouvé, rien ne luy avoit paru plus digne de remarque, que dans une fameuse joute, dont il étoit un des tenans, il s'étoit laissé tomber de son cheval; enfin il paroïsoit chercher avec plaisir l'occasion d'informer le public, qu'une

nuit allant pour rendre visite à une Dame qui l'avoit invité chez elle, il y avoit été reçu par une salve de coups de bâtons.

Je ne veux pas que le Courtisan publie ainsi ses sottises. Mais qu'il évite un autre reproche que meritent aujourd'huy un nombre infiny de personnes, qui par je ne sçay quelle dépravation de jugement, présument de faire ce qu'elles ne sçavent pas.

Comme un excellent Musicien que je connois, qui méprisant la musique, s'est mis en tête de composer des vers, en quoy il s'imagine de s'être rendu un habile-homme; mais il ne s'apperçoit pas qu'on se rit de luy, & qu'on dit qu'il n'est maintenant ny Musicien ny Poëte.

De même un Peintre ayant négligé son art auquel il excelloit, est devenu un Philosophe extravagant, qui s'en-tête de telles chimères, qu'il ne luy seroit pas possible de les exprimer par la peinture, quelque habile qu'il y soit.

Il se trouve une infinité de ces visionnaires, aussi-bien que de ceux, qui possédant parfaitement une science, font profession particulière d'une autre qu'ils n'ignorent pas absolument, &

veulent même par-là inspirer la créance qu'ils y sont plus habiles que dans la leur propre.

Je tiens que c'est-là un artifice pour se faire valoir, & il ne me déplairoit pas s'il étoit accompagné de bon sens, ce qui est tres-rare.

Je n'estime pas que ce soit un simple artifice, répondit Palavicin, mais une véritable tromperie, que je doute qui puisse jamais convenir à celui qui veut passer pour homme de probité.

Je la crois plutôt, dit Frégosse, une adresse pour faire valoir les actions qu'une tromperie; que si toutes-fois vous voulez que ce soit une imposture, elle me paroît excusable.

Car il s'ensuivroit, selon votre maxime, que de deux Cavaliers qui combattent, celui qui desarme son adversaire, le trompe; d'autant qu'il ne le fait que parce qu'il combat avec plus d'art & de méthode.

Enfin une pareille imposture, si vous voulez l'appeller de ce nom, ne me semble pas seulement pardonnable, mais je trouve qu'il convient assés à un homme qui sçait qu'il excelle en une chose, d'user d'un peu d'adresse pour

faire paroître son habileté , aussi bien que pour cacher ses défauts.

Vous vous souvenez que le Roy Ferdinand , qui sçavoit qu'il avoit la taille belle , prenoit souvent adroitement l'occasion de paroître en pourpoint ; & qu'au contraire ses mains étant mal faites , il n'ôtoit presque jamais ses gands.

On sçait que Jules Cesar avoit coûtume de porter une couronne de laurier sur sa tête , parce qu'il étoit chauve : mais à l'égard de ces choses , il faut craindre de passer au de-là de certaines limites de bienséance ; car souvent en voulant éviter un défaut , on tombe dans un plus grand.

Aussi il y a un milieu entre deux extrémités , qu'un homme sage doit suivre constamment dans toute sa conduite.

Ainsi il faut que nôtre Courtisan soit circonspect dans tous ses discours , afin de ne passer pas les bornes de la vray-semblance , & de ne dire pas des choses suspectes de mensonges , comme font quelques-uns , qui veulent faire passer tout ce qu'ils disent pour des prodiges , & qui prétendent d'autorité

qu'on doit croire toutes choses sur leur parole, même les plus incroyables.

C'est ainsi qu'il y en a qui, après une confiance seulement de deux jours avec quelqu'un, luy jurent qu'ils n'aiment personne tant que luy, qu'ils mourroient pour son service, & lorsqu'ils se séparent, ils font semblant de pleurer, & d'en avoir la parole interdite de douleur : ainsi pour acquérir la réputation de bons amis, ils s'acquièrent celle de hableur.

Mais parce qu'il me seroit impossible de marquer icy tous les défauts qui se peuvent commettre dans les conversations, tout ce que je souhaite davantage du Courtisan sur ce sujet, c'est qu'il ait égard à proportionner les matières dont il veut parler, au sexe & à la qualité des personnes qu'il entretiendra, & qu'il sçache d'un air agréable divertir leur esprit, & leur inspirer la joye.

Madame Emilie me donnera sans doute à present la permission de me taire, & si elle me la refuse, je seray convaincu que je ne suis pas l'excellent Courtisan dont j'ay parlé : car s'il est nécessaire qu'il ne manque jamais

de matiere pour les conversations , j'a-  
vouë que mon fond s'en trouve épuisé.

Seigneur Frégosse , dît alors Mon-  
sieur le Préfet en riant , ne vous per-  
suadez pas qu'aucun de nous croie sur  
vôtre parole , qu'il vous manque au-  
cune partie d'un Courtisan accompli :  
loin donc d'affecter cette excuse frivo-  
le , convenez que rien que la paresse  
seule ne vous fait souhaiter le repos.

Ainsi afin que nôtre entretien ait  
toute sa perfection , joignez-y , s'il vous  
plaît l'art des plaisanteries , & nous en-  
seignez cette maniere de converser , qui  
inspire agréablement le ris & la joye ;  
parce qu'elle me paroît convenir tres-  
bien au Courtisan.

Monseigneur , répondit Frégosse ;  
les plaisanteries sont un don de la na-  
ture plutôt que de l'art : nous voyons  
néanmoins des nations qui ont un ge-  
nie plus tourné à ces choses les unes  
que les autres.

Les Toscans sont de ce nombre ;  
parce qu'ils ont beaucoup de vivacité.  
Les Espagnols semblent aussi avoir assez  
ce caractère d'esprit , quoy que de tou-  
tes nations il s'en trouve , qui par in-  
tempérance de langue passent les limites,

& disent des extravagances sans égard aux personnes, aux lieux, au temps & à la gravité qu'ils sont obligez d'observer.

Vous disconvenez, dit le Seigneur Préfet, que les plaisanteries comprennent aucun art, & néanmoins quand vous blâmez ceux qui s'oublent de la gravité de leur âge, & de la bienséance de leur rang, & qui n'ont point égard au temps, ny de respect pour les personnes, vous prouvez qu'on y peut observer quelque méthode.

Ces règles, repartit Frégosse, sont générales pour toutes choses, & quand je dis qu'il n'est point d'art dans les plaisanteries, c'est parce que je n'en connois que de deux sortes, dont l'une comprend les discours d'un long récit.

Par exemple, il se trouve des hommes, qui s'énoncent si agréablement, & qui expriment si naturellement une histoire même de gestes & de paroles, qu'ils semblent la représenter vivante à nos yeux, & nous la font presque toucher au doigt.

L'autre sorte de plaisanterie consiste en ce qu'on appelle traits ou pointes d'esprit, qui s'expriment en des termes

propres au sujet , & fort significatifs , comme il s'en dit souvent entre nous. Les anciens les appelloient bons mots ; maintenant quelques-uns les nomment rencontres subtiles.

Dans la premiere sorte il n'est besoin d'aucun art ; parce que la nature même forme les hommes avec le talent de raconter plaisamment , & leur donne l'air du visage , les gestes , la voix & les termes propres , pour bien imiter.

Dans la seconde l'art ne peut non plus y avoir lieu , puisque les paroles qui en font la délicatesse se doivent proposer avec une promptitude , qui ne donne aucun sujet de croire qu'on y a pensé auparavant , parce que , si on y remarquoit de l'étude , elles perdroient tout leur agrément.

Bembe prenant la parole en cét endroit , dit. Le Seigneur Préfet ne conteste pas que la nature & le genie n'ayent la premiere part dans l'invention : mais il est certain que l'esprit conçoit confusément des pensées bonnes & mauvaises à proportion de sa capacité dont le jugement ensuite doit faire le choix , & l'art les polir.

Sans

Sans nous attacher donc à ce qui concerne l'esprit , déclarez - nous , s'il vous plaît , ce qui consiste dans le jugement & dans l'art , & quelles plaisanteries & bons mots conviennent au Courtisan , le temps , la manière & les autres circonstances d'en user ; car c'est ce que le Seigneur Préfet attend de vous.

Je ne connois aucun dans la compagnie , répondit Frégosse , dont je ne m'estime inférieur , principalement dans l'art de plaisanter , si ce n'est peut-être que les sottises qui donnent plus à rire que les plus beaux traits d'esprit , ne soient prises aussi pour des plaisanteries , & en même temps se tournant vers Canosse & Bibienne , il ajouta : voilà les maîtres de cet art , & si j'ay obligation d'en parler , il faut auparavant que j'apprenne d'eux ce que je dois dire.

Il me semble , repartit le Comte , que vous commencez dé-jà d'user fort finement d'un art que vous feignez ignorer , que vous voulez faire rire la compagnie aux dépens du Seigneur de Bibienne & de moy : si vous vous trouvez fatigué , demandez grace à Madame

la Duchesse, & la suppliez de différer le reste du discours à demain, plutôt que de vouloir vous en dispenser par cet artifice.

Frégosse commençoit à répondre, quand Madame Emilie l'interrompant soudain dît : Messieurs il n'est pas de nôtre ordonnance que la dispute finisse par vos loüanges : il suffit que vôtre capacité soit connue ; mais parce que, Seigneur Comte, vous m'imputiez hier au soir que je partageois inégalement les peines, nous jugeons à propos que le Seigneur Frégosse se repose un peu, & qu'on ordonne au Seigneur de Bibienne de parler : car outre que nous sçavons qu'il est tres-plaisant dans la conversation, nous nous souvenons qu'il nous a promis autrefois un traité sur cette matière : y étant donc sans doute bien préparé, il nous doit parfaitement satisfaire, & lorsqu'il aura finy ses plaisanteries, le Seigneur Frégosse pourra reprendre la suite de son Courtisan.

Madame, dît Frégosse, je doute s'il me reste encore quelque chose à dire : mais au moins je vais, à l'imitation du voyageur qui se rafraichit à midy, me

reposer au son des paroles du Seigneur de Bibienne, de même qu'au doux murmure d'un ruisseau, & à l'ombre d'un bal arbre, & lorsque j'auray repris haleine, je pourray achever ma course.

Si je vous découvre ma tête, repliqua Bibienne en riant, vous verrez quel ombre vous pouvez esperer des feuilles de mon arbre.

Quant au murmure de cette source, peut-être pourrez-vous bien en effet vous en appercevoir; parce que je fus autres-fois métamorphosé en fontaine, non par aucune des anciennes Divinités, mais par nôtre *Fra Mariano*, & depuis l'eau ne m'a point manqué.

Un chacun se prît à rire au souvenir de cette aventure qui étoit arrivée à Rome en la présence de Monseigneur Galeotte Cardinal du titre de saint Pierre aux liens.

Seigneur de Bibienne, dît alors Madame Emilie, n'entreprenez pas de nous faire rire maintenant par vos plaisanteries, mais enseignez-nous comment nous devons en user, & toutes les circonstances qui concernent cette matière, & ne perdez pas davantage de temps.

Il est dé-jà fort tard , repliqua Bibienne , & mon discours des plaisanteries ne pouvant être que long , & peut-être ennuyeux , je crois qu'il seroit bon de le differer jusques à demain.

Plusieurs de la compagnie luy répondirent qu'il ne seroit de long - temps l'heure qu'on avoit accoûtumé de finir la conversation.

Bibienne ne pouvant donc plus s'en défendre , se tourna vers Madame la Duchesse & Madame Emilie , & dit : Ne vous persuadez pas , Mesdames, que mon excuse procede de paresse : mais comme je suis surpris de l'audace de ceux qui osent jouïer de la viole , & chanter en la présence de *Ja. como Sansecondo.*

Aussi j'estime que c'est une témérité à moy d'entreprendre de parler des plaisanteries devant des auditeurs si habiles : néanmoins pour ne donner occasion à aucun de se dispenser d'obeir, je vais dire ma pensée sur tout ce qui peut exciter le ris , qu'on convient être si naturel à l'homme , que pour donner la définition de son espece , on dit qu'il est un animal risible : en effet le ris est la marque la plus veritable de

la joye de leur esprit & de leur-cœur, lesquels trouvent des attraits merveilleux dans le plaisir, le repos & le divertissement.

Ce fut aussi pour satisfaire l'un & l'autre, & pour acquérir la bienveillance des peuples par ces endroits, que les anciens inventèrent des Fêtes publiques & de toutes sortes de spectacles: en effet ils y réussirent si avantageusement, que la memoire de ceux qui mirent ces divertissemens en usage, nous est encore à present en vénération.

Les principaux de ce nombre sont les premiers Rois, les Romains & les Athéniens, qui faisoient représenter dans de superbes Amphitheatres des courses de chevaux & de chariots, des combats d'hommes & d'animaux, des tragedies & des moresques, dont les Philosophes les plus sévères pouvoient aussi jouir.

Donc tout ce qui nous provoque à rire réjouit nôtre esprit, nous donne de la joye & du plaisir, & charme si agréablement nôtre liberté, que nous oublions les déplaisirs qui accompagnent nôtre vie. Voilà pourquoy il plaît extrêmement à tous les hommes, & celuy

qui sçait l'exciter de bonne grace , mérite qu'on l'estime.

Mais je laisseray disputer à Démocrite ce que c'est que le ris , & d'où il tire son principe ; de quelle sorte il occupe quelques-fois si absolument nos veines , nôtre bouche & nos flancs , qu'il semble nous vouloir suffoquer , quelque résistance que nous y apportions , quoy que je doute si ce Philosophe pourroit nous en donner la définition.

Or tout ce que nous appeillons ridicule , naît d'une certaine difformité ; parce qu'on ne rit que des choses qui disconviennent entr'elles , & qui ont même une méseance apparente , mais non effective : voilà la seule maniere que je puis m'expliquer sur cette matiere.

Mais avant que d'apprendre au Courtisan de quelle sorte il doit s'y prendre , pour faire rire son Prince , & jusques à quels termes , il sera averty qu'il n'est pas toujours de la bienséance , qu'il fasse rire , bien moins encore de la maniere que le font les foux & les bouffons : car quoy que ces sortes de gens se trouvent souvent dans les Cours , ils ne méritent pas d'être appellez Courtisans.

Il se souviendra aussi qu'il y a des mesures qu'il doit garder : par exemple, on n'excite point à rire, en railant d'un malheureux, non plus que d'un scélérat ; car les méchants méritent d'autres châtimens que des railleries, & nôtre esprit ne trouve rien qui le provoque à rire dans les misérables, à moins qu'ils n'eussent de l'orgueil & de la préemption.

Il faut donc qu'il se borne aux défauts des personnes qui ne sont pas si misérables, qu'elles soient dignes de compassion, ny si méchantes, qu'elles méritent les derniers supplices, ny aussi si puissantes, que leur ressentiment porte un grand préjudice.

On remarquera que des pensées qui font rire, il en naît des sentences graves pour louer ou pour blâmer quelqu'un, & par les mêmes paroles : par exemple, pour louer un homme libéral, & qui n'a rien qui ne soit à ses amis, on dit ordinairement, ce qu'il a n'est pas à luy. Et au contraire pour en blâmer un, dont on sçait que le bien est mal acquis, on peut dire, ce qu'il a n'est pas à luy : aussi pour louer une Dame, on use de ces termes, c'est

une femme de beaucoup ( sous-entendant ) de vertu ; & pour la blâmer , on dit , elle est femme de beaucoup ( sçavoir ) du public.

Il arrive aussi qu'on en tire des sentences toutes différentes : c'est ainsi que dernièrement trois Cavaliers entendant la Messe dans une Eglise proche d'une Damoiselle , un pauvre se presenta devant elle , & luy demanda l'aumône d'un ton de voix pitoyable , sans qu'elle en parût touchée , luy faisant signe seulement de la main que Dieu luy fût en ayde , & demeura dans une posture modeste , comme toute unie à Dieu.

Alors l'un des trois Cavaliers , qui étoit serviteur de cette fille , se tournant vers les deux autres , dît. Jugez , Messieurs , ce que je puis esperer de Mademoiselle , cruelle au point que vous la voyez : car non seulement elle ne veut point donner l'aumône à ce miserable qui la demande si instamment , mais elle ne veut pas même l'éconduire , tant elle se plaît de voir languir à ses pieds les malheureux mêmes qu'elle fait , qui en vain luy demandent misericorde.

Cela n'est pas une cruauté , répondit le second , mais c'est un avertisse-

inent tacite qu'elle vous donne , qui vous doit faire comprendre qu'elle n'accorde jamais ce qu'on luy demande avec importunité.

Non , repartit le troisiéme , c'est pour l'avertir , qu'encore qu'elle ne donne pas ce que l'on fouhaite , elle est néanmoins bien aise d'en être priée.

Vous voyez qu'il procede trois choses differentes du dédain que cette Dameselle a fait paroître , un blâme sévère , une louüange modeste , & une raillerie picquante.

Pour parler donc des plaisanteries qui conviennent à nôtre sujet , j'en trouve de trois sortes , bien que le Seigneur Frégosse n'ait fait mention que de deux , sçavoir une agréable narration d'un fait , & une pensée ingenieuse qui s'exprime en peu de paroles.

A ces deux-là nous en ajoûterons une troisiéme , que nous apellerons tromperie , & dans laquelle on peut faire entrer les deux précédentes.

Quant à la premiere sorte de plaisanterie , il semble qu'alors un homme raconte une histoire. Pour vous en donner un exemple , le même jour que mourut Alexandre VI. & que Pie III.

fut créé , Antoine Agnel s'entretenant en une salle du Palais d'Urbain à Rome avec quelques-uns de ses amis sur la mort de l'un & l'exaltation de l'autre, & faisant la-dessus divers raisonnemens, enfin il dît.

Messieurs , vous sçavez qu'au temps de Catulle les portes parlerent sans avoir des langues & entendirent sans oreilles, & sçûrent découvrir les adultères secrets.

Quoy donc que les hommes n'ayent peut-être pas aujourd'huy le mérite qu'ils avoient alors , il se peut faire que nos portes , dont plusieurs sont de marbres anciens, ont encore la même vertu , & pour moy je pense que ces deux icy pourroient bien éclaircir nos doutes si nous voulions les consulter.

Là-dessus Agnel s'avançant , leva les yeux vers l'une des deux portes de la salle , & s'étant arrêté il monstra du doigt à la compagnie l'inscription de dessus , qui étoit le nom du Pape Alexandre , & à la fin il y avoit un V. & un I. qui signifioit six , & il dît

Vous voyez que cette porte parle , & dit , Alexandre VI. ce qui veut signifier qu'il se fît Pape par la force

dont il se servit, & de laquelle il usa depuis, beaucoup plus que de raison.

Voyons si nous pourrons apprendre de cette autre quelque chose du nouveau Pape, & s'étant retourné à la seconde porte, il fit remarquer son inscription qui étoit d'une N. de deux P. P. & d'un V. & qui signifioit Nicolas Pape cinquième, & la-dessus il s'écria.

Ah les méchantes nouvelles ! remarquez que cette porte dit, *Nihil Papa valet*, le Pape ne vaut rien.

Cette sorte de plaisanterie a de l'élegance & convient à un homme de Cour, à qui il sera même permis d'orner la vérité par un peu d'amplification.

Mais tout le succès consiste dans la grace de s'exprimer de gestes & de paroles, ce qui seul est capable de donner un tel agrément aux sujets qui en ont le moins d'eux-mêmes, qu'ils deviendront très divertissans ; enfin encore qu'il y ait une certaine force dans la vive voix qui soit comme l'ame des récits, l'efficace ne laisse pas néanmoins de paroître dans les écrits.

En effet à qui ne prend-il point envie de rire quand il lit la huitième jour-

née du *Décameron* de Bocace , où l'Autheur décrit si agreablement comme le Prêtre de Varlonge s'efforçoit de bien chanter un *Kyrie* & un *Sanctus* quand il sçavoit que la belle couleur étoit dans l'Eglise.

On trouve encore de plaisantes descriptions dans les nouvelles de Calandrin , & dans plusieurs autres Autheurs.

Quant à ceux qui font rire en imitant ou contrefaisant les personnes , je ne vois aucun y réussir plus excellemment que nôtre amy de Barry.

Cette louïange ne seroit pas médiocre si elle étoit veritable , repartit Barry , parce que je ferois mes efforts pour imiter le bien plutôt que le mal , & si je pouvois réussir à ressembler à une personne que je connois , je m'estimerois un des plus heureux hommes du monde , mais j'appréhende que je ne puisse copier que les choses qui font rire , qui ne consistent , selon vous , que dans les défauts.

Vous sçavez , répondit Bibienne , que pour réussir en imitant , il est nécessaire d'avoir de l'esprit ; car oûtre l'art d'ajuster l'air de son visage à ses contenance ,

contenances, & de donner un tour à ses paroles, il faut avoir plusieurs égards, & sur tout de ne s'abaisser pas à une maniere bouffonne, non plus que de sortir des limites que la bienséance prescrit; & c'est ce que vous sçavez observer.

Mais quelque naturelle que l'imitation soit au Courtisan, il n'en usera que rarement & en secret, & gardera toujours la décence, à quoy un Gentilhomme est obligé; ainsi il ne proferera point de paroles deshonnêtes, il ne fera point d'actions mesléantes, point de grimaces de visage, ny de contorsions de corps.

Que dans ses railleries il n'use point d'un stile trop picquant, principalement sur les difformitez du corps: car encore qu'on ait en ces imperfections une belle matiere de divertissement, on doit la ménager avec discrétion; si au contraire on en use avec trop d'aigreur, c'est le propre non seulement d'un bouffon, mais d'un ennemy.

Quant aux autres manieres de plaisanteries, elles peuvent être comprises dans le récit, ou lorsqu'on sçait raconter avec grace quelque aventure extra-

vagante , des sottises de simplicité , des affectations extrêmes , quelque conte bien inventé , ou une impertinence telle que le Seigneur de Gonzague nous en recita une , il y a peu de temps.

Un jour , dît-il , que j'étois avec le Podestat de la Ville , il vint un payfan rendre sa plainte , de ce qu'on luy avoit dérobé un asne , & là-dessus exagérant sa pauvreté & le préjudice qu'il recevoit de ce vol , il ajoûta.

Monsieur , si vous aviez vû mon asne , vous seriez convaincu que j'ay beaucoup de sujet de me plaindre ; car quand il avoit son bas dessus le dos ; il ressembloit naïvement à Tullio.

Le Seigneur de Gonzague dit avoir connu un ancien domestique d'Hercules Duc de Ferrare , qui ayant deux petits fils , il les offrit à son Maître pour être ses Pages , il arriva néanmoins qu'ils moururent avant qu'ils fussent à son service ; le Duc aprenant leur mort , témoigna à leur pere qu'il prenoit part à son affliction , & luy dît qu'il en avoit beaucoup de déplaisir ; parce que les ayant vû seulement une fois , ils luy avoient paru de fort beaux & gentils garçons.

Monseigneur , repartit , le pere , ils vous auroient plû beaucoup davantage , si vous les aviez vûs depuis peu , car ils étoient devenus plus beaux & accomplis que je n'eusse osé esperer , & ils chantoient dé-jà ensemble comme deux éperviers.

Un de nos Docteurs voyant un criminel condamné à être foïetté à l'entour de la place , qui alloit aussi gravement que s'il se fût promené pour son divertissement , quoy que ses épau-les fussent toutes sanglantes , émû de compassion il luy cria : Marche vite pauvre homme , délivre-toy promptement de cette persecution.

A ces mots , ce drôle s'arrêta , & le regardant fièrement , luy dit : Hé bien , nôtre Maître , quand on vous foïettera vous marcherez à vôtre fantaisie , pour moy je veux à present marcher à la mienne.

Vous vous souvenez de la sottise de cet Abbé , qui se trouvant auprès du Duc Frédéric , lorsqu'il déliberoit sur ce qu'on devoit faire de toutes les terres qui avoient été tirées des fondemens de ce Palais , il dit.

Monseigneur , j'ay bien pensé où il

la faut mettre, vous n'avez qu'à commander qu'on creuse une fosse si profonde qu'elle y puisse tenir sans empêchement.

Monsieur l'Abbé, répondit le Duc en riant, où jugez-vous que nous puissions mettre la terre qui sortira de cette fosse; faites-la faire si grande, ajouta l'Abbé, que l'une & l'autre y entrent; ainsi quoy que le Duc luy répliquât, que plus la fosse seroit profonde, & plus on en tireroit de terre; jamais il ne put comprendre qu'une tres-grande fosse ne contint pas bien l'une & l'autre terre.

Que ne contez-vous, dit Bembe; l'impertinence de nôtre Commissaire Florentin, assiégé dans un Château par le Duc de Calabre. Vous sçavez qu'un jour quelques-uns de ses gens ayant été blessez par des balles empoisonnées tirées du camp, il manda en hâte à ce Duc, que s'il continuoit de luy faire une si cruelle guerre, il feroit aussi mettre de la medecine sur ses boulets.

Bibienne se prît à rire & dit. Seigneur Bembe, si vous ne vous contentez sur le sujet de nos Florentins, je diray toutes les sottises que j'ay vûës

& oüyes de vos Venitiens , & qui sont en grand nombre , principalement quand ils veulent faire le Cavalcadour.

Epargnez les Venitiens , repartit Bembe , & j'en supprimeray deux autres fort jolies des Florentins.

Elles doivent être plutôt des Siennois , dit Bibienne , parce qu'elles leur sont fort ordinaires. Ces jours passez un d'eux entendant lire dans le Conseil des Lettres patentes , dans lesquelles , pour éviter la fréquente répétition du nom de la personne , on ufoit de ce terme , *Il prelibato* , il dit au Greffier. Arrêtez vous un peu , & me dites si ce *prelibato* est amy de nôtre République.

Dans la suite de la longue guerre , reprit Bembe , que les Florentins firent aux payfans , lorsqu'ils opprimerent la liberté de cette petite République , les finances des assaillans se trouvèrent épuisées ; & comme on traitoit un jour dans le Conseil du moyen d'en recouvrer pour soutenir leur dépense extraordinaire , après plusieurs avis debatus , un Citoyen des plus anciens se leva enfin , & dit.

Messieurs , deux moyens me sont

venus dans la pensée , par lesquels nous pourrons assurément & avec facilité trouver des sommes considerables. L'un est que , comme nous n'avons point de receptes qui produisent davantage que la gabelle des onze portes de Florence , nous en faisons bâtir au plûtôt onze autres ; de cette sorte la ferme des entrées augmentera de la moitié.

L'autre moyen est d'ordonner qu'on ouvre à Pistoie & à Prato les secques, de la même maniere qu'à Florence , & que de jour & de nuit on fabrique sans discontinuation des ducats d'or.

Il fut beaucoup ry de l'ingenieur avis de ce bon citoyen , ensuite Madame Emilie prenant la parole dît. Souffrirez-vous , Seigneur de Bibienne , que le Seigneur Bembe se mocque ainsi des Florentins , sans vous en venger.

Madame , répondit Bibienne en riant , je luy pardonne l'injure qu'il m'a faite , en se mocquant des Florentins ; parce qu'il m'a d'ailleurs fort obligé , en obeissant à vos ordres , comme je souhaite de faire en toutes choses.

Un Bressan , dît Gonzague , s'étant trouvé cette année à Venise à la Fête

de l'Ascension, racontoit ensuite les belles choses qu'il y avoit vûës, & comment le Senat étoit sorty de la Ville avec pompe sur le Bucentore, pour épouser la mer, accompagné d'un grand cortège de Noblesse richement vêtue avec divers concerts de musique & symphonie d'instrumens.

Mais un de ses camarades luy ayant demandé lequel de ces concerts de musique luy avoit paru plus beau, il dit qu'ils étoient tous excellens, mais qu'il avoit été surpris de voir qu'un sonneur de trompette se mît à tout moment dans la bouche de la longueur de deux palmes de cet instrument: or jugez la ridicule pensée de cet homme, de s'être imaginé une pareille chose.

Les affectations médiocres, ajouta Bibienne, donnent du dégoût, mais celles qui passent extrêmement la juste proportion des choses, excitent à rire.

Celle que je vais dire est de cette nature. Une Damaoise paroisant fort triste dans une assemblée de divertissement, quelqu'un luy demanda quelle pensée la rendoit mélancolique, elle répondit d'un air sérieux: je pense à une chose qui a coutume de me donner

beaucoup d'ennuy toutes les fois que je m'en souviens , & que je ne puis bannir de mon cœur ; c'est que tous les corps devant ressusciter au jour du Jugement , & paroître nuds devant le tribunal de Jesus-Christ , je ne sçau-rois suporter le déplaisir que je souffre quand je pense qu'il faut que le mien y soit vû à découvert.

Vous sçavez tous combien les belles fictions, ou les mensonges bien inventez sont divertissans ; nôtre amy que voilà , qui ne nous en laisse point manquer , m'en raconta dernièrement une fort jolie.

Il en sera ce qu'on voudra , dit Medicis : Mais elle ne peut être plus jolie , ny plus fine que celle qu'un de nos Toscans Marchand Luquois assure être tres-cetaine.

Donnez-nous en le divertissement , ajouta Madame la Duchesse. Ce Négotiant , répondit Medicis , alla en Pologne , à dessein d'acheter des martes zibelines , pour les transporter en Italie , où il se promettoit de faire un grand gain : mais ne pouvant passer en personne dans la Moscovie , à cause qu'il y avoit guerre entre ces deux Etats,

il manda aux Marchands Moscovites de se rendre un jour choisi sur les frontières de Pologne avec leurs martres, où il leur promit aussi de se trouver.

A ce terme le Luquois étant arrivé à la rivière de Boristhene, il la trouva glacée, & apperçut sur l'autre bord les Marchands Moscovites, où ils s'étoient déjà avancés.

Mais quoy qu'ils se reconnussent les uns les autres à quelque signal qu'ils s'étoient donnez, ils n'osèrent néanmoins par une crainte commune aux deux partis s'approcher de plus près, & ils laissèrent la rivière entr'eux.

Les Moscovites parlèrent les premiers, & dirent à haute voix le prix qu'ils vouloient de leurs martres: mais le froid étoit si violent, qu'avant que les paroles parvinssent jusqu'au Luquois & ses Interpretes, elles geloient en l'air, & restoient à moitié chemin.

Les Polonnois qui jugeoient la glace assez forte, & qui sçavoient la coutume du pays, allumerent un grand feu au milieu de la riviere, comme au terme où arrivoit la voix avant qu'elle pût estre surprise du froid.

A cette chaleur les paroles qui étoient

238 *Le parfait Courtisan*  
demeurées glacées en l'air pendant une heure, commencèrent à se fondre, & à descendre en bas en murmurant, ainsi que la neige qui roule des montagnes au mois de May, après quoy elles furent tres-bien entendües.

Mais cömme les Moscovites demandoient une trop grande somme de leurs martres, un chacun s'en retourna chez soy, de même qu'il en étoit venu.

A la verité, dît Bibienne, le conte que je vais vous faire, n'est pas à fin que celuy-là, mais il est pourtant tres-agréable.

Comme nous parlions, il y a peu de temps, du nouveau monde que les Portugais ont découvert, & de toutes les choses curieuses qu'ils en apportent dans le Portugal, l'amy dont je vous ay parlé assëura qu'il avoit vü un singe d'une figure tres-differente de ceux que nous avons coütume de voir, & qui jouïoit parfaitement bien aux échecs.

Il dit qu'un jour le Gentilhomme qui l'avoit apporté, jouïant aux échecs avec son singe devant le Roy, cet animal usa de quelques tours tres-subtils, & pressa fort son maître, de sorte qu'il

luy donna enfin échec & mat : le Gentilhomme en étant picqué , comme le font d'ordinaire ceux qui perdent à ce jeu , prît son Roy qui étoit grand à la maniere de ceux dont se servent les Portugais , & en frappa le singe d'un grand coup sur la tête , qui alors sautant promptement à l'écart , & portant une main sur sa tête il se tourna vers le Roy en se plaignant , comme s'il eût voulu luy demander justice du tort qu'on luy faisoit.

Le Gentilhomme , pour avoir sa revanche , invita le singe à rejoier , qui après s'en être fait prier quelque temps , reprît son jeu , & reduisit son Maître aux termes de perdre la partie une seconde fois.

Ainsi le singe remarquant qu'il pouvoit encore luy donner échec & mat , & voulant se précautionner contre les coups , il mît finement la main droite sous le coude gauche de son Maître qui le tenoit appuyé par délicatesse sur un carreau de taffetas , & l'ayant promptement ôté , au même temps de sa main gauche il luy donna mat de pion , & de sa droite se couvrit la tête du carreau , comme d'un bouclier , & puis

il fit gaillardement un saut devant le Roy, comme une marque de sa victoire. Or considerez, je vous prie, si ce singe n'étoit pas prudent.

C'est peut-être celui-là même, dit Gonzague, qui étoit Docteur entre les singes, & d'une tres-grande autorité parmy eux, que la République des singes Indiens envoya en Portugal, pour acquerir de la renommée dans un pays étranger.

Un chacun se prit à rire, & Bibienne ajoûta : j'ay dit ce que j'avois prémédité sur les plaisanteries, qui comprennent une étendue de discours. Parlons maintenant de celles qui consistent en peu de paroles, & qui dans leur brièveté expriment une pensée vive.

Dans l'une & l'autre plaisanterie on doit éviter de ressembler aux bouffons & aux parasites ou écornifleurs, aussi bien qu'à ceux qui n'ont point d'autre industrie pour faire rire, que leurs propres impertinences. On se gardera aussi de paroître malin, & de ne dire des mots fins, à dessein d'offenser : car souvent de pareilles gens pour le seul peché de leur langue reçoivent avec justice la punition qu'ils meritent, sur tout leur corps.

Quant

Quant à cette seconde espece , les plus fines sont celles qui naissent de l'ambiguité , quoy que souvent moins risibles : mais on les estime par la subtilité de l'esprit qu'elles comprennent : en voicy un exemple.

Annibal Paleote ayant besoin d'un Maître , pour enseigner la Grammaire à ses enfans , l'amy qui luy en proposa un luy dît , après l'avoir vanté comme un homme d'esprit , qu'outre ses gages il vouloit une chambre garnie , & sur tout un lit pour dormir , parce qu'il n'en avoit point.

Annibal répondit aussi-tôt : il n'est pas possible que cet homme soit sçavant , s'il n'a un lit : l'ambiguité se trouve en ces termes Italiens , *se non ha letto* , qui signifient encore , s'il n'a lû.

Il y a une autre sorte d'ambiguité ou contre-sens , lorsqu'un homme dit une chose , & celuy qui répond tourne la pensée en un autre sens : mais parce qu'il y a une extrême diversité dans ces choses , il faut apporter beaucoup de consideration dans le choix des termes , afin de rejeter ceux qui ont trop d'aigreur. J'en vais citer qui sont de ce nombre.

Quelques jeunes hommes allèrent rendre visite à un de leurs amis , qui étoit borgne , & qui par civilité les invita de rester avec luy pour dîner : tous s'en excusèrent , à la reserve d'un qui dît. Pour moy je veux demeurer ; car je vois bien qu'il y a icy place pour un , & en disant cela il montra du doigt le creux de l'œil vuide.

Vous voyez que cette plaisanterie picque un homme , qui , loin d'avoir picqué l'auteur , luy a fait une honnêteté , elle offense de plus tous les borgnes , & a peu d'agrément , parce qu'elle paroît préméditée.

Elles ont plus de grace , quand un homme tourne les paroles qui ont été dites contre luy , contre l'auteur même. Ainsi un plaideur , à qui sa partie reprochoit en la presence du Juge qu'il abboyoit beaucoup : il répondit sur le champ , c'est parce que je vois un larron.

Galeote de Narny passant à cheval dans Sienne , s'arrêta dans une rue pour demander l'hôtellerie : un Siennois voyant son grand ventre qui avançoit sur l'arçon dît en riant : les autres portent leur bougettes derrière eux , mais

celuy-cy les porte devant : Galeote répondit à l'instant : c'est ainsi qu'on fait dans le pays des larrons.

Il y en a d'une autre nature, que nous appellons Bitchis, & elles consistent à changer, à augmenter ou à diminuer une syllabe d'un nom.

S'il plaît à Madame Emilie, elle se souviendra qu'on luy écrivit une lettre avec cette inscription : A Madame Emilie impie, ajoutant deux lettres à son nom.

Il est encore assez plaisant de tourner un vers, ou même plusieurs dans un autre sens, ou bien quelque Sentence vulgaire. Ainsi quelqu'un ayant demandé à un Gentilhomme qui avoit une femme de fort mauvaise humeur, comment il se portoit, il répondit : je vous le laisse à penser, puisque *furiarum maxima juxta me cubat*, j'ay une furie à mes côtez.

Hierome Donnat allant le Carême aux Stations de Rome avec plusieurs autres Gentilshommes, & rencontrant une troupe de jolies femmes Romaines, l'un d'eux récita ces vers d'Ovide.

*Quot caelum stellas,*

*Tot habet tua Roma puellas.*

244 *Le parfait Courtisan*

C'est à dire,  
Rome, vous nous montrez le jour au-  
tant de belles,  
Que le Ciel chaque nuit nous fait bril-  
ler d'étoilles.

Donnat ajoûta :

*Pascua quotque hados,  
Tot habet tua Roma cinados.*

C'est à dire,  
Autant que de chevreaux paissent en  
tes pâturages,  
Rome, tu nous produis de jeunes  
hommes peu sages.

Ce qu'il dît, en montrant une trou-  
pe de garçons, qui venoient de l'au-  
tre côté.

Il y en a qui interprètent les noms;  
& qui feignent des raisons pourquoy  
on les porte, ou bien pourquoy une  
chose se fait d'une telle manière. Le Pré-  
vôt de Lucque, qui, comme vous sça-  
vez, est fort plaisant, demanda, il y  
a quelque temps, l'Evêché de Caglia  
au Pape : Sa Sainteté, pour s'en dé-  
faire, luy fit cette réponse.

Ne sçavez-vous pas que *Caillar* en  
langue Espagnole veut dire se taire, &  
que vous êtes un grand causeur, &  
parce qu'il ne seroit pas raisonnable

qu'un Evêque ne pût jamais dire son titre, sans faire un mensonge, *Cailla*, taisez-vous.

Après que le Prévôt, sans se rebu-ter, eut plusieurs-fois réitéré sa demande au Saint Pere, il luy dît enfin : si vôtre Sainteté me donne cet Evêché, elle y trouvera aussi son avantage ; car je laisseray deux Offices à sa disposition.

Quels Offices, demanda le Pape : je luy laisseray, répondit le Prévôt, le grand Office, & celui de Nôtre-Dame.

A cette repartie le Pape, quoy que grave & sévère, ne pût s'empêcher de rire.

Un autre plaisant de Padouë disoit que ce fameux Romain Calurnio s'appelloit de ce nom ; parce qu'il chauffoit les fours.

Je demanday un jour à Phédre, pourquoy l'Eglise dans les prières qu'elle fait le Vendredy Saint, non seulement pour les Chretiens, mais aussi pour les Payens & pour les Juifs, il n'étoit pas fait mention des Cardinaux, comme il l'étoit des Evêques & d'autres Prélats. Il me répondit que les Cardi-

246 *Le parfait Courtisan*  
naux étoient compris dans l'Oraison,  
qui commence ainsi : *Oremus & pro*  
*Hereticis & Schismaticis.*

Le Comte de Canosse, pour rail-  
ler une Dame qui usoit d'un fard si  
luisant, qu'il se voyoit sur son visa-  
ge aussi bien que dans un miroir, il luy  
dît que, parce qu'il étoit laid, il eût  
voulu ne la point voir.

Vous vous souvenez de l'improm-  
ptu du Seigneur Préfet, quand Jean-  
Thomas Galeote témoignoit être sur-  
pris, qu'un homme demandât deux cens  
ducats d'un cheval : car Galeote ayant  
dit qu'il ne valloit rien, & qu'entr'au-  
tres vices il s'épouvantoit tellement au  
bruit des armes à feu, qu'il n'étoit pas  
possible de le retenir : le Seigneur Pré-  
fet voulant picquer celuy-là de lâche-  
té repartit. Si ce cheval fuit des com-  
bats, je m'étonne comme ce Cavalier  
n'en donne pas plus de mille écus.

Un jeune Alemand à Rome rencon-  
trant un soir Philippe Beroalde, dont  
il étoit un des disciples, luy dît par  
civilité : *Domine Magister, Deus des*  
*vobis bonum sero* : à quoy Beroalde ré-  
pondit incontinent, *tibi malum cito.*

Un Espagnol étant à table avec le

grand Capitaine Diégo Chignones , après qu'il eut mangé , il demanda à boire , disant , *vino , dio vino* : Diégo repartit à l'instant : *vino , y no lo conoscites* : il est venu , & vous ne l'avez pas connu ; c'étoit taxer cet Espagnol d'être Maran ou Juif.

Les expressions figurées , qui ont de la grace dans les discours sérieux , ont assez de convenance & d'agrément dans les plaisanteries.

De même les paroles transposées égayent beaucoup un discours , sur tout lorsque par cet artifice une chose se trouve opposée à une autre , qui est différente.

Ainsi un Gennois fort prodigue fut repris d'un usurier fort avare , qui luy dit : quand cesserez . vous de dissiper vôtre bien ; quand vous cesserez , repartit le Gennois , de dérober celuy des autres.

On tire du même principe des plaisanteries piquantes , des sentences pour louer ou pour blâmer quelqu'un.

Un Curé de village célébrant un Dimanche la grande Messe de Paroisse après qu'il eut annoncé au Prône les Fêtes de la semaine , il commença

la confession au nom du peuple , & dît. J'ay péché de pensées , de paroles & d'actions ; en nommant tous les péchez mortels ; alors un bon compagnon , pour railler le Curé , dît aux assistans.

Messieurs , je vous prens à témoins des crimes qu'il confesse avoir commis ; car je veux l'accuser à l'Evêque.

Sallazze de la Pedrade faisant compliment à une Dame sur sa beauté & ses autres perfections , elle luy répondit qu'elle ne meritoit pas ces louanges , parce qu'elle étoit dé-jà vieille.

Madame , repartit la Pedrade , la vieillesse dont vous vous plaignez , n'est qu'une ressemblance avec les Anges , qui sont les premieres & plus anciennes créatures que Dieu a fait.

Les métaphores bien appliquées sont assez plaisantes , sur tout si elles consistent en réponses.

Paila Strozzy banny de la ville de Florence y renvoya un jour un sien domestique pour quelque affaire , & en le congédiant il luy dît d'un ton menaçant : vous direz de ma part à Cosme de Medicis , que la poule couve.

L'envoyé s'acquita de sa commission,

& Cosme luy répondit sur le champ, vous direz de ma part à Strozzy, que les poules ne peuvent pas bien couver hors de leur nid.

Camille Porcare louïa de cette sorte agréablement Marc - Antoine Colonne. Ce Seigneur ayant appris que Camille dans une harangue publique luy avoit donné un rang fort honorable entre plusieurs grands Capitaines, dont il avoit fait l'éloge, & luy faisant là-dessus son compliment il luy dit : Seigneur Camille vous avez fait de vos amis ce que quelques Marchands font de leur argent : car quand ils ont de faux ducats, ils les mêlent parmy plusieurs bons, & les font passer de cette sorte.

Ainsi pour me faire honneur, valant peu comme je suis, vous m'avez placé dans la compagnie de tant de Seigneurs d'un grand merite, qu'en faveur de leur vertu je passeray peut-être pour bon.

Monsieur, répondit Camille, ceux qui falsifient les ducats ont coûtume de les dorer si proprement, qu'ils paroissent à tous beaucoup plus beaux que les bons mêmes : ainsi si on trouvoit

des Alchimistes qui falsifiaient les hommes, comme il y en a qui falsifient les ducats, il y auroit sujet de soupçonner que vous seriez faux; parce que vous êtes d'une matière beaucoup plus belle qu'aucun autre.

Voicy quelques exemples des sentences pour louer ou pour blâmer quelqu'un.

Gonzalve, surnommé le grand Capitaine, voyant tous les couverts de sa table occupez, & deux Officiers qui avoient tres-bien servy à la guerre, demeurez debout, il se leva & dît, laissons assieoir ces Messieurs pour dîner, car sans eux nous n'aurions pas de quoy manger.

Dom Diégo Garcie luy donnant conseil de s'ôter d'un lieu qui étoit fort exposé au Canon des ennemis, il reparut, Seigneur Garcie; puisque Dieu n'a point laissé de place dans vôtre cœur pour la peur, n'en veuillez point inspirer au mien.

Loüis XII. Roy de France fut à peine sur le Thrône, que quelques flatteurs l'avertirent que le temps étoit venu de châtier ses ennemis, qui l'avoient si cruellement outragé lorsqu'il

n'étoit que Duc d'Orleans , & il fit réponse qu'il étoit indigne d'un Roy de France de venger les injures d'un Duc d'Orleans.

Gein Othoman , Frere du Grand Seigneur étant prisonnier à Rome disoit , que la jouxte , de la manière qu'elle se fait en Italie , luy sembloit trop forte pour un jeu , mais trop foible pour représenter un vray combat.

Quelqu'un luy vantant le Roy Ferdinand le jeune , comme un Prince lesté & disposé de sa personne à courir , sauter & voltiger , il repartit qu'en Turquie les esclaves faisoient de pareils exercices ; mais que les personnes de qualité apprenoient dès l'enfance la liberalité.

L'Archevêque de Florence dît un jour au Cardinal Alexandrin , que les hommes ne possèdent que l'habit , le corps & l'ame : que l'habit luy est disputé par les Avocats & Procureurs , que le corps est tyrannisé par les Medecins , & l'ame par les Casuistes.

On pourroit ajouter , répondit Medicis , ce que disoit Nicoletto , qu'on ne trouve presque jamais de Medecin qui prenne Medecine , d'Avocat qui ait un

252 *Le parfait Courtisan*  
procés en son nom, ny de Théologie  
qui soit bon Chretien.

Quelques-uns, dît Bibienne font des comparaisons assez heureuses pour divertir, comme nôtre Pistoyen en fit une, écrivant à Seraphin en ces termes, je vous renvoye la malle qui vous ressemble; en effet si vous y faites réflexion, Seraphin avoit à peu près la figure d'une malle.

D'autres comparent des hommes & des femmes avec des chevaux, des chiens, des oyseaux & d'autres animaux; mais d'ordinaire ces comparaisons sont si froides, qu'au lieu de faire rire, elles glacent le sang.

La comparaison, dît Palavicin, que le Seigneur Jean de Gonzague fit d'Alexandre le Grand avec Alexandre son fils est fort naturelle.

Ce Seigneur étant en compagnie jouïoit à trois dez, & selon sa coutume il avoit dé-jà perdu beaucoup de ducats: son fils, quoy que fort jeune, qui ne jouë pas moins volontiers que son pere, le regardoit fort triste.

Le Comte de Pianelle, qui étoit spectateur avec plusieurs autres Gentilshommes, en étant touché dît, voyez, Monsieur,

Monfieur, combien le Seigneur Alexandre a de déplairir de vôtre perte, & qu'il attend impatiemment que vous gagniez, afin d'avoir quelque part au gain: tirez-le de cette peine, & avant que vous perdiez le refte, donnez-luy au moins quelques ducats, pour jouer avec les camarades.

Mon fils, repartit Gonzague, n'a pas des penfées fi baffes: mais comme il fçait qu'Alexandre le Grand en fon enfance apprenant que Philippes fon pere avoit gagné une grande bataille, & conquis un Royaume, il pleura, parce qu'il appréhendoit qu'il ne luy laiffât aucun Etat à conquêter; auffi Alexandre de Gonzague a prefque envie de pleurer, voyant que je perds, de crainte qu'il a que je ne luy laiffe plus rien à perdre.

On doit fur tout fe garder, ajoûta Bibienne, que les plaifanteries ne foient impies, & un honnête homme ne doit jamais fe picquer de paffer pour fin, ny vouloir être loüé d'une chofe qui mérite châtiment: car il n'appartient qu'à un profane de divertir, en perdant le refpect qu'il doit à Dieu & à la Religion.

Il y a des hommes d'un caractère impudent, qui ne gardent aucunes mesures de bien-séance & d'honnêteté en la présence des Dames, mais qui semblent mettre tout leur plaisir à faire souffrir leur pudeur par les plus fortes railleries.

Ainsi un Florentin & un Siennois s'étant trouvez cette année à Florence dans un festin avec plusieurs Dames comme ils sont la plûpart ennemis, le Siennois dît, pour railler le Florentin nous avons marié Sienne à l'Empereur & luy avons donné Florence pour dot. Il vouloit que la compagnie comprît que les Siennois traitoient de donner une grosse somme d'argent à l'Empereur, pour les prendre en sa protection.

Le Florentin repartit aussi-tôt : Sienne par conséquent sera *la prima cavalcata*, & ensuite la dot se plaidera au loisir.

La repartie fut ingénieuse, mais en la présence des Dames la rendit indécente.

Les femmes, dît Palavicin, n'ont pas toujours toute la répugnance que vous vous imaginez d'oüir quelques mots galands, & pour moy j'en ay entendu quelques unes s'en divertir au

agréablement que pas un homme  
Je ne parle que des femmes dont  
la vertu & l'honnêteté mérite d'être  
honorée & respectée de tous les hom-  
mes.

Vous auriez donc obligation, répliqua Palavicin, de nous donner une règle bien juste pour les distinguer ; parce qu'allés souvent, celles qui paroissent les plus sages, sont les plus libertines en secret.

Bibienne se prit à rire, & il ajoûta. Si le Seigneur de Medicis, qui est connu par tout pour le protecteur des Dames, n'étoit pas present, j'entreprendrois de vous répondre en leur faveur ; mais je ne veux pas luy faire ce tort.

En cet endroit Madame Emilie se soulevant, prit la parole & dit. Les femmes n'ont besoin d'aucun défenseur contre un accusateur de si peu d'autorité ; ainsi laissez au Seigneur Palavicin la méchante opinion qu'il a conçue des femmes, non sur aucun défaut qu'il ait remarqué en elles ; mais sur le ressentiment qu'il a, de n'en avoir jamais trouvé qui l'ayent daigné regarder : & vous, continuez votre discours des plaisanteries.

Madame , répondit Bibienne , où-  
tre les exemples que j'ay cité des diffé-  
rentes sortes de plaisanteries , il y en  
a qui sont pour accroître ou pour di-  
minuer des faits.

Ainsi Marie de Volterre , parlant  
d'un certain Prélat dît , qu'il se croyoit  
d'une taille si au dessus de l'ordinaire ,  
que quand il entroit dans l'Eglise de  
saint Pierre , il se baïssoit , de crainte  
de toucher de la tête à l'architrave de  
la porte.

Le Seigneur de Medicis dît aussi  
que l'un de ses valets , nommé Golpi-  
ne , étoit si maigre & extenué , qu'un  
jour en soufflant le feu , la fumée l'a-  
voit enlevé jusqu'au faite de la che-  
minée.

Augustin Benazzane assure qu'un  
usurier , n'ayant pas voulu vendre son  
bled pendant qu'il étoit cher , croyant  
qu'il encheriroit encore ; mais que le  
prix au contraire en étant diminué , il  
se pendit par désespoir à une solive du  
plancher de sa chambre , & qu'au bruit  
qu'il fit , son valet étant accouru , cou-  
pa promptement la corde & délivra son  
Maître de la mort ; mais que cet ava-  
re pour récompense , l'avoit obligé

de luy payer sa corde.

Laurent de Medicis parlant à un bouffon qui étoit d'une humeur froide à glacer : tu ne me ferois pas rire, luy dit-il, quand même tu me chatouillerois.

Un autre foux le trouvant un matin au lit fort tard luy en fit reproche, luy disant : j'ay dé-jà été au marché neuf & au vieux, & hors la porte de saint Galle, faire exercice à l'entour des murailles de la Ville, & diverses autres choses, & vous dormez encore : ce que j'ay révé pendant une heure, repartit Medicis, vaut mieux que ce que tu as fait en quatre.

Federic Marquis de Mantouë, Pere de Madame la Duchesse étant à table, l'un des Gentilshommes de sa compagnie mangea luy seul tout un potage, & après se mît à humer le bouillon du plat, en disant, Monseigneur, je vous demande pardon : vous pouvez, repartit le Marquis, demander pardon aux pourceaux, car à moy vous ne me faites aucune injure.

Nicolas Leonique dit d'un homme qui avoit à faux titre la reputation d'être liberal : remarquez la liberalité de son

homme, qui donne même le bien d'autrui.

On peut dire une chose, & en sous-entendre une autre toute opposée, comme d'appeller un nain, geant, ou un More blanc.

Il y a des plaisanteries qui tiennent de l'ironie, & parce qu'elles sont graves, elles semblent convenir aux grands hommes, soit dans les sujets gais, soit dans les sérieux. Aussi on dit que Caton le jeune, Scipion l'Africain & Socrates y étoient tres-habiles, comme de nôtre temps Alfonse premier Roy d'Aragon.

Un jour ce Prince, avant que de se laver les mains, pour se mettre à table, ôta plusieurs bagues qu'il portoit aux doigts, & les bailla au premier de ses Officiers qui se rencontra là, sans faire semblant de remarquer qui il étoit : cet homme même crut qu'en effet le Roy n'y avoit pas pris garde, & il se confirma dans cette pensée, voyant que non seulement des jours, mais des semaines & des mois se passoient, sans qu'il les demandât.

Croyant donc qu'il les eût tout-à-fait oubliées, il revint vers la fin de l'année.

&  
lo  
pe  
se  
C  
se

g

t

f

c

.

!

& se presenta un matin que le Roy vouloit laver pour dîner , & tendit la main pour prendre ses bagues ; alors le Roy se baissant un peu , luy dît à l'oreille. Contente-toy des premieres , celles-cy seront bonnes pour un autre.

Cette pensée est jolie . ingénieuse , grave & digne d'un Alexandre.

Il y a une maniere de dissimilitude tres-spirituelle , lorsqu'un homme dissimule de ne comprendre une chose qu'il conçoit tres-bien.

Federic Marquis de Mantouë se trouva pressé par un importun , qui se plaignoit que ses voisins luy prenoient les pigeons de son colombier aux lacets , & luy en presenta même un mort , qu'il portoit en sa main pendu à son lacet. A cette plainte le Marquis répondit qu'il y mettroit ordre : mais comme cet homme ne paroissoit point satisfait , & qu'il exageroit de plus en plus sa perte en luy montrant le pigeon , & disant : que vous semble , Monseigneur , qu'on doit faire de cela ?

Il me semble , dît enfin le Marquis , que ce pigeon ne doit point être enterré dans l'Eglise ; parce que s'étant pris luy-même au lacet , il est à croi-

260 *Le parfait Courtisan*  
re que ça été par desespoir.

Scipion Nafica fut un jour pour parler à Ennius, & l'appellant de la rue, une servante répondit par la fenêtre, qu'il n'étoit point au logis, bien que Scipion eût entendu Ennius même qui ordonnoit à sa servante de dire qu'il étoit fort.

Peu de temps après Ennius fut aussi pour voir Scipion, & commença pareillement à l'appeller de la rue : alors Scipion répondit à haute voix luy même qu'il n'étoit point au logis.

Comment, repartit Ennius, n'entens-je pas vôtre voix ? Vous êtes incivil, répondit Scipion : l'autre jour je crûs bien vôtre servante, quand elle me dît que vous n'étiez pas chez vous, & aujourd'huy vous ne voulez pas m'en croire moy même.

Alfonce Carille ayant fait quelque folie de jeunesse à la Cour d'Espagne, le Roy ordonna qu'on le mît en prison, où il coucha une nuit. Le lendemain comme il venoit au Palais faire sa Cour, il rencontra dans la salle plusieurs Cavaliers & Dames, qui se prirent à le railler, & Madame Bobadille entr'autres, qui luy dît.

Seigneur Alfonse, j'avois un extrême déplaisir de vôtre infortune, & j'appréhendois même que le Roy ne voulût vous faire pendre.

Madame, répondit Alfonse, j'aurois aussi beaucoup crains que ce malheur ne m'arrivât, sans que j'esperois que vous me demanderiez pour mary.

La repartie est ingénieuse : car c'est la coûtume en Espagne, de même que dans plusieurs autres états, que, si une femme publique demande pour mary un criminel qu'on mene au suplice, on luy donne la vie, pour l'épouser.

Il y a des pensées qui contiennent une pointe fort maligne, comme celle cy. Un mary faisant paroître une affliction extrême de la mort de sa femme, qui par desespoir s'étoit penduë à un figuier de son jardin, un autre mary & son voisin vint le trouver, & s'approchant de luy doucement luy dit bas à l'oreille.

Mon compere, vous me feriez un plaisir singulier, si vous vouliez me donner une branche de ce figuier, pour l'enter sur quelque arbre de mon jardin.

Caton rencontrant dans la ruë un payfan, qui portoit un coffre sur ses

épaules, & qui, après l'en avoir heurté, luy cria, garre: Caton repartit, porte encore quelque autre chose, qui puisse me blesser.

Ces jours passez deux Citoyens de Florence ennemis l'un de l'autre, comme il est assez ordinaire, l'un nommé Altonity, & l'autre Almanay, étans dans le Conseil, Altonity s'endormit: un autre Citoyen qui étoit assis tout proche, voulant se divertir l'éveilla brusquement, luy disant: n'entendez-vous pas la proposition d'Almanay; répondez, on demande vôtre avis. Alors Altonity se levant debout dît: Messieurs, je tiens le contraire de l'opinion d'Almanay.

Vous avez tort, répondit Almanay; car je n'ay encore rien dit: à quoy Altonity repartit soudain; le contraire de ce que vous direz.

Le Docteur Seraphin Medecin d'Urbain traita de la même sorte un paysan du Duché: cet homme avoit reçu un coup à un œil, qui le luy avoit crevé. Dans l'esperance de guerir il alla demander des remedes au Docteur, lequel, bien qu'il connût qu'il n'y avoit aucune apparence qu'il en dût guerir, il ne laissa pas, pour luy tirer quelque

argent des mains , comme le coup avoit  
tiré son œil de sa tête , de luy pro-  
mettre sa guerison.

Le pauvre payfan luy donnoit cha-  
que jour ce qu'il pouvoit gagner : mais  
voyant le peu d'effet de ses remedes ,  
il commença à se plaindre du Mede-  
cin , & à dire qu'il ne s'appercevoit  
d'aucun amendement , & qu'il ne voyoit  
non plus de son œil , que s'il n'en  
eût jamais eu.

Enfin le Docteur le voyant épuisé  
luy dît un jour : mon amy , il faut que  
tu prenne patience ; tu as perdu un œil ,  
il n'y a plus aucun remede , & Dieu  
veuille que tu ne perde pas encore l'autre.

A ces paroles le payfan se prît à  
pleurer , & à luy faire des reproches ,  
luy disant : ah ! nôtre maître , pourquoy  
m'avez vous ainsi assassiné & dérobé  
mon argent , je m'en plaindray à Mon-  
seigneur le Duc , & cela en criant de  
toute sa force.

Alors Seraphin , pour l'épouvanter ,  
prenant un ton terrible & menaçant ,  
luy dît : comment , vilain traître , tu  
voudrois donc avoir deux yeux , com-  
me les Citoyens & gens de bien : ôte-  
toy de devant moy , & que je ne te

266 *Le parfait Courtisan*  
voye de ta vie. Ces paroles interdîrent  
de telle sorte ce malheureux, qu'il se  
retira sans bruit, croyant que c'étoit  
luy qui avoit tort.

Raphaël de Païssi voyant une lettre  
du Commandeur de Messine écrite à  
une de ses amies avec cette inscription,  
Cette lettre soit donnée à la person-  
ne qui cause ma peine, cette lettre,  
dît Raphaël, s'adresse assurément à  
Paul Tholosa.

Il fut beaucoup ry de cette inter-  
prétation, parce que personne n'igno-  
roit que Tholosa avoit prêté au Com-  
mandeur dix mille écus, qu'on sçavoit  
qu'il n'avoit pas le moyen de luy ren-  
dre, parce que c'étoit un grand dissipa-  
teur.

Le Seigneur Préfet entendant par-  
ler d'un Capitaine qui avoit servy sous  
luy, mais avec le malheur d'avoir pres-  
que toujourns été battu, & lequel par  
hazard avoit alors pris une place : ce-  
luy qui en portoit la nouvelle dît,  
qu'en y faisant son entrée, il étoit cou-  
vert d'une riche cotte d'armes de ve-  
lours cramoisy, qu'il portoit ordinaire-  
ment après ses victoires, le Seigneur Pré-  
fet repartit : elle doit être toute neuve.

Alphonse

Alphonse premier Roy d'Arragon donna à un de ses Officiers, armes, chevaux & habillemens ; parce qu'il luy dît que la nuit précédente il avoit rêvé que Sa Majesté luy faisoit ce present. Peu de temps après, le même Officier luy vint dire qu'il avoit encore rêvé cette nuit, qu'il luy donnoit un nombre considérable de Florins : alors le Roy répondit : ne croyez pas dorenavant aux songes, parce qu'ils ne sont pas veritables.

L'Evêque de Cervie, pour éprouver la bonne volonté du Pape envers luy, luy dît un jour, Saint Pere, on fait courir le bruit dans toute la Ville & le Palais, que vôtre Sainteté m'a fait Gouverneur de Rome.

Laissez les dire, répondit le Pape : ce sont de méchants marauts, & ne soyez point en doute, car vous trouverez qu'il n'en est rien.

On observera que dans chaque sorte de plaisanterie le point consiste à sçavoir tromper l'opinion des gens, & à répondre dans un autre sens qu'ils ne conçoivent, & que si elles excitent à rire, c'est par des effets divers : ce qui oblige à se rendre conforme aux dispo-

sitions des cœurs : car enfin les jeux augmentent la tristesse des personnes affligées ; & il se trouve des maladies qui empirent par l'application des remèdes.

On en doit user avec modération ; parce qu'il seroit ridicule de faire tout un jour le personnage d'un plaisant , comme de certains indiscrets , qui croient être en droit de picquer indifféremment les gens , & qui , pour avoir le plaisir de dire un bon mot , ne font point scrupule de blesser la réputation d'une honnête femme. On pourroit traiter cette inconsidération, d'insolence punissable ; parce que les femmes sont du rang des personnes qu'on doit épargner, la faiblesse de leur sexe ne leur permettant pas l'usage d'aucunes armes pour leur défense.

Mais vous , Seigneur Frégosse , qui pensiez jouir d'un doux repos à l'ombre d'un arbre verd & touffu pendant mon récit , vous en êtes sans doute au repentir , & vous vous croyez , je m'assure arrivé à l'ingrate hôtellerie du Montfleur.

C'est le contraire , repartit Frégosse : mon repos ne finira même qu'avec votre discours , dont vous avez laissé une

partie que vous avez nommée tromperies, & de laquelle il n'est pas raisonnable que vous priviez cette compagnie.

Il est juste, répondit Bibienne, que je m'acquie de ma parole, & je crois le pouvoir faire en peu de mots, cette nature de plaisanterie ne consistant que dans une manière de tromper agréablement l'attente des gens.

Pour commencer, je trouve de deux sortes de tromperies, qui se pourroient diviser encore en plusieurs parties.

La premiere est semblable à celle qu'un Espagnol appellé Castillon fit ces jours passez à deux Dames de qualité que je connois, & que je n'ose nommer, de crainte de leur déplaire.

Les tromperies où il n'y a rien de deshonnête, repliqua Madame la Duchesse en riant, ne sont point interdites aux personnes de qualité, & j'ay appris que le Duc Federic, le Roy Alphonse, Isabelle Reine d'Espagne, & plusieurs autres Princes s'en sont divertis, & ont même donné de grandes recompenses à ceux qui les avoient trompez.

Je me crois dispensé de les nommer

sur cette esperance , répondit Bibienne.  
Or usez-en donc comme il vous plaira,  
ajouta Madame la Duchesse.

Il y a peu , dît alors Bibienne qu'à la  
Cour dont je veux parler , il arriva un  
jeune payfan du pays de Bergame pour  
le service particulier d'un des Gentils-  
hommes ; il fut aussi-tôt habillé si  
lestement par son Maître , qu'encore  
qu'il ne sçût que garder les bœufs , on  
l'eût pris à sa mine pour un Cavalier  
de considération.

Ces Dames ayant été averties qu'il  
venoit d'arriver un Espagnol domesti-  
que du Cardinal Porgia , nommé Ca-  
stillon , qui chantoit & dansoit merveil-  
leusement bien , habile Comedien , &  
sur tout le Courtisan le plus accort qui  
fût en Espagne , elles conçurent un  
desir extrême de luy parler , & en mê-  
me temps l'ayant fait prier d'entret  
dans leur appartement , elles le reçû-  
rent tres-civilement , le firent asséoir ,  
& commencèrent avec luy une conver-  
sation fort sérieuse.

Comme c'étoit une intrigue concer-  
tée , tous les Courtisans & les Dames  
du Palais s'y rendirent , & on avoit  
prévenu celles cy , que cet homme en-

tr'autres qualités étoit tres-dissimulé, & qu'il parloit excellemment toutes langues, principalement le payfan Lombard. Dans la croyance donc qu'il affectât ce patois, se tournant quelques-fois l'une vers l'autre, elles se disoient : n'admirez vous pas comment il imite bien le rustique Bergamesque.

Enfin cet entretien dura si long-temps, que les côtez en faisoient mal à un chacun à force de rire, & il fallut que ce payfan donnât tant de marques de la noblesse de son extraction, que ces Dames furent contraintes d'avoüer, quoy qu'avec peine, qu'elles avoient été trompées.

Une nuit que je me trouvay obligé de loger à l'Hôtellerie de la paille : j'y trouvay trois compagnons de fortune, deux Pistoyens, & un de Prato, qui après qu'ils eurent soupé, se mirent à jôüer : mais le jeu dura si peu, que l'un des Pistoyens perdant tout son argent se retira outré de desespoir, & en jurant il s'alla coucher.

Les deux autres, après avoir joué encore quelque temps, se resolurent de faire une plaisanterie à leur camarade : voyant donc qu'il dormoit déjà, ils

éteignirent les chandelles , couvrirent le feu , & menèrent le plus de bruit qu'ils pûrent , faisant semblant de contester pour le jeu. Par de semblables disputes ils réveillèrent celui qui dormoit , lequel croyant qu'ils jouïoient encore , ouvrit un peu les yeux , & ne voyant aucune lumière dît : que faites-vous donc là , voulez-vous crier ainsi toute la nuit.

Il remit ensuite la tête sur le chevet , pour se rendormir : mais eux , pour l'en empêcher , continuèrent leur bruit , ce que ne pouvant supporter , il leva de nouveau la tête , & commença de s'étonner de ne voir dans la chambre ny feu ny lumière , & que néanmoins ils jouïoient & contestoient : dans cette surprise il leur dît.

Comment pouvez-vous voir les cartes sans lumière ? Sans lumière , répondit l'un d'eux , il faut que tu aye perdu la vûë avec ton argent : ne voy-tu pas que nous aons icy deux chandelles.

Le Pistoyen se soulevant sur le coude dît d'un ton de colere : je suis yvre ou aveugle , ou bien vous ne dites pas vray. Les autres s'approcherent à tâtons

de son lit en riant , & faisant semblant de croire qu'il se mocquoit, quoy qu'il protestât toujourns qu'il ne voyoit pas : faisant donc les étonnez, l'un dît à l'autre, certes il semble qu'il le dise tout de bon , donne-moy cette chandelle , & voyons si par hazard il n'a point la vûë trouble.

Pour lors ce malheureux se persuada fortement qu'il étoit devenu aveugle , & en fondant en larmes il s'écria : mes amis , je suis aveugle , & se mît à réclamer Nôtre Dame de Lorette , & à la supplier de luy pardonner les blasphêmes & les malédictions qu'il luy avoit données , après avoir perdu son argent.

Ses compagnons se prirent à le consoler par ce raisonnement : quoy que tu dise , il n'est pas possible que tu ne nous voye icy : c'est une fantaisie que tu t'es mise dans la tête. Ah Dieu ! répliqua t'il , ce n'est point une imagination , je vois aussi peu que si jamais je n'avois eu des yeux : tu as pourtant la vûë claire , répondirent les autres , qui se disoient , voyez comment il ouvre bien les yeux , & qu'il les a beaux. Qui pourroit croire qu'il ne voit point ?

Le pauvre garçon cependant pleuroit amèrement, & imploroit la miséricorde Divine.

Enfin ils le persuadèrent de faire un vœu, d'aller à Nôtre - Dame de Lorette, pieds nus & en chemise, & que c'étoit le plus prompt remède à son malheur, que néanmoins ils alloient à Aigue pendante & aux Villes prochaines consulter les Medecins, & qu'ils n'épargneroient rien pour son soulagement.

Ce misérable se mit à l'instant à genoux sur son lit, & avec de grands gemissemens & un amer repentir, il fit vœu d'aller nud à Nôtre-Dame de Lorette offrir deux yeux d'argent, s'engageant de ne manger point de chair le Mercredy, ny d'œufs le Vendredy, & de jeûner au pain & à l'eau les Samedis, si la Sainte Vierge luy obtenoit la grace de voir.

Ses camarades entrèrent dans une autre chambre, d'où revenant une chandelle à la main, & riant de toute leur force s'aprocherent du lit du Pistoyen, qui bien que délivré par cette lumière d'une peine terrible, il luy resta un si grand étonnement de sa peur, qu'il ne pût parler de quelque temps.

A l'égard de l'autre sorte de tromperie, je crois ne pouvoir mieux vous en instruire, que par celle que me fit à Rome au Carnaval dernier Monseigneur le Cardinal de saint Pierre aux liens : comme il sçait le plaisir que je prens, quand je suis masqué, de faire pièce aux *Frati*, après qu'il eut donné des ordres secrets que je fusse bien servi, il alla se placer un de ces jours de réjouissance avec Monseigneur le Cardinal d'Arragon & quelques autres Cardinaux à des fenêtres, d'ou on découvre sur la place, comme s'il n'eût eu autre dessein que de voir passer les masques selon la coûtume de Rome.

M'étant masqué à mon ordinaire, je montay à cheval, & passay dans ce même endroit, où rencontrant sur un banc un *Frate* penché sur le côté, qui faisoit paroître de l'inquiétude & du trouble, je crûs avoir trouvé mon aventure, & incontinent je fondis dessus, comme un faucon affamé sur sa proie : après luy avoir demandé qui il étoit, & qu'il m'eut répondu ce qu'il voulut, je fis semblant de le connoître, & j'entrepris de le persuader que le Prévoit le cherchoit pour quelque méchan-

te information qu'on avoit faite contre luy, & que s'il vouloit venir avec moy jusques à la Chancellerie, je le ferois sauver.

Le *Frere* craintif & tout tremblant sembloit ne sçavoir à quoy se résoudre, disant qu'il avoit peur, que, s'il s'éloignoit de saint Celce, on ne le prît : néanmoins en luy donnant courage je fis tant, qu'il monta en croupe derrière moy.

Quand je le tins, je me sçûs bon gré d'avoir si bien joué mon personnage, & je commençay à picquer mon cheval au travers des bancs, & il les franchissoit tous en bondissant & ruant d'une terrible manière.

Il est difficile de voir un plus plaisant spectacle, que celui d'un Moine froqué en croupe derrière un masqué, dont la tête, qui alloit branlant en avant & en arrière, sembloit faire appréhender, qu'à chaque moment il ne se laissât tomber.

Pour rendre cette mascarade plus divertissante, Nosseigneurs les Cardinaux commencerent à nous jeter des œufs de toutes les fenêtres qu'ils occupoient ; ensuite les Banquiers & tous

ceux du quartier en firent de même ; en sorte que jamais la grêle ne tomba du Ciel avec plus d'impétuosité , que les œufs sur nous , ou plutôt sur moy , car j'en reçûs la plus grande part : mais parce que j'étois masqué , je m'en mettois aussi peu en peine que des huées , qu'il me sembloit qu'on ne faisoit qu'au sujet du *Frate*. Voilà pourquoy je fis plusieurs tours & caracols dans cette place avec cette furieuse batterie sur mes épaules.

Le *Frate* faisant le pleureux me pressoit de le laisser descendre , me disant que je ne fisse point un tel deshonneur à l'habit de son Ordre. Le Maraud néanmoins se faisoit donner des œufs par des garçons qui s'étoient postez dans la place à cet effet , & en feignant de me tenir étroitement embrassé , de peur de tomber , il me les écrasoit sur l'estomach , souvent sur la tête , & même sur le visage , & en si grand nombre , que j'en étois tout gâté.

Enfin quand tout le monde fut las de rire & de jeter des œufs , le *Frate* sauta de dessus la croupe de mon cheval , & laissant couler à bas son froc & son capuchon , il me montra une

grande perruque, & me dît: Seigneur de Bibienne, je suis un palfrenier du Palais du Cardinal de saint Pierre aux liens, & celuy-même qui pense vôtremule.

▲ ces paroles je me trouvay si interdit, que je n'eusse scû dire quelle passion ou de la douleur, de la honte, ou de la colere me pressoit davantage. Pour m'épargner donc plus de confusion, je me mis à fuir du côté du logis, d'où non seulement je n'osay sortir le lendemain, mais de plusieurs jours après, & cette tromperie servit même long-temps de divertissement dans les Compagnies de Rome.

J'ay connu un jeune étudiant Sicilien à Padouë, nommé Potio, qui étoit ingenieux en ces sortes de tromperies. Allant un jour par la ville, il rencontra un payfan qui portoit une couple de chapons au marché; pour les attraper, il fit semblant de les vouloir acheter, les marchandâ, convint de prix, & luy dît qu'il vint au logis avec luy, & qu'outre la somme il luy feroit faire colation.

Lorsqu'ils furent à un clocher de pierre qui est separé de l'Eglise, en sorte qu'on

qu'on peut aller à l'entour, Pontio dît au payfan : j'ay joiïé ces chapons contre un de mes compagnons, qui soutient que cette tour a quarante pieds de circuit, & moy je maintiens que non, & à l'heure que je t'ay rencontré, je venois d'acheter cette ficelle, pour la mesurer : ainsi avant que nous allions au logis, je suis bien aise de sçavoir qui a gagné de nous deux.

En disant ces paroles il tira la ficelle hors de sa manche, en bailla un bout à tenir au payfan, & luy dît : donne cela, parlant des chapons, lesquels il prît & la ficelle par l'autre bout, & comme s'il eût voulu mesurer, il environna la tour, & quand il fut vis à vis d'une petite ruë qui étoit à l'opposite de la face de la tour, où étoit arrêté le payfan, il ficha un clou dans le mur, y attacha sa ficelle, & s'enfuit à toutes jambes par cette ruë avec les chapons.

Le payfan attendit en son poste assez long-temps, & demanda plusieurs-fois, que faites-vous donc là ; mais personne ne paroissant, il voulut voir ce que c'étoit, & ne trouvant point Pontio, la seule ficelle luy resta pour payement de ses chapons.

Gonnelle & Meliolle étoient des hommes plaisans de leur temps, comme dans celuy cy nous avons nos *Frati Mariano & Seraphino*; mais à dire vray, ces plaisanteries peuvent mériter quelque estime dans les personnes qui n'ont point d'autre profession pour subsister : car les tromperies de nôtre Courtisan doivent être tres-éloignées de la bouffonnerie.

Il n'est pas moins nécessaire qu'il ne s'y trouve rien de fripon, & qu'elles ne soient pas trop picquantes, non plus que de les raconter sans garder le respect qu'on doit aux Dames, & les égards qu'il est bien seant d'avoir à ce qui touche leur honneur.

Seigneur de Bibienne, dît alors Palavicin, vous êtes terriblement prévenu en faveur des Dames : pourquoi voulez-vous que les hommes aient plus de respect pour elles, qu'elles n'en ont pour les hommes : nôtre honneur le cede-t-il au leur? Jugez-vous qu'il soit permis aux femmes d'insulter aux hommes par les railleries les plus picquantes, & que loin de leur rendre le change, ils témoignent leur en avoir obligation?

Les femmes, répondit Bibienne, sont obligées à un respect reciproque envers les hommes ; mais il leur est permis de nous railler avec plus de licence sur le sujet de l'honneur, parce qu'en faveur d'une loy que nous avons établie, la vie dissoluë n'a rien d'infamie dans les hommes ; au lieu que dans les femmes c'est un opprobre si grand, que la tache en demeure ineffaçable à leur reputation, quoy qu'elle procedé d'une galanterie supposée.

L'honneur des Dames étant donc si délicat, nous devons nous interdire les railleries qui peuvent tant soit peu offenser ; outre que la plaisanterie dont la pointe est trop vive, sort des limites dans lesquelles nous avons dit qu'un Gentilhomme doit se borner.

En cet endroit Octave Frégosse prenant la parole dît en riant : le Seigneur Palavicin pourroit bien vous répondre. Le Seigneur Bibienne, que la loy que vous blâmez n'est pas si déraisonnable qu'elle vous paroît ; parce qu'entre nous, les femmes étant des créatures imparfaites, ont un caractère inférieur à celui de l'homme, & qui d'elles-mêmes sont incapables des grandes actions de vertu,

il étoit nécessaire d'un frein , pour les contenir , & qu'en faisant violence à leurs inclinations naturelles par la crainte de l'infamie , on leur inspirât la vertu de continence , qui leur est la plus nécessaire , afin d'avoir quelque certitude de la légitime des enfans. Pour cet effet il a presque fallu leur accorder dans tout le reste la liberté de faire toujours le contraire de ce qu'elles doivent.

Etant donc , pour ainsi dire , permis aux femmes de faillir dans toutes choses hors la continence , si nous voulions les railler des défauts qui ne choquent point leur honneur , & dont pour cette raison elles s'inquiètent peu , nous ne pourrions jamais rire avec elles ; parce que selon vous , le ris est produit de ce qu'il peut y avoir de mésséant dans les personnes.

Seigneur Frégosse , dit Madame Duchesse : c'est donc ainsi que vous parlez des Dames , & après cela vous vous plaignez qu'elles ne vous aiment point.

Madame , repliqua Frégosse , ce n'est pas dequoy je me plains ; au contraire je leur ay obligation , de ce qu'en con-

sequence de leur dédain je me vois dispensé de les aimer. J'ajoute même, que l'opinion que je soutiens est moins la mienne que celle du Seigneur Palavicin.

En vérité, dit alors Bibienne, il seroit extrêmement avantageux pour les Dames, si elles pouvoient se reconcilier avec deux ennemis aussi redoutables que vous leur êtes le Seigneur Palavicin & vous.

Je ne suis point ennemy des femmes, répondit Palavicin; mais vous êtes ennemy déclaré des hommes: néanmoins puisque vous exigez de nous une délicatesse si scrupuleuse sur ce qui peut blesser l'honneur des Dames, il est juste que vous leur imposiez une pareille loy à l'égard de ce qui nous deshonne autant que l'incontinence fait les femmes.

Car enfin pour me servir de cet exemple, y eut-il plus d'indécence dans la réponse que fit Alphonse Carille à Madame Bobadille, sçavoir qu'il avoit esperé qu'elle luy sauveroit la vie, en le demandant pour mary, qu'il y en avoit à ce compliment que cette Dame fit à Alphonse, qu'elle & tous ses amis craignoient que le Roy ne le fit pendre.

Et trouvez-vous qu'il fût moins permis à Richard de tromper la femme de Philippes, en luy donnant un rendez vous au bain, qu'il ne fut à Beatrix, de faire malicieusement sortir son mary de son lit, pour luy faire donner des coups de bâton par Arsequin son galant; & vous voudrez après cela nous persuader que les tromperies des femmes, que Boccace décrit, sont jolies & ingénieuses.

Messieurs, dit alors Bibienne en riant, je vous déclare que mon ordre portant de traiter des plaisanteries seulement, je ne prétens pas de passer ma commission, & que si d'une part je ne puis consentir qu'on insulte aux Dames en aucune maniere que ce soit, de l'autre je pense leur avoir interdit la licence de picquer jamais les hommes aux endroits où ils sont sensibles.

J'avouë qu'encore qu'en la repartie d'Alphonse à Madame Bobadille, son honneur y souffre atteinte, j'en suis moins choqué, parce qu'il s'y trouve un sens obscur qui fait qu'on en peut prendre les paroles dans leur simple signification.

Mais dans une plaisanterie qu'il fit

de la même personne, les règles de la bien séance ne s'y trouvèrent assurément point gardées, & ce fut que la Reine passant devant le logis de Madame Bobadille, & Alphonse voyant sa porte crayonnée de certaines figures peu honnêtes, il s'approcha de la Comtesse de Castagnette, & luy dit à l'oreille : voilà les marques de la chasse à laquelle Madame Bobadille se divertit volontiers.

Car enfin quoy que cela puisse s'appeller une métaphore prise de la coutume des chasseurs, qui attachent à la porte de leur logis les têtes des bêtes qu'ils prennent, elle choque beaucoup la bien-séance & l'honneur, outre que ce ne fut point une repartie ; car dans la repartie on peut sans blâme se donner un peu plus de liberté, parce qu'un homme étant provoqué est dans le droit de se défendre.

Quant aux tromperies des femmes, je n'approuve nullement comme une bonne œuvre, celles qu'elles font à leurs maris : mais je dis que Boccace en décrit quelques-unes de fort divertissantes.

A l'égard de la tromperie de Richard, elle me paroît plus maligne que

celle de Beatrix ; car Richard fit plus de tort à la femme de Philippes , que Beatrix à son mary Egan ; parce que Richard par surprise fit faire à cette chaste Dame ce qu'elle avoit en horreur , & Beatrix trompa son mary, pour satisfaire sa propre passion.

Je ne conçois pas , dît Palavicin, que l'on puisse excuser Beatrix par aucune autre raison que la violence de l'amour : mais il me semble qu'on ne la doit pas moins admettre pour excuse à l'égard des hommes que des femmes.

Je conviens , répondit Bibienne , que l'amour porte une puissante excuse de toutes les fautes des amans : j'estime néanmoins qu'en ce point même , un honnête homme doit être fidele & sincère ; parce que s'il n'est rien de honteux comme de trahir un ennemy , la trahison ne sera-t-elle pas sans comparaison plus énorme à l'égard d'une personne qu'on aime.

Pour moy je crois qu'un amant honnête ne supporte tant de travaux , ne s'expose à tant de perils , ne répand tant de larmes , & n'use de tant de sortes d'artifices , pour plaire à la personne qu'il aime, qu'en vûë d'en posséder seu-

lement le corps ; mais que c'est pour vaincre la dureté de son cœur.

Je me persuade, dis-je, que cette conquête fait le plus solide plaisir d'une ame noble & généreuse : & certes si j'aimois, je préférerois le plaisir de savoir que je serois véritablement aimé de la Dame, à qui j'aurois voué mes services, même sans nulle autre satisfaction, à la possession absolüe de toute la personne contre son gré ; parce que sans la volonté, je possederois pour ainsi dire, un corps sans ame.

Ceux donc qui parviennent à l'accomplissement de leurs desirs par ces tromperies, ou plutôt ces trahisons, non seulement font tort aux amans honnêtes & fideles, mais ils ne jouissent point de la satisfaction, à laquelle on doit prétendre en aimant, possedant le corps, & non la volonté.

Je dis la même chose de ceux qui usent de charmes, de violence, de ce qu'on appelle somniferes, ou de semblables artifices ; on doit même être persuadé que les presens rendent les plaisirs moins purs, parce qu'un homme peut douter avec assez de raison, si la Dame n'aime pas uniquement en luy son utilité particulière.

C'est pourquoy l'amitié des personnes de grande qualité, a toujours été beaucoup vantée ; parce qu'il n'est pas croyable qu'une Dame d'un rang fort élevé, dissimule ses affections, & témoigne de l'amour pour un homme, qui de naissance & de fortune luy sera inférieur, si au contraire elle a de l'indifférence pour luy.

Je conviens, répondit Palavicin, que l'intention des amans dans les peines qu'ils prennent, & les perils où ils s'exposent, doit être la victoire de l'ame & du cœur : mais on m'avouëra qu'il y a peu de moyens plus seurs, pour y parvenir, que les tromperies ; parce que celui qui possède le corps a de grands avantages, pour se rendre maître du cœur : en effet si vous y faites réflexion, Richard sçût si bien adoucir le violent déplaisir qu'eut la femme de Philippes d'avoir été trompée, qu'elle changea sa rigueur en une véritable amitié.

Ainsi l'artifice dont Richard usa, fit en peu de temps ce que n'avoient pû faire les conversations, les presens & mille autres moyens ; de sorte que cette trahison, si vous voulez l'appeller

de ce nom , fut plus puissante qu'aucun autre expédient que cet homme eût sçû inventer , pour vaincre la fermeté de cœur de cette Dame.

Seigneur Palavicin , dît Bibienne , vous faites une présupposition , que je maintiens fausse : car si les Dames donnoient avec la même franchise la possession de leur cœur à celuy qui de droit a celle de leur corps , elles aimeroient toutes uniquement leurs maris , ce qui n'est pas : mais vous suivez en cela le sentiment de Boccace , & vous vous déclarez l'un & l'autre de concert ennemis irréconciliables des femmes.

Les Dames ne m'ont point pour ennemy , répondit Palavicin ; mais je tiens pour constant que les hommes d'un grand mérite n'ont d'ordinaire aucune estime pour elles , quoy que pour d'autres considérations , ils fassent paroître le contraire.

Vous ne faites pas seulement un tres-grand tort aux femmes , ajoûta Bibienne . mais à tout ce qui se trouve d'honnêtes hommes , dont il n'est aucun qui ne les honore infiniment. Néanmoins quelque ressentiment que

j'en puisse avoir, je ne veux pas sortir de mon sujet, pour entreprendre une chose aussi périlleuse qu'est celle de défendre les Dames contre un aussi grand homme de guerre que vous.

Ainsi je finis cet entretien, qui n'a sans doute été que trop long, & puis-que je vois que les Dames endurent avec tant de patience & de tranquillité les injures que vous leur avez faites, je croiray à present une partie de ce que le Seigneur Octave Frégosse a dit; sçavoir que les femmes se soucient tres-peu qu'on dise du mal d'elles, pourvû qu'on ne blesse point leur honneur.

A ces paroles Madame la Duchesse faisant signe aux Dames de s'en ressentir, elles se levèrent la plûpart, & en riant accoururent à Palavicin, & se mirent à le soufflerer, & le traiter comme les Bacchantes firent Orphée, luy disant: voyez, voyez, si nous nous soucions si peu qu'on dise du mal de nous.

Alors parce qu'un chacun éclata de rire, & qu'on se leva debout, le sommeil qui dé-jà occupoit les yeux, & assoupissoit les sens d'une partie de l'assemblée,

semblée, fût tout-à-fait dissipé, & Palavicin prenant la parole dît.

Vous voyez, Messieurs, que ces Dames manquant de raisons pour leur défense, veulent s'ayder de la force, & finir l'entretien de ce soir, en nous donnant, comme porte le proverbe, un congé de Gascon.

Vous profiterez peu de l'avantage que vous vous promettez, répondit Madame Emilie; parce qu'il n'est pas de bonne foy: car lorsque vous avez reconnu que le Seigneur de Bibienne étoit épuisé de forces par le long discours qu'il a fait, vous avez commencé à dire du mal des femmes, dans la créance que vous ne seriez contredit de personne: mais nous allons mettre aux champs un Cavalier plus frais, qui ne laissera pas long-temps votre insolence impunie, & se tournant vers Médicis, que jusques alors on avoit épargné, elle dît.

Seigneur de Médicis, puisque vous avez la réputation d'être protecteur de l'honneur des Dames, c'est à présent qu'il faut que vous fassiez paroître, que vous n'avez pas acquis ce nom sur de faux titres, & si par le passé les Da-

mes n'ont point été ingrates des services que vous leur avez rendus, vous devez vous tenir pour seur, qu'en réprimant aujourd'huy l'audace d'un si redoutable ennemy, elles vous en demeureront toutes, éternellement obligées.

Madame, répondit Médicis, vous faites beaucoup plus d'honneur à votre ennemy, qu'à votre défenseur: car enfin le Seigneur Palavicin n'a par aucun endroit attaqué les femmes, que le Seigneur de Bibienne ne les ait parfaitement bien défenduës; je me rend même garand, qu'il n'est aucun de ces Messieurs, qui ne soit autant persuadé que moy, que le Courtisan ne peut marquer trop de respect & de déférence pour les Dames, & qu'un homme qui veut passer pour discret & pour courtois, ne les picquera jamais, non pas même en riant, sur le sujet de l'honneur: ainsi vouloir contester une vérité si établie, c'est mettre en doute les choses les plus évidentes du monde.

Quant au Seigneur Octave Frégosse, je ne puis dissimuler qu'il ne se soit extrêmement mépris, quand il a dit que les femmes sont des créatures imparfaites, incapables d'actions de

vertu , & indignes d'être comparées aux hommes , & parce qu'on donne aisément créance aux personnes de grande autorité , sans examiner la vérité des choses qu'elles avancent , le Seigneur Palavicin s'est laissé persuader par le Seigneur Octave , que les hommes les plus éclairés n'ont aucune estime pour les Dames : je n'en ay pourtant jamais connu de ce caractère , qui ne les honorât beaucoup , & conséquemment la dignité de leur personne ne le cede en rien à celle des hommes.

J'avouë néanmoins que , s'il s'agissoit de mettre ces propositions en délibération entre les hommes , les femmes courreroient grand risque de perdre leur cause ; d'autant plus que ces Messieurs ont institué un Courtisan orné de tant de parties avantageuses , qu'à le considérer si parfait , ils jugeront que le mérite d'une femme ne peut être comparé au sien.

Si donc deux hommes aussi spirituels & aussi éloquens , que le sont le Comte de Canosse , & le Seigneur Frédéric Frégosse , entreprennent d'instituer une Dame de Cour avec toutes les perfections , dont une femme est

capable , comme ils ont institué un Courtisan parfait , autant que le peut être un homme ; je ne fais nul doute que les femmes ne nous parussent aussi vertueuses que les hommes.

Elles le sont beaucoup plus , ajouta Madame Emilie , & j'en tire la preuve , de ce que la vertu est féminine , & que le vice est masculin. A ces paroles Palavicin se prit à rire , & se tournant vers Frigio , il dît : Je m'en rapporte à vous , Frigio , qu'en croyez-vous ?

Je porte compassion au Seigneur de Médicis , répondit Frigio ; de ce que suborné par les promesses & les flatte-ries de Madame Emilie , il s'est abaissé , en trahissant sa propre cause , jusqu'à dire des choses , dont j'ay de la confusion pour luy .

Vous aurez beaucoup de confusion pour vous - même , repartit Madame Emilie ; quand vous verrez le Seigneur Palavicin convaincu de la vérité , qui confessa devant tous , son égarement & le vôtre , & en implorer le pardon , que nous ne voudrons peut-être point luy accorder.

Alors Madame la Duchesse s'ap-

percevant que la nuit étoit fort avancée, dît. Je suis d'avis que nous différerions jufques à demain la difcution de cette matiere ; parce qu'il est à propos de consulter le Seigneur de Médicis, afin qu'on prenne de fi justes mefures pour l'institution de cette Dame de Cour, que nos jaloux foient contraints d'avouër qu'elle a en fon genre toutes les perfections que ces Meffieurs ont attribué à leur Courtifan.

Plaise donc à Dieu, Madame, répartit Madame Emilie, que par malheur nous ne donnions pas cette commission à quelqu'un, qui ait conspiré avec le Seigneur Palavicin, & qui ne nous instituë une Dame de Cour capable d'autre chose que de fon ménage, & de filer fa quenouille.

C'est auffi le propre employ des femmes, ajoûta Frigio. Je crois que nous devons nous en fier, dît Madame la Duchesse, à la discrétion du Seigneur de Médicis ; car ayant le fens bon & droit, & le jugement tres-éclairé, il fçaura se former l'idée de perfection, qu'on peut souhaiter à une femme, & nous luy aurons obligation de la découverte de beaucoup de veritez.

pour opposer aux calomnies du Seigneur Palavicin.

Madame, répondit Médicis : je ne puis approuver la résolution que vous prenez, de m'imposer une charge de cette importance, où vous avez tant d'intérêt, & dont je m'avouë moi-même incapable : car enfin je n'ay aucun des avantages du Comte de Canose & du Seigneur Frégolle, qui ont eu l'habileté de former un Courtisan imaginaire, qui ne fut, & qui ne sera sans doute jamais.

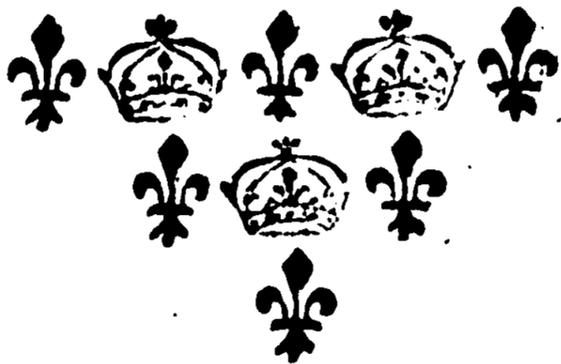
Si néanmoins vous l'ordonnez absolument, j'accepteray cette commission par obéissance, mais aux conditions avantageuses, s'il vous plaît, qui ont été accordées à ces Messieurs : sçavoir qu'il sera permis à un chacun de me contredire ; parce qu'en représentant mes fautes, on découvrira peut-être les perfections de la Dame de Cour, qui est ce que nous cherchons.

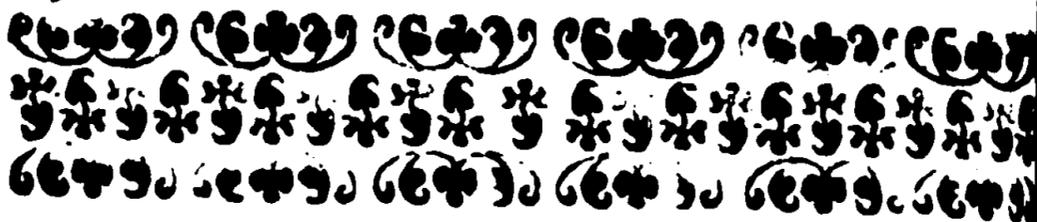
J'espère, repliqua Madame la Duchesse, que vous nous ferez un discours si juste & si sensé, que la plus sévère critique n'y trouvera aucune prise. Pour cet effet appliquez sérieusement votre esprit à cette seule pensée, &

donnez-nous une Dame de Cour si accomplie, que nos adversaires ayent honte de dire qu'elle ne soit pas comparable au Courtisan. Pour cette raison il n'est pas à propos que le Seigneur Frégosse l'embellisse davantage, & on peut dire qu'il ne luy a déjâ donné que trop d'ornement, sur tout devant être mis en parallèle avec une femme.

Madame, repartit Frégosse, il ne me reste presque plus rien à ajouter à la perfection du Courtisan. Quant aux plaisanteries du Seigneur de Bibienne, j'ay aussi achevé de dire tout ce que j'avois dans la pensée sur ce sujet.

Si cela est ainsi, ajouta Madame la Duchesse, en nous assemblant icy demain de bonne heure, nous aurons du loisir pour satisfaire à l'une & à l'autre de ces choses: en finissant ces paroles, elle congédia la compagnie, & un chacun se retira chez soy.





LE PARFAIT  
COURTISAN,

*LIVRE TROISIEME.*

**P**ythagore trouva d'une manière fort ingénieuse, la mesure du corps d'Hercules: il scût en premier lieu que la place qui étoit devant le Temple de Jupiter Olympien dans la ville d'Achaïe proche d'Elide, où de cinq ans en cinq ans les Grecs célébroient en l'honneur de Jupiter leurs fameux jeux Olympiques, avoit été mesurée par Hercules, & qu'il en avoit composé une stade contenant six cens vingt-cinq de ses pieds; que sur cet exemple les autres stades avoient ensuite été réglées dans toute la Grece au même nombre de six cens vingt-cinq pieds, mais plus courts; après il observa de combien le pied d'Hercules étoit plus grand que celuy des hommes d'une taille ordinaire. Ainsi par la mesure du pied d'Hercules, Pi

Pythagore comprît que son corps avoit surpassé en grandeur le corps des autres hommes, à proportion de ce que sa stature surpassoit les stades ordinaires.

Par la même raison vous comprendrez sans peine, Seigneur Arioste, quels avantages la Cour d'Urbain avoit sur le reste des Cours d'Italie, en remarquant que jusqu'aux plaisirs des Courtisans ordonnez seulement pour divertir leurs esprits hors le temps des actions sérieuses, ils étoient plus honnêtes qu'ils ne sont aujourd'huy dans toutes les autres Cours.

Car enfin si des choses indifférentes s'observoient avec cette régularité : jugez quelle noble émulation devoient avoir tous les Courtisans pour les actions importantes, afin de se distinguer les uns des autres par leur propre vertu.

C'est ce que j'ose avancer, sans craindre qu'on me reproche, que je suis trop prévenu en faveur de la Cour d'Urbain ; parce que j'ay pour garant le témoignage de plusieurs personnes de probité qui ont connu les grands hommes qui florissoient de ce temps dans son Palais, & desquels je me crois obligé de défendre la mémoire contre l'in-

grat oubly , en m'efforçant par la relation que j'en donne au public , de les faire revivre dans toute la postérité.

Peut être même que l'éclat de leur vertu fera dans la suite des temps beaucoup de jaloux à la gloire de nôtre siècle : car il y a peu de personnes , à qui la lecture des actions héroïques des Anciens n'inspire une idée plus noble encore de leur mérite , que l'histoire, quoy qu'extrêmement bien décrite , ne peut l'exprimer.

Pour cette raison nous souhaittons que , si cet ouvrage n'est pas tout-à-fait indigne de l'honneur d'être lû des Cavaliers & des Dames de qualité , ils soient tous persuadez que la Cour d'Urbain a formé des hommes plus parfaits sans comparaison , que les portraits que nous faisons d'eux , ne sont capables de les représenter.

Lors donc que le lendemain à l'heure ordinaire la compagnie fut assemblée dans le lieu accoûtumé , & qu'on se fut assis en silence , un chacun jeta les yeux sur Frédéric Frégolle & sur Médicis , attendant lequel des deux auroit ordre de commencer l'entretien.

Enfin Madame la Duchesse , après

quelques momens de réflexion , dit.  
Seigneur de Médicis, il n'y a per-  
sonne icy, qui ne desire de voir vôtre Da-  
me bien parée : parce que si vous ne nous  
montrez pas dans un jour tel que nous  
en voyions toutes les beautez, nous croi-  
vons que vous en serez jaloux.

Madame, répondit Médicis, si je la  
crois fort belle, je la montrerois  
sans aucun ornement, & de la maniè-  
re que Paris voulut voir les trois Dées-  
ses: mais si ces Dames ne m'aydent à  
l'ajuster, comme elles sçavent le faire  
parfaitement, je crains que non seule-  
ment le Seigneur Palavicin & Frigio  
ayent beaucoup de raison d'en dire du  
mal, mais encore tous ces autres  
Messieurs.

Ainsi pendant qu'elle a encore quel-  
que réputation de beauté, peut-être  
vaudroit-il mieux la tenir cachée, &  
voir cependant ce qu'il peut encore  
rester au Seigneur Frégosse à nous di-  
re du Courtisan; car il est sans doute  
plus beau que ne sçauroit être ma Da-  
me de Cour.

Ce qui m'étoit venu en la pensée,  
repartit Frégosse, n'est pas une chose  
si nécessaire au Courtisan, qu'elle ne

puisse être omise, sans qu'il en reçoive aucun préjudice: car c'est une matière presque différente de celle que nous avons traitée.

Vous nous apprendrez au moins, dit alors Madame la Duchesse, quel étoit votre dessein.

Je m'étois proposé, ajouta Frégosse, d'expliquer pour quelles causes l'institution des Ordres de Chevalerie a été faite par de grands Princes sous différents titres, comme l'Ordre de saint Michel dans la Maison de France, la Jartière sous le nom de saint Georges dans la Maison d'Angleterre, la Toison d'or dans celle de Bourgogne, & de quelle sorte se donnent ces titres d'honneurs, d'autant que les Chevaliers qui les portent sont en grande considération dans toutes les Cours.

J'aurois traité des différentes manières de vivre des Courtisans dans les Cours des Princes Chrétiens, & des coutumes qu'on y observe dans les régals publics & les festins de cérémonie; & de l'air qu'on doit paroître devant eux dans les jeux & les spectacles.

J'aurois aussi parlé de la Cour du Grand Seigneur, mais plus particulièrement

vement de celle du Roy de Perse : car ayant appris que la Noblesse Persienne est fort brave , & a les mœurs agréables , que dans les conversations , dans les réjouissances publiques , à la guerre & aux services qu'elle rend aux Dames , toutes les manières en sont grandes , magnifiques , & d'une élévation qui luy attire la vénération des peuples , j'ay pris plaisir de m'instruire de leurs coûtumes , afin de remarquer en quoy elles sont différentes des nôtres : mais , à dire vray , ces raisonnemens seroient maintenant hors de saison.

C'est le contraire , dit Palavicin : car les choses que vous proposez , sont sans comparaison plus utiles que l'institution de cette Dame de Cour , d'autant que les règles , sur lesquelles ces Messieurs ont formé leur Courtisan , sont les mêmes qu'on doit suivre , pour servir la Dame ; parce qu'elle & le Courtisan sont indispensablement obligés d'observer pour leur conduite les maximes qui les concernent chacun en particulier , & desquelles nous avons parlé cy-devant fort au long.

Il seroit donc sans doute plus à propos d'enseigner au Courtisan ce qu'il

Il y a de plus singulier dans les services qu'on rend aux Princes dans les cérémonies publiques, parce qu'il est de la bienséance non seulement qu'il les sçache, mais qu'il s'étudie de les faire avec bonne grace.

Les Princes, repartit Madame la Duchesse en riant, n'ont pas d'ordinaire pour les services particuliers dûs à leurs personnes, des Officiers du caractère & de la qualité du Courtisan, & à l'égard des exercices de Chevalerie, nous laisserons au Sieur de Mont à luy en donner l'instruction, quand il en sera besoin. Ainsi le Seigneur de Médicis ne doit à présent nous entretenir d'aucun autre sujet que de cette Dame de Cour, qu'il semble déjà que vous appréhendez.

Il est certain, ajoûta Frigio, qu'il paroit hors de propos, & même de bon sens de parler maintenant des femmes : car outre qu'il reste encore d'excellentes choses à dire du Courtisan, il est contre l'ordre naturel des matières de les confondre l'une avec l'autre.

Vous êtes dans une extrême erreur, répondit Gonzague : car de même que les Cours n'ont d'ordinaire ny lustre

ny joye sans les Dames , & qu'il n'est guère de Courtisan, qui se picque d'être brave , s'il n'est touché de l'ambition de leur plaire ; aussi les entretiens du nôtre & sa manière de faire la Cour doivent recevoir des Dames tout leur agrément.

Octave Frégosse se prît à rire, & dit. Ce sont en effet les Dames qui donnent le prix aux actions des hommes.

Alors Médicis se tournant vers Madame la Duchesse , dit. C'est parce que vous l'ordonnez , Madame , que j'entreprends de traiter ce sujet : mais je doute si je pourray remplir vôtre attente ; car enfin il me seroit sans comparaison plus aisé de vous donner une Dame digne de l'empire du monde , qu'une parfaite Dame de Cour ; parce que je ne sçais sur quel exemple former celle-cy , au lieu que pour une grande Reine je ne serois pas obligé d'en chercher un modele fort loin , & qu'il me suffiroit de me représenter les perfections d'une Dame que je connois , & d'en exposer le portrait , ou que je n'aurois même besoin que de nommer , pour satisfaire à mon obligation.

§ 4 *Le parfait Courtisan*

Seigneur de Médicis, dît Madame la Duchesse, ne sortez point, je vous prie, des bornes, & ne passez pas l'ordre qui vous a été donné: formez votre Dame de Cour de telle manière, qu'étant accomplie elle trouve un Cavalier digne de la servir.

Madame, repliqua Médicis, quoy que la charge que vous m'imposez, surpasse infiniment mes forces & mes lumières, je vais dire quelles qualitez je souhaite que possède cette excellente Dame, & lorsque je l'auray formée selon mon idée, ne pouvant en avoir une plus parfaite, je la retiendray pour moy à la manière de Pigmalion.

Mais parce que le Seigneur Palavicina avancé que les règles sont communes pour l'institution du Courtisan & de la Dame de Cour, je déclare que je suis d'un sentiment contraire: car bien qu'il y ait des qualitez également propres aux deux sexes, il faut avoüer que la moitié des choses, qui conviennent à l'homme, seroient mesféantes à la femme.

Il en est de même des exercices du corps, des gestes, de la démarche,

de la parole & des manières qui doivent être tres-différentes: car comme un air ferme, grave & résolu convient à un homme, il est aussi plus séant à une femme de l'avoir tendre, doux & délicat, accompagné de manières engageantes, qui la fassent paroître femme sans aucune ressemblance d'homme.

Ajoûtant donc ces avertissemens aux règles du Courtisan, je conviens qu'il y en a plusieurs, sur lesquelles la Dame de Cour peut être formée suivant l'opinion du Seigneur Palavicin; parce qu'en effet il y a des vertus & des perfections d'esprit autant nécessaires à la femme qu'à l'homme.

Ainsi outre la naissance illustre, je demande de la Dame, qu'elle évite l'affectation, qu'elle ait un agrément naturel, un esprit aisé & complaisant, une prudence sans finesse, qu'elle n'ait ny orgueil ny envie: qu'elle ne soit point médisante, vaine, contentieuse ny légère; enfin qu'elle sçache acquiescer & conserver la faveur de sa Princesse, & faire de bonne grace tous les exercices qui conviennent aux femmes.

La beauté luy est plus nécessaire qu'au Courtisan; parce qu'on peut dire

re qu'il manque beaucoup à une femme, quand elle n'est point belle.

Je souhaite encore qu'elle soit plus circonspecte à ne donner jamais occasion de mal parler d'elle, & que sa réputation soit si établie, que non seulement on ne puisse luy reprocher aucune faute, mais qu'elle soit même sans aucun soupçon; parce qu'une femme n'a pas l'avantage qu'a un homme, pour se défendre des calomnies.

Mais parce que le Comte de Canose a défini la principale profession du Courtisan, & qu'il a voulu que ce fût celle des armes, je me crois dans l'obligation de dire quelle doit être celle de la Dame de Cour; & lorsque j'y auray satisfait, je prétens m'être acquité de la plus importante partie de ma commission.

Sans parler donc des vertus de l'esprit, qui luy doivent être communes avec le Courtisan, & des qualitez qui conviennent à toutes les Dames, comme la bonté, la discrétion, une conduite sage dans la maison, & pour l'éducation de ses enfans, quand elle est mariée, je dis que celle qui vit à la Cour, doit au reste sçavoir entretenir agréa-

blement les personnes de toutes qualitez.

Que dans toutes ses actions on remarque de la douceur, de la modestie & une vivacité sans précipitation, qu'elle tienne sur tout un milieu, qui, tout difficile qu'il soit, ne consiste qu'à aller jusqu'à de certaines limites, sans les passer.

Pour s'établir donc la réputation de chaste, elle ne doit pas être d'une humeur trop sévère, ny faire paroître de l'aversion de voir les compagnies, parce qu'on croiroit qu'elle affecte ces manières austères, pour dérober à la connoissance des autres quelques circonstances de sa conduite, dont elle appréhenderoit la censure.

Mais pour paroître agréable, elle ne doit pas aussi se relacher, en usant ou souffrant des privautés qu'on peut dire effrénées, non plus qu'à un enjouement, qui donne lieu à des soupçons desavantageux.

Un autre défaut qui est commun à plusieurs femmes, & qu'elle doit éviter, est de dire & d'écouter volontiers du mal des personnes de leur sexe.

Car celles qui sont toujours à la recherche des galanteries des autres fem-

mes , & qui les racontent avec plaisir , semblent leur porter envie , & vouloir qu'elles soient sçûës de tout le monde , afin qu'une pareille disgrâce leur arrivant , elles y trouvent une manière d'excuse.

Aussi elles plaisantent sur ces aventures d'un air qui marque la joye qu'elles en ont : de-là vient qu'encore que par complaisance les hommes semblent les écouter agréablement , comme ces manières passent chez eux pour une licence de tout entreprendre , ils ne conçoivent point de bonne opinion , ny ils ne conservent aucun respect pour ces femmes ; c'est ce qui fait que les plus sages d'entr'eux fuient leur conversation.

Au contraire il n'est point d'homme , qui n'ait de la vénération pour une Dame de vertu , qui dans son air sérieux & sa conduite circonspecte , trouve un bouclier qui la défend contre l'insolence des présumptueux ; de-là vient que la moindre marque de bienveillance qu'on en puisse recevoir , est plus chérie que toutes les caresses de celles dont l'effronterie a effacé toute la pudeur de leur sexe.

Comme tous les discours sont vains, quand ils n'ont point de fin honnête : la Dame de Cour doit sçavoir faire un discernement judicieux des personnes de qui elle recevra la conversation, afin que dans la multiplicité des belles qualitez qu'elle possède, elle fasse choix de ce qui luy convient le mieux ; sur tout elle doit éviter de fatiguer ses compagnies de loüanges excessives ou de discours trop étendus ; qu'elle ne confonde point aussi les matières graves avec les risibles, ny les plaisanteries avec les sujets sérieux.

Qu'elle n'affecte point de sçavoir des choses qu'elle ignore, mais sans blesser la modestie, elle se pourra faire honneur des lumières qu'elle a acquises, en évitant, comme il a été remarqué, de l'affectation dans toutes choses.

En suivant des maximes si régulières, sa vie & sa conduite seront considérées comme l'exemple de toutes les personnes de son sexe ; ses bonnes mœurs, ses exercices & ses actions n'auront rien qui ne convienne à une honnête femme : elle sera aimée & révéérée de tout le monde : enfin elle méritera d'être mise en comparaison avec

le célèbre Courtisan de ces Messieurs, soit pour les avantages de l'esprit, soit pour ceux du corps.

Médicis faisant une pause en cet endroit, Palavicin prît la parole & dit: il faut avoüer, Seigneur de Médicis, que vôtre Dame de Cour vous est infiniment redevable, de ce que vous avez sçû la parer de tant de brillantes qualitez. Il y en a néanmoins quelques-unes que vous n'avez touché que légèrement, & d'autres qui nous ont paru si extraordinaires, qu'il semble que vous vous soyiez contenté seulement de les luy desirer, comme d'ordinaire on souhaite les choses surnaturelles.

Ayez donc pour agréable de nous déclarer plus en particulier quels seront les exercices qui conviendront le mieux à une Dame de Cour, & les différentes connoissances qu'il est nécessaire qu'elle ait: car si vous voulez que les vertus que vous venez de nommer ne l'accompagnent que dans le gouvernement de sa maison, ou bien seulement dans les conversations & ses exercices ordinaires, prenez garde, s'il vous plaît, de ne point avilir ces belles ver-

us à des usages qui leur fassent , pour ainsi dire de la confusion.

Médecis se prit à rire & dit : il ne vous est pas possible, Seigneur Palavicin de dissimuler votre mauvaise volonté contre les Dames : car enfin je pense m'être assez expliqué sur ce sujet , & que personne n'ignore qu'il ne seroit pas séant à une Dame de faire usage des armes, de courir à cheval, de jouer à la paume , de lutter & de faire d'autres exercices qui ne conviennent qu'aux hommes.

Du temps de nos ancêtres, dit l'Unique Aretin, les femmes avoient accoutumé de lutter avec les hommes : mais cette bonne coutume s'est perdue avec beaucoup d'autres.

J'ay vû des femmes, ajouta Gonzague, jouer à la paume, manier des armes, monter à cheval, courir à la chasse, & faire tres bien tout ce que peut faire un Cavalier.

Puisque j'ay la liberté de former cette Dame à mon gré, répondit Médecis, non seulement je luy interdis ces exercices d'hommes, trop violens pour elle; mais je veux même qu'elle garde dans ceux qui conviennent aux

femmes, la délicatesse que nous avons dit être bien séante à son sexe : ainsi quand elle dansera, elle ne doit pas user de mouvemens trop vigoureux & en chantant ou jouant d'un instrument, qu'on ne remarque point ces diminutions affectées où il paroît plus d'art que de douceur : il est bien séant pour la même raison que les instruments dont elle joue pour son divertissement, aient aussi de la douceur.

Imaginez vous combien il seroit désagréable de voir une femme battre le tambour, jouer de la trompette, & jouer de la flûte, ou d'autres instruments dont la force & la rudesse effacent l'aimable douceur, qui doit accompagner & rendre agréables toutes les actions d'une femme.

Je suis d'avis qu'avant que de danser, de jouer & de chanter un air, elle attende qu'on l'y invite, & qu'elle s'en fasse même un peu prier ; parce qu'un peu de timidité ou la modestie avec laquelle elle entreprend ces divertissemens, la rendra plus agréable, en la faisant paroître moins téméraire.

Mais parce qu'il est permis aux  
femmes

emmes de cultiver avec plus de soin leur beauté, qu'il ne l'est aux hommes, & qu'il y a plusieurs sortes de beautez, la Dame de Cour, sans se flatter, sçaura faire le discernement de la sienne, & quelle sorte d'habits & d'ajustemens ont meilleure grace sur sa personne, & sont plus propres aux exercices qu'elle doit faire, afin de relever par un nouvel éclat ses actions & les avantages qu'elle a reçûs de la nature, évitant encore un coup, de paroître légère & orgueilleuse.

Et pour répondre au Seigneur Pavicin, qui demande quelles choses cette Dame est obligée de sçavoir, quelle sera la manière dont elle en doit user dans les conversations; enfin si c'est dans cét endroit seulement que doivent éclater les vertus que nous luy avons destinées: je dis que je demande autant d'elle, qu'il a plû à ces Messieurs d'exiger de leur Courtisan, & qu'elle ait les mêmes connoissances que luy; & quant aux exercices de Cavalier, je veux que la Dame en ait au moins le goût, pour en sçavoir juger, & donner le prix à un chacun selon son mérite.

Pour cét effet, je souhaite qu'elle

ait une connoissance raisonnable des lettres, de la musique & de la peinture; qu'elle sçache danser & tenir son rang dans les bals & d'autres assemblées de réjouïssances, & au surplus que les autres qualitez destinées au Courtisan, soient accompagnées dans toutes ses actions, de discrétion, de modestie & de sagesse.

Et quoy qu'il semble que la continence, la grandeur d'ame, la tempérance, la force, le courage, la prudence & plusieurs autres vertus soient peu importantes dans la conversation, il est à propos néanmoins que la Dame les possède toutes, non pour être d'un usage nécessaire dans ses entretiens; mais pour mériter effectivement le titre de vertueuse, & l'estime & les respects de tout le monde.

Je suis surpris, dît Palavlcin en souvant, que puisque vous donnez aux femmes la connoissance des lettres, la force, le courage, la magnanimité & toutes les vertus morales & politiques, vous n'ordonnez pas aussi qu'elles gouvernent les Villes & les États, qu'elles fassent des loix, conduisent des armées; enfin que les hommes demeurent

pour garder la maison, & qu'ils s'y occupent à filer.

Peut-être, répondit Médicis en riant, le choix n'en seroit point si mauvais, que vous le pensez, & il ajouta; ne savez-vous pas que Platon, quoy que peu amy des femmes, leur donne dans sa République la garde des Villes, & aux hommes, les charges qui concernent la guerre; pensez-vous qu'il ne se trouveroit pas en effet des femmes aussi capables que les hommes de gouverner les Etats & de commander les armées: mais je ne leur ay pas donné de pareils emplois; parce que je forme une Dame de Cour, & non pas une Reyne.

Il semble que vous vouliez renouveler la calomnie que le Seigneur Octave imposa hier aux femmes, lors qu'il dît que ce sont des creatures imparfaites, incapables, en comparaison des hommes, d'aucune action vertueuse, sans mérite & sans dignité.

Ces querelles sont passées, dît Paviccin, & je n'ay garde de les renouveler; mais vous voulez par cet artifice me pousser à dire quelque chose, qui m'attire la haine de ces Dames.

dont vous prétendez par vos flatteries mériter les bonnes graces : néanmoins comme elles sont plus équitables que le commun de leur sexe , je suis seur que ces veritez , quoy que desavantageuses , leur sont plus agréables que les fausses loüanges que vous leur donnez , & qu'elles ne trouvent pas mauvais qu'on dise que Dieu a fait les hommes d'un caractère plus noble qu'elles : au contraire elles avoüeront que vous avez dit des choses inouïes , & que vous avez attribué à la Dame de Cour des qualitez qu'il est impossible qu'elle ait : enfin que vous avez enrichy son portrait d'autant de vertus , qu'en ont eu Socrate , Caton & tous les plus célèbres Philosophes.

Vous deviez avoir quelque scrupule de passer si loin les termes de la vray-semblance , & il devoit vous suffire de nous donner une Dame de Cour, belle , sage , honnête , affable & capable de réussir dans les conversations, les bals & tous les divertissemens qui sont en usage dans les Cours ; mais de vouloir qu'elle ait des connoissances si étenduës , & luy attribuer ces vertus héroïques , qui ont touïjours été si rares

dans les hommes , c'est ce qui ne se peut écouter ny souffrir sans peine.

A l'égard de ce qui a été avancé , que les femmes sont des créatures imparfaites , & par conséquent d'un mérite beaucoup inférieur à celui des hommes , & incapables des mêmes actions de vertu , le respect & l'estime que j'ay pour les Dames de cette Cour me défend d'approuver cette opinion : mais je dis avec les plus grands Philosophes , que la nature , qui a toujours eu intention de faire ses ouvrages parfaits , voudroit ne produire que des hommes ; de manière que selon eux , quand il naît une femme , c'est une erreur de la nature , qui voit à regret des effets contraires à son inclination , de même qu'il en arrive à la naissance d'un aveugle , d'un boiteux , ou de quelque autre estropié.

On peut donc dire que la femme est produite par hazard ; & pour en être convaincu , il ne faut qu'examiner en particulier les œuvres de l'homme & de la femme , & après en avoir fait comparaison , juger lequel des deux genres est le plus parfait : néanmoins parce que les défauts de la femme vien-

ment originairement d'une erreur de la nature, cela ne peut être imputé aux femmes : ainsi les hommes ne doivent pas en tirer avantage, pour mépriser les femmes, mais aussi de les estimer plus qu'elles le méritent, ce seroit tomber dans une illusion manifeste.

Médicis qui s'attendoit que Palavicin pousseroit son raisonnement plus loin, voyant que déjà il faisoit silence, il ajouta.

Seigneur Palavicin, pour répondre à la foible raison que vous donnez des défauts des femmes, je soutiens qu'essentiuellement une substance, de quelque nature qu'elle soit, ne peut recevoir ny plus ny moins : ainsi une pierre ne scauroit être plus parfaitement pierre qu'une autre, un bois plus parfaitement bois, ny même un homme plus parfaitement homme qu'un autre homme ; par conséquent le mâle ne peut être plus parfait que la femelle, puisque les deux genres se comprennent sous le nom d'homme, & que la chose en quoy ils diffèrent, n'est qu'accidentelle.

Si vous dites que l'homme quant à l'essence, n'est pas plus parfait que

la  
ci  
fil  
da  
au  
l'  
pe  
pa  
es  
à  
pl  
p

te  
q  
c  
h  
f  
p  
a  
e  
t

la femme, il l'est du moins quant à l'accident, je répons que les accidens consistent ou dans les qualitez du corps, ou dans celles de l'esprit; que s'ils consistent au corps, & que ce soit en ce que l'homme est plus robuste, & qu'il supporte plus le travail, la perfection n'est pas considérable: car les hommes qui excellent en forces, se trouvant même à la guerre, où se font les actions les plus vigoureuses & hardies, ils ne sont pas toujours néanmoins les plus estimez.

Que si ces avantages consistent dans les lumières de l'esprit, je maintiens que celui des femmes est capable de comprendre les mêmes choses que celui des hommes, & que les connoissances, auxquelles l'entendement des uns peut parvenir, celui des autres le peut aussi.

Médicis fit un peu de pause en cet endroit, & ensuite il ajouta en riant: ne vous souvenez-vous plus de cet axiome de Philosophie: Que ceux qui ont la chair molle & douce, ont l'entendement excellent; par cette raison il ne faut pas douter que les femmes n'ayent l'entendement meilleur & plus propre à la speculation que les hommes.

Mais pour vous répondre sur ce que vous voulez qu'on juge de la perfection de l'un & de l'autre sexe par les operations des deux : je dis qu'à considérer sans prévention les effets de la nature, on trouvera qu'elle ne forme point les femmes par hazard ; mais que c'est avec toutes les dispositions nécessaires à une vraye production, & qu'encore que leur corps soit foible & délicat, & leur esprit doux & tranquille, & qu'elles ayent plusieurs qualitez contraires à celles des hommes. Toutes opposées qu'elles sont, elles tendent néanmoins à une seule fin, & concernent une même utilité ; en effet, si les femmes ont moins de courage que les hommes, elles sont en récompense plus artificieuses & plus fines, c'est pourquoy les meres nourrissent les enfans, & les peres les enseignent, & ils acquierrent par la force au dehors, ce que les femmes conservent avec vigilance au dedans, ce qui mérite une pareille estime.

Si vous consultez les histoires, quoy que les hommes ayent toujours gardé beaucoup de modération à publier les loüanges des femmes, vous trouverez que la vertu est demeurée aussi con-

Stamment parmi elles , qu'entre les hommes , & que l'on en a vû conduire de grandes entreprises de guerre , remporter de glorieuses victoires , & gouverner de grands Etats avec autant de prudence & de justice , & faire des actions aussi importantes , qu'ayent jamais fait les hommes.

Vous sçavez les noms de tant de sçavantes , qui ont enseigné la Philosophie ; d'autres , qui ont excellé dans la poësie ; d'autres , qui ont harangué devant les Juges , convaincu des criminels , & justifié des innocens avec la dernière force de l'éloquence.

Quant aux arts libéraux & mécaniques , leur habileté n'a pas besoin d'éloge. Si donc l'homme essentiellement n'est plus parfait que la femme , & s'il l'est moins , même dans les accidens , je ne comprends pas dans quoy peut consister cette plus grande perfection de l'homme , que vous luy attribuez.

Que ce soit l'intention de la nature , de former toujours les êtres plus parfaits , que pour cette raison elle ne voudroit produire que des hommes ; que la production de la femme est une erreur de la nature , plutôt que la vé-

table intention, c'est ce que je vous  
 nie absolument; parce que sans les fem-  
 mes l'espèce humaine ne sçauroit se con-  
 server; ce qu'on peut dire néanmoins  
 être la plus forte inclination de la na-  
 ture, afin de se perpetuer.

Pour cet effet elle produit incessam-  
 ment le mâle & la femelle, & elle  
 veut que les enfans qui en naissent ren-  
 dent à leurs parens le bien-fait qu'ils  
 en ont reçu à leur naissance, en les  
 faisant en quelque manière renaître de  
 nouveau dans la production d'autres en-  
 fans: car de cette sorte la nature éta-  
 blit une espèce d'éternité, & semble  
 donner l'immortalité aux hommes.

Mais ce grand ouurage de la natu-  
 re ne pouvant se continuer sans l'éga-  
 le coopération des deux sexes, je ne  
 comprends pas pourquoy l'un seroit fait  
 par hazard, plutôt que l'autre.

Je conviens que la nature dans ses  
 opérations, tend toujours à la produ-  
 ction des êtres plus parfaits, & que  
 par conséquent elle veut former l'hom-  
 me dans son espèce, mais non pas le  
 mâle plutôt que la femelle; parce que  
 son ouvrage seroit imparfait.

Car de même que le corps & l'ame

dans leur union, font ensemble un composé plus noble que l'une ou l'autre partie séparée, je veux dire l'homme; aussi de l'union du mâle & de la femelle se produit ce même composé, en qui se conserve l'espèce humaine: c'est ce qui fait que la nature unit toujours ensemble les deux genres, & que l'un ne peut subsister sans l'autre: ainsi celuy-là ne doit point estre appelé mâle, qui n'a point la femelle, selon la définition des deux sexes, ny femelle, celle qui n'a point de mâle.

Aussi parce qu'un sexe seul marque une imperfection, les anciens Théologiens attribuent l'un & l'autre à Dieu, & Orphée dit que Jupiter étoit mâle & femelle: aussi l'Ecriture sainte nous apprend que Dieu en créant l'homme, le fit mâle & femelle, selon son image. Enfin les Poëtes parlant des Dieux, confondent souvent les sexes.

Ces subtilitez, dît Palavicin, embarrassent nôtre raisonnement, en sorte que, quelques convaincantes que soient mes raisons, ces Dames, pour favoriser leur cause, voudront croire que j'ay tort: j'ajouïteray néanmoins avec quelques sçavans, que l'homme repré-

sent la forme, & la femme la matière  
& que la forme étant plus parfaite que  
la matière, parce qu'elle luy donne  
l'être en quelque manière, l'homme  
aussi est beaucoup plus parfait que la  
femme.

Un grand Philosophe propose à ce  
sujet ces problêmes : Pourquoi la femme  
me ayme toujours le premier homme  
qui l'a connue, & au contraire, pour-  
quoy l'homme hait la première femme,  
& il répond qu'alors la femme partici-  
pant à la perfection de l'homme, &  
l'homme à l'imperfection de la femme,  
il est naturel d'aimer ce qui rend par-  
fait, & de hayr ce qui rend imparfait.

Une des grandes marques de la per-  
fection de l'homme, & de l'imperfe-  
ction de la femme, c'est que toutes  
les femmes voudroient pouvoir être  
homme, ce qui est un instinct de la na-  
ture qui leur fait connoître ce qui leur  
manque, & ce qu'elles pourroient de-  
sirer pour leur perfection.

Les femmes, répondit Médicis, ne  
souhaiteroient pas d'être hommes pour  
être plus parfaites, mais pour repren-  
dre leur liberté, & se tirer de la do-  
mination que les hommes ont usurpé  
sur

sur elles de leur propre autorité.

Quant à votre similitude de la matière & de la forme, elle prouve seulement que l'homme ne communique pas plus le degré de perfection à la femme, que la forme le communique à la matière: d'autant que la matière reçoit l'être de la forme, & ne peut subsister sans elle: au contraire les formes ont de perfection, qu'à proportion qu'elles participent moins de la matière.

Enfin la femme ne reçoit point son être de l'homme, ainsi que la matière le reçoit de la forme: mais comme on peut dire que la femme devient parfaite par l'homme; par la même raison, l'homme est rendu parfait par la femme: car cette perfection consistant dans la puissance de produire leur espèce, ils ne l'ont que conjointement, & non séparément l'un de l'autre.

A l'égard de l'amitié qu'une femme conserve pour le premier homme qui l'a connue, & de l'aversion d'un homme pour la première femme, je ne l'attribuëray point à la raison qu'en donne votre Philosophe, mais à la connoissance de la femme, & à l'inconstance de l'homme, fondé que je suis sur

Et

ce principe naturel, que le mâle étant d'un tempérament plus chaud, il reçoit de cette qualité aérée la légèreté & l'instabilité: tout au contraire la femme, par le froid qui luy est naturel, reçoit la stabilité & ses plus fixes impressions.

Madame Emilie se tournant alors vers Médicis, dit. Au nom de Dieu sortez au plûtôt de vos matières & de vos formes de mâle & de femelle, & parlez en des termes où vous puissiez être entendus. Nous avons bien compris le mal que les Seigneurs Octave Frégosse & Palavicin ont dit de nous; mais nous ne concevons pas la manière dont vous nous défendez: cela me paroît sortir de vôtre sujet, & laisse dans les esprits la méchante impression que nos ennemis leur ont donnée.

Madame, répondit Palavicin, ne nous traitez pas, s'il vous plaît, d'ennemis; ce nom convient mieux au Seigneur de Médicis, d'autant que donnant aux femmes de grandes loüanges pour des vertus qu'elles n'ont pas, il fait paroître qu'il ne peut les louer pour leurs vertus propres.

Soyez persuadée, Madame, reparti-

Médicis, que, sans dire des injures aux hommes, comme ils ont dit aux femmes, nous répondrons à tout : mais parce que peut-être quelqu'un écrira nos entretiens, je serois marry que dans ces endroits de matières & de formes ne parût point de réponse aux arguments que le Seigneur Palavicin produit contre vous.

Seigneur de Médicis, dît Palavicin, vous conviendrez que l'homme par ses seules qualitez naturelles, est plus parfait que la femme : car enfin la femme est de complexion froide, & l'homme de complexion chaude : or il n'y a point de doute que le chaud ne soit beaucoup plus parfait que le froid, puisqu'il est un agent productif : en effet les cieus nous envoient icy bas le chaud seulement, & non le froid, qui n'entre pas dans les œuvres de la nature.

Aussi ne peut-on disconvenir que la raison de la foiblesse & de la timidité des femmes, ne soit, parce qu'elles sont d'un tempérament trop froid.

Seigneur Palavicin, repliqua Médicis, il faut avouer que vous mettez tout en usage, pour soutenir une méchante cause ; mais vous verrez, que

plus vous vous opiniâtrez, & plus vous la rendez mauvaise.

Je conviens que la chaleur a en soy des perfections, que la froideur n'en a pas; mais la même conséquence ne s'en suit pas dans les choses mixtes & les êtres composez: car loin que les corps les plus chauds soient les plus parfaits, ce sont au contraire les corps tempéréz.

J'avouë que la femme est de complexion froide à comparaison de l'homme: mais vous conviendrez que l'homme, à raison de sa chaleur, est éloigné du vray tempérament, & qu'au contraire la femme étant tempérée en approche davantage: aussi elle est d'une humidité radicale proportionnée à la chaleur naturelle; au lieu que dans l'homme elle se consomme plus promptement à cause de son excessive chaleur.

Donc dans la femme le froid tempère la chaleur naturelle; mais dans l'homme, le chaud superflu réduit aisément la même chaleur à son dernier degré, laquelle venant enfin à manquer d'aliment, s'éteint tout-à-fait.

C'est aussi la raison pourquoy dans la génération les hommes se desséchent plus

que les femmes ; d'où il s'ensuit que souvent ils vivent moins qu'elles. Par conséquent cette perfection du genre se peut plus raisonnablement attribuer aux femmes ; parce que vivant plus long temps que les hommes, elles accomplissent mieux & avec plus d'étendue, l'intention de la nature.

N'entrons point icy en comparaison de la chaleur que les cieux influent sur nous ; parce qu'elle fait équivoque à la chose dont nous sommes en contestation : car étant la conservatrice de tous les êtres chauds ou froids , qui sont compris sous le ciel de la lune , elle ne peut être contraire au froid.

Enfin encore bien que la timidité , qui est naturelle aux femmes , marque quelque imperfection , son principe néanmoins leur est avantageux , puisqu'il n'est autre que la subtilité des esprits , qui portent & représentent avec plus de promptitude les espèces à l'entendement : de là vient que leur imagination se trouble facilement à la vûe des objets de terreur ; parce qu'elle en conçoit le pénible avec plus de vivacité & de promptitude.

Il y a des personnes , que la mort

Ec y

ny aucune autre chose n'est capable d'épouvanter, & que néanmoins on ne peut pas dire qu'elles soient hardies; parce que le peu de lumière qu'elles ont ne leur faisant point découvrir le danger, cela fait qu'elles y vont comme insensées; ainsi cette fausse hardiesse ne procède que de l'épaisseur des esprits.

Aussi un fou ne passera t-il jamais pour homme de cœur, quoy qu'il n'appréhende rien: car la vraie magnanimité consiste en une libre détermination d'exécuter les choses les plus difficiles, & à estimer son propre honneur & son devoir plus qu'on ne craint le péril, & encore bien qu'on y envisage évidemment la mort, il faut néanmoins conserver son cœur dans une assiette si fermée, que les sens n'en demeurent point interdits.

Les siècles passés nous ont donné un grand nombre d'hommes, & même de femmes d'une élévation extraordinaire de courage, & nous en trouvons quelques-unes dans le nôtre, qui se sont distinguées par des actions, qui ne cèdent point en valeur à celles des plus grands Héros.

Ces actions extraordinaires, dit icy Frigio, commencèrent par la première femme, qui pécha, & fit pécher son mary, & qui laissa de cette sorte pour héritage au genre humain, la mort, les peines, les douleurs, toutes les perfections & les misères que nous ressentons aujourd huy dans le monde.

Puisque vous voulez vous authentifier de l'Ecriture, répondit Médicis, vous sçavez que ce péché a été effacé par une femme, qui nous a procuré des avantages infiniment plus grands, que la première ne nous a fait de préjudices; aussi l'Eglise Sainte chante l'éloge d'une femme <sup>\*</sup>, qui nous a valu un Dieu pour Rédempteur. Mais je n'entreprends pas de vous représenter icy, combien toutes les creatures sont au dessous de cette Divine Vierge Mere, pour ne faire pas un mélange des choses sacrées avec nos entretiens profanes, non plus que de vous dire quel nombre d'illustres femmes ont avec une constance merveilleuse souffert la mort pour la gloire de Jesus-Christ, & combien d'autres par leur profond sçavoir, ont converti d'idolâtres.

<sup>\*</sup> *Fœlix culpa.*

Que si vous attribuez ces merveilles à une grace spéciale du Saint Esprit, je répons qu'il n'est point de vertu qu'on doive estimer davantage, que celle qui est approuvée par le témoignage de Dieu.

Si vous lisez les écrits de saint Jérôme, vous y trouverez les éloges de beaucoup de ces Héroïnes, même de quelques-unes de son temps, dont la vertu fait la plus riche matière de l'éloquence de ce grand homme.

Soyez persuadé qu'il y en a une infinité d'autres, dont les histoires ne font aucune mémoire; parce que les femmes vertueuses mènent une vie retirée, & fuient la ridicule vanité de paroître saintes aux yeux du vulgaire, comme font aujourd'huy plusieurs bigots, lesquels méprisent la doctrine de Jesus-Christ, qui veut que celuy qui jeûne, se parfume le visage, pour ne paroître pas mortifié; qui ordonne que les aumônes, les oraisons & les autres bonnes œuvres, ne se fassent point en public ny dans les assemblées des Synagogues, mais en secret; & qui fait consister une des principales obligations de l'homme à donner de bon

Exemples : ceux-cy au contraire affectent un col courbé, des yeux baissés en terre, & publiant qu'ils ne veulent point converser avec les femmes, ny manger autre chose que des herbes crues, ils trompent ainsi les personnes simples, pendant qu'en secret dans le cabinet des grands & les familles particulières, ils se font auteurs de mille sortes d'intrigues.

On en voit d'autres d'un air plus polly & plus étudié, avec un teint frais, le menton bien rasé, & des habits très-propres, qu'ils troussent au dessus du genoüil en marchant par les rues, afin de faire voir leurs bas bien tirez, & la leste disposition de leur personne à faire des révérences de bonne grace.

D'autres plus extravagans affectent des airs cavaliers & des regards audacieux & immodestes, même lorsqu'ils officient à l'Autel, & ils pensent par ces manières, se rendre fort agréables; mais ils ne s'apperçoivent pas qu'ils s'attirent au contraire le mépris des plus senezez.

Vous vous faites un si grand plaisir de dire mal des *Frati*, dît alors Madame Emilie, que pour vous sa-

tisfaire , vous vous êtes exprés formé  
 cette chimère , afin de la combattre ;  
 mais sçachez que vous faites un tres-  
 grand mal de murmurer d'eux , & que  
 sans utilité vous chargez vôtre consci-  
 ce d'un gros péché : car enfin si ces  
 bons Peres ne prioient pas Dieu pour  
 nous incessamment , comme ils font ,  
 nous serions affligés de malheurs beau-  
 coup plus grands que ceux que nous  
 souffrons.

Madame, répondit Médicis en riant,  
 comment avez vous pû si bien devi-  
 ner , que je parlois des Moines , puis-  
 que je ne les ay point nommez : mais  
 à dire vray , mon discours ne doit point  
 s'appeller un murmure ; car j'en parle  
 bien évidemment , oûtre que je ne pré-  
 tends nullement faire la critique des bons,  
 mais de ceux dont la conduite rend leur  
 profession méprisable.

Ne détractez point , je vous prie,  
 des Religieux , repliqua Madame Emi-  
 lie : car pour moy j'estime que c'est mê-  
 me un grand péché de vous écouter,  
 & si vous continuez , je sortiray d'icy.

Je vous obéis , Madame , ajouta  
 Médicis : je laisse cette matière , pour  
 reprendre celle des loüanges des fem-

mes, & je dis que le Seigneur Palavicin ne me nommera pas un seul homme d'un mérite singulier, que je ne luy trouve sa femme, sa fille, ou sa sœur, qui ne luy soit égale, ou même qui ne le surpasse, & plusieurs autres, qui ont rendu de tres-grands services à leurs maris, ou qui ont réparé des fautes considérables où ils étoient tombez.

Puis donc que les femmes sont capables des mêmes vertus que les hommes, je ne sçais pourquoy en ne leur attribuant, comme je fais, que des avantages qu'elles peuvent avoir, & qu'elles ont en effet, le Seigneur Palavicin veut se persuader que je dis des miracles, ainsi qu'il me l'a reproché : car enfin il s'est toujours trouvé dans le monde autant de femmes du mérite de la Dame de Cour que j'instituë, qu'il y a eu d'hommes du caractère du Courtisan que ces Messieurs ont formé.

Les raisons sont vaines, répondit Palavicin, quand on a l'expérience du contraire : en effet si je vous demandois quelles sont, ou quelles ont été ces femmes d'un mérite égal à celui des grands hommes, dont elles étoient les femmes, les sœurs ou les filles,

celles qui leur ont procuré de grands avantages, ou qui les ont corrigez de leurs défauts, vous vous trouveriez fort embarrassé.

Rien que la multitude seule, répondit Médicis, ne pourroit m'embarrasser : car hors que je serois trop long je vous convaincrois par l'histoire d'Octavie femme de Marc-Antoine & sœur d'Auguste, de Portie fille de Caton, & femme de Brutus, de Caye Cécilie femme de Tarquin le vieux de Cornélie fille de Scipion, & d'une infinité d'autres extrêmement connues, & non seulement de nos Romaines mais des étrangères, ainsi qu'Alexandra femme d'Alexandre Roy de Judée, qui après la mort de son mary sçût desarmér les peuples animez de fureur, & prests à venger par la mort de deux Princes ses fils, la dure servitude, où leur pere les avoit tenus durant tout son règne.

Cette prudente Princesse ne calma pas seulement cette juste indignation, mais elle rendit affectionnez à ses enfans, des cœurs que leur pere par une infinité de maux, leur avoit rendus ennemis conjurez.

Nous

Nous en apprendrons l'histoire avec plaisir, dit Madame Emilie. Cette Reine, ajoûta Médicis, voyant ses enfans dans un si grand péril, fit à l'instant porter le corps d'Alexandre au milieu de la place, où les Citoyens étoient en armes, prests à faire sédition, & à forcer le Palais, & prenant la parole leur dit d'un air touchant, qu'elle étoit persuadée qu'ils avoient raison d'être irritez contre son mary pour les cruels traitemens qu'ils en avoient soufferts, & que de même que pendant sa vie elle s'étoit efforcée de luy faire changer cette méchante conduite, elle vouloit de ses propres mains luy rendre a l'en punir, tout mort qu'il étoit, qu'elle leur abandonnoit son corps, qu'ils le déchirassent en mille piéces, & le fissent manger aux chiens avec les dernières ignominies; mais qu'elle les conjuroit d'avoir compassion de ces pauvres enfans, qui à leur âge ne pouvoient pas même être coupables d'avoir consenti aux injustices de leur pere.

Alexandra anima son discours d'une certaine éloquence féminine & naturelle, qui fut si puissante, qu'au même

moment la fureur de ce peuple fut non seulement appaisée, mais changée en une affection si tendre, que sur le champ ils élurent d'un consentement unanime ces deux jeunes Princes pour leurs Souverains, & accordèrent au corps du feu Roy une tres-honorable sepulture.

Médicis après un peu de pause continua ainsi. N'avez vous pas lû que la femme & les sœurs de Mitridates envisagèrent la mort d'un œil beaucoup plus assuré, que Mitridates n'eut la force de faire, & que la femme d'Asdrubal témoigna plus de fermeté que son mary dans une pareille extrémité.

Vous sçavez qu'Amonie fille d'Hieron de Syracuse voulut mourir au milieu de l'embrasement de sa patrie.

Remarquez icy, dît Frigio, l'étrange obstination des femmes : certes s'en trouve ainsi quelques fois, qui sont si opiniâtres, que pour chose du monde elles ne voudroient changer de résolution.

Médicis se prit à rire & dit : on doit appeller constance, & non, obstination, quand il s'agit d'une action de vertu telle que celle de Pichare attrapant

chie Romaine : car étant complice d'une grande conjuration contre la personne de Néron, elle soutint avec une fermeté héroïque les horribles tourmens qu'on luy fit souffrir, sans que jamais on pût l'obliger à déclarer aucun des Conjurateurs, pendant qu'à l'extrêmeonte de nôtre sexe plusieurs Sénateurs & Chevaliers Romains, intimidéz de la seule menace qu'on leur fit de la mort, accusèrent leurs freres, leurs amis & les personnes les plus chères qu'ils eussent.

De ce nombre fut encore celle de Léonine, à l'honneur de laquelle les Athéniens dédièrent une lionne de bronze sans langue devant la porte de la Roche, comme une marque éternelle de son silence : car se trouvant aussi complice d'une conjuration contre les Tyrans, rien ne fut capable de l'épouventer, non pas même la vûë de deux grands hommes ses amis, qui expirèrent dans les supplices, & bien que son corps tombât en lambeaux dans ces tourmens cruels, elle ne revela jamais aucun des conjurez.

Seigneur de Médicis, dît alors Madame Marguerite de Gonzague, vous nous

faites un récit extrêmement succinct de ces actions de vertu des femmes : nos adversaires font semblant de les ignorer, & ils voudroient qu'on en eût perdu la mémoire ; si vous nous les faifiez bien comprendre, nous pourrions au moins nous en faire honneur dans les occasions.

La constance de celle dont je vais vous parler, répondit Médicis, fera avoüer au Seigneur Palavicin même, que peu d'hommes s'en trouveroient capables, & il commença en cette sorte.

On observoit autres fois à Marseille, une coütime qui venoit de la Grèce : c'est qu'on composoit un poison mêlé de cigüe, qu'on permettoit aux particuliers de prendre, lorsqu'ils prouvoient au Senat qu'ils avoient un juste sujet de se priver de la vie pour quelque déplair, afin qu'un malheureux ne fût pas toujours exposé aux disgraces de la fortune, ou que celui qui l'auroit éprouvée favorable, pût prévenir son inconstance ; de manière donc que Sexte Pompée.....

Frigio interrompant Médicis en cet endroit, dît : ce conte me paroît le com-

commencement de quelque longue fable.

Alors Médicis se tournant vers Madame de Gonzague, dit en riant : vous voyez Madame, qu'on m'ôte la liberté de parler : je voulois vous entretenir d'une femme, qui, après avoir prouvé au Senat qu'elle avoit un sujet raisonnable de mourir bût ce poison avec tant de fermeté, & en donnant de si prudens conseils à ses proches, que Pompée & le peuple surpris de voir dans une femme tant de capacité & une si ferme résolution à ce terrible pas de la mort, en furent extrêmement touchés.

Il me souvient aussi, ajouta Palavicin en riant, d'avoir lû la harangue d'un infortuné mary, qui demanda permission au Sénat de mourir ; parce qu'il ne pouvoit souffrir plus long temps le babil de sa femme, luy paroissant moins cruel de boire ce poison, que d'oïr cette incommode babillarde.

Une infinité de femmes malheureuses, répondit Médicis, auroient de plus justes raisons de demander la licence de mourir : je ne diray pas, pour ne pouvoir supporter les paroles, mais les indignes traitemens qu'elles reçoivent de leurs maris. J'en connois qui souffrent

dans ce monde , des peines de damnés :

Ne croyez vous pas , repartit Palavicin , qu'il se trouve aussi plusieurs maris , qui sont si terriblement tourmentez de leurs femmes , qu'ils souhaitent à toute heure la mort

Quels déplaisirs , dît Médicis , les femmes peuvent-elles faire à leurs maris , qu'ils n'y trouvent point quelque remède : au contraire il n'en est aucun à ceux que les maris font souffrir à leurs femmes qui leur obéissent en tout , si ce n'est par amitié , c'est au moins par crainte.

Il est certain , dît Palavicin , que le peu de bien qu'elles font quelques-fois procède d'une lâche timidité ; parce qu'il y en a tres-peu , qui dans le secret de leur cœur , n'ayent de la haine pour leurs maris.

Je soutiens le contraire , répondit Médicis , & vous remarquerez par la lecture des histoires , qu'il y a des exemples , qui prouvent que les femmes aiment toujours plus leurs maris , que les maris n'aiment leurs femmes.

Car enfin jamais vous n'avez vû ny lû , qu'un mary ait donné un témoignage d'amitié à sa femme , qui approche

de celuy que la célèbre Cama donna de l'amour qu'elle avoit pour son mary.

Cette femme, repliqua Palavicin, m'est aussi peu connue que l'action qu'elle fit; ny à moy, dît Frigio.

Je vais vous apprendre l'une & l'autre, ajouta Medicis, & vous, Madame de Gonzague, n'en perdez point la mémoire. Cama fut une jeune Dame parfaitement belle, mais autant estimable par sa modestie & la bonté de ses mœurs, que par sa beauté: sur tout elle aimoit son mary, nommé Sinato dans toutes les tendresses du cœur.

Il arriva qu'un autre Gentilhomme d'une autorité beaucoup plus grande dans leur Ville, que celle de Sinato, devint éperduement amoureux de Cama. Sinorige qui étoit le nom de cet Amant, tenta en vain toutes sortes de moyens, pour la gagner, & se persuadant que l'amour qu'elle portoit à son mary étoit le seul obstacle qui s'opposoit à ses des-seins, il le fit assassiner.

Mais loin qu'ensuite de ce crime, ses poursuites eussent plus de succès, la Dame en témoigna plus de dédain; de sorte que la passion de cet homme croissant par cette résistance, il se réso-

lut enfin de l'épouser, quoy qu'elle fût d'une condition beaucoup inférieur à la sienne.

Sinorige en ayant donc fait la proposition aux parens de Cama, ils crurent leur famille honorée de son alliance, & firent leur efforts, pour luy persuader d'accepter un party si avantageux, en luy représentant qu'il y avoit même du péril pour elle & pour eux de le refuser; de manière que Cama après de longues résistances répondit enfin qu'elle se soumettoit à leur volonté.

Ses proches ravis de ce consentement, en portèrent aussi-tôt la parole à l'Amant, qui transporté de joye donna ses ordres pour la cérémonie de son mariage, qui se fit incontinent après avec beaucoup d'appareil.

L'époux & l'épouse s'étant pour cet effet rendus au temple de Diane, Cama prit un vase rempli d'une certaine boisson agréable qu'elle avoit composée, s'approcha de l'Autel, & en bût la moitié: ensuite, parce que c'étoit l'usage des noces, elle donna de sa main le reste à l'époux, qui le bût tout.

Alors la Dame voyant son dessein réussir, se prosterna à genoux, pleine de

joye aux pieds de la Statuë de Diane, & dit. O Décise, qui connoissez les secrets de mon cœur, rendez témoignage que cent fois depuis la perte que j'ay faite de mon cher époux. j'ay retenu mon bras avec peine, pour me donner moy même la mort, & avec quel ennuy j'ay supporté l'extrême douleur de mener sur la terre un reste de vie, dans laquelle je n'ay goûté depuis son trépas, aucune autre satisfaction, que l'espérance de cette vengeance que je prens de sa mort.

Je pars donc toute consolée, pour aller jouir de la douce compagnie de cette belle ame, que j'ay toujours aimée durant la vie & après la mort infiniment plus que moy-même.

En même temps se tournant vers Sinorige. Perfide, luy dît-elle, qui pensois être mon mary, au lieu du lit nuptial donne ordre qu'on dispose ton tombeau, car je fais de toy un sacrifice aux Manes de Sinato.

Sinorige épouvanté de ces paroles, & sentant même déjà l'effet du venin qui faisoit son cœur, il prît promptement, mais inutilement, plusieurs remedes, pour se garantir de la mort;

346 *Le parfait Courtisan*

car Cama eut encore en cela la fortune si favorable, qu'avant que de mourir, elle scût que Sinorige étoit expiré.

Ayant donc appris avec beaucoup de joye qu'elle étoit vengée, elle se fit mettre au lit : alors élevant les yeux au ciel, en proférant incessamment le nom de Sinato, elle dît. O mon tres-cher mary, puisque pour les derniers presens de reconnoissance dont je suis capable à vôtre égard, j'ay offert à vôtre mort des pleurs & la vengeance, je ne vois point qu'il me reste icy aucune chose à faire pour vous, je suis le monde & cette vie, qui sans vous ne me peut être que cruelle, & si autres fois elle m'étoit chère, c'étoit pour l'amour de vous.

Venez donc au devant de moy, Monseigneur, & recevez aussi favorablement cette ame, qu'elle a d'ardeur d'aller à vous.

Dans ce transport elle rendit l'esprit, tenans les bras étendus, comme si à cet instant même elle eût voulu l'embrasser. Or dites nous maintenant, Frigio, ce qu'il vous semble de cette femme.

Il me semble, répondit Frigio, que

vous avez entrepris de faire pleurer ces Dames : mais présupposons que cette histoire soit vraie , j'ose vous dire qu'il ne se trouve plus au monde de semblables femmes.

Il s'en trouve , repartit Médicis , & je vais vous l'apprendre. De mon temps il y avoit à Pise un Gentilhomme , nommé *M. Tomaso* , qui passant un jour accompagné de plusieurs autres sur un petit vaisseau de Pise en Sicile , leur bâtiment fut investi si inopinément par quelques fustes des Mores , qu'ils ne purent se sauver ; de manière qu'encore que les Pisans se défendissent très-bien , le petit nombre qu'ils étoient , fut obligé de céder à la multitude de leurs ennemis : ainsi la barque & tout l'équipage demeura au pouvoir de ces Pirates.

L'infortuné *M. Tomaso* , qui avoit été de sa main le frere d'un des Capitaines de ces fustes , fut donné pour esclave à ce barbare , lequel extrêmement irrité de la mort de son frere , le maltraitoit continuellement , & le mena en Barbarie , où il avoit dessein de le tenir toute sa vie dans les fers.

Tous les autres captifs , les uns par

un moyen, & les autres par un autre moyen, furent délivrez, & s'en retournerent chez eux, & rapportèrent à la femme de *Tomaso*, qui avoit nom *Madame Argentine*, & à ses enfans, le cruel esclavage dans lequel il étoit detenu, sans espérance même de recouvrer jamais sa liberté.

A cette affligeante nouvelle, la nature excitant dans l'ame d'un de ses fils, nommé *Paul*, un puissant mouvement de piété envers son pere, il se résolut de le mettre en liberté à quelque péril qu'il fallût s'exposer; il l'entreprit & l'exécuta en effet fort heureusement & avec tant de secret, que tous deux étoient déjà arrivez à *Lisbonne*, avant qu'on eût avis en *Barbarie* de leur évafion.

*Tomaso* se voyant en seureté à *Lisbonne*, écrivit à sa femme, pour lui faire sçavoir sa délivrance, le lieu où il étoit, & qu'il espéroit de la voir le lendemain.

Cette vertueuse Dame fut surprise d'un tel excés de joye, en apprenant la nouvelle qu'elle reverroit bien-tôt par l'effet merveilleux de la piété de son fils, son mary qu'elle aimoit extrêmement.

nement , & dont elle n'avoit osé eſperer le retour , que levant alors les yeux au ciel , & invoquant le nom de son mary - elle tomba morte à cet instant , & quelque remede qu'on luy pût donner , son corps demeura séparé de son ame.

Que ſçavez - vous dît Frigio , en riant , si cette Dame ne mourut pas plutôt de déplaiſir d'apprendre que son mary , dont elle s'étoit crüe débarraſſée , alloit retourner auprès d'elle.

Toute la conduite de ſa vie , répondit Médicis , ne ſ'accordoit pas avec un pareil ſoupçon : mais je croiray plutôt que cette belle ame ne pouvant plus ſouffrir de revoir un objet qui luy étoit ſi cher , abandonna ſon corps , & fut portée d'un violent deſir au lieu , où à la lecture de ſa lettre ſa penſée l'avoit devancée.

Peut-être , ajouta Palavicin , que cette Dame aimoit trop paſſionnément , parce qu'entre les défauts des femmes , les uns ont celui de ſe porter en toutes choſes juſqu'à l'extrémité : auſſi vous voyez qu'un excés d'amitié fit tort à ſon mary & à ſes enfans , & que le plaiſir de cette agréable délivran-

ce qu'ils commençoient de goûter, se tourna en affliction : vous ne la devez donc pas donner pour exemple d'une des femmes qui ont été la cause de beaucoup de biens.

Je la cite , repliqua Médicis , comme une des femmes qui ont beaucoup aimé leurs maris ; à l'égard de celles qui ont procuré de grands biens au monde , j'en nommerois un nombre infini , & d'autres qui ont inventé des choses si admirables , qu'elles ont mérité des peuples le titre de Divinité , comme Pallas , Cères & les Sybilles , par la bouche desquelles Dieu a prononcé tant d'oracles , & révélé beaucoup de prodiges qui devoient arriver au monde.

Plusieurs grands hommes de l'antiquité ont avoué être redevables à des femmes sçavantes , des connoissances qu'ils avoient acquises ; une de celles-là fut la célèbre Aspasia , ainsi que Diotime , qui eut le pouvoir en vertu de ses sacrifices , de retarder de dix ans une peste , dont la ville d'Athènes étoit menacée.

Nous avons l'incomparable Nicole Oresme Mere d'Evandre , qui enseigna

des belles lettres aux Latins, & une autre Dame qui fut maîtresse de Pindare Lirique ; Corine & Sapho excellèrent dans la poésie.

Mais pour vous convaincre par des exemples moins éloignez, & pour vous céder même les avantages que vous prétendez, je dis que les femmes ont du moins contribué autant à la fondation de Rome que les hommes.

Cette histoire doit être agréable à entendre, dît Palavicin : entendez-la donc, répondit Médicis. Après le sacagement de Troye, les Troyens qui échappèrent de cette grande ruine, allèrent fuyant, les uns d'une part, & les autres d'une autre : mais un grand nombre d'eux s'étant embarquez, abordèrent après une furieuse tempête, en Italie à l'endroit où le Tibre s'embouche dans la mer.

Ayant fait descente en ce lieu, pour chercher les rafraichissemens dont ils avoient besoin, ils entrèrent bien avant dans le pays : les femmes qui étoient demeurées sur les vaisseaux consultèrent ensemble, pour trouver un expédient, qui pût mettre fin à leur longue & pénible navigation, & pour recouvrer

352 *Le parfait Courtisan*

une nouvelle patrie : la résolution qu'elles prirent fut de mettre le feu à leurs navires , & la première qui commença cet incendie , avoit nom Roma.

Néanmoins redoutant le couroux des hommes à leur retour , elles furent au devant d'eux , & les unes embrassant & caressant leurs maris , les autres leurs parens & leurs alliez , elles adoucirent par cet artifice leurs premiers mouvemens , & leur représentèrent ensuite la cause d'une si hardie résolution.

Les Troyens alors pressés d'une part par la nécessité , & invitez de l'autre par le bon accueil que leur firent les gens du pays , parurent tres-satisfaits du procédé de leurs femmes ; de manière qu'ils choisirent leur habitation avec les Latins , au lieu même où après , Rome fut bâtie : aussi pour mémoire perpétuelle de cette alliance , les femmes Romaines baïsoient autrés-fois leurs parens , quand elles les rencontroient. Vous ne pouvez donc disconvenir que les Troyennes n'ayent contribué beaucoup à la fondation de Rome.

Mais les Dames Sabines n'eurent pas moins de part à l'agrandissement de cet Empire ; car Romule s'étant attiré

la haïne de tous les peuples voisins des Romains par l'enlèvement qu'il fit de leurs femmes, il en fut attaqué de toutes parts : mais sa puissance & sa valeur le rendirent vainqueur de ces nations avec assez de facilité, à la réserve des Sabins qui luy résisterent long-temps sous la conduite de Tatiüs leur Roy, Prince qui avoit scû unir en sa personne la prudence & la bravoure.

Déjà même une sanglante bataille avoit été donnée entre les Romains & les Sabins, & ils étoient tous rangés de part & d'autre, pour décider par une seconde bataille, du sort des deux nations, lorsque les femmes Sabines vêtues de deuil, les cheveux épars, pleurant, & d'un courage intrépide se jetèrent entre les deux armées, qui étoient en mouvement pour en venir aux mains.

Dans cet état elles conjurèrent leurs pères & leurs maris de ne vouloir point tremper davantage leurs mains dans le sang de leurs beaux-pères & de leurs gendres ; que s'ils n'étoient pas satisfaits de l'alliance qu'ils avoient contractée, qu'ils tournassent leurs armes contre elles ; parce qu'elles aimoient beaucoup mieux mourir, que de vivre veu-

354 *Le parfait Courtisan*

ves, ou sans peres & sans freres, avec un cruel souvenir d'avoir corçû leurs enfans, de ceux qui auroient tue leurs peres, ou d'avoir elles-mêmes pris naissance des meurtriers de leurs maris.

Elles portoient la plûpart leurs petits enfans dans leurs bras, dont ceux qui commençoient à déncüer leur langue, sembloient faire fête à leurs ayeuls; aussi les meres leur montrant leurs petits fils leur disoient, voilà vôtre sang, que vous voulez par une si grande fureur répandre de vos propres mains.

La piété & la prudence de ces femmes eut un tel pouvoir, que non seulement les deux Rois ennemis jurèrent sur le champ une alliance & une amitié perpétuelle, mais ce qui fut plus merveilleux, les Sabins vinrent habiter à Rome, & ces deux nations s'unirent en une seule: vous voyez que par cette union les Romains virent leurs forces accrûës de la moitié, dont ils eurent obligation à ces illustres femmes; aussi Romule en fut si reconnoissant, qu'ensuite partageant tout le peuple Romain en trente décuries, il leur imposa à chacune les noms des principales Dames Sabines.

Médicis s'arrêta en cét endroit : mais voyant que Palavicin gardoit le silence, ne vous semble-t-il pas, luy dit-il, que ces femmes ont procuré un tres-grand bien à leurs maris, & qu'elles ont contribué à l'agrandissement de la puissance Romaine.

J'avouë, répondit Palavicin, que les Sabines se sont renduës dignes d'une louïange immortelle : mais si vous voulez que nous sçussions les pechez des femmes, aussi-bien que leurs belles actions, vous ne dissimuleriez pas que durant la guerre de Tiacie, une d'elles trahit Rome, & enseigna un chemin aux ennemis pour surprendre le Capitole; en sorte qu'il s'en fallut peu que les Romains ne fussent entièrement détruits.

Quelle comparaison d'une seule méchante femme, répondit Médicis, à une infinité d'illustres que je vous cite, auxquelles j'en pourrois ajoûter mille autres, qui ont rendu des services incomparables à Rome. Vous sçavez pour quel sujet on y édifia un Temple à Venus armée, & un autre à Venus chauve; pourquoy on y ordonna en l'honneur de Junon la fête des servantes; parce que ces filles sauverent une

fois la Ville de Rome d'une entreprise  
secrete des barbares.

A qui la République est-elle rede-  
vable de l'action magnanime de la dé-  
couverte de la conjuration de Catilina,  
dont Cicéron se donna tant de gloire ?  
N'est-ce pas à une femme même de  
basse naissance.

Il me resteroit à prouver qu'il s'est  
trouvé assez de générosité & de cou-  
rage dans les femmes pour soutenir  
celuy des hommes aux occasions où  
ils en ont manqué : mais comme cet  
entretien n'a déja que trop duré, &  
qu'il me semble que j'ay satisfait à la  
commission dont j'étois chargé, je vais  
donner lieu à un autre de dire des choses  
plus dignes d'être écoutées, que celles  
que je pourrois ajoûter.

Alors Madame Emilie prenant la pa-  
role dît : Seigneur de Médicis, ne pri-  
vez pas, s'il vous plaît, les femmes  
des justes loüanges qu'elles meritent,  
& soyez persuadé, que, si le Seigneur  
Palavicin, & peut-être encore le Sei-  
gneur Octave ne vous écoutent pas vo-  
lontiers, vous êtes entendu avec beau-  
coup de plaisir du reste de la compagnie.

Rien néanmoins n'engageoit Médicis

continuer son discours : mais toutes  
s Dames redoublant leurs instances,  
se soumît à continuer.

Ne pouvant donc plus se défendre  
e parler, il dît en riant. Pour ne me  
s rendre le Seigneur Palavicin plus  
rand ennemy qu'il est, je ne feray  
u'un récit succinct de quelques actions  
éroïques des femmes, sur tout celles  
ui les premières me reviendront dans  
a mémoire.

Le Prince Philippe fils du Roy De-  
nitrie, étant sur le point de donner l'as-  
aut à la ville de Chio qu'il tenoit as-  
égée, fit publier qu'il donnoit la li-  
erté à tous les esclaves de l'un & de  
autre sexe, qui quitteroient leurs  
Patrons, & se refugioient dans son  
camp.

Les femmes de cette condition indi-  
gnées d'une déclaration qui choquoit  
leur fidélité, prirent les armes, accou-  
rent à la défense des murailles, &  
combattirent si vaillamment, qu'el-  
les contraignirent ce Prince de se re-  
tirer avec honte & beaucoup de per-  
te, ce qui avoit paru impossible aux  
hommes.

Ces généreuses femmes firent une

autre action autant glorieuse que la première : car ayant suivi leurs maris , leurs peres & leurs freres en leur exil à la ville de Leuconie, où les peuples d'Eritrie avec leurs conféderez les étant venus attaquer, ceux de Chio trop foibles pour leur résister , firent composition d'en sortir avec le pourpoint & la chemise seuls.

Les femmes apprenant cette honteuse capitulation , en furent extrêmement irritées , & reprochèrent aux hommes leur lâcheté , de quitter leurs armes , pour sortir demy-nuds devant leurs ennemis. A ce reproche ayant répondu que le traité en étoit signé , elles repartirent qu'ils se couvrissent au moins de leur écu & de leur lance , & qu'ils abandonnassent leurs habillemens : ces hommes s'épargnèrent de cette sorte par le conseil de leurs femmes, une partie de la confusion à laquelle ils s'étoient soumis.

Cyrus faisant la guerre aux Perseles défit dans une bataille : les fuyards qui échappèrent coururent avec effroy vers la ville , pour se sauver ; mais ils rencontrèrent leurs femmes hors des portes , qui allant au devant d'eux leur crièrent : Où fuiez-vous , hommes ti-

aidés, voulez-vous, pour vous cacher, entrer dans nos flancs, d'où vous êtes sortis? A ces paroles les Perses confus d'avoir moins de cœur que leurs femmes, tournèrent tête aux ennemis, & emportèrent la victoire.

Médicis s'arrêta à cet endroit de son discours, & se tournant vers Madame la Duchesse il dit. C'est maintenant, Madame, que vous me donnez, s'il vous plaît, la permission de me taire.

Que Madame vous l'accorde ou non, répondit Palavicin, c'est une nécessité que vous vous taisiez, parce que vous n'avez plus rien à dire.

Si vous m'irritez, repartit Médicis en riant, vous vous exposez au hazard d'ouïr toute la nuit les louanges des femmes, & d'apprendre qu'il y en a eu beaucoup à Sparte, qui ont estimé que leurs fils ne pouvoient mourir d'une mort plus glorieuse que pour le salut de leur patrie, & d'autres qui les ont renoncez ou tuez de leurs propres mains, quand elles ont reconnu leur foiblesse ou leur lâcheté.

Les femmes Sagontines ne prîrent-elles pas généreusement les armes, pour

défendre leur patrie contre Annibal, Marius ayant défait une armée d'Allemands, leurs femmes ne pouvant obtenir la grace de vivre libres dans Rome au service des Vestales, elles eurent la fermeté de se tuer & leurs petits enfans. Vous trouverez les histoires anciennes remplies de pareils exemples.

Seigneur de Médicis, dît Palavicino Dieu est le seul qui sçait de quelle sorte les choses se sont passées dans ces siècles si éloignés : car qui doute que beaucoup de mensonges de ce temps-là ne soient reçûs comme des veritez dans celui-cy.

Si dans tous les âges, répondit Médicis, vous voulez mesurer la valeur des femmes avec celle des hommes, vous trouverez que jamais nôtre sexe ne l'a emporté sur le leur.

Si vous venez au temps que les Gots regnerent dans l'Italie, vous verrez entre leurs Rois la Reine Amalazonte d'une prudence merveilleuse dans le gouvernement; Théodelinde Reine de Lombardie fut une Princesse incomparable en vertu aussi bien que Théodora Impératrice de Grèce. Remar-

quez

que dans notre patrie la Comtesse Matilde d'un mérite si extraordinaire, mais dont je laisse l'éloge à faire au Comte de Canosse qui est de sa Maison.

Cet éloge vous convient mieux qu'à moy, répondit le Comte : car vous savez que nous ne pouvons louer avec bienfaisance, les choses qui nous appartiennent.

Dans les siècles suivans, ajouta Médicis, combien trouverez-vous de femmes fameuses sorties d'illustres Maisons, de Monfeltre, de Gonzague, d'Este & de Pie : à parler ensuite, des temps de nos peres & du nôtre, il n'est pas besoin de chercher des sujets trop loin, parce que nous en avons dans ce Palais.

J'épargneray néanmoins la modestie des Dames, qui font l'honneur de cette compagnie, afin que vous n'attribuiez point à courtoisie, le consentement que vous donneriez à des veritez que vous ne sauriez me contester.

Pour sortir maintenant de l'Italie, qui est ce qui de nos jours n'a pas connu le mérite éminent d'Anne de Bretagne Reine de France : car enfin à faire la comparaison avec les Rois Char-

les & Loüis ses maris, vous trouverez que par sa justice, sa clémence & sa libéralité, elle les a pour le moins égalés.

Remarquez la prudence & l'équité dont Marguerite d'Autriche fille de l'Empereur Maximilien, s'est fait des maximes inviolables pour le gouvernement de son état.

Mais avoüez-moy, s'il s'est trouvé dans nôtre siècle un Roy ou un autre Prince dans la Chrétienté, qui méritât d'être comparé à Isabelle Reine d'Espagne.

Le Roy Ferdinand, répondit Palavicin.

Je conviens que puisque la Reine l'estima digne d'être son époux, qu'elle l'aima & l'honora beaucoup, on ne peut nier qu'il n'eût un mérite égal au sien : mais je suis persuadé que la réputation qu'il acquit luy-même par la vertu de sa femme, ne fut pas un dot moins avantageuse, que tant de couronnes qu'elle luy donna.

C'est le contraire, repartit Palavicin ; car la Reine Isabelle s'est trouvée beaucoup honorée des éclatantes actions du Roy Ferdinand.

Si la noblesse d'Espagne, dît Médicis, & tous les sujets de ses états

de quelque sexe & condition qu'ils soient, ne sont pas convenus ensemble, pour imposer à la vérité, il n'est point d'exemple plus éclatant d'une véritable bonté, de grandeur d'ame, de prudence, de religion, de libéralité, d'honnêteté, & enfin de toutes les vertus chrétiennes & morales, que celuy que nous avons en la personne de cette Reine, & quelque grande que soit sa réputation chez toutes les nations de l'Europe, il faut convenir qu'elle est dûë son seul mérite, la flatterie n'y ayant point de part.

Avec quel courage n'a-t-elle pas toujours défendu ses Royaumes contre de si redoublés ennemis, & de si puissans usurpateurs? N'est-ce pas elle seule qu'on est redevable de la glorieuse conquête du Royaume de Grenade. Pendant le long-temps que dura une guerre si difficile contre des ennemis obstinez, qui combattoient pour la défense de leurs biens, de leur vie, de leur foy, & selon leur sens pour la gloire de Dieu, cette Princesse fit paroître dans ses conseils, & dans toute sa conduite tant de fermeté & de pénétration, qu'il se trouveoit peut-être aujourd'huy peu de Prin-

364 *Le parfait Courtisan*

ces, qui eussent le courage, je ne dis pas de l'imiter, mais de luy porter envie.

Elle scût toujours si admirablement bien accorder la sévérité de la justice avec la douceur de la clémence & la libéralité, qu'il ne s'est pas trouvé de son règne un homme de bien qui se soit pû plaindre d'avoir été mal récompensé, ny un méchant, qu'on l'eût châtié avec trop de rigueur.

Tout ce que nous avons vû de grands hommes en Espagne, & tous ceux qui y ont excellé dans quelque éminente qualité, ont été formez de la main de la Reine Isabelle.

Le grand Capitaine Ferdinand de Consalve s'estimoit plus honoré de la noble éducation qu'il en avoit reçüe, que de toutes les fameuses victoires qu'il avoit remportées, & de tant d'actions extraordinaires qui l'ont rendu le plus illustre de son temps.

Car enfin si la renommée n'est point ingrate, elle publiera éternellement les loüanges d'un Héros, qui a, si je l'ose dire, surpassé tous les Monarques de nos jours dans toutes les vertus héroïques.

Je laisse une infinité de grandes choses à vous dire sur le sujet de cette incomparable Reine, & je reviens à notre Italie, dans laquelle oûtre les Dames illustres de cette Cour, nous avons à Naples deux Reines d'un mérite singulier, & nous y avons perdu, comme vous sçavez, il y a peu, la Reine d'Hongrie que ses excellentes qualités rendoient une digne épouse de l'auguste & victorieux Roy Mathias Corvin.

La Duchesse Isabelle d'Arragon sœur de Ferdinand Roy de Naples, a de même que l'or dans le feu, fait paroître son prix dans l'agitation de sa mauvaise fortune.

Vous verrez dans la Lombardie Isabelle Marquise de Mantouie, ornée de si éclatantes vertus, que je craindrois de leur faire injustice, si j'en parlois aussi succinctement que je serois obligé de faire en cét endroit si j'entreprendois son éloge.

J'ay beaucoup de regret que vous n'ayez connu Beatrix Duchesse de Milan sœur d'Isabelle, afin que vous ne puissiez plus douter jusqu'où la capacité de l'esprit d'une femme peut s'étendre.

Le mérite d'Eleonor d'Arragon Du-

chesse de Ferrare, Mere des deux Princesses que je viens de nommer, rend encore témoignage que non seulement elle est digne fille de Roy ; mais qu'elle merite de regner sur un trône plus éclatant que celui de ses Ancestres.

Vous trouverez peu d'hommes capables de supporter les traverses d'une fortune irritée, avec autant de moderation qu'a fait Isabelle Reine de Naples, qui après la perte de son Royaume, l'exil & la mort du Roy Féderic son mary, la mort de deux de ses enfans, & l'emprisonnement du Duc de Calabre son fils aîné, a sçû maintenir la dignité de Reine avec autant de fermeté, & supporter les rudes incommodités de la pauvreté, sans que l'on ait pû remarquer qu'elle ait changé de mœurs, quoiqu'elle eût changé de condition.

Je passe sous silence les noms d'une infinité d'autres femmes illustres & même de basse naissance, comme plusieurs Pisannes lesquelles en defendant leur patrie contre les Florentins, ont combattu avec une bravoure égale à celle des hommes les plus intrépides ; aussi la valeur de quelques unes a mérité les éloges des plus celebres Poëtes de ce temps.

Vous sçavez que plusieurs femmes ont excellé dans les belles lettres, dans la Musique, dans la Peinture & la Sculpture.

Faites maintenant réflexion sur les femmes que vous connoissez, & vous avouerez qu'elles sont la plus-part d'un mérite pareil à celuy de leurs pères, de leurs freres ou de leurs maris, & qu'elles leur ont procuré de grands avantages.

Que s'il n'est plus aujourd'huy d'Amazônes, qui à la tête des armées, aillent conquérir des Provinces éloignées, ou qui entreprennent de fameux édifices, comme Thamis Reine des Scites, Artemise, Zénobie, Sémiramis ou Cléopatre : on ne trouve plus aussi de César, d'Alexandre, de Scipion, de Luculle & de ces grands Empereurs & Conquerans Romains.

Il est au contraire des femmes plus qu'il ne fut jamais (répondit Frigio en riant) lesquelles ne cedent point à Cléopatre & à Sémiramis, & si elles n'ont pas tant de puissance & de richesses, ny a gouverner de si grands Etats, elles ne manquent point de bonne volonté de les imiter, au moins à se donner du plaisir, & à satisfaire, le plus qu'il leur est possible,

possible, à toutes leurs inclinations.

Ne portons pas, dit Médicis, les choses à l'extrémité : car on pourroit répondre que, s'il se rencontre quelques Cléopatres, il y a une infinité de Sardanapales qui valent moins de beaucoup.

Ne faites point ces comparaisons, répartit Palavicin, & ne vous persuadez pas que les hommes soient plus incontinens que les femmes. Avoüez seulement qu'encore qu'ils eussent ce défaut, il ne s'ensuivroit pas que l'incontinence des femmes ne produisît un nombre infini de maux, qui ne peuvent arriver de celle des hommes. Nous leur avons donc permis avec raison, suivant qu'il fut remarqué hier au soir, de faillir, pour ainsi dire, en toutes choses, horsmis dans la chasteté, sans laquelle la légitime des enfans seroit incertaine, & le lien sacré de la nature, qui unit les hommes par la consanguinité, & qui fait qu'un chacun aime ce qu'il a produit, ne subsisteroit plus.

Il est donc évident qu'une vie dissolüe, a de plus pernicieuses suites dans les femmes, que dans les hommes, d'autant qu'ils ne portent pas comme elles

les enfans dans leurs flancs.

Vos raisonnemens , répondit Mélicis , sont les plus jolis du monde ; mais je vous prie de me dire la cause pourquoy la vie dissoluë est moins infame dans les hommes , que dans les femmes : car puisque selon vous , ils sont naturellement plus vertueux , la continence leur doit être plus facile , & s'ils la gardoient , la légitime des enfans seroit également certaine ; parce qu'encore que les femmes fussent lascives , si les hommes étoient chastes , elles ne pourroient rendre suspecte la naissance des enfans.

Avouiez plutôt que nous avons de nôtre propre autorité établi pour loy , que les mêmes péchez soient non seulement légers dans nous , mais même dignes de loüanges , & qu'ils ne puissent être assez punis dans les femmes , si ce n'est d'une mort ignominieuse , ou au moins d'une perpétuelle infamie.

Puis donc que cette opinion prévaut entre les hommes , il me paroît raisonnable de châtier sévèrement ceux , qui par artifice conduisent les femmes dans des pièges qui les deshonent , & je crois qu'un Gentilhomme est obligé de

prendre les armes, s'il est besoin, pour leur défense, quand il voit leur innocence opprimée par la calomnie.

Je n'approuve pas seulement, ajouta Palavicin, ce que vous dites des devoirs d'un Cavalier, mais j'estime que c'est de la générosité d'un honnête homme de cacher, s'il peut, à la connoissance du monde une disgrâce qui seroit arrivée à une Dame par surprise, ou par la violence de l'amour : ainsi voyez qu'aux endroits où la raison ne m'est point opposée, je soutiens mieux que vous-même le parti des femmes.

Je conviens que nous prenons avantage de la créance dont les esprits sont prévenus, sur ce que l'incontinence ne nous deshonne point à l'égard des femmes, qui par la foiblesse de leur sexe ont plus de penchant que nous à la volupté : Aussi faut-il avoüer que c'est plus la honte qui les contient, qu'un défaut de bonne volonté.

Les hommes leur ont donc imposé l'appréhension d'infamie, comme un frein qui les rend continentes, quasi malgré elles ; & à dire vray, cette vertu fait tout leur mérite, parce que le monde ne reçoit autre utilité des fem-

es, que celle de luy donner des enfans.  
La même chose ne se peut dire des hommes, parce qu'ils gouvernent les tats, commandent les armées, & rendent une infinité d'autres services importants à la République : mais quant aux femmes, quoy que selon vous elles en puissent faire autant, c'est néanmoins ce qui ne leur arrive jamais : j'ajoute même que les hommes n'ont point été mis en parallèle avec les femmes sur la continence, qu'ils ne les ayent surpassé aussi bien que dans les autres vertus, & quoy que vous n'en demeuriez pas d'accord, je ne veux pas à votre manière le prouver par tant d'histoires ou de fables ; je vous renvoye seulement à la continence de deux grands Conquerans, en qui la jeunesse & les victoires devoient avoir inspiré la licence de tout entreprendre.

L'une est celle d'Alexandre le Grand après la défaite de Darius, dont les femmes d'une merveilleuse beauté devinrent les captives ; l'autre est de Scipion, qui a l'âge de vingt quatre ans, ayant pris d'assaut une ville en Espagne, une jeune Dame de qualité, qui étoit aussi parfaitement belle, luy fut

amenée ; mais il ne scût pas plutôt qu'elle étoit la femme d'un Seigneur du pays , qu'il la luy renvoya avec un riche présent , sans la toucher.

Je pourrois vous citer Xenocrates qui fut si chaste , qu'une nuit une très-belle femme s'étant couchée par surprise auprès de luy , elle ne put , quoiqu'elle usât de tous ses artifices , l'obliger à marquer qu'il y étoit sensible.

On scait que Péricles entendant un homme qui loüoit avec trop d'affection la beauté d'un garçon , il luy fit une réprimende sévère.

Il y a une infinité d'autres grands hommes qui ont été très-chastes , mais non pas par un motif de honte ou de crainte , comme la plupart des femmes ont gardé la chasteté.

Gonzague prenant la parole dit. Remarquez , je vous prie , de quelle force doivent être les termes dont use le Seigneur Palavicin , quand il veut blâmer les femmes , puisque ce qu'il dit à leur loüange , les picque si vivement.

Mais si pour répondre aux propositions qu'il a avancées contre elles , le Seigneur de Médicis veut bien me céder sa place pour quelque temps ,

nous y trouverons l'un & l'autre nôtre avantage : car après qu'il se sera un peu reposé , il pourra donner les dernières perfections à la Dame de Cour ; & moy , en faisant tête au Seigneur Palavicin , je m'acquitteray du devoir d'un brave Cavalier , en défendant l'honneur des Dames , & en soutenant la vérité.

Je vous la cède volontiers , répondit Médicis , & vous m'obligerez d'autant plus de l'accepter , que je crois avoir satisfait selon mes lumières , à l'obligation dont j'étois chargé.

Alors Gonzague s'adressant à la compagnie , il est inutile dît-il , Messieurs , de vous représenter icy l'utilité que le monde reçoit des femmes , oûtre celle de leur donner des enfans ; parce que non seulement on a déjà fait voir qu'elles sont nécessaires à nôtre être , mais encore à nôtre bien-être , & je maintiens que si selon le Seigneur Palavicin , les femmes ont plus de penchant à la volupté que les hommes , & que néanmoins , comme il l'avoûe , elles sont plus charitables qu'eux , leur mérite en est d'autant plus grand , que leur sexe a moins de force , pour résister aux appétits naturels.

Que si vous dites que la honte est de leur seul motif, je répons que c'est une vertu qui en comprend deux excellentes : car si dans elles la pudeur l'emporte sur l'appétit, c'est par un courage héroïque dont il se trouve même peu d'hommes capables : car si j'en pouvois dire avec bienfiance qu'il y en a une infinité, qui avec un front d'impudence font gloire de ce qui est contraire à cette vertu, on verroit même que la plûpart de ceux qui font ainsi injure à Dieu & à la nature, sont de vieux vieillards, qui faisant profession en public de la plus sévère Philosophie, se plaignant incessamment de l'incontinence du beau sexe, n'ont regret que de ce qu'ils manquent de vigueur, pour satisfaire les desirs criminels qui restent encore en leur ame, après que l'âge a glacé leur corps.

Enfin il suffit que vous m'accordiez que les femmes se conservent d'une intégrité plus grande sans contrainte de raison que les hommes : le frein nécessaire qui les retient, n'est autre que celui de l'honneur qu'elles-mêmes se sont imposées : aussi il passe pour constant que les femmes qui sont observées

de plus près par leurs maris ou par leurs  
pères, sont moins chastes que celles qui  
jouissent d'une honnête liberté.

L'amour de la vertu est, dis-je, le  
motif le plus puissant, qui contient les  
honnêtes femmes dans leur devoir. j'en  
connois beaucoup qui l'estiment infini-  
ment plus que leur propre vie : en ef-  
fet qui de nous n'a point vû de jeu-  
nes hommes de grande qualité, bien-  
faits, tres-braves & magnifiques en dé-  
votion, faire les passionnez pendant plu-  
sieurs années, sans pouvoir vaincre un  
peu ces cœurs constans dans la vertu.

Aussi si je ne craignois qu'on me  
comprochât que je n'ay pas des qualitez  
qui me feroient aimer, je me citerois icy  
comme un de ces infortunez ; parce  
que je me suis trouvé cent fois sur le  
point d'expirer par l'inviolable honnê-  
té d'une Dame.

N'en soyez pas surpris, répondit Pa-  
dicin, c'est l'effet d'une bizarerie qui est  
naturelle aux femmes, & qui fait que  
celles qu'on prie n'accordent rien, &  
au contraire celles qui ne sont point  
solicitées, ont elles mêmes la complai-  
sance de faire des avances.

Je n'ay connu aucun homme, qui ait

été prévenu de cette sorte, repartit Gonsac  
 zague, mais bien plusieurs, qui après voi  
 de longues & vaines poursuites ont en ler  
 recours à une lâche vengeance, & ont cor  
 publié qu'on leur avoit accordé les fa pai  
 veurs qu'ils souhaittoient; & ils se per ho  
 suadoient même que les galanteries qu'ils  
 inventoient, pour divertir le vulgaire tai  
 aux dépens de quelques femmes, étoient jeu  
 un trait d'un galant homme. l'a

Ceux qui se vantent de quelque avan ce  
 ture qui blesse l'honneur d'une femme dé  
 honnête, méritent sans doute une ri no  
 goureuse punition: car s'ils disent un fre  
 mensonge, y a-t il un crime plus grand  
 que celui, où par une noire malice on le  
 enleve à une femme ce qu'elle estime j  
 plus que sa vie, & même pour un el  
 action qui est d'un prix infini. Que fo  
 s'ils disent une vérité, un homme peut m  
 il être capable d'une perfidie plus énor se  
 me envers une Dame, qui vaincuë par n  
 cent artifices trompeurs, s'est laissée en à  
 gager à trop aimer un si indigne sujet ce

Mais pour répondre à cette conti se  
 nence tant vantée d'Alexandre & de e  
 Scipion, j'avouë qu'on la doit beau  
 coup estimer: mais afin que vous ne p  
 puissiez pas me reprocher, qu'en vou q

racontant des histoires anciennes, je vous conte des fables; je vais vous parler d'une femme de nôtre temps d'une continence plus constante sans comparaison, que celle de ces deux grands hommes.

Cette Dame jeune & belle, dont je tairay le nom, se voyant aimée d'un jeune Gentilhomme fort accompli, l'aima aussi de toute l'étendue de son cœur. Je le sçais, parce qu'elle me découvroit tous les secrets de son ame, non seulement comme si j'eusse été son frere, mais sa tres-chère sœur.

Mais quoy que pendant deux ans elle aimât son Amant avec l'ardeur que j'ay dit, jamais durant tout ce temps elle ne luy en donna des marques plus fortes que celles dont le public étoit témoin, sçavoir de ne pouvoir déguiser son amour: car d'ailleurs elle s'opiniâtra à ne vouloir point luy parler, à ne point recevoir de ses lettres ny aucun présent de sa part, quoy qu'il ne se passât aucun jour, qu'elle n'en fût extrêmement persécutée.

Vous jugerez de l'estime qu'elle avoit pour ce jeune-homme, de ce que, lorsqu'elle trouvoit quelque chose qui fût

à luy, elle le chérissoit, comme si c'eût été la source de tout son bonheur : ja mais néanmoins dans ce long espace de temps elle n'eut d'autre complaisance pour luy, que de le voir, & de se laisser voir, & quand ils se rencontroient aux bals, de danser avec luy comme avec les autres.

Enfin leur condition & leur fortune ne étant assez proportionnées, le Gentilhomme & la Demoiselle souhaitoient qu'un heureux mariage fût le terme de leur parfaite amitié.

Toute la ville faisoit les mêmes souhaits, excepté le cruel père de la fille, qui prévenu d'une aussi pernicieuse que perverse opinion, voulut la marier à un autre plus riche, & il n'y trouva d'opposition de la part de cette innocente personne, que quelques larmes tres-amères qu'elle répandit en secret.

La conclusion de cet infortuné mariage jetta ces pauvres Amans dans le desespoir ; ce coup néanmoins de leur mauvaise fortune, quoy que tres-violent, ne fut pas capable d'éteindre dans leurs cœurs un feu si constant, bien que la Dame en essayât de se pa

ous les moyens imaginables : car voyant  
que désormais son honneur luy défen-  
doit la possession d'un homme, que le  
Ciel sembloit auparavant luy avoir de-  
stiné, elle se résolut d'observer avec  
plus de sévérité que jamais la loy qu'elle  
étoit imposée, de n'accepter aucune  
chose qui vint de luy, non pas même  
un regard.

Enfin cette jeune personne gardant  
scrupuleusement sa résolution, & vain-  
cûe d'un cruel ennemy, dans lequel sa  
passion avoit consommé insensiblement  
ses forces, elle mourut vers la fin de la  
troisième année de son mariage, pré-  
férant ainsi son devoir à sa propre sa-  
tisfaction, & ayant mieux faire un  
sacrifice de sa vie, que de donner la  
moindre atteinte à son inviolable cha-  
steté.

J'ay vû une autre femme, qui fut  
pendant six mois de jour & de nuit dans  
une entière liberté avec un Amant qu'elle  
aimoit tendrement, sans jamais néan-  
moins se laisser vaincre à la passion de  
cet homme, ny à la sienne propre.

Vous paroît-il que la continence de  
ces Dames ne soit pas comparable à  
celle d'Alexandre, luy qui de-jà pas-

tionnement amoureux non pas des femmes de Darius, mais de la renommée d'un homme Divin qu'il ambitionnoit, luy qui, pour immortaliser sa mémoire, souffroit toutes sortes de travaux, & s'exposoit à toutes sortes de périls, luy enfin qui hors ces choses avoit tout en mépris, & même sa propre vie, serons-nous surpris que possédé de cette extrême ambition, il se soit abstenu d'une satisfaction, qui par bien des raisons luy devoit être indifférente.

Car ces femmes luy ayant été inconnues jusqu'alors, il eût été difficile qu'une forte passion d'amour eût à ce même instant prévalu à toutes les autres en faveur de ces Dames; il est au contraire tres-probable qu'il en avoit de l'aversion au sujet de Darius, qui étoit son ennemy.

J'ajoute que dans une pareille conjoncture, ce Conquerant auroit fait un outrage sanglant à ces Princesses, & dont il n'étoit pas capable: avouons plutôt que c'est même peu pour Alexandre, qui n'a pas moins vaincu le monde par la magnanimité, que par ses armes, d'avoir gardé le respect qu'il devoit à des prisonnières de si haute qualité.

La continence de Scipion mérite une pareille estime, mais elle ne peut pas non plus aller du pair avec celle des Dames dont j'ay parlé; parce que Scipion, de même qu'Alexandre, avoit de puissantes raisons politiques, pour ne consentir point au plaisir dont sa passion pouvoit le flater: il se voïoit dans un pays ennemy, c'étoit le commencement d'une entreprise tres importante, & pour ainsi dire, son coup d'essay de Général: il avoit laissé dans sa patrie une haute idée de sa sagesse & de sa modération, & il avoit à rendre compte de sa conduite à un Sénat inexorable & d'une extraordinaire sévérité, & dont même plusieurs des Sénateurs étoient ses ennemis.

Il se représenta aussi que cette Dame étant l'épouse d'un puissant Seigneur, il pourroit pour venger un outrage de cette nature, luy susciter des adversaires capables non seulement de traverser ses conquêtes, mais encore de luy enlever les fruits de la victoire.

Ce fut pour ces importantes raisons que Scipion surmonta sans peine les mouvemens d'une passion, qui n'avoit point fait d'impression dans son cœur:

mais l'honnêteté qu'il fit paroître en cette occasion luy gagna absolument ces peuples, & elle luy valut une autre victoire; de sorte qu'il vainquit par sa bienveillance, des cœurs que par les armes il auroit peut être trouvé invincibles. On pourroit donc appeller l'action qu'il fit, un stratagème de guerre, plutôt qu'une vertu de continence, bien que, si nous en voulons croire quelques historiens, il n'y a pas lieu de douter que Scipion n'ait débauché cette Dame.

Il est probable, dit Frigio, qu'une certitude si grande vous vient, des Évangiles. La conviction que j'en ay, répondit Gonzague, passe vos connoissances, & celles de beaucoup d'autres.

Qu'Alcibiades se soit levé du lit de Socrates aussi pur que les enfans de ce luy de leurs pères, je n'en suis pas surpris: car le lieu & le temps n'étoient nullement propres à considérer la beauté pure que Socrates aimoit d'une amitié chaste; parce qu'il chérissoit la beauté de l'esprit plus que celle du corps.

L'exemple que vous citez de Xenocrates prouve plaisamment la continence des hommes. Il étoit Philosophe de ce

profession , passionné pour l'étude , obligé à soutenir par ses bonnes mœurs la Morale sévère qu'il enseignoit , privé par un âge fort avancé de sa chaleur naturelle , & de plus sollicité par une femme publique , dont sans doute il devoit horreur.

Pour passer pour continent , il auroit dû avoir à combattre en luy-même ses mouvemens naturels , ou s'abstenir de ce que les vieillards aiment plus qu'ils n'aiment les femmes , je veux dire le vin : car enfin on écrit qu'il étoit assoupi par les vapeurs de cette liqueur. Or que peut-on imaginer de plus éloigné , & même de plus contraire à la continence que l'yvrognerie.

J'ajoute que si la continence dans cet âge glacé , mérite quelque estime , elle en mérite incomparablement davantage dans les deux jeunes Dames dont je viens de parler ; parce que l'une imposoit de rigoureuses loix à ses sens , refusait à ses yeux leur plus agréable objet , & enfin bannissoit de son cœur les pensées qui luy avoient servi longtemps d'une délicieuse nourriture.

Quant à l'autre , quoy qu'elle fût indubitablement dans une entière liberté au-

près d'un Amant tres-chéri, elle combat n'a  
 contre elle-même & contre l'objet de sa  
 sa passion, en sorte qu'elle surmonte  
 ce violent desir, qui vainc tous les  
 jours les hommes les plus sages.

Il faut donc convenir que les auteurs  
 ont eu tort de nous donner Xenocrate  
 tes pour un homme continent : car j'ose  
 rois bien parier qu'il dormit toute ce  
 te nuit-là comme un mort, & qu'il  
 ouvrit aussi peu les yeux, que s'il e  
 pris du pavot.

A ces paroles la compagnie éclata  
 de rire, & Madame Emilie d'un air  
 railleur dît en souïriant : Véritablement  
 Seigneur Palavicin, je ne fais aucun  
 doute que, si vous vouliez y penser  
 un peu plus sérieusement, vous ne trou  
 vassiez encore quelque exemple célèbre  
 de continence semblable à celui de Xe  
 nocrates.

Madame, répondit Gonzague, ne  
 vous semble-t-il pas que celui qu'  
 a allegué de Pericles, est de ce nom  
 bre. Je suis surpris comment il n'a pas  
 encore fait l'histoire de la généreuse re  
 partie qui fut faite à une Courtisane  
 par celui à qui elle avoit demandé une  
 grande somme pour recompense : Je  
 Je

n'achete pas , luy dît-il , si cher un repentir.

Seigneur Palavicin, ajouta Gonzague, voilà donc l'abrégé des merveilleuses actions de continence dont les hommes se peuvent vanter, pendant qu'ils ont le front d'accuser les femmes d'incontinence, quelques illustres marques qu'elles puissent donner tous les jours de leur vertu.

Car si vous y faites réflexion, il n'est point de forteresse qui ne se rendit au premier assaut, si elle étoit attaquée de la milliême partie des forces & des armes que les hommes mettent en usage, pour vaincre le cœur constant d'une femme.

Combien y a-t il de confidens des princes, élevez à la plus haute fortune, & à qui ils avoient confié des places, dont la seureté de leurs états, de leur vie & de leur bien dépendoit, lesquels par une infame avanie, les ont livrez aux ennemis de leurs maîtres.

Pût à Dieu que dans nôtre temps on ne fût pas plus difficile de connoître quelques serviteurs fideles, qui eussent sçu faire leur devoir, que de

discerner ceux qui ont trahi le leur  
parce que ceux - cy sont en grand  
nombre.

N'y a-t-il pas une infinité de bar-  
dits, qui assassinent les hommes dans  
les forests, & de Pirates qui courent  
les mers ? Combien voyons - nous  
trahisons, de perfidies & de corruptions  
dans tous les états, soit l'Ecclésiastique  
ou le séculier ? Enfin combien d'hom-  
mes sans cœur, à qui la crainte seule  
fait commettre les actions du monde  
les plus lâches & les plus honteuses  
pendant que de jeunes & délicates fem-  
mes résistent aux plus violens combats  
& préfèrent même la mort à la perte  
de leur honneur.

Seigneur de Gonzague, repartit Pa-  
lavicin, croiriez vous trouver aujourd'hui  
d'huy beaucoup de ces femmes fortes  
dans le monde.

Je suis persuadé, répliqua Gonz-  
gue, qu'une infinité de femmes  
n'appréhenderoient point de mourir  
pour la défense de leur honneur.  
vous souvient sans doute aussi bien que  
moy, que lorsque Capoue fut sacco-  
gée par les François, une jeune Da-  
moiselle en fut enlevée par une cour-  
tezan.

agnie de Gascons, pour l'emmener à l'armée; mais comme ils la conduisoient lentement à pied le long du Vulturne, sur lequel la Ville est située, elle s'arrêta, faisant semblant de relever les rubans de ses souliers, & croyant que ses guides marcheroient un peu loin devant, elle se jeta soudain dans cette rivière.

N'admirez-vous pas ce que fit une jeune paysanne, qui cet été dernier étant allée à Gazuol dans le pais de Mantouë avec une de ses sœurs, pour se rafraichir, & brûlant d'une ardente soif entra dans une maison, pour boire de l'eau; le maître du logis, qui la vit si jeune & assez belle, l'arrêta, & par paroles & par menaces la voulut obliger à contenter sa passion; cette courageuse fille résista de toutes ses forces, mais n'étant point égales à celles de cet homme, tous ses efforts furent inutiles.

Cette infortunée toute échevelée s'en retourna pleurant vers sa sœur, qui la voyant dans ce desordre, & outrée de douleur, fit ce qu'elle pût, pour en comprendre la cause: mais quelque innocence qu'elle luy en fît, jamais elle

ne voulut l'avouer. Dissimulant de la sorte, & essuïant peu à peu ses larmes, elles reprîrent toutes deux le chemin de leur logis; mais comme elles furent proche la rivière d'Oye, elle se lança dedans avec précipitation.

Sa bonne sœur accourut au bruit & la suivit en se lamentant assez loin le long de la rivière, dont le courant tranquille l'entraînoit lentement, & quand elle s'élevoit au dessus de l'eau elle luy jettoit la corde qui servoit à lier sa jambe; mais bien qu'elle lut tombât diverses-fois dans les mains la constante fille la rejettoit toujours dans la résolution de mourir. Refusant donc de cette sorte tout secours, elle fut enfin suffoquée sous les eaux.

Or on ne peut pas dire que cette fille fit cette généreuse action, par la considération de la noblesse de son extraction, ou par la crainte d'une mort plus cruelle, non plus que pour se garantir d'infamie, mais par la seule douleur d'avoir perdu sa virginité.

Je vous laisse à juger par cet exemple, combien de femmes font tous les jours d'actions dignes de mémoire, qui ne sont point connûes, puisqu'on ignore

même le nom de celle-cy , qui a ,  
 pour ainsi dire , depuis deux jours don-  
 né un si célèbre témoignage de sa vertu.

Il est vray que si la mort de l'Evê-  
 que de Mantouë , Oncle de Madame  
 nôtre Duchesse , n'avoit suivi de près  
 celle de cette illustre fille , le rivage  
 d'Oye à cet endroit-là , seroit mainte-  
 nant orné d'une magnifique sépulture ,  
 pour honorer sa mémoire.

Gonzague fit icy un peu de pause ;  
 puis il ajouta. Je vais vous raconter  
 une histoire tragique qui arriva à Ro-  
 me , lorsque j'y étois. Une jeune De-  
 moiselle Romaine eut le malheur de  
 se plaindre malgré son inclination à un mé-  
 chant homme , qui en étant fortement  
 épris , n'oublia rien , pour s'en faire  
 aimer : s'en voyant néanmoins toujours  
 rebuté , il médita , pour s'en venger ,  
 les moyens de la surprendre : pour  
 cet effet il corrompit par argent la fi-  
 délité d'une des servantes de cette fille.

Cette perfide , pour y réussir , per-  
 suada à sa maîtresse d'aller un jour vi-  
 siter l'Eglise de saint Sébastien : l'ayant  
 donc conduite dans une de ses grottes  
 obscures , où ceux qui font leurs Sta-  
 tions , vont d'ordinaire faire leurs prié-

res, l'Amant qui s'y étoit caché, ravé son de voir celle qu'il passionnoit seule en plûtre ses mains, essaya par toutes sortes de de caresses de luy faire changer sa rigueur en affection.

Mais les prières ny les menaces n'ébranlant point ce grand cœur, il en vint aux coups, & la frappa cruellement : enfin secondé de l'infame servante, il entreprit de la forcer ; la Demoiselle surpassant en cela-même la foiblesse de son sexe, se défendit avec une vigueur merveilleuse, en sorte que ce cruel outré du mépris qu'elle faisoit de luy, & la servante, craignant que ce noir attentat ne fût révélé aux parens de la fille, tous deux l'étranglèrent inhumainement.

La servante troublée de l'énormité de son crime ne pouvant fuir, comme fit le perfide corrupteur, fut arrêtée sur quelques indices, & étant mise à la question confessa tout, & fut punie du supplice qu'elle avoit mérité.

Le corps de cette généreuse Vierge fut enlevé de la grotte, & porté en triomphe dans une honorable sépulture à Rome, une couronne de laurier sur la tête, & suivi d'un merveilleux

concours d'hommes & de femmes, la plupart fondant en larmes, & cette belle ame fut autant regrettée de tout le peuple Romain, qu'estimée pour sa constance toute héroïque.

Ne vous souvient-il pas à tous, que Madame Félix de la Rouëre avant chaste que belle, fuyant pour un pareil sujet à Savonne le long de la mer, & appréhendant que quelques voiles qu'on voïoit s'approcher du rivage, ne fussent les vaisseaux du Pape Alexandre, qui la poursuivoient pour l'enlever, elle se prépara avec une résolution merveilleuse, pour se précipiter dans la mer, s'ils abordoient croyant ne pouvoir autrement s'échapper des mains de ces ravisseurs. Or on ne sauroit attribuer à aucune foiblesse, l'action à laquelle elle se détermina ; carce que toute l'Italie sçait que cette Dame avoit un caractère d'esprit des plus fermes & des plus éclairés de son sexe.

Je ne puis plus garder le secret à Madame la Duchesse sur une parole qu'elle dit, & sur ce qu'ayant vécu quinze ans dans une manière de viduité en la compagnie de son mary, elle

garda non seulement un chaste silence pendant tout ce temps, mais étant même pressée de ses proches de sortir de cet état fâcheux, elle aimoit mieux souffrir l'exil, la pauvreté & toutes sortes de disgraces, que de consentir à un divorce, que toute autre qu'elle auroit souhaité avec ardeur.

Ce discours de Gonzague ne pouvant s'accorder avec la modestie de Madame la Duchesse, elle dit en l'interrompant : Seigneur de Gonzague, il n'est pas possible qu'un homme aussi spirituel que vous, & dans un si beau champ en soit réduit à une si foible matière que celle-là ; ainsi n'en faites point, je vous prie, l'entretien de cette compagnie.

Seigneur Palavicin & vous Frigio, ajoûta Gonzague, le mérite de cette femme vous est-il ou suspect, ou si inconnu, que vous puissiez la desavoüer.

Il est trop évident, répondit Frigio, mais une seule ne fait pas nombre.

J'avouë, dit Gonzague, que peu de femmes sont capables de ces actions héroïques : celles néanmoins qui résistent aux attaques de l'amour, en font de miraculeuses, & celles qui demeu-

ent vaincuës, sont dignes de beaucoup de compassion : car les Amans sent de tant d'artifices, & tendent tant de pièges, que c'est merveille, quand une jeune personne leur peut échapper.

Il ne se passe point de jour, ny presque point une heure, que la Dame ne soit tentée par des présens, & par tous les endroits où on la croit sensible ; jamais elle ne met la tête à la fenêtre, qu'elle ne voye ce fantôme languissant, qui, les larmes aux yeux, & les soupirs dans le cœur, luy expose ses douleurs.

Elle ne sort point de son logis, pour aller à l'Eglise ou en visite, que ce passionné ne l'y précède, & qu'à chaque coin de rue elle ne le rencontre avec une tristesse tellement peinte dans ses yeux, qu'il semble qu'à l'heure même il aille expirer.

Ne sçait-elle pas que les aubades, les sérénades, les bals, les motets, les vers & tous les jeux qu'on peut imaginer, sont pour la divertir ? Se réveille-t-elle jamais la nuit, qu'à un concert de voix ou d'instrumens, ou tout au moins au triste son de la voix de cet Amant inquiet, qui rodant à l'entour

du logis fait retentir l'air de ses soupirs.

Si la Dame, pour soulager son cœur, veut communiquer ses pensées à l'une de ses femmes, qui est le plus dans sa confiance, elle la trouve gagnée par l'Amant, & qu'elle est chargée d'un présent de sa part, d'une lettre, d'un sonnet ou de quelque autre galanterie, & c'est alors qu'elle luy exagère le tourment qu'il souffre, & luy proteste qu'il n'a d'attachement à la vie, que pour la servir avec la dernière fidélité, & qu'après tout, il souhaite seulement la consolation de l'entretenir un moment.

Pour faciliter cette entrevüe, on trouve des expédiens contre toutes les difficultez; on a de fausses clefs, des échelles de cordes & des somnifères; on en représente l'exécution tres-seu- re, & on cite d'autres femmes beaucoup plus indulgentes aux Amans; de manière que tout paroît si aisé, que la plus grande peine consiste à dire, j'en suis contente: que si la Dame en se défendant résiste quelque temps, on fait jouer tant de secrets ressorts, qu'on surmonte enfin cet obstacle.

Il se trouve des Amans, qui ne font aucun progrès par la douceur,

veulent les intimider par des menaces ,  
en les décrivant dans le monde.

D'autres lient un commerce honteux  
avec les pères ou les mères, & sou-  
vent même avec les maris, lesquels  
pour un lâche intérêt, & pour avoir  
part à la faveur des Grands, sacrifient  
leurs filles & leurs femmes contre leur  
volonté.

Quelques-uns plus pernicious enco-  
re usent de charmes, & s'efforcent de  
leur ôter la liberté que Dieu donne aux  
âmes raisonnables, & on en a vû d'é-  
pouvantables effets : mais je ne pour-  
rois pas vous dire toutes les embûches  
que dressent les hommes, pour sur-  
prendre ce sexe innocent.

Imaginez-vous donc, comment ces  
simples colombes peuvent s'échapper de  
tant de filets qui leur sont tendus, &  
s'il est surprenant qu'une femme se  
voyant, pour ainsi dire, idolâtrée d'un  
jeune homme bien fait, qui mille-fois  
expose sa vie, pour luy donner des  
marques de la passion qu'il a pour el-  
le, & qui n'a d'application qu'à re-  
chercher les moyens de luy plaire, se  
laisse enfin vaincre à son amour, & se  
satisfait en une chose dont la foiblesse

de son sexe, dites-vous, la rend plus susceptible que l'Amant.

Vous paroît-il qu'une foible femme qui pèche, étant séduite par tant d'apais trompeurs, ne mérite pas au moins la grace qu'on accorde souvent aux homicides, aux voleurs, aux assassins, aux traîtres.

Voudriez-vous que, parce qu'on a trouvé quelques femmes galantes, le même blâme doive tomber sur tout le sexe, & que nous soions en droit de le mépriser, sans aucun égard qu'on en est qui sont invincibles aux traits d'amour, & plus constantes que les rochers contre les ondes impétueuses de la mer.

Gonzague faisant silence en cet endroit, Palavicin prit la parole, pour lui répondre : mais Octave Frégosse l'interrompant dit en riant, rendez-vous, je vous prie, plus complaisant envers les Dames; car non seulement vous les chocquez, mais encore la plupart de ces Messieurs.

Les Dames, repartit Palavicin en souriant, ont au contraire obligation de me remercier; parce que, si je n'avois contredit les Seigneurs de Medicis

Medicis & de Gonzague, on n'auroit pas appris les belles choses qu'ils ont dites en faisant l'éloge des femmes.

Les louanges, dit Gonzague, que le Seigneur de Medicis & moy avons donné aux Dames, & de plus grandes encore qui leur sont dûës, & dont nous pourrions grossir leur éloge, ne doivent passer que pour un aveu & une reconnoissance de leur mérite qui est très-connu; ainsi elles leurs ont été assez inutiles.

Y a-t-il un homme de bon sens, qui ne convienne que, si ce n'étoit les femmes, nous ne goûterions jamais aucun contentement ny satisfaction dans toute nôtre vie, qui sans elles seroit rustique, privée de toutes douceurs, & plus austère que celle des bêtes sauvages.

Qui de nous n'expérimente que les femmes dissipent de nôtre cœur par la gaieté qu'elles nous inspirent, les ennuis cuisans & ces tristesses allomnantes qui nous tiennent une trop fidele compagnie.

Si nous voulons y faire réflexion, nous reconnoîtrons que dans les recherches curieuses & dans les belles connoissances que nous souhaitons avoir,

loin qu'elles distrayent nos pensées, elles nous ouvrent au contraire nôtre entendement, elles nous encouragent, & elles nous animent même à la guerre en nous rendant intrépides dans le péril.

Certes il est impossible que le cœur d'un homme, qui sera devenu la conquête de l'amour, soit jamais capable de lâcheté; car celui qui aime s'efforce de se rendre toujours plus parfait & plus digne d'être aimé: il vit dans une continuelle crainte de s'attirer par quelque foiblesse de courage, le mépris de la personne dont il passionne l'estime, & pour la mériter, il s'expose avec joye mille-fois à la mort.

S'il étoit possible qu'il se trouvât une armée qui ne fût composée que d'Amans, qui combattissent en présence de leurs maîtresses, elle seroit capable de conquérir toute la terre, moins que d'autre côté on ne luy opposât une pareille armée d'Amans.

Aussi doit-on être persuadé que celui qui rendit Troye invincible pendant dix ans à toutes les forces de la Grèce furent quelque nombre de braves amans, lesquels, toutes les fois qu'ils sortoient pour combattre leurs ennemis, ils s'at-

noient devant leurs Dames, qui souvent leur mettoient l'épée au côté, & leur départ leur disoient quelque chose de fort obligéant qui enflamoit leur cœur, & qui les rendoit, pour ainsi dire, plus qu'hommes : ils sçavoient qu'ensuite elles montoient sur les rempars & dans les tours, pour être spectatrices de leurs combats ; de manière que ces Cavaliers se persuadoient d'être redevables à leurs maîtresses, de la gloire qu'ils acquerreroient ; ce qui leur tenoit lieu de la plus riche récompense.

Personne ne doute que les célèbres victoires que les Rois d'Espagne, Ferdinand & Isabelle remportèrent sur le Roy de Grenade, ne soient dûes aux femmes ; car presque jamais l'armée espagnole ne marchoit en bataille, pour combattre les Mores, que la Reine ne la suivît avec toutes les Dames & Demoiselles de la Cour : de sorte que les Cavaliers luy faisant cortége, entretenoient celles qu'ils servoient, jusques à ce qu'ils fussent en présence des ennemis, & alors un chacun prenant congé de sa Dame, ils alloient au combat avec un courage intrépide, tel que l'amour leur inspiroit.

Aussi il arrivoit d'ordinaire qu'une tres-petite troupe d'Espagnols mettoit en fuite, & tailloit en piéces un grand nombre de Mores, animez qu'ils étoient du desir de plaire à leurs chéres maîtresses. Je ne puis donc comprendre, Seigneur Palavicin, par quel esprit vous êtes porté à blâmer les femmes.

Vous sçavez que nous avons obligation aux Dames de tous les exercices qui font nôtre plus agréable divertissement : que si un homme se fait un plaisir de danser avec justesse à un bal, c'est pour plaire aux Dames ; que si s'étudie avec application à accorder sa voix aux règles de la musique, c'est pour les divertir ; & s'il veut bien donner la gêne à son esprit, pour composer des vers, ce n'est qu'afin d'exprimer les effets que l'amour des femmes produit dans les cœurs.

Réprésentez-vous de combien d'excellens poëmes & autres piéces de poésie en toutes les langues, nous serions privez, si les Poëtes n'eussent pas beaucoup d'estime & de tendre pour les Dames.

Car sans parler d'une infinité d'autres, n'aurions-nous pas extrêmement

perdu, si Pétrarque, qui a décrit si agréablement ses amours en nôtre langue Italienne, se fût borné aux seules lettres latines, comme il eût fait sans doute suivant son inclination, si la belle Laure n'eût eu le pouvoir de captiver sa liberté.

Les plus beaux esprits qui florissent aujourd'huy dans le monde, dont il se trouve plusieurs parmy nous, donnent au public chaque jour d'excellens ouvrages pour éloges de la beauté & de la vertu des Dames,

Remarquez que Salomon a crû qu'il ne pouvoit nous découvrir les mystères Divins qu'il avoit conçu d'une manière plus spirituelle, & dans des termes plus sensibles, que ceux de l'entretien d'un Amant avec son Amante: Il luy sembla, dis-je, qu'il étoit impossible de tracer aux hommes une comparaison qui leur fît mieux concevoir les choses Divines, que l'amour, ny qui y eût plus de ressemblance; il voulut en cette sorte nous donner l'idée d'une Divinité, dont il avoit & par la grace & par la science une plus parfaite connoissance que le reste des hommes.

En vain donc, Seigneur Palavicin,

agitez-vous cette question : vous ne sçavez  
avez même privé, en contredisant une  
vérité si constante, de la satisfaction  
d'entendre diverses autres choses très  
importantes pour la perfection de  
Dame de Cour.

Je ne sçaurois me persuader, m'a  
pondit Palavicin, qu'il soit des maîtres  
assez habiles, pour ajoûter quelque  
traits de beauté à la Dame de Cour  
que le Seigneur de Médicis & vous  
n'avez pas sçû luy donner : s'il vous  
roît néanmoins qu'elle ne soit point  
core allés magnifiquement parée, le  
fait ne doit pas vous en être imputé ;  
il ne peut venir que de ce qu'il n'y a  
plus de vertu dans le monde ; parce  
vous luy avez attribué toutes celles qui  
ont été connûes jusques à présent.

Vous allez voir, dît alors Madame  
me la Duchesse en riant, que le Se  
gneur de Médicis luy en destine enco  
re plusieurs autres.

Madame, répondit Médicis, il m  
semble que je l'ay allés bien partagée  
& qu'elle n'est point à mépriser ;  
pour moy je vous avouë que je  
content de ma Dame de Cour, & qu  
si en cet état elle n'a point allés d'

aits, pour plaire à ces Messieurs, ils  
e la peuvent laisser à moy seul.

Fédéric Frégosse prenant la parole  
n cet endroit dît : Seigneur de Mé-  
cis, trouvez-vous bon que je vous  
isse une question, & que je vous  
rie de m'apprendre comment la Da-  
me de Cour doit se conduire en un fait  
articulier, qui me paroît luy être assez  
important, pour n'être point négligé.

C'est qu'encore que son esprit, son  
gement & ses connoissances si éten-  
duës la rendent capable d'entretenir agré-  
ablement des personnes de toutes qua-  
litez, je crois qu'elle a besoin plus que  
d'aucune chose de sçavoir se démêler  
des entretiens d'amour.

Car de même qu'un Cavalier sçait  
tirer avantage de l'adresse qu'il a ac-  
quis dans ses exercices, & des gran-  
des qualitez qu'il possède, pour acque-  
rir les bonnes graces des Dames, &  
pour s'en faire un mérite auprès d'el-  
les, soit qu'il soit véritablement pas-  
sionné, ou qu'il veuille seulement le  
paraître ; aussi la Dame de Cour ne  
doit point ignorer les manières différen-  
tes avec lesquelles elle doit répondre,  
ou à celuy qui l'aime sincèrement, ou

à celuy qui n'en fait que le semblant.

Il faudroit commencer, dit Médicis, par luy enseigner à faire le discernement de ceux qui feignent qu'ils aiment, d'avec ceux qui aiment véritablement : car à l'égard de correspondre ou non à l'amitié, je crois qu'elle est plus seur qu'elle suive la volonté d'autrui, que la sienne.

Apprenez-luy donc, ajoûta Frégoselle, les marques certaines, pour distinguer le faux amour du vray, & sur quels témoignages elle peut s'asseurer de la sincérité d'un Amant.

Je me croirois téméraire de l'entreprendre, répondit Médicis, les hommes étant artificieux au point qu'ils sont à dissimuler leurs véritables sentimens, mais afin que la Dame de Cour, pour qui je dois prendre un intérêt tres-particulier, comme étant ma créature, ne tombe point dans l'erreur où j'en vois plusieurs de son sexe, je luy donne avis de n'être point facile à croire qu'elle est aimée, & de témoigner dans ces rencontres qu'elle n'a aucune créance aux protestations qu'un Amant luy en peut faire.

Que si néanmoins l'Amant s'exprime

des termes à persuader qu'il aime, la Dame en dissimulant expliquera ses paroles dans un autre sens, & d'un air spirituel qui luy sera naturel, elle tournera le discours en plaisanteries.

Voilà, à mon sens, Seigneur Frégosse, ajoûta Médicis, la manière dont la Dame de Cour doit user dans les conversations particulières, où on voudroit luy persuader qu'on l'aime.

Seigneur de Médicis, dit Frégosse, si tous ceux qui font la Cour aux Dames, n'avoient autre dessein que de les surprendre, j'approuverois fort vos maximes: mais si le Cavalier aime véritablement, & si son cœur est blessé de la passion qui tourmente les Amans avec tant de violence, considerez, je vous prie, dans quelle extrémité vous le réduisez, quand vous ordonnez à la Dame de Cour de tourner en plaisanteries toutes les protestations qu'il luy fait; craignez qu'on ne vous accuse d'enseigner aux Dames, déjà naturellement trop cruelles, l'art de le devenir davantage.

Le précepte que je donne à la Dame de Cour, répondit Médicis, n'est point à l'égard de l'Amant véritable,

mais de l'Amant dissimulé, dont des caractères qui le distingue, est de luy de grand causeur, au lieu qu'en core que les Amans véritables & sincères ayent le cœur tout ardent, ils gardent un silence rêveur; ainsi les hommes étant si différens d'humeur, on ne sçauroit donner des règles certaines pour les connoître: c'est pourquoy la Dame doit teûjours être dans la défiance, & se souvenir que les hommes ont cet avantage, qu'ils peuvent témoigner qu'ils aiment avec beaucoup moins de péril que les femmes.

Seigneur de Médicis, dît Palavicin en riant, ne voulez-vous pas bien que vôtre charmante Dame aime, quand elle connoitra qu'elle est aimée: car l'amitié du Courtisan étoit sans retour, il seroit à craindre qu'il ne persévérât pas, & pour lors il manqueroit à la Dame de Cœur tout ce qui peut flatter plus agréablement sa complaisance, je veux dire les assiduez respectueuses que les Amans rendent à leurs maîtresses.

Ce n'est pas le conseil que j'ay à luy donner, repartit Médicis: aussi la manière d'aimer, dont vous l'entendez,

peut convenir qu'aux filles ; car quand l'amour n'est pas d'une nature se terminer au mariage, la Dame expose au péril de ternir la belle réputation qu'il luy est tres-important de conserver.

Seigneur de Médicis, dît Frégosse riant, vôtre opinion me paroît aussi vére que celle de certains Directeurs de cloîtres, qui blâment les femmes qui mélangent les séculiers avec lesquels ils ne veulent point de partage : les loix même que vous imposez aux femmes ont quelque chose de tres-dur ; car enfin il s'en trouve qui sont haïes, & même maltraitées de leurs maris ; d'autres, pour leur faire plus de dépit, aiment d'autres femmes ; & enfin il y en a, qui leur font tous les déplaisirs qu'ils peuvent imaginer.

Il s'en trouve que leurs pères maintiennent contre leur gré à des vieillards infirmes, chagrins & soupçonneux, avec lesquels elles passent leur vie dans de continuelles misères ; que s'il étoit permis à ces femmes de faire divorce d'une alliance si disproportionnée, il ne seroit pas supportable qu'elles aimassent d'autres que leurs maris : mais quand

il arrive, soit par la force d'une étran-  
 le maligne, ou par la diversité des tem-  
 pérans, ou enfin par une anticipation  
 d'humeur, que dans le lit qui devroit  
 être le siège de la concorde & de l'amour  
 tié, la discorde, cette furie d'enfer  
 répand son venin, qui produit ensuite  
 le dégoût, le mépris, la jalousie &  
 cuisans desespoirs; pourquoy ne voyez-  
 lez-vous pas qu'il soit permis à ces  
 fortunées de chercher quelque adouci-  
 sement à leurs peines?

Quant aux femmes qui ont des maris  
 ris qui leur conviennent, & qui les  
 aiment, je suis persuadé qu'elles  
 doivent point leur faire cette injure  
 & que si elles ne les aiment point  
 elles se déclarent elles-mêmes d'une hu-  
 meur tres-bizarre.

Souvent, répondit Médicis, il n'est  
 pas en nôtre pouvoir de nous défen-  
 dre d'aimer. Si donc la Dame de Cour  
 tombe dans cette infortune, que la haï-  
 ne de son mary, ou l'amour de quel-  
 qu'autre l'engage à aimer, je luy dé-  
 fend d'accorder rien à l'Amant que son  
 cœur, sans aucune marque qui le per-  
 suade qu'il est aimé.

Seigneur de Médicis, dît alors Barry  
 en riant,

riant, j'appelle de vôtre sentence, & sans doute plusieurs autres souscrivent à cet appel : que si vous voulez enseigner cette rusticité aux femmes mariées, n'inspirez pas la même cruauté à celles qui ne le sont pas, & rendez les plus complaisantes envers leurs Amans.

Si la Dame de Cour n'est point mariée, repartit Médicis, & si elle doit aimer, je veux que ce soit un homme qu'elle puisse épouser, & alors je luy permettray de luy donner quelques marques de son amour; mais je l'oblige en même temps à une règle, dont elle ne doit jamais se départir, qui est de ne faire aucune avance à l'Amant, qui puisse flatter son cœur de l'espoir d'obtenir aucune chose, qui ne soit dans la dernière bien séance, parce que c'est une faute que commettent les femmes, qui passionnent extraordinairement la réputation d'être belles.

Le nombre des Amans passant donc chez elles pour le témoignage le plus incontestable de la beauté, il n'est point d'artifice qu'elles ne mettent en usage, pour en acquérir; jusques-là que s'outrant de la pudeur qui convient si avantageusement à leur sexe, elles affectent

des manières trop enjouées, & elle se donnent des libertez qui ont quelque chose de lascif, dans la fausse persuasion que ce sont des attraits, pour se faire aimer.

Mais elles ne s'apperçoivent pas que les marques d'estime que les hommes leur donnent, procèdent plutôt de leur amour propre, & de l'opinion d'obtenir d'elles avec facilité ce qu'ils souhaitent, que d'un amour véritable. Or loin de permettre à la Dame de Cour de s'attirer par ces airs libertins, les yeux & le cœur de ceux qui la considèrent, je veux que son seul mérite inspire dans les âmes, l'amour qu'elles ne peuvent refuser aux personnes aimables, en leur imposant le respect qui bannit tout espoir illégitime.

Aussi le Cavalier qu'une Dame de la vertu de celle-cy honorera de son amitié, aura sujet d'être plus content de la moindre marque qu'elle luy en donnera, & il devra estimer davantage une parole ou l'un de ses regards, que la possession entière d'une coquette.

Il ne me reste donc plus d'autre avantage à souhaiter à la Dame de Cour, que celuy d'être aimée d'un Courtisan

aussi accompli qu'est celui de ces Messieurs, lequel elle doit aimer de même, afin qu'ils ayent l'un & l'autre leur perfection achevée.

Médecis faisant silence en cet endroit, Palavicin prit la parole & dît en riant : Mesdames, vous ne pourrez vous plaindre que le Seigneur de Médecis ne vous ait pas donné une tres-parfaite Dame de Cour ; que si dès à présent on en peut trouver une semblable, j'avouë que son mérite la met en parallèle avec nôtre Courtisan.

Je m'engage, répondit Madame Emilie, de la trouver toujourns, toutes les fois que vous nous donnerez un Courtisan pareil à celui que vous avez formé.

Il faut convenir, ajoûta Barry, que la Dame du Seigneur de Médecis est tres-accomplie: il me semble néanmoins qu'en ce qui concerne l'amour, il la fait un peu trop austère, en ce qu'il veut qu'elle ôte toute espérance à l'Amant : car on sçait que les hommes ne portent leurs desirs qu'aux biens qu'ils se flattent de pouvoir posséder.

Je veux bien, repartit Médecis, que la Dame de Cour laisse tout espérer au Courtisan, hormis d'obtenir d'elle des

412 *Le parfait Courtisan*

choses qu'il ne doit pas même souhaiter, s'il a autant de sagesse & d'honnêteté, que ces Messieurs luy en ont donné : car si la beauté & toutes les vertus que possède la Dame, engagent le Courtisan à l'aimer, & si la noblesse, la bonne mine, la vaillance & toutes les autres avantages du Courtisan luy attirent d'autre part l'estime de la Dame, la fin de leur amour étant de la même nature que les moyens d'y parvenir, sera pure & honnête.

De plus le mérite & la beauté des femmes n'ayant rien de commun, & chacune ne ayant son prix, l'estime, ou si vous voulez, le goût des hommes a aussi ses différences; de-là vient qu'il y en a qui voyant une femme d'un air grave, & dont toutes les manières inspirent le respect, ils n'osent s'exposer à luy offrir leurs services : mais se flattant d'un plus facile succès, ils voient leurs obéissances à celles qui ont l'humeur enjouée, & dont les manières sont si tendres, que leurs actions, leurs paroles & leurs regards marquent une passion languissante, qui a beaucoup de disposition à se convertir en amour.

Quelques-uns préfèrent les femmes

qui sont simples & naïves, & qui font  
ces choses d'un air naturel & ingenu,  
qui fait qu'on peut sans peine pénétrer  
dans leurs pensées.

On en trouve, qui se persuadant  
qu'une victoire est trop facile pour eux,  
quand elle paroît impossible aux autres,  
se servent les Dames qui se distinguent  
par la plus exacte sévérité, se flattant  
d'avoir un mérite assez grand, pour for-  
mer un cœur à aimer, & même celui  
des femmes, dont la volonté est des  
plus rebelle à l'amour.

D'autres autant prévenus de leur mé-  
rite que ces derniers, font la Cour aux  
Dames, dont la vivacité de l'esprit & un  
air étudié semblent cacher mille des-  
seins artificieux, ou bien ils chérissent  
les indifférentes & les sérieuses, qui  
marquent par un froid affecté qu'elles  
considèrent peu ceux qui les servent.

Enfin il y en a d'un goût exquis,  
qui ne trouvent point de femmes qui leur  
agrément, que celles qui leur paroissent  
avoir uni en leurs personnes toute la  
gayeté, tout l'enjouement, tout le sça-  
voir, toutes les graces, toutes les beau-  
tez & toutes les perfections du monde.

Vous voyez donc que si ma Da-

me de Cour manque d'Amans qui luy servent dans l'espoir de satisfaire leur propre amour, il s'en trouvera qui seront touchez des mérites qu'elle possède, ou de la confiance qu'ils auront dans les leurs; & cette bonne opinion fera qu'ils s'estimeront dignes d'être aimez d'elle.

De Barry témoignant ne pouvoir répondre aux raisons de Médicis, Madame la Duchesse luy imposa silence, & s'adressant aux Dames. Ne vous semble-t-il pas, leur dit-elle, que nous sommes fort obligées au Seigneur de Médicis de nous avoir donné une Dame de Cour, qui peut être comparée au Courtisan avec même quelque avantage de plus; parce qu'il luy a enseigné l'art d'aimer, ce que ces Messieurs n'ont pas fait à leur Courtisan.

C'est une science, dit l'Unique Arétin, qu'il est nécessaire que les femmes étudient; car je n'en ay vû aucune qui sçût aimer de bonne grace, & ceux qui les servent avec le plus de fidélité éprouvent d'ordinaire leur cruauté & leur ingratitude, quelque naissance & quelque bravoure qu'ils ayent, pendant que souvent elles donnent leur cœur

des hommes de néant sans aucun mérite.

Il me déplait extrêmement que les Dames soient capables d'une telle bizarrerie, & pour les en guérir, je suis d'avis qu'on enseigne à la Dame de Cour à se choisir un sujet digne de son amitié avec la manière qu'elle le doit aimer : à l'égard des hommes, je trouve qu'il est inutile, & c'est dont je puis rendre moy-même témoignage ; parce que jamais on ne m'a enseigné l'art d'aimer : mais ce furent les charmes d'une beauté que j'adorois, & les mœurs que je trouvois les plus aimables du monde, qui formèrent mon esprit, & qui me rendirent complaisant : c'est, je pense, ce qui peut arriver à tous ceux qui aiment sincèrement : il seroit donc sans doute plus utile qu'on enseignât au Courtisan le secret de se faire aimer, que celui d'aimer.

Seigneur Unique, dit alors Madame Emilie, préparez vous, s'il vous déplait, à nous entretenir sur ce sujet.

Les Amans sont en droit d'espérer de la justice des Dames, répondit Arétin, que les services qu'ils leur rendent soient récompensés au moins de leurs

bonnes graces, & il seroit avantageux pour leur repos, qu'elles voulussent s'expliquer sur la manière de les servir, qui leur est la plus agréable; parce que leurs inclinations sont souvent si extraordinaires, qu'il n'est pas étrange si les hommes ne peuvent les deviner, puisqu'elles mêmes sçavent à peine ce qu'elles desirent.

Mais vous, Madame, ajouta-t-il, en se tournant vers Madame Emilie, qui êtes femme, & par conséquent qui sçavez mieux que les hommes les goûts de votre sexe, ayez la bonté de nous l'apprendre, dans la créance que vous nous rendrez un service tres important.

Seigneur Unique, repartit Madame Emilie, vous êtes trop agréable à toutes les femmes, pour ignorer aucun des moyens de leur plaire; il vous convient donc mieux qu'à tout autre d'enseigner l'art d'aimer.

Madame, ajouta l'Unique, si j'entreprendois d'exécuter vos ordres, je croirois ne pouvoir donner un précepte à l'Amant, qui luy fût plus utile, que celui d'éviter que vous eussiez aucune autorité sur la Dame dont il rechercheroit les bonnes graces: car en

n avec tout le mérite dont le public  
n'a crû partagé , joint à la plus sin-  
cère amitié qui fût jamais , je n'ay  
pû parvenir à me faire autant aimer ,  
que vous avez sçû faire que je fusse haï.

Dieu me garde , Seigneur Arétin ,  
de partager Madame Emilie , de faire , &  
même de penser jamais quoy que ce  
soit , qui vous fasse haïr ; car oûtre que  
j'agirois contre ma conscience , je pas-  
serois pour peu sensée , d'entreprendre  
une chose impossible : mais puisque  
vous voulez sçavoir mon sentiment , je  
vous le diray ; que s'il vous déplaît , attri-  
buez-vous en la faute.

J'estime donc qu'un homme , qui  
souhaite d'être aimé , doit aimer , &  
être aimable , & qu'il suffit qu'il ait  
ces deux qualitez , pour mériter les bon-  
nes graces des Dames.

Quant au reproche que vous me fai-  
tes , j'en appelle au public , qui voit &  
qui sçait , si vous êtes aimable ; mais  
que vous aimiez avec la sincérité que  
vous dites , c'est dequoy je doute , par  
la raison que vous êtes aimé de beau-  
coup de femmes , & qu'un amour par-  
tagé a tres-peu de force.

A l'égard des Dames que vous ac-

Excusez d'ingratitude, ce reproche ne peut s'accorder avec le grand fond de mérite que vous possédez: mais vous usez de cet artifice, pour nous cacher les douceurs dont vous jouïssiez, & c'est une assurance pour les femmes qui vous aiment, que vous êtes discret; aussi sont-elles tres-aises que vous déclamez contre les fausses amitez, afin de contraindre les leurs, qui sont véritables.

Que si les Dames que vous témoignez aimer, ne sont pas si faciles à le croire, que vous le souhaiteriez, cela ne peut arriver que, parce que votre artifice commence à être reconnu, & non pas que je vous rende de mauvais offices auprès d'elles.

Madame, répondit Arétin, je n'entreprendray point de contredire ce que vous avancez; car je vois bien qu'il y a autant de fatalité pour moy de n'être pas crû, en disant la vérité, qu'à vous de bonheur d'être crüe, en disant des mensonges.

Avouiez plutôt, Seigneur Unique, ajouta Madame Emilie, que vous n'aimez pas au point que vous voudriez qu'on le crût; car si vous aimiez bien, vous n'auriez aucun autre desir, que

plaire à la Dame aimée, & de faire ses volontez ; parce que c'est la loy de l'amour : mais à l'égard des plaintes que vous en faites, elles marquent sûrement quelque dissimulation, ou que vous voulez ce qu'elle ne veut pas. C'est le contraire, repartit l'Unique ; car je veux ce qu'elle veut, ce qui témoigne que je l'aime : mais je me plains de ce qu'elle ne veut pas ce que je veux, ce qui prouve selon votre loy qu'elle ne m'aime point du tout. Il est de la bienséance, répondit Madame Emilie, que celui qui commence à aimer, observe pour première maxime de conformer sa volonté à celle de la personne qu'il veut aimer, en sorte que son ame luy soit soumise comme une humble esclave, & qu'il soit, pour ainsi dire, luy-même transformé tout en elle, en considérant cet état, comme la félicité de ceux qui aiment véritablement.

Madame, dit l'Unique, je me crois en effet parfaitement heureux, si mon ame & la mienne n'étoient gouvernées que par une seule & même volonté.

Il ne tient qu'à vous, continua Ma-

dame Emilie : mais icy Bibienne l'interrompant dît : il est certain que ce luy qui aime sincèrement, n'a de pensées ny de volonté, que pour plaire l'objet de son amour : mais de crainte que ses services demeurent inconnus, il faut qu'oultre le dévouement de son cœur sa passion s'exprime d'une manière que la Dame ne puisse ignorer qu'elle est aimée.

Mais enfin, Madame, puisque vous ordonnez à l'Amant de se soumettre son ame comme une esclave aux volontez de la personne qu'il aime, c'est à vous s'il vous plaît, à luy enseigner ce secret.

A ce discours Gonzague se prit à rire & dît : si l'Amant est si modeste & respectueux, qu'il n'ose s'en expliquer de vive voix, il peut le faire par l'écriture.

Non, mais s'il est aussi discret qu'il doit être, ajouta Madame Emilie, avant qu'il déclare sa passion à la Dame, il faut qu'il soit asseuré qu'elle ne s'en offensera pas.

Toutes les femmes, dît alors Palavicin, sont tres-aises qu'on les prie de souffrir qu'on les aime, quoy qu'elles fussent déterminées de refuser toute correspondance.

espondance de leur part.

Je ne conseilleray jamais au Cour-  
fan, répondit Médicis, de s'exposer  
sans de grandes précautions à faire de  
semblables propositions; j'approuve da-  
vantage une certaine manière tres-hon-  
nête, dont nous pouvons exprimer nô-  
tre estime à une Dame, je veux dire,  
nos contenance extérieures.

Car enfin la passion d'un homme se  
distingue incomparablement mieux par  
un soupir, par une crainte respectueu-  
se & par le mouvement des yeux,  
qui sont les ambassadeurs fidèles du  
cœur, que par mille protestations.

Les yeux marquent la passion de l'ame  
d'une manière beaucoup plus forte que  
peut ny la langue, ny aucun autre  
de nos sens: aussi ils ne découvrent  
pas seulement nos pensées, mais ils por-  
tent un feu qui embrase les cœurs.

Car il naît au cœur des Amans, des  
esprits brillans & vifs, qui sortent par  
leurs yeux, & qui se croissent, quand  
ils se regardent réciproquement; &  
alors ces esprits se donnant entrée dans  
les yeux des personnes qui s'aiment,  
& pénétrant jusques à leur cœur comme  
à leur origine, ils s'y mêlent avec des

Na

428 *Le parfait Courtisan*

esprits de leur même nature, & ils échauffent le sang qui environne le cœur, en forte qu'il reçoit l'impression de l'image de la beauté qu'ils y ont portée.

Ces esprits donc comme des députés, sortant & rentrant incessamment du cœur dans les yeux, & des yeux dans le cœur, & y portant des espèces inflammables de la beauté, ils l'embrasent d'un feu perpétuel; parce qu'ils l'entretiennent toujours de nouvelles espérances.

On peut donc dire que les yeux sont les guides de l'amour, sur tout s'ils sont doux ou brillans, ou d'un noir clair & bénin, ou d'un verd gay & riant, vifs & perçans, comme le sont quelques-uns, dans lesquels les voyes par où se communiquent ces esprits qui naissent du cœur, paroissent si ouverts, qu'on peut découvrir jusques dans le cœur.

Les yeux sont semblables en cela à des assassins, qui se tiennent cachez, pour surprendre: car si la grace & la taille de la personne qui se présente à eux, est noble, belle & bienfaite, elle attire à elle par une vertu secrète ceux

qui la regardent , & étant à la portée de ses yeux , ils leurs lancent mille traits, qui ont une force magique quand ils portent en ligne directe aux yeux de l'Amante, au moment que les rayons des siens réfléchissent dans ceux de l'Amant.

Car dans cette douce jonction des esprits , ils se mêlent ensemble , & ils prennent les qualitez les uns des autres , & c'est ainsi qu'un œil qui est malade , en regardant un œil sain , il luy influë sa maladie.

Il est vray que si nos yeux ne sont gouvernez avec une extrême sagesse , ils découvrent nos desirs aux personnes , qui pour nôtre repos & le leur les doivent ignorer : car on y voit briller fort à découvert le feu de nos passions , & un Amant indiscret les fait voir par cette voye à un jaloux , à qui il a le plus d'intérêt de les cacher.

Pour cette raison un Amant sage doit observer avec tres grand soin , les temps & autres circonstances , & avoir la force de retenir quelques-fois ses regards trop attachez sur l'objet de ses inclinations , quoy qu'ils soient la vie de son ame , parce qu'un amour qui

est devenu public, est d'une conduite le l  
beaucoup embarrassante.

Je ne suis pas convaincu, répond qui  
le Comte de Canosse, qu'un amour  
déclaré porte toujours le préjudice ce ne  
vous dites aux Amans ; je crois t'oui  
contraire que le public voyant qu'ils ne par  
prennent aucune précaution, pour ca for  
cher leurs intrigues, il se persuade que ces  
ce ne peut être un amour véritable. ses

Ils en tirent même l'avantage de pou ven  
voir converser ensemble sans aucun soup con  
çon, ce qui n'est pas d'un amour se de  
cret : car il semble que les Amans cou vo  
vrent de grands desseins sous ce silen ses  
ce affecté.

J'ay connu une Dame, qui n'ayant ne  
que de l'indifférence pour un homme, m  
conçût une affection extrême pour luy, on  
sur la créance qu'elle eut que le public pe  
étoit persuadé qu'ils s'aimoient, cette ai  
opinion populaire luy parut un té. tri  
moignage suffisant, pour la persuader m  
que cet homme méritoit qu'elle l'aimât,  
elle trouva la renommée beaucoup plus le  
digne d'être crüe, que son Amant ne ce  
l'auroit été luy-même, s'il eût entre. fé  
pris cette conquête : loin donc que la se  
voix publique nuisît à cet Amant, el. te

le luy fat avantageuse.

Les amours, répondit Médicis, à qui la renommée sert de ministre, font une conduite périlleuse, & un homme doit craindre d'en être montré au doigt : pour marcher donc seurement par cette voye, il ne faut point que son cœur paroisse si fortement épris de ces feux, il doit dissimuler ses desirs, ses jalousies, ses chagrins & ses fa- veurs mêmes, & marquer être tres- content, quand son ame est oppressée de douleur. Enfin si nôtre Courtisan vouloit suivre mon conseil, il tiendrait ses amours secretes.

Il est donc nécessaire, dit Bibien- ne, que vous luy enseigniez aussi ce mystère : il est vray que quelques uns ont inventé des signes, par lesquels les personnes qui s'aiment, peuvent, pour ainsi dire, lire sur le visage l'un de l'autre, ou dans les yeux, ou dans les mains, ce qu'elles ont dans le cœur.

J'ay connu deux Amans, qui dans les compagnies se communiquoient par cette adresse réciproquement leurs pensées, sans que d'autres qu'eux y pussent rien comprendre : car sans s'inquietter qu'on les écoutât ou non, ils ex-

426 *Le parfait Courtisan*

primoient par leurs signes les choses essentielles à leur intrigue, & celles qui étoient indifférentes, il les disoient haut sans affectation.

Ce seroit une entreprise à ne pouvoir finir, dit Frédéric Frégosse, de vouloir instruire l'Amant de ces différentes sortes d'entretiens secrets; mais enseignons luy à se maintenir agréablement dans les bonnes graces de la personne qu'il aime: cela luy est beaucoup plus nécessaire.

Un Amant n'a de moyens pour conserver les bonnes graces d'une amie, répondit Médicis, que ceux qui servent à les acquérir, & ils consistent dans une si parfaite complaisance pour toutes ses inclinations, qu'elle n'ait jamais le moindre sujet de se plaindre, mais d'en donner aucun précepte, c'est ce que je n'entreprendray point: car un Amant qui n'est pas discret, peut commettre une infinité de fautes, qui bien que légères, blesseront sensiblement le cœur de la Dame, ce qui arrive encore à ceux dont les passions sont impétueuses, & l'humeur inquiète, lesquels veulent exiger plus qu'on ne peut leur accorder.

D'autres picquez de jalousie s'abandonnent à leur ressentiment, & s'emportent à des invectives contre celuy qu'ils soupçonnent, quoy que bien souvent ce soit sans sujet.

Aussi quelques fois pour les punir d'une conduite si bizarre, la Dame aime effectivement ailleurs : car la crainte qu'un Amant témoigne qu'on ne luy en préfère un autre, marque qu'il se défie de son mérite, & qu'il croit en avoir moins que son rival, & c'est une puissante raison à la Dame, pour l'aimer.

Je doute, dit alors Gonzague, si j'aurois assez de modération, pour ne pas dire du mal de mon rival, si j'en avois un : ainsi donnez moy, je vous prie un autre expédient, pour le ruiner.

Vous sçavez ce qu'enseigne le proverbe, répondit Médicis en riant, que lorsque nôtre ennemy n'est dans l'eau que jusques à la ceinture, nous devons luy tendre la main ; mais que quand il y est jusqu'au menton, il faut luy mettre le pied sur la tête : suivant cette maxime, les Amans politiques dissimulent avec leurs rivaux, jusques à ce qu'ils ayent un moyen infallible de les

perdre ; mais dès que l'occasion s'en présente, ils mettent tout en usage, pour y réussir.

Mais parce que je ne pourrois consentir que le Courtisan usât jamais d'aucune tromperie, je luy permets seulement de procurer la disgrâce de son rival, en forçant obligamment la Dame d'avoüer qu'il l'aime plus sincérement, qu'il la sert plus fidèlement, & qu'il est plus digne d'en être aimé.

J'en connois qui par un raffinement ridicule, n'écrivent ny ne parlent point à une Dame, qu'ils ne se guident si haut dans le sublime, qu'en comparaison de ces précieux, elles se croient les plus ignorantes personnes du monde ; de sorte que dans la confusion qu'elles en ont, elles cherchent à s'échaper promptement de ces importuns.

Quelques-uns en leurs entretiens s'engagent dans des loüanges si excessives d'eux-mêmes, qu'ils se font mépriser par leurs extravagances.

Il y en a d'autres que je trouve fort plaisans, lesquels faisant profession de n'être point galands, disent ordinairement, pour moy, je n'ay point encore trouvé de Dame qui ait vou-

ne m'aimer.

Car enfin ils ne s'apperçoivent pas que les femmes, qui les entendent parler de la sorte, jugent que s'ils manquent de maîtresses, ce ne peut être, que parce qu'ils ne méritent point d'en avoir, & elles ne pourroient par conséquent se résoudre à les aimer pour tout l'or du monde; d'autant qu'elles seroient paroître avoir moins de discernement, & ne valoir pas les femmes qui ont méprisé leur amitié.

On en voit qui, pour rendre un mauvais office à quelqu'un, disent en présence des Dames, un tel est le plus heureux homme du monde; car il n'est ny bien fait, ny discret, ny vaillant; il ne sçait pas plus, ny dire mieux que les autres, & cependant toutes les femmes l'aiment.

Car quoy qu'il ne paroisse en luy aucune qualité capable de le faire aimer, ses jaloux, en témoignant luy porter envie, donnent lieu de juger qu'il a quelque avantage secret qui le rend digne de l'estime de tant de femmes.

De là vient que celles qui entendent parler de luy en cette manière, se portent par cette seule considéra-

tion à luy vouloir encore plus de bien.  
 Je vous engage ma parole, dît alors  
 le Comte en riant, qu'un discret Courtesan,  
 n'usera jamais de ces foibles  
 artifices.

Bien moins encore, repartit Gonzague  
 de celui d'un Gentilhomme  
 que je ne veux pas nommer, pour épou-  
 sner l'honneur des hommes.

Vous nous direz au moins ce qu'il  
 fit, ajouta Madame la Duchesse.

Cet homme, continua Gonzague  
 étoit aimé d'une Dame de qualité, qui  
 l'invita en passant de la venir voir secrè-  
 tement en son auberge : il y fut,  
 après qu'ils se furent entretenus  
 tant que le temps le leur pût per-  
 mettre, le Cavalier prenant congé de  
 la Dame en soupirant, la supplia de  
 conserver l'honneur de son souvenir.  
 ensuite il ajouta qu'elle devoit luy  
 payer son gîte, parce qu'il n'étoit  
 raisonnable qu'elle fit une dépense  
 extraordinaire à son sujet.

A ces paroles toutes les Dames  
 prirent fort à rire, mais les hommes  
 eurent de la confusion de cette  
 pertinence.

En même temps Palavicin se tou-

nt vers Gonzague dît : il valoit beaucoup mieux ne pas raconter cette histoire pour l'honneur des femmes, que ne pas nommer le Gentilhomme, pour sauver l'honneur des hommes : de là il est aisé de connoître la force de jugement de cette Dame ; d'autant que sans doute entre plusieurs Cavaliers qui la servoient, elle avoit fait choix de celuy - cy , comme du plus discret.

Que sçait - on , dît le Comte de Noisse en souûriant, si ce Gentilhomme n'avoit pas dans le reste de sa conduite tout le bon sens qui est nécessaire ; car souvent une faillie d'amour porte les hommes les plus sages dans d'extrêmes extravagances, & si vous voulez l'avoüer, je ne doute point que vous n'en ayez fait plus d'une.

Messieurs, s'écria Gonzague en riant, pardons-nous bien de publier ainsi nos fautes devant ces Dames.

C'est une nécessité de les découvrir, dit le Comte de Palavicin, si on veut qu'on se corrige, & s'adressant au Seigneur Médicis il ajoûta. Après que vous aurez appris au Courtisan à se maintenir dans les bonnes grâces de sa maî-

432 *Le parfait Courtisan*

truelle, & à attirer sa disgrâce sur son rival, il vous reste à luy enseigner à tenir sa faveur secrète.

Il me semble, répondit Médicis, qu'on doit être satisfait de moy, & que je me suis passablement bien acquitté des obligations dont j'étois chargé: ainsi je crois être en droit de demander qu'un autre acheve, s'il resté encore quelque partie de cet entretien.

En cet endroit Bibienne joignant ses instances à celles de la compagnie auprès de Médicis, pour l'engager à continuer, il leur dît, pour s'en défendre.

Messieurs, je vois bien que vous voulez m'éprouver; car sans contredit vous êtes tous beaucoup plus grands maîtres que moy en l'amour: si néanmoins vous souhaitez plus de lumières sur ce sujet, vous pouvez consulter Ovide.

Approuvez-vous, repartit Bibienne, les préceptes d'un Poëte, qui propose à un Amant d'affecter de paroître ivre devant sa Dame, & de faire diverses autres extravagances, comme de fort jolies manières de luy exprimer sa passion, & d'acquérir ses bonnes grâces.

Il faut pardonner quelque chose à l'antiquité, répondit Médicis, & se persuader que du temps qu'Ovide écrivoit, personne n'étoit choqué de ces sortes d'expressions. Je le veux croire, repartit Bibienne: mais aussi on peut remarquer que les coûtures de ces anciens n'étoient pas si honnêtes que le sont les nôtres.

Si vous y faites réflexion, ajouta Palavicin, il y a des choses qui contribuent extrêmement à rendre les amitiés publiques.

Quelles sont-elles, repartit Médicis: c'est l'orgueil & la cruauté des femmes, continua Palavicin; car comme vous l'avez remarqué ailleurs, il n'est point d'adresses qu'elles ne mettent en usage, pour engager un grand nombre d'Amans à les servir, qu'elles voudroient, s'il étoit possible, qu'ils brûlassent tous, & qu'étant réduits en cendre ils retournassent en vie, pour mourir une seconde fois; & quoy qu'elles aimant, leur plus grand plaisir néanmoins est de voir leurs Amans dans les tourmens, se persuadant que les douleurs qui les réduisent à invoquer la mort à toute heure, sont les témoignages

434 *Le parfait Courtisan*

ges plus véritables qu'elles sont aimées. C'est ainsi qu'elles se flattent de pouvoir rendre les hommes heureux ou malheureux, & leur donner, selon qu'il leur plaît, la mort ou la vie : elles s'en font un plaisir extrêmement doux & afin de l'avoir toujours nouveau, elles ne contentent ny ne desespèrent jamais absolument les Amans.

Mais pour les entretenir en un état douteux dans leurs peines & leurs desirs, elles affectent des manières sévères & menaçantes, qui laissent encore néanmoins à ces malheureux quelque lieu d'espérer, & elles veulent qu'ils se satisfassent d'un de leurs regards, d'une parole, ou de la moindre marque qu'elles leur puissent donner, comme d'une grande félicité.

Afin de passer pour chastes dans l'esprit de tout le monde, elles traitent les Amans de cet air austère dans le public, voulant ainsi imposer la créance, que puisqu'elles sont si sévères à des hommes d'un mérite à se faire aimer, elles tiennent la dernière rigueur à ceux d'un moindre caractère ; mais souvent pendant qu'elles se moquent des tourmens d'un Cavalier, &

qu'elles abusent de la bonne opinion que le vulgaire a d'elles, des hommes de néant reçoivent en secret leurs faveurs.

D'autres ont l'artifice de persuader à plusieurs Amans qu'elles les aiment, & pour nourrir entr'eux des jalousies mortelles, elles font quelques graces à l'un d'eux, & quand elles s'aperçoivent que ce favoré content de son bonheur se flatte d'être aimé, elles le réduisent au premier état de sa mauvaise fortune, & luy donnent le chagrin de voir un rival dans leur faveur : aussi dans le ressentiment qu'il en a se faisant un point d'honneur de paroître extrêmement passionné, il se porte à des extrémités, où la réputation même de la Dame devient le divertissement du public.

Quelques-unes, outre le tourment de la jalousie qu'elles font souffrir à un Amant de qui elles ont même reçu des marques essentielles de fidélité par un contre-temps qui met sa patience aux dernières épreuves, elles feignent sçavoir qu'il porte ses inclinations ailleurs, & esquivent à ce sujet elles prennent la résolution de choisir aussi un autre party.

Alors cet infortuné, du comble de

436 *Le parfait Courtisan*

son bonheur où il se croïoit arrivé, se trouve réduit à une désolation qui fait pitié à tout autre que sa cruelle, & il est obligé à luy renouveler ses protestations & ses larmes, & de faire encore le ridicule personnage d'un jeune passionné, qui rode incessamment, & ne se donne point de repos ny le jour ny la nuit.

Une pareille conduite ne pouvant être secrette, ces Amans deviennent l'entretien des compagnies, un chacun les observe, & ils ne sçauroient faire un pas, qu'on n'y croye du dessein, ny paroître en public, qu'ils ne soient montrez au doigt.

Mais quand enfin la Dame reconnoît que l'Amant se trouvant quasi proche de la mort par l'excès des maux qu'il a soufferts, se prépare à la retraite, craignant alors de le perdre tout-à-fait, elle luy accorde les dernières marques de son amitié, afin que sa passion étant presque éteinte, & ses sens demy-usez, sa satisfaction en soit beaucoup moindre, & que par conséquent il luy en ait peu d'obligation, suivant en cela l'humeur des femmes, qui est de faire toutes choses à contre-sens.

Seigneur Palavicin, dit alors Octave Frégosse en riant, vous avez donné trêve aux femmes pendant quelque temps, & vous avez cessé d'en dire du mal ; mais ensuite vous les avez touchées si au vif, qu'il semble que ce repos n'ait été que pour reprendre haleine, afin de leur porter de plus grands coups. Certes si vous vouliez n'en croire, vous vivriez bien avec elles, & vous leur accorderiez la paix.

Madame Emilie se prit à rire, & se tournant vers Madame la Duchesse elle dit : vous voyez, Madame, nos ennemis dans la confusion, qui commencent à se rompre, soutenant des sentimens oppoſez.

Madame, répondit Frégosse, ne me traitez pas, s'il vous plaît, d'ennemy ; car quoy que j'avoie que cette longue contestation m'a déplû, ce n'est pas que j'aye du regret de voir que la victoire se déclare du party des Dames : mais c'est parce que la dispute a donné lieu au Seigneur Palavicin de leur imputer des défauts qu'elles n'ont point, afin de les décrier, & aux Seigneurs de Médicis & de Gonzague d'inventer des loüanges extraordinaires

en leur faveur ; oûtre qu'ils nous ont fait perdre l'occasion d'apprendre d'excellentes choses qui restoient encore à dire du Courtisan.

En cela même , ajouta Madame Emilie , vous vous déclarez nôtre ennemy ; car en témoignant que l'entretien qui vient de finir vous a déplû , ce ne peut être que par le chagrin de ce que ces Messieurs ont formé une Dame de Cour tres-parfaite ; d'autant que ceux qui ont formé le Courtisan , n'ont rien laissé à dire pour sa perfection , & ils ont tellement épuisé cette matière , que je ne crois pas que vous , ny aucun autre y puissiez rien ajouter : c'est donc uniquement l'envie que vous portez à la gloire des Dames , qui vous tient au cœur.

Je conviens , répliqua Frégosse , qu'en l'état où est nôtre Courtisan , il n'est point à mépriser : je croirois néanmoins qu'on pourroit luy attribuer plusieurs autres grandes qualitez : mais puisqu'un chacun en est satisfait , je le suis aussi , & je ne voudrois pas le changer en rien , si ce n'est à le rendre un peu plus amy des Dames.

que ne l'est le Seigneur Palavicin ,  
mais non pas tant toutes-fois que le  
sont quelques-uns de ces autres Mes-  
sieurs.

Il faut , s'il vous plaît , dît alors  
Madame la Duchesse , que vous fas-  
siez paroître icy la force de vôtre gé-  
nie , & si vous pourrez donner plus  
d'agrément au Courtisan qu'il n'en a  
encore reçu.

Préparez vous donc , Seigneur Fré-  
golle , à nous dire les belles choses que  
vous en avez conquës : car si vous  
ne le faites , nous croirons que vous  
n'en sçavez pas plus que les autres ,  
mais que vous avez voulu abaisser le  
mérite de la Dame de Cour , que  
vous croiez égal à celui du Cour-  
tisan , lequel pour cet effet vous vou-  
driez nous persuader pouvoir être plus  
parfait que ces Messieurs ne l'ont for-  
mé.

Madame , répondit Frégolle en riant ;  
nos auditeurs ont l'oreille fatiguée &  
l'esprit si rempli des blâmes & des  
expianges excessives qu'on a donné aux  
femmes , qu'il ne s'y trouve plus de  
place pour aucune autre chose ; oûtre  
qu'il me semble qu'il se fait dé jà tard.

Différons donc jusqu'à demain, re-  
partit Madame la Duchesse, & nous  
aurons tout le temps nécessaire, pour  
nous préparer à entendre parler d'un  
si digne sujet; & les blâmes & les  
louanges extraordinaires que vous di-  
tes que d'une part & de l'autre on a  
donné aux femmes, préoccupant moins  
les esprits, ils seront capables de com-  
prendre les vérités que vous leur ex-  
poserez.

Madame la Duchesse ayant parlé  
de cette sorte se leva de son siège,  
& donnant civilement congé à la com-  
pagnie, elle entra dans son cabinet,  
ensuite un chacun se retira, & alla  
coucher.





LE PARFAIT  
COURTISAN,

LIVRE QUATRIÈME

A U moment que je commence le narré de l'entretien que nous eûmes le quatrième soir , après ceux que j'ay récité dans les livres précédens . une idée triste & sombre pénétra mon cœur de douleur , & rappelle dans ma mémoire le souvenir des misères humaines , & de nos trompeuses espérances , & comment la fortunerompt quelques fois au milieu , ou vers fin , le cours de nos foibles & vains projets , que souvent elle submerge, avant même qu'ils ayent pû découvrir le port de fort loin .

Il me revient , dis je , à la mémoire qu'assés tôt après la fin de nos autres conversations la mort enleva d'entre

442 *Le parfait Courtisan*

nous trois hommes tres-distingués soit pour leur qualité, soit pour le mérite particulier de leur personne, lorsqu'ils étoient à l'âge le plus florissant de la vie, & que la fortune leur promettoit plus d'honneur & de dignité.

Le premier fut Gaspard Palavicino qu'une violente maladie réduisit plusieurs fois à l'extrémité : car bien qu'épuisé de forces, son grand cœur le défendit long-temps seul contre les efforts de la mort, il fallut néanmoins qu'avant l'âge mûr il finît le cours naturel de ses jours.

Ce ne fut pas seulement une extrême perte pour cette Cour, pour ses amis & pour sa famille, mais encore pour la patrie & toute la Lombardie.

La mort de César de Gonzague suivit d'assés près celle de Palavicino, la douleur que nous en ressentîmes nous fut d'autant plus amérie, que la nature nous donnant si peu & si rarement de ces grands hommes, il nous paroissoit fort étrange qu'elle nous eût si promptement ravi celui-cy : car on peut dire que ce Seigneur nous fut enlevé, lorsqu'il commençoit de marquer

qu'on devoit attendre dans la suite de sa conduite & de sa capacité.

Aussi les succès heureux de différentes entreprises importantes nous sembloient dé-jà de tres bons garans que sa valeur iroit au moins du pair avec celle de ses illustres Ayeuls; de manière que joignant à sa haute naissance, un grand cœur un jugement solide, un esprit pénétrant, un riche naturel, & une connoissance plus que médiocre des belles lettres, il n'y avoit point de rang, quelque éminent qu'il fût, où il ne pût prétendre.

Enfin Robert de Barry fut le troisième qui paya le tribut à la nature: c'étoit un jeune Gentilhomme tres bien fait, d'une taille fort leste, de tres bonnes mœurs, honnête, ayant l'humeur enjouée, & la complexion aussi heureuse qu'on la peut souhaiter. Aussi toute notre Cour fit paroître un tres-sensible déplaisir de sa mort.

Je me persuade donc avec bien de la raison que si ces trois excellens hommes eussent vécu un peu plus longtemps ils seroient parvenus de même qu'ont fait les autres, à un rang de fortune, qui auroit fait honneur à la

444 *Le parfait Courtisan*  
Cour d'Urbain.

En effet on peut dire avec vérité  
\* qu'il ne sortit pas autres fois du che-  
val de Troye des braves & des Cap-  
taines en aussi grand nombre, qu'  
a vû de nos jours sortir d'hommes  
Iustres du Palais d'Urbain.

Car comme vous sçavez, Frédéric  
Frégosse fut fait Archevêque de Sa-  
lerne: le Comte Louïs de Candie  
Evêque de Bajoux: Octave Frégosse  
Duc de Gennes, Bernard de Bibien  
ne Cardinal du titre de sainte Mar-  
au Portique: Pierre Bembe Secre-  
re des commandemens du Pape Leo-  
Julien de Médicis parvint au Duché  
de Nemours & à la haute élévation  
où nous le voyons; & François Ma-  
rie de la Roüère Préfet de Rome  
créé Duc d'Urbain: aussi est il consta-  
que tant de vertus qui éclatent en  
personne, font le plus bel éloge de  
Cour où il a été élevé, puisqu'on pe-  
dire qu'elle l'a rendu digne du Duché  
d'Urbain même.

Car enfin je ne crois pas qu'on ne  
puisse disputer un honneur que nous  
nous attribuons avec tant de justice: en  
effet les conversations sçavantes où  
\* Pensée de Cicéron. se rend

rendoit assidu dans cette compagnie, ont donné ce tour délicat à son esprit. Luy ont inspiré les nobles maximes qu'il met aujourd'huy en usage.

Mais j'ajoute que soit qu'on considère sa haute fortune, comme un effet du hazard, & comme une faveur des astres, nous avons lieu d'espérer pour la félicité de cet Etat, non seulement que d'aussi parfaits Princes continueront de le gouverner, mais même qu'ils iront croissant en mérite, à mesure qu'ils se succéderont : aussi en avons-nous déjà reçu plusieurs marques, une desquelles que je tiens pour principale est que le Ciel nous a donné une Maîtresse aussi accomplie que est Madame Eléonor de Gonzague notre nouvelle Duchesse.

Car quoy qu'on n'ait peut-être jamais vû dans une même personne le savoir éminent, la grace, la beauté, le bel esprit, une charmante douceur, & les autres agrémens d'une Dame ; toutes ces qualitez se trouvent néanmoins si parfaitement unies en cette princesse, qu'elles semblent un riche présent que luy a fait la nature, pour servir de Diadème.

446 *Le parfait Courtisan*

Pour ces raisons je vous invite Messieurs, à consentir que nous continuions nos entretiens sur le sujet de Courtisan, dans l'espérance qu'après nous il se trouvera des Cavaliers, qui imiteront les hommes illustres qui florissent aujourd'huy dans la Cour d'Urbain, comme nous imitons les Courtisans qui les ont devancez.

Enfin le jour qui suivit celuy où se fit la conversation rapportée dans notre troisième livre, on ne vit quasi point paroître Octave Frégosse, ainsi que Palavicin nous l'a raconté : cela se croit à plusieurs qu'il s'étoit retiré en secret, afin de se préparer sur ce qu'il devoit nous dire le soir. Après donc nous être rendus dans l'apartement de Madame la Duchesse, il fallut le faire chercher : mais quelque diligence qu'on fit, il ne parut de long-temps après de manière que plusieurs Cavaliers & Dames de la Cour se mirent à danser & d'autres à joüer, dans la créance que de tout le soir on ne parleroit point de Courtisan; & dé-jà chacun se divertissoit selon son gré, quand Frégosse arriva dans le temps qu'on ne l'attendoit plus.

En entrant, ayant fait la révérence

Madame la Duchesse , & remarqué  
que Gonzague & Palavicin dansoient  
avec quelques Dames , il dît en riant :  
je m'étois attendu d'oüir encore ce soir  
le Seigneur Palavicin dire du mal des  
femmes ; mais puisqu'il danse avec une  
Dame , je pense qu'il a fait sa paix  
avec toutes les autres , & j'ay beau-  
coup de joye que la contestation , ou  
pour mieux dire , l'entretien du Cour-  
tisan soit terminé de cette sorte.

Il n'est point encore terminé , ré-  
pondit Madame la Duchesse : mais par-  
ce que je ne suis pas si ennemie des  
hommes , que vous l'êtes des femmes ,  
je ne veux pas que le Courtisan soit  
privé de l'honneur qui luy est dû ,  
ay des avantages que vous luy pro-  
curetes vous-même hier au soir.

Madame la Duchesse ayant parlé de  
cette manière , commanda qu'à la fin  
de la danse un chacun prît sa place ,  
et s'assît suivant l'ordre accoûtumé ,  
et elle fut obéie à l'instant : alors tous  
faisant silence , & marquant à leur con-  
noissance beaucoup d'attention , Frégosse  
commença , & dît s'adressant à Ma-  
dame la Duchesse.

Madame , puisque vous m'ordon-

448) *Le parfait Courtisan*

nez de m'expliquer sur les autres que  
litez' que j'ay souhaitées au Courtisan  
& que je m'y suis même engagé, je  
vais m'acquiter de ma parole, non pas  
que j'aye la créance d'épuiser une ma-  
tière d'une si vaste étendue, mais pour  
ajouter seulement à ce qui en a été dit,  
ce qui sera nécessaire, pour me justi-  
fier sur le reproche qui me fut fait hier  
au soir' touchant la proposition que j'ay  
avancée: sçavoir, qu'on peut donner  
au Courtisan plus de perfections que  
ces Messieurs ne luy en ont donnée,  
laquelle, dit-on, je n'ay fait qu'en vû  
d'abaisser le mérite de la Dame de  
Cour, que la compagnie a jugé être  
égal au sien: afin de le tirer du pair  
d'avec une femme, & pour m'ajuster  
même à l'heure qui est plus avancée,  
qu'elle ne l'est ordinairement quand  
on commence la conversation, je m'en  
forceray d'être court.

Je dis donc, en continuant le dis-  
cours de ces Messieurs, que j'aprou-  
ve en tout, qu'entre les choses que  
nous apellons bonnes, quelques-unes  
étant bonnes par elles-mêmes, se nom-  
ment simplement bonnes, comme la  
tempérance, la force, la santé, & tou-

es les vertus qui établissent la tranquillité de l'esprit, & d'autres sont estimées bonnes par rapport à leur fin, ainsi que les loix, la libéralité, les richesses, & autres semblables.

Or je tiens qu'un Courtisan, qui est parvenu au degré que les Seigneurs de Canosio & de Frégosse l'ont dépeint, peut avoir un rang distingué parmy ces bonnes choses : que si ce n'est pas de celles qui sont par elles mêmes, ce sera en comparaison des autres, qui sont bonnes par rapport à leur fin.

Car, à dire vray, si avec l'avantage d'une naissance illustre, & celuy d'être vaillant, & d'exceller en tant de différens exercices, le Courtisan n'avoit pour fin que sa propre perfection, & l'art de faire bien sa Cour, je ne croirois pas que, pour acquiescer à cette fin, un homme dût se donner de grandes peines, & s'appliquer avec tous les soins qui sont nécessaires, pour y réussir excellemment : au contraire je tiens qu'entre ces qualitez, celle de danser, & de sçavoir jouer à tant de différens jeux, & d'être capable de tenir rang aux Fêtes publiques, sont plus dignes de blâme que d'estime, sur tout quand

450 *Le parfait Courtisan*

un homme est élevé en dignité.

Car en un mot, tout ce qui n'a pour fin que l'amour & la galanterie, quoique plusieurs croient peut-être le contraire, ne sert souvent qu'à rendre les cœurs efféminez, & à corrompre la jeunesse par la volupté: aussi en voyant on naître ces effets si pernicioeux, que le nom Italien devient en opprobre & qu'à peine il s'en trouve qui aient non seulement la force de mourir d'une mort glorieuse, mais de s'exposer même au danger.

En effet un Gentilhomme est capable d'autres connoissances; & s'il les cultivoit avec soin, elles produiroient des avantages beaucoup plus utiles pour la paix & pour la guerre, que ne peut être cette politesse de Cour dont on a parlé. Si donc le Courtisan sçait diriger ses actions au terme, où naturellement elles doivent tendre, loin qu'elles soient préjudiciables ou vaines, la République en recevra de grands services.

La fin donc d'un habile & parfait Courtisan, & de laquelle on n'a point encore parlé, consiste à sçavoir ménager par une conduite délicate, & par

le secours des qualitez avantageuses qu'il possède, la bienveillance de son Prince; en sorte qu'il s'en puisse prévaloir, pour l'instruire des vérités importantes qu'il doit sçavoir, & que lorsqu'il connoitra que sa volonté a du penchant pour des choses qu'il n'est ny juste, ny bien séant qu'il fasse, il prenne autorité du crédit qu'il s'est acquis, pour combattre les inclinations vicieuses du Prince, & pour le former à la vertu.

Si donc le Courtisan sçait joindre à sa prudence solide la vivacité de l'esprit, & l'agrément dans ses manières, il pourra dans toutes les occasions persévérer à son Prince l'honneur & l'utilité qu'il doit attendre de la justice, de sa libéralité, de la magnanimité, de sa douceur, de la clémence, & des autres vertus qui font la grandeur d'un souverain; tout au contraire qu'il n'a rien à se promettre que du dommage, de la honte, & que de l'infamie des vices qui sont opposez à ces vertus. De même donc que les avantages de l'esprit & du corps, dont le Courtisan se trouve partagé, est ce qui luy mérite l'estime & la bienveillance de

son Prince ; aussi selon moy son zèle à le former au bien , & à le défendre du mal , est le fruit précieux de son éducation.

Et parce que le prix de nos bonnes actions consiste en deux points , l'un de sçavoir donner à nôtre intention une fin qui soit véritablement bonne , & l'autre à sçavoir faire un choix judicieux des moyens plus propres , pour nous y conduire.

Or on ne peut douter que le Courtisan ne se propose une fin vertueuse , quand il entreprend de garantir son Prince des pernicious conseils des flatteurs , des médisans & des fourbes , & qu'il l'instruit à discerner le vray d'avec le faux , le bien d'avec le mal , & enfin comme il doit chérir l'un , & avoir l'autre en horreur.

Car enfin il faut avoüer qu'il y a divers défauts dont nos Princes ont à se défendre , & que les plus dangereux sont l'ignorance & la prévention de leur grandeur , & que la source d'où procèdent ces vices , n'est autre que le mensonge , ce vice tres-hai de Dieu & des hommes , & qui est plus pernicious aux Princes qu'à tout autre ; par

ce qu'ils manquent plus que personne  
du monde de Conseillers de la vérité :  
car loin que leurs ennemis leur rendent  
ce bon office, ils prennent au contrai-  
re un extrême plaisir de les voir se rui-  
ner eux-mêmes par toutes les licences  
d'une vie effrénée.

D'ailleurs entre ceux qui se disent  
les serviteurs plus fidèles des Princes,  
à peine s'en trouve-t-il qui ait ou assez  
de zèle, ou même autant d'élévation  
d'ame qu'il est nécessaire, pour oser  
s'exposer à leur dire des vérités, qui  
n'ont aucun agrément; de sorte qu'on  
retenu par le respect, ou craignant de  
risquer leur faveur, ils n'étudient que  
leurs inclinations, & d'amis qu'ils  
étoient, ils deviennent des flatteurs,  
& se faisant ministres du mensonge, ils  
remplissent l'esprit de leur Prince d'er-  
reur; en sorte qu'il n'ignore pas seu-  
lement les choses extérieures, mais ce  
qu'il est luy-même, ce qui sans dou-  
te est la plus dangereuse de toutes les  
ignorances; parce que celuy qui se  
méconnoît, devient son propre sé-  
ducteur.

Mais outre que les Princes n'appren-  
nent jamais les vérités qu'ils doivent

ſçavoir ; c'eſt qu'étant d'ordinaire plongez dans les voluptez , leur volonté eſt corrompue ; d'ailleurs l'obéiſſance qu'ils ſe font rendre , allant preſque juſqu'à l'adoration , & leurs deſirs & leurs paſſions n'étant point combattues , de l'ignorance ils tombent dans une préſomption qui les perſuade qu'ils n'ont pas beſoin d'autres conſeillers qu'eux-mêmes.

Et parce qu'ils ſ'imaginent qu'il n'eſt point d'art plus aiſé que celui de régner , & qu'il leur ſuffit , pour le poſſéder excellemment , qu'ils ayent le pouvoir de ſe faire craindre , & de ſe faire obéir , ils appliquent toute leur politique à authoriſer de plus en plus leur puissance , comme ſi la ſouveraine félicité conſiſtoit à pouvoir tout ce qu'on veut.

De là vient qu'il y en a qui haïſſent la raiſon & la juſtice , lesquelles ils enviſagent comme un frein à leur liberté , & comme une manière de ſervitude & d'eſclavage capable de leur dérober une partie du plaïſir qu'ils ont de régner , ſ'ils vouloient ſ'y aſſujettir , ſ'imaginant que leur domination ſeroit imparfaite , ſ'ils étoient obligez d'obéir

du devoir & à la vertu.

Abandonnant donc ces principes d'équité, & se laissant posséder à l'aveugle estime d'eux mêmes, ils tombent dans un orgueil insupportable, ils affectent un air impérieux, une conduite sévère, s'habillent pompeusement, se chargent d'or & de pierreries, & ne paroissant que rarement en public, ils croient relever leur autorité au dessus de tous les hommes, & s'en faire révérer comme des Dieux.

Ces Princes, si j'ose faire cette comparaison, ressemblent aux Colosses qui furent exposez l'année dernière à Rome à la fête de la place Dagon : ces figures humaines étoient richement parées & armées, & montées sur des chevaux de triomphe ; en sorte qu'à l'extérieur elles paroissoient de grands personnages, mais au dedans elles n'étoient remplies que de drapeaux & d'étoupes.

Il est vrai que des Souverains d'une pareille conduite le cèdent en quelque chose à ces Colosses, lesquels se soutiennent au moins dans leur propre situation ; au lieu qu'eux ayant l'intérieur des-désordonné, & se trouvant posés

sans mesure sur des bazes inégales, se ruinent par leur propre pesanteur, & d'une erreur ils tombent dans une infinité d'autres, parce que leur ignorance est accompagnée de l'opinion d'un ne pouvoir faillir.

De plus, se persuadant qu'ils ne sont redevables de leur puissance qu'à leur seule capacité, sans autre obligation que celle de l'accroître, ils tentent toutes sortes de voyes, & ils mettent tous les moyens en usage, pour envahir les états de leurs voisins : mais s'ils vouloient mettre en délibération ce qu'ils doivent sçavoir, & ce qu'ils sont obligés de faire, ils auroient de pareils empressements, pour ne pas régner.

Car ils connoitroient qu'il n'est rien de si honteux, ny même d'une si dangereuse conséquence pour leurs propres intérêts que les peuples qui sont nez pour être gouvernez, s'apperçoivent qu'ils sont en effet plus sages & plus prudents que les Princes qui les gouvernent.

Il est fort indifférent de sçavoir d'ignorer la musique, la danse, & de bien picquer un cheval : néanmoins on ne trouvera pas qu'un homme sage qui n'aura point appris ces exercices

ait la témérité de les exercer, ou d'en donner des préceptes devant les maîtres de ces arts.

Mais qu'un Souverain ignore l'art de gouverner les peuples, c'est l'origine de tant de malheurs, qu'on peut dire que c'est la peste la plus cruelle qui puisse régner sur la terre.

On remarque que Simon Athénien a été blâmé de ce qu'il aimoit le vin, Scipion de ce qu'il aimoit à dormir, & Luculle de ce qu'il aimoit la bonne chère : mais plût à Dieu que les débauchés des Souverains de nôtre temps fussent accompagnez de pareilles vertus, que ces anciens Princes possédoient, lesquels, pour se relever de leurs fautes, se soumettoient de bonne grace aux conseils des sages, qu'ils croyoient capables de les en corriger, & ils s'efforçoient même de former leur vie sur les mœurs & sur les préceptes des plus grands hommes de leur siècle, comme Epaminondas qui suivit ceux de Lisyas le Pitagorique, Agésilée, ceux de Xénophon, Scipion, ceux de Cratée, & ainsi beaucoup d'autres.

Mais à présent si un Philosophe sévère, ou quelqu'autre personne grave

se présenteoit dans la plûpart des Cours pour y faire voir à nud & sans art la face hideuse de la vraye vertu, pour y enseigner les bonnes mœurs, & en fin quelle doit être la conduite de la vie d'un bon Prince, je suis certain qu'on en concevroit de l'horreur, comme d'un aspic, ou qu'on le feroit passer pour un ridicule ou un insensé.

Puis donc qu'aujourd'huy les Princes ont les mœurs si corrompues par les mauvaises coûumes, par l'ignorance, & par la prévention de leur mérite; puisque la vérité a tant d'obstacles à surmonter, avant que de pouvoir être connue d'eux, puisqu'ils ont, et semble, une antipatie naturelle avec la vertu, & enfin puisque leurs faux amans s'efforcent par le mensonge, par la flatterie, & par cent autres artifices criminels d'entrer dans leur faveur, pour les mieux séduire, le Courtisan, pour prévenir ces pernicieux effets, doit se disputer la possession du cœur de son maître, & avoir sa confiance, en sorte qu'il puisse luy déclarer les vérités qu'il doit sçavoir.

Pour lors il luy inspirera peu à peu l'amour de ses sujets, de la justice

de la piété, de la tempérance, de la continence, & de toutes les autres vertus, en luy faisant goûter l'extrême douleur qui est cachée sous quelque peu d'amertume qui se présente d'abord à celuy qui entreprend de combattre les vices, lesquels il représentera à son Prince, toujourns tres pernicioeux, & accompagnés d'infamie.

Il luy fera voir au contraire, que les vertus ne vont jamais qu'accompagnées de joye, d'honneur & d'utilité, & il luy fera naître le desir de les acquiescer par l'exemple des grands hommes de l'antiquité, à la gloire de qui, & pour honorer leur mémoire, le public élevoit des statuës de marbre, de bronze, & même d'or dans les Temples & dans les places, afin qu'à la vue de ces objets les jeunes fussent picqués d'une noble émulation de prétendre par leur vertu à une pareille gloire.

Le Courtisan a besoin d'user avec adresse de tous les avantages qu'il possède, pour conduire son Prince dans la voye austère de la vertu; car ce doit être, pour le dire ainsi, en la couvrant de rameaux ombrageux, & en la jonchant de fleurs, & en adoucissant son

âpreté par tous les rafraichissemens qu'il pourra imaginer, enfin en tenant toujours l'esprit de son Prince agréablement occupé de quelque divertissement honnête, soit de musique, soit de poésie, d'armes, ou de chasse, il bannira l'ennuy qu'un travail si fâcheux peut causer à un homme délicat.

Mêlant donc l'appas du plaisir dans toutes les actions vertueuses, & les exercices honnêtes de son Prince, il parviendra heureusement au terme qu'il s'est proposé, & il méritera beaucoup plus de gloire, & une plus grande récompense, que pour aucune autre bonne œuvre qu'il pourroit faire dans le monde.

Car de tous les biens, il n'en est aucun qui soit si avantageux au public, qu'un Prince bon & vertueux, comme il n'est point de mal qui luy soit plus pernicieux qu'un Prince vitieux: aussi ne se peut-il imaginer de châtiement proportionné au crime des scélérats de Courtisans, qui abusant des talens qu'ils ont, n'aspirent à la faveur de leurs Princes, que pour corrompre leurs mœurs.

Aussi peut-on dire avec vérité qu'ils

infectent d'un venin mortel, non pas une coupe qu'ils présentent à boire à un seul homme, mais une source publique, où tout le peuple doit puiser.

Frégosse faisant silence en cet endroit, Palavicin prit la parole & dit: Il me semble, Seigneur Frégosse, que les vertus de continence, de piété, de justice, & les autres que vous voulez que le Courtisan enseigne à son Prince, ne s'apprennent point par des préceptes, mais que c'est de la nature & de Dieu, qu'elles ont été données à ceux qui les possèdent.

En effet nous remarquons qu'il n'est point d'homme, quelque déréglé qu'il soit, qui étant interrogé sur ses mœurs, voulût de bonne foy confesser ses crimes: au contraire il est tres-aise qu'on le croie homme de bien, juste & continent, ce qui n'arriveroit pas, si ces vertus s'acqueroient par des préceptes.

Car enfin nous ne recevons point de confusion d'ignorer une science que nous n'avons point étudiée; mais à mon sens il nous doit être honteux de ne posséder pas des vertus que nous devrions avoir reçues en partage de la nature au moment de notre naissance.

C'est pour cette raison qu'un chacun s'efforce de cacher ses défauts naturels, soit de l'esprit, soit du corps: mais cela se remarque aux boiteux, aux bossus, & aux autres estropiez, qui font tout ce qu'ils peuvent pour ne le point paroître; car encore que ces défauts se puissent attribuer à la nature seule, ils ne déplaisent néanmoins beaucoup; parce qu'ils semblent rendre un témoignage public qu'un homme les porte comme une marque de sa propre malice.

L'opinion que j'avance est confirmée par la fable d'Hépiméthée, qui se fût si mal distribuer aux hommes les graces de la nature, qu'il les laissa beaucoup plus dans l'indigence de toutes choses nécessaires pour la conservation de la vie, que tous les autres animaux.

C'est ce qui obligea Prométhée de dérober à Minerve & à Vulcan la science qui devoit rendre les hommes capables de mener une vie privée: mais il leur manquoit encore la science civile, qui les apprend à vivre avec politesse dans les villes; parce qu'elle étoit gardée dans la forteresse de Jupiter par des gardes fideles, dont il étoit impossible de corrompre la fidélité.

de surprendre la vigilance , de sorte que Prométhée n'osoit s'en approcher : mais Jupiter touché enfin des misères que souffroient les hommes , qui dans l'ignorance de la vertu civile alloient errans & vagabonds , & étoient le plus souvent dévorez par les bêtes farouches , il envoya Mercure sur la terre , pour y apporter la justice & la pudeur , afin que ces deux vertus servissent d'ornement aux villes , & qu'elles unissent ensemble les citoyens.

Il ne voulut pas qu'elles leur fussent données de la même manière que les arts & les sciences , pour lesquelles il suffit d'un maître sçavant , pour enseigner plusieurs ignorans , mais qu'elles fussent imprimées dans le cœur d'un chacun sans aucune étude : il établit même cette sévère loy , que ceux des hommes qui seroient trouvez sans justice & sans honte , fussent exterminiez comme pernicieux à la République.

Vous voyez donc , Seigneur Octave , que Dieu a fait un présent de ces vertus aux hommes ; que par conséquent elles leur sont naturelles , & ne s'apprennent point par préceptes.

Seigneur Palavicin , repartit Frégosie

464 *Le parfait Courtisan*

en souriant, je suis surpris que vous accordiez que les hommes ont inventé l'art d'adoucir la férocité des ours, des loups & des lions, de dresser un oiseau à voler à la fantaisie d'un chasseur, & à retourner sur son poing, quand il l'a lâché, & quitter la liberté, pour reprendre la servitude; & que néanmoins ils ne puissent, ou qu'ils ne veüissent point s'ayder de leur industrie, pour se secourir eux-mêmes, en cultivant leur esprit par l'étude, pour le rendre plus éclairé & plus poly.

Je tiens donc pour constant que les vertus morales ne sont point de leur nature absolument dans nous, & je le prouve, parce qu'aucune chose ne peut acquérir l'habitude de faire ce qui est naturellement contraire à sa fin; c'est ainsi qu'on jettera une pierre mille fois dans l'air, sans qu'elle s'y élève jamais d'elle-même.

Or si les vertus naissoient avec nous, il s'ensuivroit qu'elles nous seroient aussi naturelles que la pesanteur l'est à la pierre, & par conséquent nous n'aurions point du tout d'habitude au vice.

J'en dis de même des vices, qui ne nous étant point naturels, ne peuvent

être fait une habitude d'origine dans nous-mêmes ; parce que si les vices nous étoient naturels, ils seroient nécessaires ; en sorte que nous ne pourrions devenir vertueux ; les Juges seroient coupables, quand ils châtieroient les hommes de leurs fautes, si c'étoit la nature seule qui les produisît en eux.

Les loix seroient l'injustice même, si elles punissoient les criminels, en vue qu'ils réparassent leurs fautes ; parce qu'il n'est pas au pouvoir de Dieu même de faire que ce qui est, n'ait point été ; mais les loix ont égard en punissant à la liberté de l'homme, & c'est afin que celui qui a péché ne pèche plus, & que par son mauvais exemple il n'induisse point un autre à pécher : elles présupposent donc que les vertus se peuvent acquérir, & que nôtre libre arbitre nous en rend capables, de même que des vices.

Je conclus donc que par l'usage & les actes réitérés des vertus ou des vices nous acquérons une habitude, & nous devenons enfin vertueux ou vitiés.

Il en est tout le contraire dans les choses qui nous sont données en appanage de la nature : car nous tenons d'elle

466 *Le parfait Courrisan*

la puissance de faire, & nous mettons en  
cette puissance en exécution par le ministère  
de nos sens, lesquels par un mouvement  
de nôtre volonté nous font agir, & c'est de cette sorte que nous exerçons nos sens pour la vûë, l'oüye & le toucher.

C'est la raison pourquoy les bons maîtres n'enseignent pas seulement les lettres à leurs jeunes disciples, mais aussi les bonnes mœurs, & les manières civiles & honnêtes qu'ils doivent observer dans toutes les actions extérieures de leur vie.

Pour devenir vertueux, de même que pour acquérir les sciences & les arts, il est nécessaire qu'un maître réveille & excite le germe des vertus morales, qui est comme mort dans nôtre ame; qu'il cultive ces vertus avec soin, ainsi qu'un habile jardinier, en arrachant de nos cœurs les épines des appétits sensuels qui les étouffent, & les empêchent de fleurir, & de produire les fruits heureux qu'on en espère.

Voilà de quelle manière la justice & la pudeur nous sont naturelles, & dont vous voulez que Jupiter ait fait un présent aux hommes par Mercure: mais n

comme un corps sans yeux, quelque robuste qu'il soit, trébuche souvent, & s'égare; ainsi quoy que le principe de ces vertus soit dans nôtre ame, s'il n'est pas secondé de l'éducation, il se dissipe; car ce qui n'est qu'en puissance dans nous, ne peut se réduire à une habitude parfaite sans l'usage, l'art & le secours de la raison, qui doit éclairer nôtre ame, en tirant de devant elle le voile de l'ignorance, qui est la source de tous nos défauts.

Car si le bien & le mal étoient parfaitement connus, & au choix des hommes, ils choisiroient toujours le bien, & ils fueroient le mal: mais on peut dire en quelque manière que la vertu est une prudence éclairée, pour faire le discernement du bien, & que le vice est une imprudence qui fait porter un faux jugement des choses; car enfin il y a tres peu d'hommes qui choisissent le mal, le croiant un mal, mais ils y sont trompez par la ressemblance qu'il a avec le bien.

Il s'en trouve néanmoins, repartit alors Palavicin, qui connoissant évidemment le mal, ne laissent pas de le commettre, & c'est ce qu'on remarque aux

468 *Le parfait Courtisan*

voleurs & aux autres criminels , qui préfèrent un plaisir présent à la crainte d'un châtement à venir.

Le vray plaisir , ajoûta Frégosse , est toujours bon , & la vraye douleur toujours mauvaise : mais il y en a plusieurs qui se trompent , & qui prennent le faux plaisir pour le vray , & la vraye douleur pour la fausse ; aussi par le choix des faux plaisirs ils encourrent la peine des vrais déplaisirs.

Je tiens donc que l'art qui apprend à discerner le vray bien du faux , se peut enseigner , & que la prudence & la lumiere de laquelle nous sçavons distinguer le bien réel d'avec l'apparent , peut être appelée une science plus utile même qu'aucune autre à la vie des hommes , parce qu'elle dissipe l'ignorance , d'où procèdent tous nos défauts.

Icy Bembe prenant la parole dît , Seigneur Frégosse , je doute que le Seigneur Palavicin vous accorde que l'ignorance soit la source de tous les desordres de nos mœurs , qu'il se trouve des personnes qui péchent le sçachant certainement , & qui ne se trompent point dans le choix du vray plaisir , ni dans celui de la vraye douleur ; car pour me  
servir

servir de cet exemple, les incontinens découvrent à la clarté de leur jugement, que le dérèglement de la volupté est un mal : de-là vient qu'ils y résistent, & qu'ils opposent la raison à l'appétit sensuel, ce qui fait le combat du plaisir & de la douleur contre le jugement.

Mais, dans les personnes dérégées, la raison étant plus foible que l'appétit, elle en est vaincuë : & alors elle s'abandonne à la volupté, à la manière d'un navire battu de la tempête, qui, après s'être défendu, tant qu'il ait perdu ses ancres & ses antennes, se laisse enfin emporter au gré des flots, sans pouvoir s'ayder du gouvernail ny de la boussole.

Car les hommes incontinens péchent avec un certain remords ambigu, & presque malgré eux, d'autant que s'ils ne sçavoient pas qu'ils péchent, & s'ils ne sentoient aucune résistance de la part de leur raison, ils courroient sans délibérer, où l'appétit sensuel les pousse, & alors ils ne seroient pas simplement incontinens, mais intempérans, ce qui est beaucoup pire.

L'incontinence est donc un vice diminué ; parce qu'elle comprend une

partie de la raison, & la continence est une vertu imparfaite, à cause qu'elle renferme une partie de l'affection naturelle : aussi ne peut-on pas dire absolument que les fautes des incontinens procèdent d'ignorance, non plus que d'asseurer qu'ils sçavent véritablement qu'ils péchent.

Seigneur Bembe, répondit Frégosse, votre argument me paroît juste : car quoy que les incontinens péchent avec cette connoissance ambiguë, & que la raison combatte dans leur cœur contre l'appétit, le mal leur paroissant en effet un mal, il faut pourtant avouer qu'ils n'en ont pas une parfaite conviction.

L'évidence qu'ils en ont, est une faible opinion plutôt qu'une conviction certaine : de-là vient qu'ils consentent que la raison soit vaincuë par l'appétit ; car enfin s'ils avoient une conviction parfaite, ils ne pécheroient pas, d'autant que l'ignorance est ce qui sert de moyen à l'appétit pour vaincre la raison : une vraie connoissance ne peut non plus être surmontée par l'affection, laquelle procède du corps & non de l'esprit ; l'affection néanmoins étant ju

dicieusement gouvernée par la raison, peut devenir une vertu, sinon elle dégénère en vice.

La raison peut toujours, quand elle le veut, se faire obéir par le sens, & elle sçait par un secret merveilleux empêcher que l'ignorance ne se saisisse de certains postes de l'ame qu'elle doit seule occuper ; car encore que les esprits sensitifs, les nerfs & les os soient privez de raison, lors néanmoins que nôtre volonté se détermine à quelque action, elle donne mouvement à nôtre pensée, laquelle lâchant alors la main aux esprits sensitifs, les membres se préparent à exécuter ce que nous avons pensé.

C'est ce qu'on remarque dans les personnes qui ont mangé par surprise d'une viande dont elles ont une aversion naturelle ; car lorsqu'on leur dit ce qu'elles ont mangé, leur esprit n'en conçoit pas seulement de l'horreur, mais leur estomac s'accordant avec le jugement de la pensée, il se sent forcé de rejeter ce qu'il avoit pris.

Médecis interrompant Frégosse en cet endroit dît : Seigneur Frégosse, si j'ay la mémoire bonne, vous avez avan-

472 *Le parfait Courtisan*

cé que la continence est une vertu imparfaite ; parce qu'elle comprend une partie de l'affection naturelle : or il me paroît qu'une vertu, qui trouve de la discorde dans nôtre esprit entre la raison & l'appétit, livre le combat au dernier, & donne la victoire à la raison, doit être reconnuë pour plus parfaite qu'une vertu qui est victorieuse, sans que la cupidité ny affection quelconque luy dispute la victoire.

Car il semble qu'alors un homme ne s'abstient point du mal par un acte de la vertu de continence, mais qu'il ne le commet point par la seule considération que sa volonté ne le porte point à l'incontinence.

Lequel de deux Capitaines, dît Frégolle, estimeriez-vous le plus vaillant, de celuy qui en s'exposant au péril, & étant secondé de la fortune, surmonte ses ennemis, ou d'un autre qui par sa prudence & la force de son génie les dissipe ; de sorte que sans risquer un combat, ny encourir aucun danger, il remporte une victoire entière.

Celuy, repartit Médicis, qui triomphe plus seurement de ses ennemis mérite d'être estimé plus habile, pourvu

qu'une victoire si certaine ne puisse s'attribuer à l'impuissance des vaincus.

C'est le jugement que vous en deviez faire, répondit Frégosse : aussi je compare pour la même raison, la continence au Capitaine, qui combattant à force ouverte remporte la victoire, après l'avoir long-temps disputée, & s'être exposé à un grand péril : mais la tempérance, libre qu'elle est de tout trouble, ressemble à celui qui triomphe sans combattre ; car ayant, pour ainsi dire éteint le feu de la convoitise dans le cœur de l'homme l'appétit en est détruit, & de même que fait un sage Prince dans une révolte qui dissipe les séditieux, elle donne l'autorité absolue à la raison.

La tempérance sans faire violence à l'entendement, mais par des persuasions douces l'incline au bien, l'établit dans un profond repos, dans une parfaite égalité, dans une juste harmonie, toujours accompagné d'une agréable union avec soi-même & d'une tranquillité qui ne se trouble jamais, & le rend très-soumis à la raison, & prompt à la suivre sans aucune répugnance.

Enfin c'est une vertu très-parfaite, &

474 *Le parfait Courtisan*

dont l'usage convient principalement aux Princes, parce que celle là donne naissance à plusieurs autres.

Je ne comprends pas, ajouta Gonzague, quelles vertus propres d'un Souverain peuvent naître de la tempérance, puisque même selon nous elle bannit les affections du cœur, ce qui semble ne pouvoir convenir qu'à un Solitaire : Car qu'un Prince naturellement magnanime, libéral, & vaillant ne doive jamais être ému d'aucune affection, ni passion, c'est ce que j'ay de la peine à me persuader, parce qu'il seroit à craindre qu'une telle indolence ne pût compatir avec l'autorité qu'il est nécessaire qu'il ait sur les peuples & sur les soldats.

Aussi n'ay-je pas dit, répondit Frégosse, que la tempérance retranche entièrement les affections du cœur de l'homme, parce qu'il seroit préjudiciable qu'elles le fissent à cause qu'elles ont quelque partie dont l'usage peut être utile ; mais je tiens que cette vertu soumet & rend captif sous l'obéissance de la raison tout ce qu'il y a de desordre dans les affections.

Il n'est, dis-je, pas à propos de retrancher absolument les affections de

cœur, pour ôter les troubles de l'esprit; car les affections qui sont modérées par la tempérance, sont favorables aux autres vertus; ainsi le courroux anime la force, la haine contre les méchants soutient la Justice, & les autres vertus morales sont de même secouruës par les affections, qui ne pourroient être détruites que la raison n'en devint foible & languissante, & sans qu'elle pût aussi se s'ayder pour agir, que fait un Pilote de son gouvernail pendant un grand calme, lors que les vents l'ont abandonné.

Ne soyez donc pas surpris, Seigneur de Gonzague, si j'ay dit que plusieurs vertus procèdent de la tempérance; parce qu'un esprit qui est d'accord sur cette harmonie, reçoit aisément ensuite la vraie force par le secours de la raison, qui le rend intrépide dans les périls, & qui l'élève quasi jusques au dessus des passions humaines.

La justice qui est vierge, & point corrompue, est amie de la modestie & de la bonté; elle est Reine de toutes les vertus, parce qu'elle en enseigne la pratique aux hommes, & que sans elle, dit le proverbe, Jupiter même ne pourroit pas régner équitablement.

La magnanimité succède à la justice, & donne un accroissement de grandeur à toutes les vertus; mais elle veut être accompagnée, parce que l'homme qui n'a de vertu que la magnanimité, ne peut être magnanime.

La prudence se présente, pour être la guide de la justice & de la magnanimité, & consiste dans une claire décision du jugement pour le choix du bien: enfin dans cet heureux enchaînement sont compris la libéralité, la magnificence, la convoitise du véritable honneur, la mansuétude, la complaisance, l'affabilité & plusieurs autres vertus, dont je me dispense maintenant de vous entretenir.

Mais j'ose répondre à nôtre Courtisan qu'après la noble éducation qu'il aura donné à son Prince, il les trouvera toutes dans son cœur, dont il verra naître tous les jours d'excellens fruits qui luy feront goûter à luy-même une satisfaction extrême, dans la créance que son Prince a reçu de luy, non ce que les insensés mêmes peuvent donner sçavoir de l'or, de l'argent & de semblables choses; mais cette vertu qui est peut-être de tous les biens, le plus grand

& le plus rare ; je veux dire l'art de régner équitablement , ce qui suffiroit seul pour rendre les hommes heureux , & pour amener encore une fois dans le monde ce siècle d'or que les anciens écrivent y avoir été lorsque Saturne y régnoit.

Frégosse pour respirer un peu , faisant une pause en cet endroit , Palavicin luy fit cette question : Seigneur Frégosse , laquelle des deux manières de gouverner estimez-vous la plus heureuse & la plus capable de ramener au monde l'âge d'or dont vous venez de parler , ou du règne d'un aussi excellent Prince que vous le dépeignez , ou du gouvernement d'une sage République ?

Je donneray toujours la préférence ; répondit Frégosse , au règne d'un bon Prince , parce que c'est le gouvernement le plus conforme à celui de la nature , & s'il est permis de faire cette comparaison il a plus de ressemblance avec celui de Dieu , qui gouverne seul l'Univers.

Mais sans me servir d'exemples surnaturels , remarquez que dans les établissemens dont les hommes sont les auteurs , comme les armemens de terre & de mer , les communautés d'homa-

mes & de femmes, dans les familles particulières, & en de pareilles choses, toute l'autorité se réduit à un seul.

Il en est de même de l'économie de notre corps, dont tous les membres se meuvent de concert avec l'affection du cœur; j'ajoute qu'il y a beaucoup de convenance que les peuples soient gouvernez par un Prince de même qu'on le remarque entre les animaux auxquels la nature enseigne l'obéissance à un seul, comme celle qui est la plus parfaite.

Les Cerfs, les Gruës & diverses autres espèces de bêtes & d'oiseaux, quand ils traversent un fleuve, ou qu'ils passent d'une contrée à une autre, ils établissent un chef qu'ils suivent avec obéissance: les abeilles par une manière de sensation révèrent leur Roy avec autant de déférence que pourroient faire les nations les plus civilisées de la terre.

Avouiez donc que tous ces exemples font un puissant argument, qui prouve que le règne des Princes a plus de conformité avec la conduite de la nature, que le gouvernement des Républiques.

Je tiens au contraire, dît Bembe

que Dieu nous ayant fait présent de la liberté, comme d'un des plus nobles appanages de nôtre nature, il n'est pas raisonnable qu'elle nous soit ôtée par un homme, qui n'ayant rien qui le distingue des autres, n'en doit pas avoir d'une plus grande part : or cet inconvénient arrive sous le gouvernement des Princes ; car il n'en est guère, qui sans aucun égard ne tiennent leurs sujets dans une fâcheuse servitude : il n'en est pas de même dans les Républiques, qui de meilleure foy conservent aux hommes cette précieuse liberté.

Nous voïons de plus que dans les conseils, lorsqu'il s'agit de délibérer, l'avis d'un seul homme se trouve plus souvent faux que celui de plusieurs ; parce que le trouble de l'esprit, la colère, le mépris, la convoitise, ou quelque autre passion se rend plus facilement maîtresse d'un seul cœur, que d'un grand nombre, la multitude aiant ce de commun avec une quantité considérable d'eau, qu'elle est moins sujette à la corruption, qu'une petite partie.

A mon sens, l'exemple que vous ci-

tez des animaux s'ôtient foiblement v  
 re opinion; parce que les Cerfs, le  
 Gruës, & les autres espèces de bêtes  
 l'oyseaux ne se proposent pas de suivre  
 ni d'obéir toujourns a un même; au con  
 traire ils changent souvent de guide  
 donnant cette autorité tantôt à l'un  
 tantôt à un autre, de manière qu'ils ob  
 servent dans leur conduite une forme  
 République plutôt que de Royauté  
 aussi on peut établir pour une vraie  
 une égale liberté que ceux qui comman  
 dent quelques fois obéissent après à le  
 tour.

Vôtre exemple des abeilles prou  
 aussi peu, leur Roy n'étant pas de la  
 même espèce; car il s'ensuivroit qu  
 pour donner aux hommes un Souverain  
 digne d'eux, il seroit nécessaire qu'on l'  
 lât choisir d'une espèce plus noble,  
 d'une nature plus excellente que l'hum  
 ne, comme on fait pour conduire  
 troupeau de moutons qui n'obéit pas  
 une bête de la même nature, mais  
 un Berger qui est homme, & d'une  
 espèce incomparablement plus élevée  
 que celle des moutons.

Voilà les raisons, Seigneur O  
 e, pourquoy j'estime que le gouver  
 nement

nement d'une République mérite la préférence sur celui d'un Roy.

Seigneur Bembe, repartit Frégosse, une seule raison me suffit pour détruire votre opinion; c'est que toutes les manières de gouverner équitablement les peuples, se réduisent à trois: sçavoir, le gouvernement d'un Roy, celui des sages, que les anciens nommoient *Optimates*, & le populaire.

Or comme chaque gouvernement peut de même que toutes les autres choses avec le temps dégénérer par la corruption, il arrive quelques fois que le royaume devient tyrannie, que le gouvernement des Sages est opprimé par des particuliers puissans & ambitieux, & enfin que le plus vil peuple en confondant tout l'ordre soumet l'autorité au caprice de la multitude.

Il me seroit aisé de prouver que le plus pernicieux de ces trois sortes de mauvais gouvernemens est la tyrannie, & que le meilleur des trois bons est le règne d'un seul, parce qu'il est opposé au pire; car vous sçavez que les effets des causes contraires, sont aussi contraires entr'eux.

Pour répondre à ce que vous avez

482 *Le parfait Courtisan*

avancé de la liberté, je soutiens que celle qu'un homme raisonnable est en droit de souhaiter, ne consiste pas à vivre dans une indépendance absolue, mais à vivre dans l'honnête soumission qu'on doit avoir pour les loix équitables; parce qu'il n'est pas moins naturel, utile, & nécessaire d'obéir, que de commander, & qu'il y a des créatures qui sont autant nées & ordonnées de la nature pour commander, que d'autres le sont pour obéir.

Il est vray qu'il y a deux différentes natures de commandemens, l'un impérieux, comme celui des Patrons à l'égard de leurs esclaves, & c'est la manière que l'ame commande au corps; l'autre est doux & humain ainsi que l'est celui des bons Princes qui gouvernent par de justes loix, & de cette sorte la raison commande à l'appétit; or ces deux commandemens sont également avantageux l'un à l'autre, parce que le corps est fait pour obéir à l'ame, & l'appétit sensuel, pour être soumis à la raison.

Aussi se trouve-t-il des hommes matériels & si gâtés par l'usage des plaisirs sensuels, qu'ils paroissent autant dis-

férens des honnêtes hommes au regard des bonnes mœurs , que l'ame l'est du corps, & quoyque du genre des animaux raisonnables, ils participent néanmoins si peu à la raison, qu'on peut dire d'eux avec quelque vérité qu'ils ne la connoissent, ny qu'ils n'en jouissent pas.

Ces hommes étant donc proprement nés esclaves, il leur est d'une plus grande utilité d'obéir, que de commander.

De laquelle de vos deux manières de commander, dit alors Palavicin, doit-on user à l'égard des hommes sages, & de ceux qui ne sont pas naturellement esclaves ?

Du commandement doux, civil & Royal, répondit Frégolle; & on ne scauroit faire un plus heureux choix, que d'établir des hommes qui ayent ces qualités dans les Magistratures, & pour gouverner ceux qui leur sont inférieurs en sagesse.

Je conviens de ce que vous dites, que le cœur d'un seul homme est plus aisé à corrompre que celui de plusieurs; mais aussi il faut que vous m'avouiez qu'il est plus facile de trouver un homme équitable, que plusieurs.

484 *Le parfait Courtisan*

Or il n'y a pas lieu de douter de l'équité d'un Prince, qui de droit naturel peut prétendre à la Souveraineté, de qui la naissance est Royale, & dont les inclinations, aussi bien que les exemples illustres de ses Ayeuls le portent à la vertu.

Car encore qu'il ne soit pas d'une espèce plus noble que l'humaine, par comparaison au Roy des abeilles, étant outre sa naissance formé sur les préceptes, & par l'éducation habile du Courtisan de ces Messieurs, on verra ce Prince devenir l'admiration des peuples, & le modèle des parfaits Souverains; sa justice, sa magnanimité, sa clémence, sa libéralité & sa religion le feront régner tout comblé d'une véritable gloire, chéri des hommes, & de Dieu, qui luy fera la grace d'acquérir cette vertu héroïque, qui l'élevera au dessus de la capacité humaine, & luy acquérera le nom de demi-Dieu.

Car le souverain auteur de la nature aime & se déclare protecteur, non des Princes qui prétendent de l'imiter par un faste pompeux, & en exigeant pour ainsi dire, l'adoration des hom-

mes, mais de ceux qui ne portent point en vain dessus le front l'image de sa puissance bienfaisante, mais qui imitant ses bontés, sont des ministres fideles qui distribuent les graces & les faveurs qu'ils reçoivent de luy pour la félicité des mortels.

Car si le Soleil, la Lune, & les autres Planettes représentent au Ciel l'image de la Divinité, elle est beaucoup plus noblement représentée sur la terre par les Princes, qui par un culte religieux la révérent, & qui font paroître aux peuples en leur personne, l'excellente lumière de sa justice, & un rayon de cette intelligence Divine.

Aussi Dieu fait plus de part de ses attributs, aux personnes qui rendent dans le monde un témoignage plus véritable, & plus évident de sa Divinité, que ne le font la lumière du Soleil, le mouvement des Cieux, ni le cours des Planettes.

Dieu en soumettant les peuples à la conduite de leur Souverain, impose à ce Prince l'obligation de veiller avec soin à leur conservation; il veut qu'en qualité de son Lieutenant fidèle, il luy en rende compte, qu'il

les aime comme ses propres enfans, & qu'il partage avec eux leurs maux ainsi qu'il fait leurs biens, & enfin qu'il leur procure tous les avantages, & le repos qu'il luy sera possible.

De plus un Souverain ne doit pas seulement être bon par luy même, mais il doit faire en sorte que ses sujets le deviennent, se considérant comme une règle qui n'est pas simplement juste pour elle-même, mais encore pour rétablir toutes les choses auxquelles on l'applique.

Aussi une des meilleures preuves de la bonté du Souverain, c'est la bonté des sujets ; car la vie d'un Prince est comme la loy vivante de ses peuples, & il y a une espèce de nécessité qu'ils imitent ses mœurs, & qu'ils ayent en sa personne une règle visible de leur bonne ou de leur mauvaise coutume.

Le Prince, pour satisfaire à ses obligations, doit s'efforcer d'acquiescer le sçavoir qui luy est nécessaire, & de garder la loy de la raison, je ne dis pas écrite sur le papier, ny même sur la bronze, mais gravée dans son cœur, afin qu'elle luy soit intime comme partie de luy même, & que le jour &

la nuit elle le puisse instruire en secret : c'est elle qui dissipe les troubles intérieurs que ressentent les cœurs desordonnez, lesquels opprimez d'une part par leur profonde ignorance, & de l'autre par l'extravagance de leurs desirs sont continuellement agitez d'une fureur inquiète.

Mais lorsqu'en fuitte ils joignent leur puissance absolüe à leur mauvaise volonté, il en survient des maux tres-grands, & des inquiétudes insupportables : car lorsque le Prince peut ce qu'il veut, on doit appréhender qu'il ne veuille pas toujourns ce qu'il doit vouloir.

Aussi Bias a remarqué judicieusement que l'autorité fait paroître la force du génie de l'homme ; car de même qu'on reconnoît avec peine les fentes d'un vase cassé, quand il est vuide de liqueur, & qu'au contraire on les voit à l'instant qu'on l'a remply d'eau ; aussi les cœurs corrompus des hommes privez ne marquent pas si évidemment leurs imperfections : mais celuy des Souverains, qui sont incapables de supporter le grand poids de leur puissance, succombent, & répandent

488 *Le parfait Courtisan*

dent de toutes parts leur convoitise & leurs autres dérèglements.

De là vient que sans aucune considération ils persécutent & maltraitent les bons, qu'ils autorisent les méchants, qu'ils ne permettent aucune société entre les plus sages citoyens, qu'ils nourrissent parmi eux des espions & des accusateurs violens qui les intimident, & qui sement la discorde pour les desunir.

Une pareille conduite est la source d'une infinité de dommages qui accablent les peuples, & de la mort même de plusieurs particuliers; d'où il arrive que les Princes qui en sont auteurs vivent eux-mêmes dans de continuelles défiances, & sont réduits à craindre ceux auxquels ils commandent; au lieu que les Princes qui sont les Pères des peuples, n'ont d'inquiétude que pour le salut de ceux qui sont soumis à leur obéissance: aussi plus la domination des premiers s'étend, & plus ils ont de sujets, plus à proportion leur crainte est grande, & ils ont d'ennemis.

En effet, n'est il pas étonnant dans quelle appréhension vivoit Cléarque

Tyrann de Pont , & de quels troubles son cœur étoit saisi autant de fois qu'il étoit obligé de paroître en public , dans les places , au théâtre , aux festins , ou dans quelque autre assemblée ; puisque selon la remarque de son Historien , sa desffiance l'avoit réduit à dormir toutes les nuits dans un coffre.

Aristodème Darges ne se croyoit pas dans une plus grande seureté , d'autant qu'il s'étoit fait une espèce de prison de son lit ; car dans son Palais il avoit pratiqué en secret une petite chambre suspenduë en l'air ; de sorte qu'il falloit y monter par une échelle : il y couchoit avec une de ses femmes , dont la mère tiroit après l'échelle le soir , & la remettoit le matin.

Mais au contraire , de quelle tranquillité ne jouït pas un bon Prince , sachant que sa vie est dans une parfaite seureté , & sans comparaison plus chère à ses sujets , que la leur propre : aussi il sçait la régler avec tant d'ordre , qu'elle participe de l'active & de la contemplative , autant qu'il est nécessaire pour l'utilité des peuples.

Palavicin prenant la parole en cet endroit dît : Seigneur Frégosse , obli-

490 *Le parfait Courtisan*

gez nous de nous apprendre laquelle de ces deux différentes vies conviendrait le mieux à un Souverain.

Ne vous persuadez pas, répondit Frégosse en riant, que je sois l'habile Courtisan qui possède une infinité d'excellentes connoissances pour l'importante fin que j'ay dite; vous savez au contraire que ces Messieurs l'ont élevé à un point de perfection où je ne puis prétendre, ainsi commençons par le chercher, car je m'en remets à luy, & de ce que vous demandez, & de tout ce qui concerne un bon Prince.

Je suis assuré, repartit Palavicino, que s'il vous manque quelque une de ces qualités & des connoissances qui ont été attribuées au Courtisan, ce ne peut être que les moins importantes, comme la musique, la danse, & de semblables, & non celles qui sont essentielles à la fin, & qui concernent l'institution de son Prince.

Il n'est aucune nature de connoissances, répliqua Frégosse, qui soient peu importantes, quand par leur moyen on peut parvenir aux bonnes grâces du Souverain, qui est le terme où

Jay dit que le Courtisan doit être arrivé avant qu'il entreprenne de luy enseigner les grandes maximes de vertu dont nous avons parlé, & que j'ay montré qu'il peut apprendre par préceptes, & même qu'on en tire autant d'avantages, que l'ignorance porte de préjudice, à cause principalement que le faux préjugé de nôtre propre mérite en procède; mais je m'apperçois que je passe le terme auquel j'avois crû devoir me borner dans cet entretien.

Seigneur Frégosse, dît alors Madame la Duchesse, comme il n'est rien d'obligeant que nous ne puissions vous promettre de vôtre courtoisie, prenez en gré de nous dire vôtre sentiment sur la demande du Seigneur Pavicin, & tout ce que vous croyriez devoir enseigner à vôtre Prince, s'il ignoroit quelque chose, & si vous étiez dans sa parfaite confiance.

Madame, repartit Frégosse en riant, je suis certain que si je possédois les bonnes graces de quelques Princes que je connois, & que je prisse la confiance de leur dire sans déguisement mon avis, je courrois un tres-grand risque

de les perdre, oûtre qu'avant de l'entreprendre, il faudroit que j'eusse encore beaucoup appris : mais enfin puisque vous m'ordonnez de répondre au Seigneur Palavicin, je dis que les Princes sont obligez de s'appliquer beaucoup plus à la vie spéculative qu'à l'active ; parce que dans les Souverains la spéculation a deux parties, l'une qui consiste à sçavoir juger des choses, & l'autre à n'en commander que de raisonnables dans leur temps, en leur lieu & aux personnes nées pour obéir, & proportionnées à leur capacité.

Le Duc Frédéric parlant de ce commandement disoit que celuy qui sçait commander est touûjours obéï, & que le commandement fait la principale partie du devoir des Princes, qui pour cette raison ont intérêt de se trouver le plus souvent qu'ils peuvent à l'exécution des ordres qu'ils donnent, & même selon l'importance des affaires d'y mettre aussi la main ; or tout celuy participe de l'action.

Mais la fin de la vie active doit être la spéculative, comme la fin de la guerre est la paix : aussi il est de l'obligation d'un Souverain de gouverner les peuples.

bles par des loix & des ordonnances  
 d'une force & d'une sagesse consommée,  
 afin que par leur moyen ils vivent  
 en seureté contre tous périls, &  
 qu'ils jouissent avec honneur des fruits  
 de leurs travaux, qui est la tranquillité.

Plusieurs états, après avoir fleury  
 glorieusement pendant la guerre, sont  
 tombés en ruine dans le temps de la  
 paix, & ils ont perdu tout leur éclat,  
 comme il arrive aux armes que la rouille  
 ronge, quand elles cessent d'être en  
 usage, & on peut dire que la cause de  
 la disgrâce de ces peuples vient de ce  
 qu'ils n'ont observé aucune discipline  
 durant la paix.

Car la fin de la guerre devant être  
 la paix, il est raisonnable que les par-  
 ties, sans vouloir immortaliser leurs que-  
 relles, mettent bas les armes, & se  
 réconcilient par la paix : quelques Sou-  
 verains néanmoins flattant leur ambi-  
 tion d'un faux prétexte d'obligation de  
 faire toujours de nouvelles conquêtes,  
 retiennent leurs sujets dans une ma-  
 nière de vivre barbare avec leurs voi-  
 sins, & non seulement ils autorisent,  
 mais ils récompensent les brigandages

& les meurtres qu'ils commettent comme des actions de vertu.

Ils imitent en cela l'ancienne coutume qui s'observoit chez les Scites, lesquels dans leurs festins publics prioient ceux qui n'avoient pas tué un de leurs ennemis, de l'honneur de boire dans une certaine coupe qu'on présentoit à chacun de la compagnie, qui s'étoit distingué par cette bravoure.

Dans d'autres lieux on érigeoit à l'entour du sépulchre d'un défunt autant d'obélisques qu'il avoit tué d'ennemis : or plusieurs choses de cette nature n'ont été inventées par les Souverains, que pour rendre les peuples belliqueux, dans le dessein de subjuguier leurs voisins, bien qu'il soit autant contraire à la raison qu'à la loi de la nature, qui défend d'attenter sur la liberté des autres.

Il est de la politique des Princes, & de l'intérêt de la République d'entretenir les sujets dans cette humeur martiale, non pas pour satisfaire à l'ambition de conquérir, mais pour rendre les peuples capables de défendre leur liberté contre ceux qui voudroient entreprendre de l'opprimer, ou pour bat-

nir des Tyrans , & rétablir un gouvernement légitime chez des nations qui gémissent sous le joug de la tyrannie , ou enfin pour assujettir des barbares inhumains à une vie raisonnable & civilisée.

Toutes les loix de l'état , & les ordonnances de la justice doivent tendre à cette fin honnête , on y doit punir les criminels, non par un motif de haine , mais pour empêcher qu'ils ne deviennent plus méchans, & qu'ils ne troublent la tranquillité des bons.

Car il est surprenant que pendant la guerre qui est de soy une chose tres-mauvaise , les hommes se piquent de valeur & de sagesse , & que durant la paix leur courage devenant efféminé , on ne voie régner parmy eux qu'ignorance , oysiveté , & des vices énormes , & qu'ils ne sçachent pas jouir du bien qui l'accompagne.

De même donc que pendant la guerre les sujets doivent pratiquer les vertus qui sont utiles & nécessaires, pour parvenir où elle doit se terminer , qui est la paix ; aussi pour jouir durant la paix de l'avantage quelle produit, sçavoir la tranquillité , il faut qu'ils culti-

vent les vertus honnêtes qui sont la fin des vertus utiles.

Pour lors les sujets seront sages, & de bonnes mœurs, & le Souverain fera beaucoup plus souvent obligé de distribuer des récompenses, que d'user de châtimens : son gouvernement, soit pour luy, soit pour ses peuples, sera tres-heureux, doux & humain, comme d'un bon père à un fils soumis, & non pas dur & impérieux, comme celui d'un patron à son esclave.

Vous m'obligeriez de m'apprendre, dît Palavicin, quelles sont ces vertus utiles dans la guerre, & les honnêtes qui font la douceur de la paix.

Toutes les vertus sont utiles & nécessaires, répondit Frégosse, parce qu'elles tendent toutes à une fin excellente; mais pendant la guerre, la force rend nos cœurs à l'épreuve des passions de la crainte & du trouble, & nous conserve le jugement dans les plus grands périls : enfin dans les disgraces la constance nous fait soutenir d'un esprit égal les atteintes de la mauvaise fortune.

Les autres vertus d'une pareille utilité dans la paix & dans la guerre sont

celles qui conduisent au bien honnête : comme sont la justice , la continence , & la tempérance , qu'on peut même dire nécessaires pendant la paix ; parce qu'alors les plaisirs , la prospérité & la bonne fortune corrompent les hommes.

C'est , dis-je , à ceux qui vivent dans cet état heureux que ces vertus sont extrêmement nécessaires , parce qu'alors leur cœur se pervertit aisément par les mauvaises coutumes.

Une des maximes des anciens étoit de ne laisser jamais les esclaves oisifs , & on dit que les Rois d'Egypte qui entreprirent ces fameuses Pyramides , & d'autres superbes édifices , eurent pour principal motif d'entretenir leurs peuples dans l'exercice ; aussi faut il convenir qu'il est avantageux de se faire une habitude à supporter les travaux.

Il y a encore d'autres vertus que j'estime aussi utiles , mais il suffit de celles dont nous avons parlé ; & pour moy si j'avois pû réussir à former mon Prince sur cette vertueuse éducation , je me persuaderois d'être parvenu assez heureusement à la fin qu'un sage Courtisan doit avoir en vûe.

Seigneur Frégosse, ajouta Palavicin, vous donnez tant d'avantages à l'éducation, qu'il semble que vous vouliez que les hommes luy soient redevables de toutes leurs vertus : c'est pourquoy je souhaiterois de sçavoir, si le Courtisan doit commencer l'institution de son Prince, par la coûtume & par les actions qu'il pratique chaque jour, qui luy feroient acquérir sans peine, & sans presque qu'il s'en apperçût, l'habitude du bien; ou s'il faut qu'il luy prouve par le raisonnement les qualitez du bien & du mal, & qu'il luy marque la bonne voye qu'il doit suivre, & la mauvaise qu'il doit éviter.

Quoyque la matière où vous m'engagez, répondit Frégosse, paroisse infinie, je diray pour vous satisfaire que comme l'homme est composé de deux parties qui sont différentes : sçavoir l'ame & le corps; qu'aussi l'ame se trouve comme partagée en deux parties distinctes, l'une qui possède la raison, & l'autre l'appétit.

Or comme dans l'ordre naturel le corps précède l'ame, de même la partie irraisonnable de l'ame précède la raisonnable; c'est ce que l'on re-

marque dans les enfans ; car à leur naissance l'appétit irascible & le concupiscible le font connoître les premiers , ensuite la raison se montre peu à peu.

Pour suivre cet ordre , on doit donner les premiers soins au corps , & les seconds à l'ame : de même dans l'ame , il faut cultiver l'appétit avant la raison ; les soins néanmoins qu'on prend du corps doivent être en considération de l'ame , & si on cultive l'appétit , que ce soit en faveur de la raison ; car de même que la puissance intellectuelle devient parfaite par la lumière des sciences , aussi la morale se perfectionne par la coûtume.

De-là il s'ensuit qu'on doit donner les premiers traits d'éducation aux jeunes personnes sur la coûtume, laquelle dans cet âge a le pouvoir de gouverner les appétits qui sont d'eux-mêmes incapables de raisonnement , & elle peut aussi tourner leurs inclinations au bien , ensuite l'intelligence vient qui les y confirme , de sorte que quand leur jeune cœur est formé , & rempli de bonnes mœurs , elles possèdent parfaitement les vertus , & c'est selon

moy en cela que consiste l'éducation.

Palavicin interrompant Frégosse en cet endroit, dît : apprenez-nous s'il vous plaît, quels sont les soins que nous devons avoir du corps, puisque vous nous croiez obligez de le cultiver avant l'ame.

Vous pouvez vous en faire instruire, repartit Frégosse en riant, par ceux qui prennent peine de le bien nourrir, & qui l'ont gras & frais ; car pour le mien, son imbonpoint comme vous voyez est tres médiocre, ce sujet néanmoins nous seroit un riche fonds de raisonnement, de même que l'âge le plus convenable au mariage, afin que l'âge des enfans ne fût ny trop proche, ny trop éloigné de celui des pores, & enfin sur les exercices plus propres à les rendre sains & vigoureux.

Un des moyens qui auroit je m'assûre plus l'approbation des femmes pour avoir des enfans bienfaits, ajouta Palavicin, seroit la manière de communanté que Platon vouloit introduire dans sa République.

Nous ne sommes pas convenus, dit Madame Emilie, en souriant, que vous recommenceriez à dire du mal des femmes.

Je me persuade leur faire beaucoup d'honneur, répondit Palavicin, de les croire capables de concevoir les mêmes idées, & d'avoir les mêmes inclinations qu'a eu ce grand homme pour établir dans le monde une pareille coutume.

Voyons, dit Gonzague en riant si entre les préceptes du Seigneur Frégosse, quoyque nous ne sçachions pas s'il les a tous citez, si cette proposition ne pourroit pas avoir lieu, & s'il ne seroit pas à propos que le Prince en fît une loy d'état.

J'ay avancé peu de maximes, répondit Frégosse; mais je ne les crois pas moins capables de former un Prince sage, que celles qui sont aujourd'huy en usage dans les Cours: je conviens toutes-fois qu'on pourroit encore enrichir cette matière, & luy donner un plus grand jour.

Puis qu'il ne vous en doit coûter que des paroles, ajouta Madame la Duchesse, déclarez-nous, je vous prie, tout ce que vous croyez pouvoir encore enseigner à nôtre Prince.

Madame, repartit Frégosse, je luy inspirerois volontiers plusieurs autres

maximes importantes , si je les avois bien apprises , & celles en particulier que je vais dire.

La premiere . je voudrois qu'entre ses sujets il fît choix d'un nombre de Gentilshommes de la premiere qualité , & de la sagesse la plus éprouvée , avec lesquels il conférât de ses plus secrètes affaires ; mais qui fussent tellement libres dans leurs avis , qu'ils crussent encourir la disgrâce du Prince , s'ils le flattoient à contre-temps , en luy déguisant tant soit peu la vérité.

Qu'oultre le conseil des Nobles il fît recherche dans tous les états populaires des citoyens les plus expérimentez , desquels il formât un autre conseil subalterne , qui raportât & qui jugeât avec le premier conseil les affaires communes de l'état , & celles des particuliers.

Le Prince alors étant considéré comme le chef , & les Nobles & les citoyens comme les membres , formeroient un seul corps , qui seroit parfaitement uni ; ainsi l'état auroit en effet les trois bons gouvernemens , sçavoir le Royal , le conseil des Nobles , & le populaire.

Je souhaitterois que le Prince com-  
rit, que de toutes les obligations des  
Souverains la plus importante, c'est la  
justice, & partant qu'ils sont obligez  
d'établir des Magistrats & des Juges,  
de qui la prudence soit accompagnée  
de bonté, parce que la prudence sans  
bonté dégénère souvent en finesse, d'où  
ensuite les subtilitez conduites avec art  
par les Avocats ruinent les loix.

De plus qu'à son égard le premier  
devoir de la justice, c'est la piété en-  
vers Dieu, que tous les hommes luy  
doivent, mais principalement les Sou-  
verains qui sont obligez de l'aimer, &  
qui le doivent considérer comme la  
fin véritable de leurs actions : ils ont,  
dit Xénophon, intérêt d'honorer tou-  
jours la Divinité, mais principalement  
dans leurs prospéritez, afin qu'ils osent  
avec plus de confiance implorer son se-  
cours dans leurs adversitez, & qu'ils  
obtiennent ses lumières, sans lesquel-  
les ils ne peuvent ny se gouverner eux-  
mêmes, ny leurs sujets.

Quelques fois Dieu envoie aux bons  
Princes la bonne fortune comme une  
fidèle ministre qui les soutient, & qui  
les conserve dans les grands périls, &

d'autres fois c'est la mauvaise qui le réveille de l'assoupissement que cause la prospérité en laquelle ils s'oublient de luy, ou enfin il fait que la prudence humaine corrige la mauvaise fortune, comme un bon joueur sçait parer aux méchans coups de dez.

Je ferois ressouvenir au Prince qu'il doit être véritablement religieux sans superstition & sans vaine curiosité pour les augures, parce que joignant à la prudence humaine la vraie piété & la religion, Dieu le protégera, & luy rendra de nouveau la fortune favorable, & enfin tout luy réussira heureusement dans la paix & dans la guerre.

Qu'il a obligation de chérir sa patrie & ses sujets, qu'il ne doit pas les gouverner avec un empire trop sévère, de crainte de s'attirer leur haine, qui est suivie de révoltes, de séditions, & de mille autres desordres; ny aussi les laisser vivre dans trop de liberté, parce qu'ils se donneroient la licence de tout entreprendre au mépris des loix & à la ruine des villes.

Enfin la manière qu'il doit aimer ses proches à proportion de leur rang, gardant entr'eux l'égalité en ce qui concerne

comme la justice & la liberté, & l'inégalité dans la récompense des services, & dans la distribution des honneurs & des dignitez selon la mesure des mérites, lesquels, loin de surpasser jamais les récompenses, c'est au contraire les récompenses qui doivent surpasser les mérites.

Si le Prince suivoit ces maximes; il seroit, je ne dis pas seulement aimé, mais révééré de ses peuples comme une Divinité: alors il ne seroit pas besoin que pour la seureté de sa vie, il commît sa personne à la garde des étrangers, parce que les siens pour leurs propres intérêts, exposeroient la leur avec joye pour sa défense, & ils obéiroient avec d'autant plus de plaisir à ses loix, qu'il s'y soumettroit luy-même sans dispense, & s'en rendroit le dépositaire incorruptible.

La réputation néanmoins de son équité seroit si solidement établie, qu'encore qu'il luy arrivât d'enfreindre les ordonnances, chacun persuadé de la droiture de ses intentions, conserveroit le même respect pour ses volontez que pour ses loix mêmes, ses sujets vivroient dans une modération où les bons

seroient satisfaits d'une fortune médiocre, & les méchans verroient la leur bornée à des limites plus étroites.

Car souvent les richesses excessives attirent, après elles la ruine des états : nous en avons un trop funeste exemple dans nôtre Italie, qui a toujours été, & qui est encore en proye aux nations étrangères, soit pour son mauvais gouvernement, ou à cause des grandes richesses dont elle abonde.

Peut-être donc seroit-il de l'utilité publique, que la plus grande part des citoyens des villes ne fussent ny excessivement riches, ny tres-pauvres ; parce que les particuliers qui sont trop puissans deviennent insupportables par leur orgüeil, & les nécessiteux se trouvent en état de tout entreprendre, pour se tirer de la misère : mais ceux qui n'ont qu'une fortune médiocre, sont d'une vie plus tranquille ; le nombre en étant même plus grand, ils peuvent modérer les faillies de l'ambition des uns, & celles de la convoitise des autres.

Le Souverain a plusieurs autres moyens, pour guérir ses sujets du desir de la nouveauté dans le gouvernement,

quoy qu'il leur soit naturel de le souhaiter, ou par un motif d'intérêt, & de l'espérance de profiter, ou à cause du dommage qu'ils souffrent dans le gouvernement présent, ou enfin parce qu'ils haïssent ceux qui les gouvernent, dont les violences, l'avarice, la cruauté ou la volupté, les mettent au desespoir.

Pour les garantir de ces erreurs, le Prince se doit faire également aimer & craindre; il parviendra au premier, en honorant & récompensant les bons, & au second en retranchant par la sagesse & son autorité aux mutins, tous pouvoirs de former des cabales, & d'entretenir des intelligences.

Mais le plus seur moyen de maintenir les peuples dans leur devoir, c'est de les défendre contre les mauvaises coutumes qui s'introduisent peu à peu; parce que ce sont des pestes secrètes qui ont corrompu les villes entières avant que l'on ayt pû y apporter le remède, & même souvent avant que l'on s'en soit apperçû.

Je m'efforcerois par de semblables maximes, de persuader le Prince de conserver ses sujets dans un état tranquille, & de leur procurer la jouis-

**Jo 8. Le parfait Courtisan**

lance paisible de trois sortes de biens; sçavoir, ceux de l'esprit, ceux du corps & de la fortune, mais principalement la jouissance des biens du corps & de la fortune, afin qu'ils possèdent plus en liberté ceux de l'esprit, lesquels sont d'autant plus utiles qu'ils sont grands, & même excessifs, ce qui n'arrive pas des biens de la fortune.

Un Prince dont les sujets seroient conduits au terme de leur félicité, pourroit se vanter d'être un puissant Monarque, parce qu'aucune grandeur n'égale celle d'un état dont tous les peuples sont bons, fideles, soumis, & bien policez.

S'il se trouvoit un Souverain, dit Palavicin, qui ne dût avoir que de bons sujets, il faut avouer qu'il ne seroit pas un fort grand Seigneur; parce qu'en tous les lieux du monde le nombre des méchans surpasse toujours de beaucoup celui des bons.

Pour me servir de cette comparaison, répondit Frégosse, si la Déesse Cécée avoit métamorphosé en bêtes, tous les sujets d'un Roy aussi puissant que celui de France, le croiriez-vous capable de se faire craindre de

ses voisins quoyqu'il commandât à tant de milliers d'animaux ; & au contraire si les troupeaux de bétail qui paissent seulement sur nos montagnes, étoient changez en autant d'hommes également sages, & vaillans, vous deviendrez que le berger qui les gouverne seroit tres-redoutable : la multitude des sujets ne fait donc pas la puissance des Souverains, mais seulement leur mérite & leur valeur.

Jusques icy Madame la Duchesse, Madame Emilie, & toute la compagnie avoit donné une tres-grande attention à Frégosse, lequel faisant une pause en cet endroit, Gonzague parla en cette sorte.

Certes on ne peut disconvenir, Seigneur Frégosse, que vos maximes ne soient tres-solides ; je suis seur néanmoins, que si vous entrepreniez d'en former vôtre Prince, vous mériteriez à meilleur titre le nom de Précepteur, que celui de Courtisan, & luy, la qualité d'un habile Gouverneur, mieux que celle d'un grand Prince.

Il est constant que les Souverains ont les dernières obligations, que leurs

110 *Le parfait Courtisan*

Sujets soient gouvernez par des loix de justice tres-équitables, & qu'ils suivent les coûtumes les plus raisonnables; mais il me semble qu'il suffit pour satisfaire à ce devoir, qu'ils fassent un choix judicieux de Ministres prudents, sur la conduite desquels ils s'en reposent.

Si je pouvois donc me flater d'être le Courtisan à qui ces Messieurs ont donné tant d'excellentes qualitez, & que la faveur seconlant mon mérite m'eût mis en possession des bonnes graces de mon Prince, il est certain que je ne luy suggérerois jamais aucune action vicieuse; mais pour parvenir à la fin que vous avez marquée & que je conviens qui doit être le fruit des peines & de l'application du Courtisan, je croirois pouvoir arriver à ce but, en formant son cœur sur un caractère de grandeur & de Majesté Royale.

Je voudrois qu'il eût une élévation d'ame extraordinaire, une vaillance qui le fit révéler de ses peuples, & craindre de ses voisins, mais qui fût accompagnée d'une douceur, d'une humanité, & d'une manière obligeante.

de caresser ses sujets & les étrangers , à proportion de leur qualité & de leur mérite, en gardant toujours néanmoins la dignité de son rang, afin que ses bontez ne donnassent aucune atteinte à son autorité, & que d'autre part un excez de sévérité ne le rendît point odieux.

Je luy inspirerois une libéralité magnifique, sur ce que Dieu se déclare le trésorier des Princes liberaux; outre cela qu'il doit faire des festins somptueux, des jeux, des fêtes & des spectacles publics; que ses écuries doivent être remplies d'excellens chevaux, avoir un gros équipage de challe, & enfin tout ce qui concerne les plaisirs des grands, & le divertissement des peuples, à l'exemple de François de Gonzague Marquis de Mantouë, qui ne paroît pas moins grand en magnificences, que s'il étoit Roy de toute l'Italie.

Je voudrois qu'il fit bâtir de superbes édifices qui luy fissent honneur pendant sa vie, & qui laissassent à la postérité d'augustes monumens de l'élevation de son génie, à l'imitation de Frédéric Duc d'Urbino qui a laissé ce

l'omptueux Palais où nous sommes, & du Pape Jule qui fit construire le fameux Temple de saint Pierre, & la rue qui conduit du Palais au Belvédère, & de même qu'ont fait nos anciens Empereurs dans Rome, dans Naples, à Putzol, à Baye, à Civitavecchia, à Porto, & même hors de l'Italie, & en tant d'autres lieux.

Aléxandre en usa de même, & voulut ajoûter à l'éclatante gloire qu'il avoit acquise par la conquête d'une partie considérable du monde, celle d'édifier les fameuses Villes d'Aléxandrie dans l'Egypte, de Bacéphalie dans les Indes, & d'autres dans différens climats avec le merveilleux projet qu'il fit de réduire le mont Athos en figure humaine, qui de sa main gauche devoit porter une grande ville, & de la droite une vaste coupe, dans laquelle viendroient se rendre toutes les rivières qui sortent de la même montagne, pour se décharger ensuite dans la mer; projet véritablement grand & digne du Grand Aléxandre.

Ces choses, Seigneur Frégosse, méritent seules, selon moy, les soins d'un Prince dont l'ame par sa naissan-

ce & une heureuse éducation, se trouve d'une élévation grande & noble, les croyant seules capables de luy acquérir une haute réputation dans le monde, je n'aurois donc garde de vouloir comme vous, l'occuper de tant de différentes affaires particulières qui n'ont aucun éclat.

En effet, si les Romains, Alexandre, Annibal, & les autres Conquerans se furent bornés à ces maximes populaires, jamais ils ne furent parvenus au suprême degré de gloire qu'ils ont acquis.

Il n'y a point de Souverain, répondit Frégosse, qui ne doive en faire l'essentiel de ses obligations; & si vous voulez y faire plus de réflexion, vous trouverez que les premiers & plus anciens Héros s'en sont fait des loix, ainsi que Thésée & Hercule.

Car ne vous persuadez pas que Proculste, Sciron, Caccus, Diomède, Anthée, & Gérion fussent autres que des Tyrans cruels & impies, auxquels ces magnanimes Héros firent toujours une sanglante guerre.

Aussi ce fut pour avoir affranchy

le monde de ces monstres insupportables ( car enfin les Tyrans ne méritent point un autre nom ) que l'on dédia des temples à Hercules, qu'on luy offrit des sacrifices, & qu'on lui rendit des honneurs divins, parce que la destruction des Tyrans est un bienfait qui mérite des reconnoissances plus nobles sans comparaison, que toutes celles que l'on eût pû luy rendre en qualité d'un homme mortel.

Entre les Conquérens que vous avez nommez, ne trouvez-vous pas qu'Alexandre après ses victoires fit la félicité des peuples qu'il avoit vaincus.

Car outre qu'il civilisa ces barbares, en sorte que de bêtes, pour le dire ainsi, qu'ils étoient auparavant, il les rendit hommes raisonnables. il fit construire dans leurs deserts affreux, de belles villes, où il les obligea de vivre avec police ; il sçut enfin unir les Asiaticques avec les Européens par des loix d'amitié & d'équité naturelles, qui firent avoüer aux nations qu'il subjuga, qu'elles étoient infiniment plus heureuses que les autres.

Car il enseigna le culte de la Divinité aux uns, le mariage & l'agri-

culture aux autres, aux plus barbares il défendit l'inceste & le parricide, & à tous il leur apprit cent excellentes maximes qui furent autant de témoignages des grands avantages que les victoires d'Alexandre produisirent dans le monde.

Mais laissons les anciens & parlons de nos Princes Chrétiens. Pourroient-ils former une entreprise plus glorieuse que celle d'unir leurs forces ensemble pour la conquête des Royaumes infidèles; ne croyez vous pas que cette guerre auroit un succès heureux, & qu'ensuite étant la cause de la conversion de plusieurs millions d'hommes de la fausse Religion de Mahomet, à la vraie Religion Chrétienne, cette action seroit autant avantageuse aux vaincus, que glorieuse aux vainqueurs?

De même donc que Themistocle banny de sa patrie & réfugié dans la Perse, dont le Roy le combla d'honneur & de présens, dît aux siens: mes amis, nous étions tous perdus si cette disgrâce ne nous fût arrivée: aussi pour lors les Turcs & les Mogols pourroient se vanter avec beaucoup de raison, que dans leur perte ils au-

voient trouvé leur salut.

J'ay la confiance que nous verront ce projet accompli, si Dieu nous fait la grace de vivre jusqu'à ce que Monseigneur d'Angoulême soit parvenu à la Couronne de France, qui est un Prince tres capable de remplir les grandes espérances que le Seigneur de Médicis nous en promettoit l'autre soir ; & à celle d'Angleterre, Henry Prince de Galles, qui sous la sage éducation du Roy son père, croît dans la vertu à proportion qu'il croît en âge ; car suivant ce que le Comte de Castiglioni l'écrit d'Angleterre, il semble que la nature ait voulu s'épuiser en la personne de ce Prince, ayant luy seul en partage plus d'excellentes qualités, que n'en possèdent plusieurs autres.

Dom Carlos Prince d'Espagne, dit alors Bibienne, offre un champ plus vaste encore à nos espérances ; car quoy qu'il soit à peine à la dixième année de son âge, tant d'esprit brille déjà en luy, & on luy voit de si grandes marques de bonté, de prudence, de magnanimité & de toutes les vertus héroïques, que si, comme il y a lieu de

de le croire , il monte un jour sur le Trône de l'Empire Chrétien ; il égale-  
ra & surpassera même la gloire & la  
valeur des plus renomméz des Empe-  
reurs.

Pour moy , ajoûta Frégosse , je ne  
puis douter que des Princes , qui sont  
nez avec un mérite si distingué , ne  
soient un present précieux qu'il a plu  
à Dieu de faire au monde , lesquels il  
n'a même rendu en quelque manière  
égaux , en âge , en puissance , & en tant  
d'excellentes qualitez de leurs person-  
nes , qu'assû qu'ils deviennent concur-  
rens dans ce pieux dessein ; en sorte que  
s'il doit naître un jour entr'eux quel-  
que émulation , ce ne soit que parce  
qu'ils voudront se devancer l'un l'autre  
dans l'exécution.

Mais pour reprendre nôtre discours ,  
j'avoüe , Seigneur de Gonzague , que  
les choses éclatantes que vous voulez  
qu'exécute le Prince luy peuvent attirer  
beaucoup d'estime ; mais il faut aussi que  
vous conveniez , que s'il ignore ce que  
j'ay dit qu'il doit sçavoir , & que si son  
esprit n'est pas formé sur ces mêmes  
maximes , il ne pourra sans se faire d'ex-  
trêmes violences devenir magnanime ,

juste & liberal, ny acquerir aucune autre qualité éminente, qui convienne à la grandeur de son rang.

En effet, de même que ceux qui se mêlent de bâtir ne sont pas tous d'excellents Architectes, aussi tous ceux qui donnent, ne sont pas liberaux; parce qu'encore que les vertus ne portent jamais préjudice à personne, néanmoins il se trouve des gens qui sont magnifiques du bien d'autrui; quelques-uns donnent à ceux qu'ils ne doivent pas donner, pendant qu'ils laissent dans le besoin ceux qu'ils ont obligation d'assister; d'autres donnent de mauvaise grace & avec tant de regret, que l'on remarque qu'ils le font par contrainte: Quelques-uns sonnent souvent, pour ainsi dire leurs liberalitez à cris publics, & semblent vouloir prendre toute la terre pour témoin; quelques autres épuisent inconsidérément & en peu de temps tout leur fond, en sorte qu'ils se trouvent après dans l'impuissance d'être liberaux.

Il est donc nécessaire qu'en toutes choses nous sachions suivre la prudence pour nôtre guide, elle doit aussi absolument accompagner toutes les vertus; car leur perfection consistant dans

un certain milieu , elles sont tres proches des deux extrêmitéz , & celuy qui n'est pas éclairé de cette lumière tombe aisément dans l'un ou dans l'autre.

Car de même , que sans le tour du compas on trouve difficilement le centre d'un cercle ; aussi n'est-ce pas une entreprise aisée de tenir toujours le vray point de la vertu au milieu de deux extrêmitéz vicieuses , l'une qui donne dans le trop & l'autre dans le peu.

Aussi nous avons naturellement une disposition qui nous fait pencher tantôt vers l'un & quelques fois vers l'autre , il est aisé de le remarquer par le plaisir & par le déplaisir , d'autant que pour jouir de l'un nous osons faire des choses qui sont défenduës , & pour éviter l'autre nous en laissons qui sont d'obligation , bien que le plaisir soit un piège plus pernicieux , à cause que nôtre jugement se laisse facilement corrompre à ses attraitz.

Puis donc qu'il est si mal-aisé de connoître la juste distance où un homme est du centre de la vertu , nous devons pour y parvenir nous éloigner peu à peu de l'extrêmité vicieuse , ou nous sentons que nous avons du penchant ,

de cette sorte nous approcherons de cet excellent point de la vertu, qui consiste dans la médiocrité.

Car nous avons le malheur de pouvoir pecher par une infinité de moyens, & de n'en avoir qu'un pour devenir vertueux, semblables en cela à ceux qui tirent de l'arc, qui ont une seule voye pour frapper le bat, & qui s'en éloignent s'ils veulent par autant de traits qu'ils tirent.

Il peut arriver qu'un Prince pour acquérir la reputation d'humain & d'affable, s'abaissera à des actions indignes de son rang, & à des manières qui le rendront méprisable.

D'autres au contraire affecteront un air de Majesté severe, & pour faire avec empire révéler leur autorité, ils prendront une conduite farouche & se rendront inaccessibles.

Quelques-uns, afin de passer pour éloquens useront en parlant de cent termes & de cent expressions particulieres qu'ils affecteront avec complaisance, quoy que les autres les puissent à peine supporter.

N'estimez - donc pas, Seigneur de Gonzague des choses peu importantes

quelques petites qu'elles paroissent , quand elles peuvent contribuer à rendre un Souverain plus accompli , & ne vous persuadez pas que vous blâmiez fort mes préceptes lors que vous les jugez plus propres à former un sage Gouverneur qu'un grand Prince.

Car enfin , je doute si on pourroit donner un plus beau titre d'honneur à un grand Monarque , ny qui luy convint mieux que celui de prudent Gouverneur.

Pour cette raison , s'il m'étoit permis de luy donner des conseils , je voudrois qu'il s'appliquât avec soin , non seulement aux choses que j'ay dites ; mais à d'autres beaucoup moindres qu'il se fit instruire des affaires particulières de ses sujets , & sur tout qu'il ne prît jamais une telle confiance dans aucun de ses Ministres , qu'il luy abandonnât avec le gouvernement tous les intérêts du public.

Car il n'est point d'hommes qui soient capables de toutes choses , & il arrive de tres-grands dommages à l'Etat par l'aveugle créance que les Souverains donnent à leurs Ministres , & aucune de leur défiance , qui loin d'être préju-

diciable , est d'une grande utilité , le Prince fera paroître la force de son jugement , en discernant celuy qu'il doit croire d'avec celuy dont il doit se défier.

Je voudrois qu'il ordonnât à son Conseil de faire le rapport devant luy des faits importants , qu'il se déclarât Censeur de ses Officiers , qu'il se fit un point de conscience de bannir , ou du moins d'abreger les procédures , aussi bien que d'établir & de maintenir la paix & l'union parmy ses peuples , que par ses libéralitez il attirât dans ses Etats tout ce qu'il y a d'hommes habiles dans les Arts chez ses voisins , qu'il y introduisît le commerce & favorisât les négocians , qu'il fit accueil aux Etrangers & aux personnes Ecclesiastiques : Et enfin qu'il moderât les dépenses superflues des particuliers , parce qu'encore que les excès semblent médiocres , souvent néantmoins ils sont causes de la ruine des Villes.

Le Prince peut interdire aux personnes privées , les édifices trop somptueux & la profusion dans les festins , moderer les dots excessifs qu'on donne aux femmes , la pompe de leurs nopces & de leurs habits le nombre & le prix de

leurs pierreries , car outre que ces choses sont un témoignage évident de leur orgueil , l'ambition qu'elles ont de se surpasser les unes les autres font qu'elles consomment en dépenses inutiles les biens de leurs maris , & que souvent même pour un diamant de peu de valeur , ou pour quelque autre bijoux elles sacrifient leur pudicité.

Seigneur Frégosse , dit alors Bibienne en riant , vous entrez insensiblement dans le party du Seigneur Palavicin & de Frigio contre les femmes.

Cette contestation est maintenant achevée , répliqua Frégosse , je ne garderay bien de la renouveler , je ne veux plus même parler des femmes , je vais au contraire reprendre le discours de mon prince.

Vous pourrez bien aussi abandonner votre Prince , répondit Frigio , & être satisfait s'il peut être tel que vous l'avez institué , car il seroit sans comparaison plus aisé de trouver l'excellente Dame du Seigneur de Médicis , qu'un Prince qui ait toutes les perfections que vous demandez.

Aussi je me persuade qu'il en est de votre idée de même , que de celle de la.

République de Platon, & j'apprehende que nous ne puissions jamais voir un Prince semblable au vôtre, si ce n'est dans le Ciel.

Quelques impossibilitéz que vous y trouviez, répondit Frégosse, nous ne devons pas perdre l'espoir que nos souhaits ne puissent s'accomplir, & que nous ne voyons de nos jours ce Monarque regner sur la terre.

Parce qu'encore que les Cieux nous soient tellement avares de ces Princes extraordinaires, qu'à peine on en voit paroître un au monde en plusieurs siècles, cette bonne fortune néanmoins pourroit bien nous arriver.

Je crois le devoir esperer, dit le Comte de Canosse, parce qu'outre les trois heritiers des Couronnes que nous avons nommez, qui rempliront sans doute nos attentes, nous trouvons aujourd'huy dans l'Italie les fils de quelques uns de nos Souverains, qui encore qu'ils soient nez dans une médiocre puissance, ils ont de la disposition à se rendre par leurs vertus dignes de gouverner de plus grands Etats que ceux de leurs peres.

Mais celuy d'entr'eux en qui il nous

paroît une naissance plus heureuse, & dont le mérite nous promet davantage, c'est le Prince Federic de Gonzague aîné du Marquis de Mantouë, néveu de Madame nôtre Duchesse.

Car enfin, sans parler de ses mœurs aymables de sa discretion & de sa prudence dans un âge si tendre, ceux qui le gouvernement disent qu'il a l'esprit excellent, qu'il aime la gloire, qu'il est magnanime, courtois, liberal, & qu'il a un grand fond d'équité naturelle; de manière que d'un si heureux commencement l'on n'en peut attendre qu'une fin tres glorieuse.

Cela suffit pour le present, dit Frigio, & c'est à nous à prier Dieu que nous puissions voir ces magnifiques esperances accomplies.

Icy Frégosse se tournant vers Madame la Duchesse, Madame, luy dit-il, me voila à la fin des choses que je m'étois proposées de dire du Courtisan, que si je n'ay pas remply entièrement l'attente que l'on avoit de moy, j'ay au moins montré qu'on pouvoit luy donner quelques perfections de plus que ces Messieurs ne luy en ont attribué, & qu'ils ont moins obmis par ignorance.

que parce qu'ils ont jugé à propos de s'épargner cette peine , je leur laisse donc la liberté de continuer ce raisonnement , s'il leur reste encore quelque chose à dire.

Seigneur Frégosse , répartit Madame la Duchesse , outre qu'il est déjà si tard qu'il sera incontinent heure de finir la conversation , je ne suis pas d'avis que nous mêlions d'autres matières avec la manière de faire la cour , que vous venez de traiter , où vous avez renfermé tant d'excellentes maximes qu'on peut dire que non seulement vous êtes le parfait Courtisan que nous cherchons pour l'institution du Prince ; mais que si la fortune fait justice à votre mérite , vous serez un jour un Souverain très-accomply , dont votre patrie recevra un merveilleux avantage.

Frégosse sourit à ces paroles , & répliqua , Madame , si par une aventure que je ne prévois pas , je parvenois à une telle élévation , il en seroit sans doute de moy , ce qu'il est ordinairement de plusieurs autres , qui sçavent mieux dire qu'ils ne sçavent faire.

Ensuite plusieurs raisonnemens confus ayans occupé quelque temps la com-

pagnie , tous néanmoins à l'avantage des propositions que Frégosse avoit avancées , & même ayant été représenté qu'il n'étoit point encore heure d'aller se coucher. Médicis se tournant alors vers Madame la Duchesse , dit en riant.

Madame , je suis tellement ennemy des tromperies , que je me sens forcé de contredire le Seigneur Frégosse , lequel ayant , selon que je me le persuade , conspiré en secret contre les femmes avec le Seigneur Palavicin , est tombé par punition en deux extrêmes égaremens.

Le premier , que pour donner au Courtisan la préférence sur la Dame de Cour , & luy faire surpasser le terme des perfections où cette Dame peut arriver , il l'a même préféré au Prince , ce qui ne se peut supporter.

Le second , qu'il luy a marqué une fin si difficile , qu'il est toujours tres mal aisé & quelque fois impossible qu'il y parvienne , & qu'encore qu'il eût ce bonheur , on ne devroit point l'appeller Courtisan.

Je ne comprends pas , dit Madame Emilie , comment il peut être si mal aisé ou impossible que le Courtisan parvien-

ne à ce terme , & moins encore comment le Seigneur Frégosse le préfère au Prince.

Madame , répondit Frégosse , vous avez raison de me justifier des choses que me réproche le Seigneur de Médicis , car je n'ay nullement préféré le Courtisan au Prince , à l'égard de la fin à laquelle j'ay dit qu'il doit aspirer en faisant la Cour , je ne suis non plus tombé dans aucune erreur.

Seigneur Frégosse , répartit Médicis , il faut que vous conveniez que la cause est toujours plus considérable que l'effet qu'elle produit ; or il s'ensuit de là nécessairement que le Courtisan , dont l'institution élève le Prince à un si haut rang d'excellence , doit être plus excellent & d'une dignité plus grande que le Prince même , ce qui ne convient nullement.

Pour la fin que vous luy avez marquée , elle peut arriver quand l'âge du Prince est peu différent de celui du Courtisan , mais non pourtant sans difficulté , parce qu'entre les personnes où il y a quelque différence dans l'âge , il est raisonnable qu'elles soient aussi un peu différentes en sçavoir.

Mais

Mais si le Prince est vieux, & que le Courtisan soit jeune, le Prince sçaura davantage que le Courtisan; que si ces consequences ne s'ensuivent pas toujours, elles arrivent du moins quelque fois, & pour lors la fin que vous avez destinée au Courtisan est impossible.

Au contraire, si le Prince est jeune & que le Courtisan soit vieil, il sera tres-difficile qu'il puisse s'acquérir le cœur du Prince par les qualitez que vous luy avez attribuées.

Car à dire vray, les fonctions militaires & les autres exercices d'un Cavalier, appartiennent proprement aux jeunes, & ne plaisent point aux vieux.

En effet, la musique, le bal, les cadeaux, les jeux & la galanterie paroissent des choses ridicules à cet âge avancé, & même mesléantes à un homme qui est chargé & honoré de l'éducation du Prince, que ses années & son expérience doivent avoir rendu grave & meur, outre qu'on ne le doit pas appeler simplement Courtisan, parce qu'il est digne d'un nom plus honorable.

Pardonnez-moy donc, pour Frégosse si j'ay révélé vos fautes à son égard. Car enfin, je n'ay pas cru pouvoir m'en taire.

dispenser pour l'honneur de ma Dame de Cour, laquelle vous vous efforcez de faire paroître d'un mérite inférieur à vôtre Courtisan, ce que je ne puis supporter.

Seigneur de Médicis, répondit Frégosse en riant, vous feriez beaucoup plus pour la gloire de vôtre Dame de Cour, de l'élever à un rang de perfection qui fut comparable à celui du Courtisan, que de vouloir abaisser le rang du Courtisan pour le rendre égal à celui de la Dame de Cour, car pour lors il ne seroit pas défendu à la Dame d'instituer aussi la Princesse, & par la suite d'aspirer auprès d'elle à la même fin que le Courtisan auprès de son Prince; mais vous cherchez à blâmer le Courtisan, & non à faire honneur à la Dame de Cour.

Aussi il me doit être permis de soutenir le party du Courtisan, & pour répondre à vos objections, je dis que je n'ay point avancé que l'institution qu'il donne à son Prince soit la seule cause qui le rend parfait, car s'il n'avoit naturellement quelque disposition à la vertu, toute l'application du Courtisan seroit aussi inutile que les travaux d'un

Laboureur qui séméroit de bon grain sur le sable stérile de la mer.

Mais lors qu'à la fertilité du soleil & à la bonté de la sémence, on joint la main d'un habil Jardinier, on en doit attendre d'excellens fruits, à quoy ces trois choses auront presque contribuées également.

Donc tous les Princes peuvent être bons, de qui la naissance est heureuse & l'esprit cultivé avec soin, mais à l'égard de ceux qui ont une indisposition naturelle pour les bonnes mœurs, il n'est aucuns préceptes capables de les conduire dans la voye de la vertu.

Enfin, puisque suivant ce que nous avons remarqué ailleurs nous prenons des habitudes de la même nature que sont nos œuvres, & que c'est dans nos actions que consiste nôtre vertu, il n'est pas impossible que le Courtisan rende la justice, la liberalité, la magnanimité & de semblables vertus heroïques faciles à acquérir à son Prince, lesquelles néanmoins le Courtisan même ne pourra se former l'habitude, parce que sa condition privée, le met dans l'impuissance de les pouvoir mettre en pratique.

De cette sorte, le Prince conduit à la vertu par le Courtisan, peut devenir plus vertueux que le Courtisan même; mais bien qu'il soit capable d'instruire le Prince, on ne doit pas dire qu'il est d'une dignité plus grande que luy.

Quant à ce que vous voulez, que si par bonheur le Courtisan parvient à la fin qui luy est destinée, on le doit appeler d'un nom plus illustre, j'en conviens, parce qu'il n'est pas moins rare de trouver un aussi excellent homme de Cour, que de remplir parfaitement l'obligation à quoy ce nom l'engage.

Au moins l'impossibilité ne se trouve pas dans le cas que vous prétendez, car si le Courtisan est si jeune, qu'il ignore ce que l'on dit qu'il doit sçavoir, il est inutile de le proposer, parce qu'il n'est pas tel que nous présupposons le nôtre, puisqu'un homme ne peut avoir tant de différentes connoissances, qu'il ne soit d'un âge un peu avancé.

Que si d'autre part, le Prince se trouve avoir acquis une sagesse si parfaite que les préceptes d'autrui luy soient inutiles, pour lors le Courtisan satisfait de posséder des qualitez à pouvoir ren-

dre le Prince vertueux s'il ne l'étoit pas, il s'efforcera de satisfaire à l'autre partie de son obligation, en le défendant de l'artifice des méchans & en s'opposant aux flatteurs, aux médifans, & à ceux qui conspirent de corrompre ses mœurs par la volupté, & de cette sorte il n'aura pas une médiocre part à cette noble fin.

Mais bien que le Courtisan fut si vieil que les régals, les jeux & les armes ne luy convinssent pas, on ne pourroit néanmoins dire, que par ses exercices il luy soit impossible d'entrer dans la faveur de son Prince, parce que si son âge le dispense de les faire, les sçachant par un long usage dans sa jeunesse, le jugement qu'il en porte est plus juste, & il a d'autant plus de capacité pour les enseigner, que les années donnent aux hommes une grande expérience de toutes choses.

De cette sorte, sans qu'un vieil Courtisan exerce ses talens extérieurs, il parviendra heureusement à la fin qu'il doit se proposer dans l'institution de son Prince, que si vous trouvez qu'il mérite un nom plus illustre j'y consens, parce que la nature n'a pas mis de tels limi-

tes aux dignitez des hommes qu'ils ne puissent monter de l'une à l'autre.

Ainsi souvent, les simples soldats deviennent Capitaines, les Seigneurs particuliers deviennent Souverains, les Cardinaux Papes, & les disciples maîtres. on pourroit donc peut être dire avec assez de raison, que la qualité de Précepteur du Prince seroit la fin du Courtisan, bien que je ne comprenne pas pourquoy on rejette ce nom de parfait Courtisan, qui à mon sens est digne de beaucoup d'estime.

Car enfin, de même qu'Homère forma deux hommes merveilleux, qu'il propose pour exemple l'un des actions & des entreprises, qui fut Achilles, l'autre des passions & des souffrances, qui fut Ulysses : aussi il forma un parfait Courtisan en la personne de Phoenix, que Pelée envoya à son fils Achilles, pour l'accompagner, & pour luy enseigner à bien dire & à bien faire ce qui est la fin que nous avons désignée à nôtre Courtisan.

Je ne pense pas qu'Aristote & Platon eussent méprisé le nom de parfait Courtisan, puisqu'il est évident qu'ils en ont fait les fonctions, & qu'ils ont

prétendu à la même fin, l'un auprès d'Alexandre le Grand, & l'autre auprès des Rois de Sicile.

Et parce qu'il est de l'obligation du Courtisan, de connoître les inclinations du Prince, Aristote connût si parfaitement l'humeur d'Alexandre, & la sçeut ménager avec tant d'adresse, que ce Prince l'ayma & l'honora plus que son propre pere.

Entre plusieurs marques que ce Prince luy donna de son amitié, il voulût que la ville de Stagire, lieu de sa naissance déjà ruinée, fut rébatie; aussi oûtre la glorieuse entréprise qu'Aristote inspira à Alexandre de faire, que le monde entier fût une seule patrie, & que tous les hommes ne fissent qu'un peuple, qui vécût dans la concorde sous une seule Loy, qui leur donnât à tous. ainsi que le Soleil fait à la nature chaleur & lumière, il le forma encore aux sciences naturelles & aux vertus de l'esprit, car il le rendit sage, généreux, continent, & enfin un véritable Philosophe moral, non de raisonnement, mais d'effet.

Car je ne pense pas qu'il y ait une Philosophie plus pure & plus utile au

monde , que celle de conduire à une vie civile des peuples dont les mœurs étoient aussi effrénées, que ceux qui habitoient la Bactre, le Caucasse, l'Inde & la Scitie. Car ce Prince leur donna des Lois saintes, il les obligea de renoncer à leurs coutumes criminelles, il leur fit bâtir des Villes pour y vivre en société ; & enfin il ramena une infinité de nations, d'une vie barbare qu'ils menaient à une vie humaine & civilisée.

Aristote fut Auteur de ces merveilleuses choses dans Alexandre, en mettant en usage les qualitez d'un habile Courtisan qu'il possédoit avec avantage, ce que ne sçût faire Calistenne, quoy que disciple du même Aristote, parce qu'affectant l'humeur austère d'un Philosophe, se déclarant Ministre sévère de la vérité, & négligeant ces manières délicates d'homme de Cour, il devint non seulement inutile à Alexandre, mais il luy attira du blâme, & il y perdit luy-même la vie.

Par cette conduite habile, Platon forma Dion de Siracuse, ce qu'il ne voulut faire ensuite à l'égard de Denis le Tyran, parce qu'il le trouva si corrompu, & que son ame avoit reçu une si

ancienne & si forte impression de tyrannie , qu'il le crût non seulement indigne , mais incapable de profiter de ses maximes , de sorte qu'il refusa de cultiver son esprit dans le désespoir d'y pouvoir réussir.

Nôtre Courtisan doit prendre le même party , & se retirer si par malheur il se trouve au service d'un Prince , qui soit d'un naturel malin , & autant envieilly dans des vices incurables que les Pufics le sont dans leur maladie , afin qu'il ne s'attire point le blâme de ces méchantes actions , & qu'il n'expérimente pas le déplaisir que ressentent les bons serviteurs de la mauvaise conduite de leurs maîtres.

Frégosse faisant silence en cét endroit , Palavicin parla & dit , je ne me persuadois pas que nôtre Courtisan dût avoir tant d'honneur ; mais puisqu'il a Aristote & Platon pour Collegues , je pense que personne ne doit plus avoir de répugnance pour ce nom.

Je doute néanmoins qu'Aristote & Platon ayent jamais dansé en leur vie , qu'ils ayent été musiciens , ou qu'ils se soient extrêmement distingués par quelques actions de bravoure.

Il ne nous doit presque point être permis, répondit Frégolle, de penser que ces deux divins esprits ignorassent quelque chose, mais sur tout nous devons croire qu'ils sçavoient parfaitement l'art d'un homme de cœur.

En effet, ils en écrivent d'une manière qui fait avouer aux plus habiles, qu'on ne peut en avoir une plus parfaite connoissance, aussi ne doit-on pas dire, qu'un Courtisan ou Gouverneur du Prince, comme vous voudrez l'appeler, toutes les qualitez que ces Messieurs luy ont attribuées ne luy puissent bien convenir, fut-il un Philosophe très sévère, parce qu'elles n'ont point d'opposition avec la bonté, la prudence, la science & la valeur dans tous les âges & dans toutes les conditions.

Je me souviens, dit Palavicin, que nous entretenans hier au soir des devoirs du Courtisan, on vouloit qu'il aimât, mais parce que joignant toutes les autres choses qu'on demande de luy, on pourroit conclure qu'il doit être vieil, la capacité ne venant d'ordinaire à l'homme qu'à proportion de ses années, je ne conçois pas comment dans cet âge il luy pût convenir d'aymer, puisque

selon qu'on a remarqué, l'amour n'agréé & ne sied point aux vieillards ny les enjouemens que les jeunes affectent & estiment; car les galanteries & la propreté des ajustemens qui plaisent si fort aux Dames, ne passent dans leurs esprits que pour des sottises de jeunesse, aussi le vieillard qui les affecte est méprisé des femmes & raillé des jeunes hommes.

Ainsi j'apprehende fort, que si vôtre vieil Courtisan étoit amoureux & qu'il voulut imiter les jeunes amans, il n'oubliât ce qu'il doit enseigner à son Prince, & que peut être même les enfans ne le suivissent par les ruës en tirant la langue, & que les Dames n'y prissent aussi un autre plaisir que celui de rire de sa simplicité.

Puisque toutes les autres qualitez, répartit Frégosse, que ces Messieurs ont destinées au Courtisan luy conviennent tres bien, quoy qu'il soit vieil nous ne devons pas selon moy le priver de cette félicité d'aymer.

Je soutiens, dit Palavicin, que si on le dispense d'aymer, on luy procure un sujet de perfection par dessus les autres, & que c'est même le faire vivre heu-

reux, à couvert d'une infinité de maux.

Seigneur Palavicin, ajouta Bembe, ne vous souvient-il pas que le Seigneur Frégosse, quoy que peu expérimenté en amour, nous apprît l'autre soir qu'il se trouve de certains amans, qui prennent pour douceurs les rébutés, les courroux, les mépris & les tourmens qu'ils reçoivent de leurs maîtresses, & qu'il vous priât de luy enseigner comment il est possible que ces douceurs procedent d'une cause si opposée.

Quand donc nôtre Courtisan, quoy que vieil, auroit le cœur pénétré de ces feux sans chagrin, il est évident qu'il n'en ressentiroit aucun tourment, & qu'ayant autant de sagesse que nous le présupposons, il sçauroit faire le discernement des choses qui ont de la bienséance dans les jeunes hommes d'avec celles qui ne conviennent qu'aux hommes d'un âge mur.

Mais son amour seroit sans doute d'une nature, non seulement à n'en recevoir aucun blâme, mais à luy acquérir une parfaite félicité, sans mélange d'aucun déplaisir, ce qui n'arrive presque jamais aux jeunes; dans cet état il n'en seroit que plus capable d'enseigner

son

## *Livre I V.*

son Prince , & il ne feroit rien qui méritât que les enfans le montrassent aux doigts.

Seigneur Bembe , dit alors Madame la Duchesse , je suis tres-aïse que vous n'avez guere parlé ce soir , parce que nous pourrons avec plus de liberté vous prier d'instruire le Courtisan de cét amour heureux , qui n'est accompagné ny de blâme , ny de déplaisir. Car peut-être sera-ce la plus utile des qualitez qui luy ayent encore été attribuée ; ainsi dites nous , s'il vous plaît , tout ce que vous pensez sur ce sujet.

Madame , répondit Bembe , en riant , je ne voudrois pas qu'en prenant le party des vieillards , & disant qu'il leur est permis d'aymer , cela me fit passer pour vieux auprès des Dames ; ainsi vous m'obligeriez si vous vouliez donner cette commission à un autre.

Vous ne devez pas apprehender , ajoûta Madame la Duchesse , qu'on vous estime vieil par vostre grand sçavoir , puis que vous êtes jeune d'années , parlez-nous donc & ne vous excusez plus.

Madame , répartit Bembe , puis que vous m'obligez de vous entretenir sur

cette importante matière , permettez-moy au moins que j'aïlle auparavant consulter l'Hermite du Mont-Lavinelle.

Seigneur Bembe , dit Madame Emilie , d'un air courroucé , il n'y a aucun de la Compagnie qui soit moins obeïssant que vous , & Madame la Duchesse feroit tres bien de vous donner une bonne penitence.

Pour l'amour de Dieu Madame , répliqua Bembe , en riant , ne vous mettez point en colere , car je diray tout ce que vous voudrez : Dites donc sans tarder , âjouta Madame Emilie.

Bembe alors se recüeillit quelques momens dans luy-même avec attention , afin de se préparer à parler avec la dignité que méritoit ce noble sujet , & ensuite il dit.

Messieurs , pour vous faire comprendre que les vieillards peuvent , non seulement aymer sans blâme ; mais plus heureusement même que les jeunes. Je suis obligé de prendre mon raisonnement d'un peu loin , afin de faire connoître ce que c'est que l'amour ; & en quoy consiste la felicité des Amans , & j'ose me promettre de vous prouver qu'il n'est point d'homme dans cette

Compagnie à qui il ne soit bien séant d'aymer, eût-il même quinze ou vingt ans plus que le Seigneur Morelle.

Un chacun éclata de rire en cet endroit, & Bembe continua en cette sorte. Je dis donc que selon la définition des Sages, l'amour n'est autre chose qu'un délir de jouir de la beauté, & parce que le désir n'a pour objet que les choses connues, il faut que la connoissance précède le désir, lequel de sa nature veut le bien; mais qui étant aveugle ne le connoît pas; ainsi la nature a ordonné qu'à chaque puissance appetitive fut unie une puissance illuminative, & parce encore que dans nostre ame; il se trouve trois manières de connoître, à sçavoir par le sens, par la raison, & par l'entendement, il en procede trois autres puissances: Car le sens produit l'appetit, qui nous est commun avec les bêtes, de la raison procede la délibération, qui est le propre de l'homme, & de l'entendement qui rend l'homme capable de communiquer avec les Anges, naît la volonté. De même donc que le sens ne connoît que les choses sensibles, l'appetit ne desire que celles qui sont évidentes, & de même encore

que l'entendement n'a d'attrait qu'à la contemplation des choses intellectuelles cette volonté ne se nourrit non plus que des spirituelles.

L'homme qui de sa nature est raisonnable tient un milieu entre ces deux puissances, & il peut de son propre choix, & conduit de ses désirs, s'abaisser tantôt vers le sens, & puis s'élever vers l'entendement.

Or la beauté ne peut être désirée légitimement qu'en cette seconde manière, elle, dont le nom convient universellement à toutes les choses naturelles ou artificielles qui sont d'une juste proportion, & d'un temperament parfaitement égal.

Mais pour parler de la beauté que nous concevons maintenant, qui est celle des corps humains, & qui réluit principalement sur leurs visages, & qui émeut en nous cet ardent désir que nous appellons amour, nous dirons que c'est une effusion de la bonté divine, qui bien qu'elle s'épande sur toutes les choses créées, de même que fait la lumière du Soleil, lors néanmoins qu'elle trouve un visage dont les traits fins & finis sont peints d'un vif coloris, cette no-

ble effusion, ainsi qu'un esprit vivifiant anime tous ses traits d'un brillant merveilleux qui éblouit.

Avec ces charmes, la beauté attire agréablement à soy les yeux des hommes, & en les pénétrant elle s'écoule dans leurs ames, & y imprime son image d'un trait si vif qu'elle l'émeut, l'enflame & la delecte d'une douceur qui la ravit, & lay en fait desirer la possession.

Si l'ame éprise du désir de jouir de cette beauté comme d'un bien excellent, se laisse conduire par le jugement du sens, elle tombe dans l'égarement, jugeant que le corps qu'elle voit tout éciatant de cette lumière en est l'origine, & que pour posséder parfaitement cette beauté elle doit s'unir de l'union la plus intime avec ce corps.

Ceux donc qui se persuadent d'avoir dans la possession du corps la jouissance parfaite de la beauté, se trompent extrêmement, n'étant pas émeut de la vraie connoissance de la beauté par le discernement de la raison; mais d'une fausse opinion qui est conçûe par l'appetit du sens, d'où il s'ensuit aussi que leur plaisir est faux.

Tous les amans tombent inévitablement dans l'un des maux que je vais dire, lors que conduis de ce sens aveugle ils accomplissent leurs desirs, c'est qu'au moment qu'ils se sont satisfaits, ils sentent non seulement un dégoût; mais ils conçoivent de la haine pour la chose aymée, comme si l'appetit se repentoit de son erreur, & s'il s'apercevoit de la tromperie que luy a faite le faux jugement du sens, en luy déguisant le mal sous l'apparence du bien, où ils restent inquiets dans le même désir, comme n'étans nullement arrivez à la fin où ils aspiraient.

Car quoy que comme enyvrez de leur faulx opinion, il leur semble qu'ils goûtent en effet du plaisir, il en est d'eux de même que de quelques febricitans alterés qui révent qu'ils boivent à longs traits de l'eau d'une belle source, parce qu'enfin ils n'en demeurent ny contents ny rassasiez.

Comme la possession d'un bien qu'on a désiré produit toujours la tranquillité & la joye dans l'esprit lors qu'il est réel, aussi il resteroit à ces amans une satisfaction parfaite de la jouissance s'ils possédoient véritablement ce qu'ils pas-

tionnent ; mais il arrive le contraire , car trompez de cette ressemblance . & n'ayant aucun plaisir , ny satisfaction , leurs désirs recommencent tout de nouveau , & ils se trouvent de même qu'au paravant brûlés de l'ardente soif d'un bien , dont en vain ils esperent de jouir parfaitement.

Ils ayment donc d'une manière tres infortunée , parce qu'ou ils ne parviennent jamais à la fin de leurs souhaits , ce qui est une extrême disgrâce , ou s'ils y arrivent , ils experimentent qu'ils ne sortent de ces maux que pour entrer dans de plus grands ; car depuis le commencement jusqu'à la fin d'un pareil amour , on ne ressent que tourmens , & que chagrins , en sorte que les larmes , les soupirs , les gémissemens & cent autres misères sont le partage de ces amans malheureux.

Or la cause qui produit toutes ces infortunes , c'est principalement le sens , lequel dans les jeunes gens a un extrême pouvoir , parce que la vigueur de la chair & du sang donne autant de force à leurs sens qu'elle en peut ôter à la raison.

Aussi le sens pousse facilement l'ame

à suivre l'appetit , car se trouvant captivee dans le corps , attachée à sa conduite & privée de la contemplation des choses spirituelles , elle ne peut comprendre clairement les vérités , ainsi pour en avoir la connoissance , il est nécessaire qu'elle consulte les sens , desquels étant séduite , elle leur donne créance & s'y abandonne , sur tout quand ils ont une telle force qu'ils usent presque de contrainte.

Comme donc les sens sont trompeurs , ils remplissent l'ame d'erreurs & de fausses opinions , aussi il n'est que trop ordinaire que les jeunes amans se trouvent envelopés dans cet amour sensuel qui est entierement rebelle à la raison ; & qu'ainsi ils se rendent indignes de jouir des faveurs dont amour fait part à ses vrais sujets , & qu'ils n'ont autre plaisir en aymant que celui des animaux , mais souffrent des déplaisirs bien plus cuisans.

Il en est tout le contraire des amans d'un âge plus avancé , car si lors que l'ame est moins inquietée des faillies naturelles du corps , & que la chaleur naturelle commence de s'attiédire , leur cœur se trouve sensible aux traits de la

beauté, & que conduit par le choix de leur raison, ils tournent vers elle leur desirs, ils ne sont jamais trompez; mais ils possèdent parfaitement la beauté dont la jouissance fait leur félicité, parce qu'en soy la beauté est bonne, & conséquemment le vray amour de la beauté est bon, saint, & cause toujours de bons effets dans le cœur de ceux qui par le frein de la raison l'ayent corrigé la dépravation du sens, ce que les vieillards peuvent avec beaucoup plus de facilité que les jeunes.

Il est donc vray de dire que les vieillards peuvent aymer sans blâme, & plus heureusement que les jeunes, en prenant néanmoins le nom de vieux, non pour l'âge décrepit, ny celui auquel les organes du corps sont si usés que par eux l'ame ne peut presque plus exercer ses puissances; mais pour celui qui nous laisse le jugement sain & une vigueur raisonnable.

Aussi ne dissimuleray-je pas qu'encore que j'estime l'amour sensuel tres-mauvais dans tous les âges, qu'il semble néanmoins mériter quelque excuse dans les jeunes hommes, car quoy qu'il leur donne les peines, les déplaisirs &

les chagrins que nous avons dit , il ne laisse pas de s'en trouver plusieurs , qui pour mériter les bonnes graces des personnes qu'ils ayment . font des actions vertueuses en elle-même , bien que les motifs en soient vicieux.

De manière que de l'abondance d'amertume qu'ils experimentent , ils en tirent au moins quelque peu de douceur , & par les averfitez qu'ils endurent , ils reconnoissent enfin leur extrême égarement.

De même donc que les jeunes hommes , qui en surmontant leurs appetits , n'ayment que par raison , ont quelque chose d'extraordinaire qui mérite nôtre estime , aussi j'excuse en quelque façon ceux qui par l'extrême violence de leur passion , se laissent vaincre à l'amour sensuel ; si dans le reste de leur conduite , ils se distinguent par la valeur & les autres vertus que ces Messieurs ont nommées , & qu'au moment qu'ils seront échappés de ces premiers feux , ils renoncent absolument à ce désir sensuel , comme au degré le plus bas de ceux qui conduisent à l'amour véritable.

Mais si lors qu'ils deviennent vieux ,

ils conservent encore dans leurs cœurs glacez la flamme de leurs appetits , & s'ils soumettent la force de leur raison à la foiblesse de leurs sens , il n'est pas croyable quel blâme ils s'attirent ; en effet , ils méritent que comme des insensés on les mette au rang des bêtes , parce que les pensées & les conduites de l'amour sensuel , ont trop de disconvenances avec l'âge meur.

Icy Bembe ayant pris quelque peu de repos , Morele d'Ortonne luy fit cette question , Seigneur Bembe s'il se trouvoit un vieillard plus frais & plus dispos de sa personne que plusieurs jeunes hommes , ne voudriez-vous pas bien qu'il luy fut permis d'aymer du même amour que les jeunes ayment.

Madame la Duchesse se prit à rire , & dit si l'amour des jeunes hommes est si infortuné , pourquoy voulez-vous Seigneur Dortonne que les vieillards ayment aussi avec tant de disgrâce , certes si vous étiez vieux comme le disent ces Messieurs , vous ne souhaiteriez pas tant de mal aux vieillards.

Madame , répondit Dortonne , il me semble que c'est le Seigneur Bembe qui leur souhaite du mal , parce qu'il veut

qu'ils ayment d'une maniere que je ne puis comprendre : car enfin de prétendre à la possession de cette beauté qu'il louë si fort sans en posseder le corps, c'est sans doute une grande chimère qu'il nous conte.

Croyez . vous Seigneur Dortonne, dit alors le Comte de Canosse , que la beauté soit toujours aussi bonne que le Seigneur Bembe nous le veut persuader.

Nullement , répartit Dortonne , au contraire il me souvient d'avoir veu beaucoup de belles femmes cruelles & méprisantes, & il semble même qu'il en arrive toujours ainsi , parce que leur beauté leur inspire un orgüeil qui les rend insupportables.

Elles vous paroissent cruelles , ajoûta le Comte en riant , parce qu'elles ne vous accordent pas ce que vous voudriez ; mais priez le Seigneur Bembe de vous enseigner la maniere dont les vieillards doivent désirer la beauté , quelles choses ils peuvent exiger des Dames , & de quoy ils doivent se satisfaire : Car si vous ne sortez point de ces termes, vous verrez qu'elles ne seront ny orgüilleuses , ny cruelles ; mais quelles  
aurent

auront de la complaisance pour vous.

Dortonne parut un peu choqué de cette proposition, aussi il répliqua assez brusquement, je ne veux point sçavoir des choses qui ne me concernent point; mais faites-vous enseigner à vous-même de quelle manière les jeunes hommes moins vigoureux que les vieillards doivent désirer cette beauté.

Alors Frédéric Frégosse, pour calmer l'esprit de Morelle, & prévenir l'aigreur de la réponse du Comte, dit en l'interrompant.

Le Seigneur Dortonne n'a pas tout le tort qu'on pourroit s'imaginer, quand il dit que la beauté n'est pas toujours bonne, en effet il arrive souvent que la beauté des femmes cause une infinité de maux dans le monde, des querelles, des guerres, des combats particuliers & la ruine même des Etats, nous en avons un funeste exemple dans l'incendie de Troyes; les belles femmes ont pour la plus part, ou de l'orgueil & de la cruauté, ou bien elles sont peu chattes; mais cela peut-être ne sembleroit pas un défaut au Seigneur Dortonne.

Il en est de même des hommes, dont les mieux faits sont quelques fois de

grand scelerats , en sorte qu'il semble que la nature ne les ait formé avec tant d'avantages que pour les rendre plus capables de séduire , & que leur bonne mine soit comme l'appas qui cache l'ameçon.

Gardez-vous bien de croire , répliqua Bembe que la beauté ne soit pas toujours bonne ; mais icy le Comte de Canosse , interrompit Bembe , & dit.

Seigneur Bembe , puisque le Seigneur Dortonne n'a nulle curiosité de sçavoir une chose qui luy importe si fort , enseignez-la moy , je vous prie , & me faites voir de quelle manière les vieillards peuvent parvenir à la possession de cet amour fortuné , car il me sera tres-indifferent que l'on me croye vieux , pourveu que j'en tire un si grand avantage.

Bembe se prit à rire , & dit j'y consens ; mais il faut auparavant que j'efface de l'esprit de plusieurs de la compagnie l'erreur dont ils sont prévenus ; ensuite je m'efforceray de vous satisfaire , & il recommença de cette sorte.

Messieurs , j'aurois beaucoup de déplaisir qu'aucun de nous , en disant du mal de la beauté qui est une chose sainte , encourut comme un profane le cour-

roux de Dieu ; afin donc que les Seigneurs Dortonne & Frédéric Frégosse s'en tiennent pour avertis, & que pour cet effet, ils ne perdent pas la veüe ; ainsi que Steficore, qui est une punition tres-proportionnée au crime de ceux qui méprisent la beauté, je dis qu'elle procede de Dieu, & que sa bonté en est le principe, & que de même qu'un cercle ne peut être sans un centre, la beauté ne peut subsister sans bonté.

Aussi ne voit-on presque jamais qu'une méchante ame anime un beau corps ; c'est pourquoy la beauté extérieure est toujours une marque véritable de la bonté intérieure ; de manière que cette grace est imprimée sur les corps comme un caractère visible de l'ame invisible, qui la fait connoître à nos yeux, de même qu'aux arbres la beauté des fleurs porte témoignage de la bonté des fruits.

Sur un principe si solide, les habiles Phisionomistes établissent la connoissance des mœurs, & souvent celle des pensées des hommes ; or non seulement, nous comprenons sur le front des créatures raisonnables quel est leur naturel ;

mais encore celuy des bêtes , en considérant leur forme & leurs regards , parce que la nature s'exprime de toute la force possible sur leur corps , c'est ainsi qu'on voit peint sur la face du cheval , du lyon & de l'aigle la colere & l'orgueil , sur celle des agneaux & des colombes une pure & simple innocence, & aux renards & aux loups une ruse & une malice qui les distingue.

Donc , les personnes laides pour la plûpart sont méchantes , & les belles sont bonnes ; de sorte qu'il est vray de dire que la beauté a le visage aimable & désirable du bien , au contraire que la laideur a le visage hayssable & hideux du mal : En effet , si vous considerez les productions de la nature , vous trouverez toujourns que celles qui sont bonnes & utiles , ont aussi la grace de la beauté.

Remarquez dans ce grand ouvrage de l'Univers que Dieu a fait pour la conservation de tous les estres , le Ciel de figure spherique , orné de tant de brillantes lumières , & dans le centre du monde , la terre environnée des éléments qui se soutient par sa propre pesanteur , le Soleil , lequel dans son mou-

vement régulier éclaire tout l'Univers, s'approchant pour cet effet au Printemps du signe le plus bas du Zodiaque, & puis peu à peu en s'élevant il passe de l'autre côté de l'Equinoxe, la Lune de même qui reçoit de luy toute sa lumière, à proportion qu'elle en est regardée plus à plein, aussi bien que les cinq autres planettes, qui font diversement ce même cours.

Ces choses ont entr'elles une si grande force, par la liaison d'un ordre si nécessairement mesuré, que les changeant seulement d'un point elles périroient & le monde tomberoit en ruyne, elles ont aussi une beauté si parfaite que l'esprit humain ne sçauroit imaginer rien de si merveilleux.

Considerez la figure de l'homme qu'on peut appeller un petit monde dans lequel toutes les parties sont composées d'un art divin, & ensuite sa forme entière, qui est extrêmement belle, aussi est-il difficile de juger celle de ses parties & de ses membres, qui donne plus de graces au visage & d'utilité à tout le corps, comme les yeux, le nez, la bouche, les bras, la poitrine & le reste, ce qu'on peut dire de tous les animaux.

Voyez les differents plumages des oyseaux , l'agréable diversité des fleurs, des feüillages, des arbres & des fruits, ce sont autant de presens que leur a fait la nature , non seulement pour la conservation de leur estre ; mais encore pour donner un plaisir extrême à nos yeux & à nôtre goût.

Si vous laissez la nature pour venir à l'art que trouverez-vous de plus nécessaires aux navires que la prouë, les antennes, les mats, les voiles, le timon, les rames, les ancres, les cordages & les autres choses ne vous semblent-elles pas avoir esté autant inventées pour l'agrément que pour le service du vaisseau.

Quoy que les colomnes, les poutres & les architraves n'ayent point d'autre usage que celui de soutenir les édifices, & les palais, nous ne les trouvons toutefois pas moins agréables à nos yeux, qu'utiles aux bâtimens.

Les hommes, dès qu'ils commencerent de bâtir des maisons, poserent sur le haut des édifices un toit de charpente, non pour leur donner plus de grace; mais afin que d'une part & d'une autre, les eaux pussent plus commodément

s'écouler, néanmoins l'utilité & l'agrément se trouvent maintenant si indispensablement unis, que si sous une partie du Ciel où il ne tomberoit point de pluye, l'on édifioit un Temple, il semble que sans ce faite, il n'auroit ny beauté ny perfection.

On ne peut donc donner une plus grande loüange au monde universel que de l'appeller beau, c'est loüer extrêmement de dire un beau Ciel, une belle terre, une belle mer, de belles rivières, un beau pays, de belles forêts, de beaux arbres, de beaux jardins, de belles Villes, de beaux Temples, de belles maisons, de belles armées, & enfin cette gracieuse & sacrée beauté donne un merveilleux ornement à tous les estres.

Aussi on peut soutenir en quelque manière que le bon & le beau sont une même chose, principalement dans les corps humains, dont la cause plus prochaine de leur beauté est la beauté de l'ame, laquelle émanant de la beauté Divine, donne lustre & embellit le corps qu'elle anime, à moins que la matière n'en soit si vile qu'elle ne puisse y faire réluire cette divine qualité.

Certes, la beauté est le vray trophée de la victoire de l'ame, quand unie à la vertu divine, elle gouverne la nature materielle, & que par sa lumière elle dissipe les ténébres du corps.

Qu'on ne dise donc pas que la beauté rend les femmes orgueilleuses ou cruelles, bien que ce soit la créance du Seigneur Dortonne, ny qu'on n'impute point aux belles femmes, ces haynes, ces meurtres & ces ruines publiques, dont les passions & les appetits desordonnez des hommes sont l'unique cause.

Il peut se trouver de belles femmes qui ne soient point chastes; mais je soutiens que la beauté ne leur donne aucun penchant à l'impudicité, & qu'au contraire elle les éloigne de ce vice & les conduit aux bonnes mœurs, par la liaison étroite qu'a la beauté avec la bonté.

Il est vray que quelque fois la mauvaise éducation, les poursuites continuelles des amans, les presens, la pauvreté, l'esperance d'une plus grande fortune, les tromperies, la crainte & mille autres pièges surmontent la constance même des bonnes & belles femmes; mais c'est par de semblables choses que les beaux hommes peuvent devenir méchans.

Si l'argument que le Seigneur Palavicin avança hier est vray , dit alors Gonzague , on ne doit point mettre en doute que les belles ne soient plus chastes que les laides.

Quel argument , dit Palavicin , que les femmes , répartit Gonzague qui sont sollicitées n'accordent jamais rien , & que celles qu'on ne prie pas ont la complaisance de prévenir , or il est certain que les belles sont toujours plus sollicitées que les laides , & par conséquent les belles refusant toujours , il s'en suit qu'elles sont plus chastes.

Bembe se prit à rire , & dit ces conséquences sont justes , puis il âjouta , il arrive souvent que nôtre vûë , de même que nos autres sens se trompe , & qu'elle juge beau un visage qui n'a aucune beauté , car comme l'on voit quelques femmes , qui dans leurs yeux , dans leurs traits & dans toutes leurs manières , portent un je ne sçay quel air lascif , qui promet aux hommes une conquête aisée ; il y en a à qui cét air plaît & qui l'appellent beauté ; mais ce n'est en effet qu'une effronterie indigne d'un si honorable & si saint nom.

Bembe voulant finir en cét endroit ,

& ces Messieurs attendans de luy de plus grandes connoissances , l'exciterent à continuer le discours de cét amour, & de leur apprendre la manière de jouir véritablement de la beauté.

Il me semble , dit Bembe , que j'ay montré avec assés d'évidence que les vieillards peuvent aymer plus heureusement que les jeunes , qui est le sujet que j'avois entrepris de prouver.

C'est dont je ne conviens pas , répondit le Comte : car vous avez fait voir plus clairement l'infortune des jeunes que la félicité des vieux , vous ne leur avez pas même enseigné le chemin qu'ils doivent suivre dans leur amour , vous étant contenté de leur dire qu'ils se laissassent conduire par la raison , quoy que plusieurs se persuadent , qu'il est impossible que l'amour subsiste avec elle.

Rien néanmoins n'engageoit Bembe à parler ; mais Madame la Duchesse, joignant ses prieres à celles de la Compagnie , il recommença en cette sorte.

La nature humaine seroit trop infortunée , si nôtre ame qui conçoit avec tant de facilité ce désir si passionné de la beauté , étoit ensuite réduite à se

nourrir dans elle des choses seules qui luy sont communes avec les bêtes, & qu'il ne luy fut pas possible de tourner ce délir vers cette autre partie plus noble, qui est l'objet propre de l'ame, je veux dire la raison.

Vous l'ordonnez, Madame, & je vais parler, en soumettant ma volonté à la vôtre; mais parce que je me reconnois indigne de traiter des tres saints mystères de l'amour, je m'adresse à l'amour même, & je le prie de donner de la force à mes pensées & du mouvement à ma langue, en sorte que je puisse apprendre à cet excellent Courtisan à aymer d'une manière plus noble que celle du vulgaire.

Enfin, puisque dès mon enfance je luy ay voué toute ma vie, qu'il fasse que mes paroles ayent aussi toute la convenance & la dignité qui est nécessaire à mon sujet, & qu'elles soient toutes à sa louange.

Je dis donc, que puisque l'homme, pendant qu'il est jeune a un si grand penchant du côté des sens, on peut pardonner au Courtisan, s'il aime sensuellement durant sa jeunesse; mais que si dans un âge plus meur, il sent que son

cœur s'enflâme des feux de l'amour, il doit user de toutes précautions, pour ne se laisser pas conduire par les sens dans des misères autant dignes de compassion dans les jeunes, que de blâme dans les vieux.

Ainsi dès qu'il s'apercevra qu'un regard réciproque de luy & d'une belle femme, commencera de faire impression dans son imagination, & qu'il remarquera que son sang a de la simpatie avec celui de cette personne, que ses yeux en ravissent l'image & la portent à son cœur, que son ame la contemple avec plaisir, & qu'il sentira dans elle cette effusion qui l'incite; & enfin que de certains esprits vifs qui brillent aux yeux de la Dame âjoûtent continuellement de l'aliment à ce feu, pour lors réveillant sa raison, il la doit mettre à la garde de son cœur, & fermer de telle sorte le passage aux sens & aux appetits, que ny par force, ny par surprise ils n'y puissent pénétrer.

Si par cette précaution le feu s'éteint, le peril aussi se dissipera; mais s'il continuë & s'accroît, alors le Courtisan sentant qu'il est pris doit fuir les rideurs de l'amour profane, afin d'entrer  
par une

par une conduite plus élevée dans la voye de l'amour Divin, en suivant la raison pour sa guide.

Qu'il considère que le corps où cette beauté réluit n'est pas la source d'où elle procede ; car la beauté n'étant pas matérielle ; mais un pur rayon de la bonté Divine, elle perd beaucoup de sa dignité par son union avec un sujet si vil ; en effet la perfection de la beauté consistant à ne participer point avec le corps, elle est toute Divine, quand elle en est entièrement séparée.

Car de même qu'on ne peut ouïr par la bouche, ny sentir par les oreilles, aussi on ne peut nullement jouïr de la beauté, ny satisfaire le désir qu'elle excite dans les cœurs par le sens du toucher ; mais par le seul sens dont la beauté même est l'objet véritable, je veux dire celui de la vue.

Que l'amant s'éloigne donc de l'aveugle jugement du sens, & qu'il jouïsse par ses yeux de ces graces, de ces traits & de tous ces riches ornemens extérieurs de la beauté, & par l'ouïe de la douceur de la voix, de l'agrément des conversations & de l'harmonie des instrumens, si la Dame qu'il ayne

ſçait chanter & jouer , alors ſon ame ſera nourrie de mets tres-exquis par ſes deux ſens qui tiennent le moins du corporel & qui ſont miniſtres de la raiſon, & cela ſans que le deſir en l'attachant au corps le porte à aucun mouvement deſhonnéte.

Qu'il ait de l'eſtime , de la complaiſance & du reſpect pour cette perſonne , qu'il la chériffe plus que ſoy-même , qu'il préfère tous ſes contentemens aux ſiens propres , & qu'il ayme autant en elle la beauté de l'ame que celle du corps.

Qu'il cultive avec tant d'adreſſe ſon eſprit & ſon cœur , que jamais il ne ſ'y trouve lieu que pour de chaſtes penſées , & c'eſt ainſi qu'il inſinüera la vertu dans cette belle ame.

On peut dire qu'en cette maniere il concevra la beauté dans la beauté , en quoy , ſelon quelques-uns , conſiſte la fin de l'amour , il ſe rendra ainſi tres-agréable à ſa maîtrefſe , il la trouvera toujours ſoumife , douce & affable , & autant paſſionnée de luy plaire , que d'en être aymée , & ils vivront dans une parfaite conformité de volonté.

Concevoir la beauté dans la beauté,

dit Dortonne, cela doit sans doute, s'entendre avoir un beau fils d'une belle femme : car cette complaisance paroît une marque plus évidente qu'elle aime, que l'affabilité que vous dites.

Alors Bembe, en souïriant, répartit ne sortons pas s'il vous plaît des termes de la bienséance, & avoüons que la Dame ne donne pas un médiocre témoignage d'amour à l'amant, quand elle luy fait part d'un bien aussi précieux qu'est celuy de sa beauté par les voyes qui doivent entrée à l'ame, je veux dire par la venë & par l'oüïe, car elle envoie le brillant de ses regards aux yeux de l'amant & le doux son de sa voix à son oüïe, qui pénétrant son cœur, luy porte un témoignage sincère de son amour.

Les regards & les paroles, répliqua Dortonne sont souvent de faux témoins, ainsi l'amant qui n'a point de garands plus certains de l'amitié, ne doit pas s'en tenir tres-assuré, & à dire vray j'attendois de vous que vous nous donneriez une Dame un peu plus courtoise pour le Courtisan, que le Seigneur de Médicis n'a institué la sienne ; mais vous êtes tous deux de l'humeur des

Juges sévères, qui pour paroître équitables, prononcent des jugemens même contre leurs plus proches parens.

Je veux bien permettre à cette Dame, répartit Bembe, d'être plus courtoise à mon Courtisan d'un âge avancé que n'est celle du Seigneur de Médicis au sien qui est jeune, & cela avec raison; parce que le mien ne désire que des choses honnêtes, & par conséquent ma Dame les luy peut toutes accorder; mais la Dame du Seigneur de Médicis qui n'est pas si persuadée de la modestie du jeune, en doit user avec une extrême réserve, & luy refuser absolument tout ce qui n'est pas dans la dernière honnêteté; voila donc ce qui fait que mon Courtisan est plus heureux que le premier.

Mais afin que vous soyez parfaitement convaincu, que l'amour raisonnable est plus heureux que le sensuel, j'avance que les mêmes choses que l'on doit refuser au sensuel peuvent estre accordées au raisonnable; parce que dans le premier elles sont honnêtes, & dans le second elles ne le sont pas.

Ainsi la Dame, pour obliger son amant sage, oûtre la confiance de ses

secrètes & le toucher de la main, elle peut sans blâme luy accorder le baiser, ce qu'on ne peut permettre dans l'amour sensuel, selon les règles du Seigneur de Médicis, parce que le baiser étant une manière d'union des corps & des ames, il y a du péril que l'amant sensuel n'aspire plus à la partie matérielle qu'à la spirituelle; mais l'amant raisonnable sçait qu'encore que la bouche soit une partie du corps, elle donne passage à la voix & sert d'organe aux paroles qui sont interprètes de l'ame, & à cette aspiration ou esprit vital, qui s'appelle pareillement ame.

Aussi il prend plaisir d'unir sa bouche avec celle de la personne aymée, non qu'il soit ému d'aucun amour sensuel; mais parce qu'il sent que cette union ouvre la voye à leurs ames, lesquelles attirées d'un désir mutuel s'influent par une espee de metempsychose au corps l'une de l'autre: en sorte qu'on peut presque dire qu'une ame anime deux corps, & qu'un corps est animé de deux ames.

Comme donc une de ces ames gouverne en quelque manière deux corps, on peut soutenir avec raison que le bai-

ser est plutôt une union des ames que des corps , parce qu'il attire si puissamment l'ame à soy qu'il la sépare quasi du corps.

C'est ce qui fait que tous les chastes amans désirent le baiser comme un lien sacré qui unit leurs ames , aussi Platon a dit qu'alors il luy sembloit que son ame luy venoit sur les lèvres.

Enfin , parce que la séparation de l'ame d'avec les choses sensibles & son union parfaite avec les intelligences , se peut représenter assés naturellement par le baiser ; l'Epouse sainte , dit dans les Cantiques , qu'elle désire que son amy la baise du baiser de sa bouche , pour marquer l'ardeur qu'elle a que son ame soit enlevée par l'amour Divin à la contemplation de la beauté suprême ; mais d'une manière si intime & d'une union si étroite , qu'elle abandonne son corps.

Toute la Compagnie étoit dans une merveilleuse attention au discours de Bembe , qui faisant une pause en cet endroit , & personne ne prenant la parole , il dit , puisque vous m'avez obligé d'enseigner l'amour heureux à nôtre jeune Courtisan , il est nécessaire que je le conduise plus avant , parce que

comme je l'ay remarqué, l'ame se portant extrêmement pour les sens, il seroit dangereux qu'il en demeurât à ce terme.

Car encore que la raison sçache discerner le bien, & que reconnoissant que cette beauté ne procede point du corps, elle bannisse les desirs deshonnêtes : il faut pourtant avoier qu'elle ne peut la considérer continuellement dans ce corps que son jugement n'en soit perverti, ou que le moindre mal qui en arrive soit de ne pouvoir éviter cette insupportable souffrance que l'absence de la personne aymée produit dans le cœur.

Car l'effusion de la beauté présente donne un plaisir extrême à l'amant, & en luy échauffant le cœur d'une douce chaleur, elle éveille de certaines puissances qui étoient assoupies dans son ame, lesquelles ensuite nourries & fomentées de cette chaleur de l'amour, s'épandent & vont, se multipliant à l'entour du cœur d'où communiquant au dehors par les yeux ces esprits vifs formés de la plus pure partie du sang, ils reçoivent à leur sortie l'image de la beauté, & la façonnant à leur gré, ornée de mille & divers agrémens ils la présentent à l'ame.

L'ame charmée à la veüe de cette image en demeure dans un ravissement qui l'extasie dans cette agréable surprise, elle ressent cette crainte respectueuse qu'inspire ordinairement la présence des choses Divines.

Or l'amant qui ne considère la beauté que dans les corps, perd ce bien & cette felicité dès le moment que la personne aymée en s'absentant, laisse ses yeux sans leur lumière en son ame, comme vefve de l'objet chéry : car dans l'éloignement de la beauté, cette effusion de l'amour n'échauffe plus son cœur de sa douce chaleur, comme lors qu'elle est présente.

Deià il arrive que les conduits des esprits se séchent & se resserent, lors néanmoins que l'idée de la beauté se présente, ce souvenir excitant les puissances de l'ame, elles s'efforcent de communiquer les esprits produits du sang, qui naissent du cœur; mais qui trouvant les voyes fermées à leur passage, ne peuvent sortir, de manière que se trouvant presseés, ils s'irritent & picquent l'ame d'une douleur inquiète & chagrine.

Deià naissent les larmes les soupirs,

les sanglots , les chagrins & les tourmens intérieurs des amans , parce que l'ame sans se donner aucune trêve , s'afflige souvent à cet excès d'en devenir furieuse , jusques à ce que cette chère beauté se représente à ses yeux ; car à cet instant la joye , le calme & la paix reprennent leur place , alors se rendant attentive à la considération de cet objet , elle se nourrit de délices , souhaite de s'unir à luy pour jamais , & de n'en pouvoir point être séparée.

Pour éviter donc le tourment de cette absence & ces inquiétudes mortelles , que le Courtisan , secouru de sa raison , supprime tous desirs de s'unir au corps , & qu'il les transporte à la beauté seule , qu'il ne doit considérer qu'en elle-même simple & pure , s'en formant dans l'imagination une image abstraite de toute matière , de cette sorte il la rendra l'amie familière de son ame , alors il pourra jouir de la beauté & la posséder en tous temps & en tous lieux sans nulle crainte de la perdre jamais.

C'est la manière dont le Courtisan d'un âge avancé se garentira de tous les déplaisirs que les jeunes ressentent en ayant , qui sont les jalousies , les

soupçons, les mépris, les courroux, les désespoirs & de certains transports de fureur, où non seulement ils maltraitent les femmes qu'ils aiment ; mais ils se privent eux-mêmes de la vie.

Il ne donnera nulle inquiétude au mary, ny au pere, ny aux freres, ny aux parens de la Dame, & elle n'en recevra aucun deshonneur, il ne sera pas contraint de faire violence à ses yeux & à sa langue, pour ne découvrir pas sa passion, il ne sera pas réduit à des douleurs mortelles au départ & durant l'absence de sa beauté ; car il la portera toujours dans son cœur, dont son imagination luy en représentera même l'image infiniment plus belle.

Mais oûtre ces biens, l'amant en trouvera un beaucoup plus grand, s'il s'éleve par cét amour à un autre plus sublime : en effet, c'est vouloir se renfermer dans des limites fort étroits que de s'attacher à la considération de la beauté qui réluit en un seul corps, il âjoûtera donc à l'idée qu'il s'en est formée une infinité d'ornemens, & assemblant toutes les beautés, il réduira la multitude à l'unité de celle qui s'épand sur toute la nature humaine ; de cette

sorte, il ne contempnèra plus la beauté particulière d'une femme ; mais cette beauté universelle qui embellit tous les corps.

Alors éclairé d'une lumière infiniment claire, l'autre qui n'est que ténèbre en comparaison luy deviendra indifférente, & brûlant d'une plus excellente flâme il n'aura que du mépris pour la chose laquelle auparavant il idolâtroit.

Ce degré de l'amour, quoy que tres-noble & tel que peu de personnes y arrivent, ne se doit point encore néanmoins appeller parfait, parce que l'imagination étant une puissance organique, & qui n'a de connoissance, que par les especes qui luy sont représentées par les sens, elle n'est pas sans quelques ténèbres, ainsi quoy qu'elle considère la beauté universelle par abstraction & uniquement en soy, elle ne la discerne toutefois pas clairement, à cause de la convenance que les fantômes ont avec les corps réels.

Aussi il en arrive à ceux qui parviennent à cét amour comme aux jeunes oyseaux ; car quoy qu'avec leurs faibles ailes, ils s'élèvent un peu au vol,

ils n'osent néanmoins s'éloigner trop du nid, ny prendre loin l'effort en s'abandonnant au plein vent.

Lors donc que nostre Courtisan sera arrivé à ce point, quoy qu'il puisse se dire assés heureux en comparaison des amans sensuels, je ne veux pas qu'il en demeure là; mais qu'il passe plus oûtre dans cette sublime voye, en suivant la guide qui le conduira au terme de la vraye felicité.

Loïn donc de sortir de soy, comme fait celuy qui contemple la beauté corporelle, qu'il rentre en luy-même pour y contempler celle qui se voit des yeux seuls de l'entendement, lesquels ne sont jamais plus éclairés, que lors que ceux du corps perdent leur lumière.

Car l'ame étant purifiée des vices, éclairée par l'étude de la vraye Philosophie & attirée par l'attrait de l'entendement, retournant à elle & s'appliquant à la considération de sa propre substance, elle se réveille comme d'un profond sommeil & découvre sur elle même un rayon de lumière, qui est la véritable image de la beauté Divine, qui luy est communiquée & dont un foible ombre réfléchit sur son corps.

Alors

Alors de même que quand les puissances corporelles se trouvent abstraites par l'épuisement d'une longue contemplation, ou assoupies du sommeil, l'ame s'en trouvant dégagée sent & goûte une certaine suavité, qui procede de la beauté Divine, ainsi toute ravie de sa douceur & attirée de sa splendeur, elle s'enflâme d'une telle ardeur, qu'elle semble être hors d'elle même, tant est violent le désir qu'elle conçoit de la posséder, la croyant la voye pour aller à Dieu, dans la contemplation duquel est sa fin heureuse & son repos.

Ainsi toute embrazée d'une si sainte flâme, elle s'éleve à la plus noble partie, qui est l'entendement, & là n'étant plus voilée de l'obscurité des choses terrestres, elle voit la beauté Divine; mais n'en jouit pas encore parfaitement, parce qu'elle la contemple seulement dans son entendement privé, qui est incapable de comprendre l'immensité de la beauté universelle.

Aussi l'amour oûtre ce bien qu'il communique à l'ame, l'éleve à une félicité infiniment plus grande; car comme de la beauté particulière d'un corps, il la conduit à la beauté universelle de tous les corps; ainsi pour le dernier dé-

gré de sa perfection, il la mene de l'intellect particulier à l'intellect universel.

Icy l'ame éprise du saint feu de l'amour Divin, s'élance pour s'unir à la nature Angelique, & non seulement elle abandonne le sens; mais elle n'a plus besoin du discours de la raison; car étant presque transformée en Ange, elle comprend toutes les choses intelligibles, & voit à découvert la pure beauté Divine, la reçoit dans elle, & jouit de cette suprême felicité qui est incomprehensible aux sens.

Si les foibles ombres de beautés que nous voyons réluire sur les corps nous semblent si charmantes, si elles embrasent nos cœurs d'un feu si ardent & nous donnent un plaisir si parfait que nous n'en imaginions point un pareil à celui de la simple veüe d'une personne aymée.

Pensons de quel heureux ravissement sont saisies les ames qui parviennent à la vision de la beauté Divine, & combien est délicieux l'embrasement qui procede de la suprême & vraye beauté, elle qui étant principe de toutes beautés, ne peut recevoir ny accroissement ny diminution, parce qu'elle est absolument belle par elle-même, & que ne

participant d'aucune autre beauté , elle est belle d'une beauté qui rend toute beauté belle , d'autant que c'est un rayon de la sienne qu'elle leur communique.

C'est la beauté , non distincte de la souveraine bonté , qui attire tous les estres à soy , & qui non seulement donne l'intelligence aux intellectuels , la raison aux raisonnables , le sens aux sensibles ; mais qui communique aux végétales avec leur propriété naturelle, comme une image ébauchée de ses divines perfections.

Cet amour est donc incomparablement plus noble & plus heureux que les autres , parce que sa cause est plus excellente & plus pure , aussi de même que le feu matériel purifie l'or , ce feu tres saint consume dans les ames toutes affections mortelles , & vivifie cette partie celeste d'elle même , qui étoit mortifiée par le sens.

C'est icy le bucher sur lequel les poëtes feignent qu'Hercule brûla au sommet du mont Oeta , & que par la vertu d'un pareil embrasement , il demeura après sa mort tout Divin & immortel.

C'est le buisson ardent de Moyse , les langues my-parties de feu & le Char enflâmé d'Elie , lequel accroît la grace

& la felicité dans les ames de ceux qui sont dignes de le voir , lors que quittant le séjour de la terre , il s'éleve au Ciel.

Dressons toutes nos pensées & les puissances de nôtre ame vers cette tres-sainte lumière , qui nous montre la voye qui conduit au Ciel , & en nous dépouillant des affections qui nous retiennent comme profanes , attachez à la considération de la beauté sensuelle , élevons nous à la sublime demeure de la vraye beauté cachée dans les secrets de Dieu : C'est là que nous trouverons un heureux terme à nos désirs , un véritable repos à nos peines , un souverain remede à nos misères & infirmitéz , & un port assuré contre les continüelles agitations de cette vie.

Quelle sera , ô amour tres-saint , la langue mortelle qui pourra dignement te louer , toy qui est infiniment beau , infiniment bon & infiniment sage , parce que tu procedes de l'union de la beauté , de la bonté & de la sagesse de Dieu , que tu demeure dans elle & que tu retourne à elle.

Tu est l'aymable lieu qui tient le monde dans l'union , & qui t'est scitué comme médiateur entre les choses celestes & les terrestres , afin d'incliner

les intelligences supérieures au gouvernement des inférieures, & en faisant retourner les esprits des mortels à leur principe tu les réunit avec luy.

Tu unis ensemble les éléments d'un accord merveilleux, tu donne mouvement à la nature pour la production des êtres, qui servent à la perpétuité de la vie, tu donne perfection aux choses imparfaites, ressemblance aux dissemblables, simplicité aux antipathiques, des fruits à la terre, la tranquillité à la mer, & au Ciel la lumière vitale.

Tu es le Père des véritables plaisirs, de toutes les grâces de la paix, de la mansuetude & de la bienveillance; enfin tu es le principe & l'accomplissement de tout bien.

Et parce que tu trouves le plus doux de tes délices dans l'union des beaux corps & des belles âmes, & que delà tu te découvre aux yeux & même aux entendemens de ceux que tu juge dignes de te voir; je pense que tu fais maintenant ta demeure entre nous.

Ainsi qu'il te plaise, Seigneur, d'écouter nos prières, pénétre & rend toy Maître de nos cœurs, & par la splendeur de ton très-saint feu, dissipe nos

ténébres, & comme un Guide fidele, dirige nous dans cét obscur labyrinthe, & nous montre le vray chemin, corrige nos sens trompeurs, & après nous avoir tiré de nos erreurs, donne-nous le souverain bien, fais nous sentir ces odeurs spirituelles qui vivifient les puissances de nôtre ame, fais nous oüir l'harmonie celeste d'un accord si parfait que nulle discorde des passions ne puisse jamais trouver place dans nos cœurs, enyvre-nous de cette source des sacrées délices qui ne peut s'épuiser, qui contente touûjours & qui ne lassa jamais; mais qui fait éternellement goûter la vraye beatitude à ceux qui boivent de ses vives & claires eaux, purifie par les rayons de ta lumière, nos yeux de l'ignorance qui les obscurcit, afin qu'ils n'admirent plus la beauté mortelle, reçois nos ames qui s'offrent à toy en sacrifice, brûle les dans cette vive flâme qui consume toute laideur materielle, afin qu'estant entièrement dégagées du corps, elles soient unies inseparablement avec la beauté divine, & que comme de vrais amans, nous puissions être transformés en la chose aymée, & ensuite admis au banquet des Anges, où étans répeus d'ambrosie &

d'un Nectar immortel , nous mourions enfin d'une mort vitale & tres-heureuse , de même que sont morts ces anciens Peres , dont tu as ravis les ames de leurs corps par la puissante vertu de la contemplation pour les unir avec Dieu.

Bembe ayant parlé jusques icy avec une telle vehemence qu'il paroissoit extasié , il demeura tranquille tenant les yeux élevez vers le Ciel , lors que Madame Emilie , laquelle de même que tous les autres avoit donnée une merveilleuse attention à ce discours , le prit par un bout de sa robe , & le tirant un peu , dit.

Seigneur Bembe , prenez garde que par l'effort de semblables pensées, vôtre ame ne se sépare aussi de vôtre corps.

Madame , répondit Bembe , ce ne seroit pas le premier miracle que l'amour auroit fait en moy , alors Madame la Duchesse & toute la compagnie le prièrent de nouveau de vouloir continuer , un chacun se persuadant de sentir dans son ame quelque étincelle de cet amour Divin qui l'enflâmoit , & dont ils désiroient passionnément d'avoir une plus parfaite connoissance ; mais Bembe s'en excusa ainsi.

Messieurs, j'ay dit ce que la sainte fureur d'amour m'a dicté sans y penser, maintenant qu'elle ne m'inspire rien, je ne sçay pas dequoy nous entretenir; je croy qu'amour ne veut pas que nous pénétrions plus avant dans ses sacrez mystères, ny que le Courtisan passe le degré qu'il luy a plû que je luy aye marqué, & peut-être même nous est-il deffendu de parler plus de cette matière.

Seigneur Bembe, dit Madame la Duchesse, si le Courtisan qui n'est pas si jeune est capable de suivre la route que vous luy avés tracée, c'est avec bien de la raison qu'il devra se contenter d'une si parfaite felicité, sans porter envie au jeune.

Le chemin qui conduit à cette felicité, répartit Gonzague, me paroît si difficile que je doute même, si en faisant d'extrêmes efforts il sera possible d'y arriver.

Je croy, ajoûta Palavicin, qu'il est tres mal-aisé aux hommes d'y parvenir; mais qu'aux femmes il leur est impossible.

Madame Emilie se prit à rire, & dit Seigneur Palavicin, si vous retournez tant de fois aux invectives contre les femmes, je vous assure qu'on ne vous le pardonnera plus.

Madame, répondit Palavicin, je ne

crois pas vous faire injure , en disant que les femmes n'ont pas l'ame si purifiée des passions que l'ont les hommes , & qu'elles n'ont pas une telle habitude à la contemplation que le Seigneur Bembe a dit que doivent avoir celles qui peuvent prétendre à la possession de l'amour Divin.

Aussi ne lisons-nous point qu'aucune femme ait été favorisée de cette grace ; mais bien plusieurs hommes , comme Platon , Socrates , Plotin & divers autres , & parmi nous tant de saints Peres , ainsi que S. François , sur le corps duquel un esprit brûlant du S. amour imprime les cinq playes de nôtre Seigneur.

Rien que la force de l'amour n'étoit capable de ravir saint Paul jusqu'à la vision des mystères divins , dont il n'est pas permis à l'homme de parler , l'amour seul pouvoit aussi faire voir à S. Etienne les Cieux ouverts.

Les femmes , répondit Médicis , ont en ce point le même avantage que les hommes , parce que Socrates même avoie que tous les mystères d'amour qu'il sçavoit , luy avoient été révelez par une femme qui fut cette Dyotime , & l'Ange qui du feu de l'amour imprime les sacrées stigmates à S. François , &

aussi rendu de nos jours quelques femmes dignes des mêmes caractères.

Vous devez vous souvenir que plusieurs péchez furent pardonnez à sainte Magdelaine, parce qu'elle ayma beaucoup, & peut-être avec non moins de graces que saint Paul, aussi l'amour Divin l'a t'il ravie plusieurs fois jusqu'au troisiéme Ciel; tant d'autres femmes, selon que je le recitay hier, mépriserent leur vie pour l'amour de Jesus-Christ, & ne redouterent point les tourmens les plus atroces, ny aucun genre de mort, quoy qu'elles ne fussent pas vieilles, comme le Seigneur Bembe veut que le soit son Courtisan; mais tres jeunes & délicates, & dans l'âge qu'il dit que l'amour sensuel est pardonnable aux hommes.

Palavicin se préparoit pour répondre, quand Madame la Duchesse prenant la parole; dit que le Seigneur Bembe soit juge de ce differend, & que l'on s'en tienne à sa décision; sçavoir si les femmes ne sont point aussi capables de l'amour Divin que les hommes; mais parce que la dispute pourroit être trop longue, il vaudra mieux la différer à demain; bien plutôt à ce soir, ajouta Gonzague: Et comment à ce soir

répartit Madame la Duchesse , parce Madame , répliqua Gonzague , qu'il est déjà jour , comme on le peut remarquer à la lumière qui commence d'entrer par les fentes des fenêtres.

Alors un chacun se leva surpris d'étonnement , parce qu'il ne leur sembloit pas que l'entretien eût été plus long que de coutume ; mais outre qu'on l'avoit commencé plus tard , le plaisir qu'ils y avoient pris les avoit trompés ; en sorte qu'ils ne s'étoient point aperçus de la fuite des heures , aussi aucune ne sentoit ses yeux appesantis du sommeil , quoy qu'on en soit ordinairement surpris , quand on passe en veille l'heure où on a accoutumé de dormir.

Les fenêtres du Palais ayant donc été ouvertes du côté qui regarde la haute cime du mont de Catary , ils virent qu'une belle aurore de couleur de rose , étoit déjà levée à l'Orient , & que toutes les étoiles étoient disparues à la réserve de la belle gouvernante de Venus qui marque les limites du jour & de la nuit , de laquelle un doux vent Occidental sembloit expirer qui remplissant l'air d'une fraîcheur picquante , & qui se mêlant dans le feuillage des forêts , des colines voisines & réveillant par ce

murmure, les oyseaux dont c'étoit le jour, ils commençoient de faire entendre le divertissant concert de leurs voix.

C'est pourquoy, prenant tous respectueusement congé de Madame la Duchesse, ils se rendirent à leurs logis sans flambeaux, parce qu'ils étoient éclairés de la lumière du jour; mais comme ils sortoient de la chambre, le Seigneur Préfet se tourna vers Madame la Duchesse, & dit, Madame pour terminer la dispute d'entre les Seigneurs Palavicin & Médecis, nous viendrons ce soir avec le juge plutôt que nous ne fîmes hier; mais à condition, répondit Madame Emilie, que si le Seigneur Palavicin veut accuser les Dames & leur imposer selon sa coutume quelque calomnie, il promettra aussi de s'en tenir à la raison, parce que je le tiens pour suspect & pour fugitif.



## TABLE DES MATIERES

### A

<b>A</b> VANTAGES de la bonne renom- mée	39
Affectation des femmes de paroître belles.	95
Aucune chose n'est plus estimable que le sçavoir.	108
Apelles meilleur Juge de la beauté qu'Alexandre.	129
Agreable avertissement de Calmette	134
Acquerir la faveur du Prince.	172
Amplifications.	256
Amour de la chasteté.	386
Artifices des amans.	393
Amour honnête inspire de beaux sen- timens.	400
Amour devenu public est fort emba- rassant	424
Art de regner.	454
Art pour discerner le vray bien du faux.	468
Alexandre a fait le bonheur des peuples que ses victoires luy avoient soumis	512

*Table des Matieres*

Aristote & Platon , parfaits Courti- sans.	534
Amour des vieillards plus heureux que celuy des jeunes.	548
Amour raisonnable plus heureux que le sensuel.	568
Avertissement à l'amant sage.	563 & 573
B.	
<b>B</b> elle metaphore.	138
Bonne renommée necessaire.	196
Beauté & merite des femmes de diffe- rent caractere.	412
Bizareries de quelques rivaux.	427
Belles questions du gouvernement po- litique	479
Beauté & bonté sont presque insepa- rables.	554
Bembe comme extasié par un transport de l'amour saint.	583
C	
<b>C</b> ourtisans de la Cour d'Urbain & leurs coûtumes.	13
Considerations sur toutes les actions.	151
Conversation du Courtisan.	166
Chaque âge a quelque vertu & quelque vice particulier.	161
Conversation avec ies égaux.	181
Choix des amis.	189

## *Table des Matieres*

Circonstances que le Courtisan doit observer.	165
Circonspection necessaire dans le discours.	212
Circonstances qu'il faut observer pour faire rire en imitant.	229
Contes plaisans.	232
Comparaisons.	252
Contredits aux perfections des Dames.	316
Critique de la fausse devotion.	332
Contenance de Scipion , d'Alexandre , de Pericles & de Xenocrates.	372
Critique de cette pretendue continence.	380
Cause pourquoy une amitié devient publique.	433
Contestation agreable.	437
Consequences pernicieuses des vices des Princes.	487
Comment on doit commander.	492
Courtisan merite un nom plus illustre.	529
Convenance necessaire du Courtisan avec son Prince	531.
Ce que c'est que l'amour.	542
Conversation entre les Cavaliers & les Dames.	123

*Table des Matieres.*

D.

<b>D</b> iversité de coûtumes & de mo- des.	2
Description du Palais d'Urbain.	5
Divers sujets d'entretiens.	16 & 31
Déffaut dans la musique.	65
Divers exemples contre l'affectation.	67
De l'imitation dans le discours	87 & 94
Défauts des vieillards.	136
Dans toutes les actions il y a une ver- tu principale.	149
Défaut qu'il faut éviter dans la profes- sion des armes.	164
Devoirs du Courtisan envers son Prin- ce.	177
Défence des Dames.	290
Dames sçavantes.	290
Défence des Religieux.	334
De quelle sorte une passion se distin- gue.	42
De l'incontinence , comparaison à ce sujet.	469 & 475
Des differents gouvernemens.	481
Divers degrez en l'amour raisonna- ble	574
Doctrin du frere Seraphin.	20

E

<b>E</b> loge des Ducs d'Urbain.	5
Eloge de la Cour d'Urbain	9

## Table des Matieres

Eloge du Duc Guy du Balde	6
Eloge d'Elizabeth de Gonzague Duchesse d'Urbain.	11
Exercices academiques du corps.	156
Eloges de la vertu de plusieurs Princesses & autres femmes	361 & 367
Esprits brillants & vifs qui naissent du cœur.	421
Eloge d'Eleonor de Gonzague Duchesse d'Urbain.	445
Excellent raisonnement	472
Education, & sur quelles maximes	498
Eloge de la beauté.	554 & 560
Effet merveilleux du regard des personnes qui s'aiment.	571
Entendement humain ne peut comprendre la beauté Divine.	577
Expressions mystiques de l'amour Divin.	581
Envie que se portent les femmes.	202
F	
<b>F</b> orce des premieres impressions ou préventions	198
Faceties & tours subtils.	270
Feu qui brille dans les yeux.	421
Fortune des Courtisans des Ducs d'Urbain.	444
Fin noble & meritoire du Courtisan.	448 & 452

*Table des Matieres*

Fable d'Epimethée.	462
Felicité du regne d'un bon Prince.	484
Force de l'amour Divin dans saint Paul, sainte Magdelaine & S. François.	586

H

<b>H</b> ommes effeminez doivent estre bannis des compagnies.	48
Habillemens du Courtisan	183
Histoires de la prudence & de la con- stance des Dames. 337, 350 & 360	
Homere forma deux Courtisans par- faits.	534
Heureux changement de l'amour rai- sonnable en l'amour Divin.	576

I

<b>J</b> eu proposé par <i>Fraferafino</i> .	20
Il est difficile de connoître la perfe- ction de chaque chose.	32
Il y en a qui naissent avantagez de tou- tes les graces de la nature.	35
Il est raisonnable de conserver sa pro- pre reputation.	42
Jeux qui conviennent.	193
Interpretations agreables.	266
Jolie invention de Pitagore.	296
Institution du Prince, & ses maximes. 502 & 522.	
Infortune de l'amour sensuel	546
Imitation de Ciceron.	82

*Table des Matieres.*

Imitation d'Horace. 137

L

L'Amitié doit regner entre les Courtisans. 11

Le Courtisan doit estre Gentil-homme. 33

La fortune est la cause des differens degrez d'élevation & de bassesse. 38

Les Grands donnent leur estime à ceux qui ne la meritent pas. 40

Les hommes d'un merite extraordinaire peuvent se louer eux-mêmes. 44

La maniere de se louer. 45

Le Courtisan doit sçavoir se servir de toutes sortes d'armes. 50

Le Courtisan doit exceller en toutes sortes d'exercices. 52

Les personnes avantagées des graces de la nature, n'ont pas besoin d'autre instruction. 57

La maniere de parler & d'écrire. 69. 85

Le genie & le jugement sont les maistres du stil d'écrire. 90

Les Lettres font la principale perfection de l'esprit 100

Lesquelles des armes ou des Lettres sont plus estimables. 108

La musique convient au Courtisan. 113

Loüanges de la musique. 114

## *Table des Matieres*

<b>Le Courtisan doit sçavoir dessigner.</b>	118
Loianges de la peinture.	120
L'affection deçoit le jugement.	128
Le bien ne peut estre sans mélange de mal.	144
Le Courtisan doit estre discret & prudent.	150
Le Courtisan doit estre accompli.	207
Loix imposées aux Dames.	279. & 281
Les régles pour l'institution de la Dame de Cour ne sont pas les mêmes que celles du Courtisan.	304
Les hommes sont redevables aux Dames de ce qu'ils ont d'estimables.	303
La nature tend toujourns à la perfection de ses ouvrages.	322
• L'homme n'est pas plus parfait que la femme.	323
Les femmes inspirent de la valeur aux hommes, exemples à ce sujet.	398. & 400.
L'art d'aymer & de se faire aymer.	415. & 421.
Le beau & le bon sont presque une même chose.	559. & 560
Les personnes laides pour l'ordinaire sont méchantes ; & les belles sont bonnes.	556
La veuë & les autres sens se trompent,	

## Table des Matières

& sont mauvais juges de la beauté.	561
Loüange de l'amour saint.	563
L'ame éprise de l'amour saint , comprend les mysteres Divins.	578
Loüange de la vraye beauté.	578

### M.

<b>M</b> Etaphore.	283
<b>M</b> Maniere dont une Dame doit correspondre à l'amitié honneste	404
408 & 410	
Moyens de conserver l'amitié sont les mêmes que pour les aquerir	426
Manieres d'exprimer son estime	432
Maniere de metempicose des ames amantes	569

### N.

<b>N</b> Egligence contraire à l'affectation.	66
Noble élévation d'esprit digne d'un Prince.	510 & 515

### O.

<b>O</b> Rdre observé à la Cour d'Urbain.	14
On doit fuyr les flateurs.	107
Opinions , & leur force sur l'esprit des femmes.	201
On doit imiter les perfections d'autruy & non pas les défauts.	208

*Table des Matières.*

Ordres de Chevaleries.	300
Obligations du Prince d'être bon.	486
Origine des larmes & des soupirs des amans.	572
On peut inferer de l'air dont une per- sonne s'ajuste, qu'elles sont ses incli- nations & même ses mœurs.	187
P.	
<b>P</b> ensée imitée d'Ovide.	6 & 26.
Plaisanteries & circonstances qui les doivent accompagner.	223
Plaisante affectation d'une Dame.	235
Perfections de la Dame de Cour.	306 & 315.
Preuve de la perfection des femmes.	319 & 320
Pensée prise de Ciceron.	441
Preceptes sur lesquels le Prince doit estre formé.	460
Parfait Courtisan est un bien avanta- geux à l'Etat.	449
Préférence des Royaumes aux Répu- bliques prouvée par raisonnement.	481 & 485
Princes d'une grande esperance pour la religion & les peuples.	515
Prudence, reyne des vertus morales & politiques.	518
Police du Prince pour l'administration	

*Table des Matieres*

de la Justice. 521  
Précaution contre l'amour sensuel. 564

R.

**R**epartie subtile d'une Dame. 43  
Regles pour connoistre d'où procede la bonne grace. 61

Regles de l'obéissance du Courtisan. 180

Regles qu'il faut observer dans les plaianteries. 215

Reparties spirituelles. 261

Raisonnement sur la perfection des deux sexes. 323 & 331

Raisonnement sur le Courtisan & la Dame de Cour. 327

Rire, d'où il procede, & de quelle sorte le Courtisan le doit procurer. 222

S.

**S**aillie d'esprit divertissante. 288

S'il convient aux vieillards d'aymer 539

Sublime raisonnement sur le sujet de l'amour. 574

Socrate, de qui il aprend les plus secrets mysteres de l'amour. 585

T.

**T**romperies divertissantes. 267.  
& 274.

Tromperies malignes. 284 & 286

Tromperie des sens. 548

*Table des Matieres*

Traict des Cantiques de Salomon. 570

Transport de l'amour saint. 577

V.

**V**ers de Petrarque à la louange des  
Lettres 110

Une longue experience doit perfection-  
ner le jugement. 137

Un Gentilhomme doit garder la bien-  
seance de sa qualité. 163

- Vie dissoluë plus blâmable dans les  
femmes que dans les hommes. 369.

Utilité des femmes dans le monde, &  
leur constante pudicité. 373

Vertus morales 464

Vices ne sont point naturels aux hom-  
mes. 465

Vie active & speculative des Prin-  
ces. 492

Vertus utiles en la guerre & durant la  
la paix 493 & 497

- Vieillards peuvent aymer sans blâ-  
me. 594

*Fin de la Table.*

*Extrait du Privilege du Roy.*

**P**A R grace & Privilege du Roy donné à Versailles le 15. jour de Juin 1685. Signé, par le Roy en son Conseil LE PETIT. Il est permis au sieur \*\*\* de faire imprimer, faire vendre & debiter par tel Libraire ou Imprimeur qu'il voudra choisir, un Livre intitulé, *Le parfait Courtisan & la Dame de Cour*, traduit de l'Italien du Comte Baltazar Castiglione pendant le temps de six années entieres & accomplies : Avec deffences à tous autres de faire imprimer, vendre & debiter ledit livre sans le consentement dudit sieur \*\*\* à peine de quinze cens livres d'amende, de tous dépens, dommages & interests, comme il est plus amplement porté par lesdites Lettres.

*Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 15. Septembre 1690.*

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 19. Février 1685.

Signé, ANGOT Syndic.

Et ledit Sieur \*\*\* a cédé le present Privilege à Guillaume de Luyne, Estienne Loyson, & Jacques Morel, pour en jouir suivant l'accord fait entr'eux.

## ERRATA.

- P** Age 27 ligne 14 il le fit , ajoutez & il le fit.  
page 38. l. 28 - au rang , lisez à ce rang.  
pag. 62 l. dern. ils veulent paroistre , ajoutez ils  
veulent faire paroistre.  
pag. 85. l. 10, Hirolamo , lisez Girolamo.  
pag. 110. l. 10. Hiunto lisez Giunto.  
pag. 130. l. 21. ne refusez pas , lisez ne refusez  
donc pas.  
pag. 157. l. 2. l'ame de ses yeux , lisez de ses jeux  
p. 209 l. 20. bataille de Fernouë , lisez Fornouë  
pag. 215. l. 19 trop long recit , ôtez trop.  
p. 216. l. 20. son agrément , lisez leur agrément  
pag. 200. l. 14. la jartierre , lisez de la jartierre  
pag. 227. l. 2. plus que de raison , lisez plus que  
de la raison.  
pag. 233. l. 20, payfans , lisez pyzans.  
pag. 240. l. 26. mots fins à dessein , lisez mots  
fins qu'à dessein.  
pag. 245. l. 5. bichis , lisez bichizzi.  
pag. 249. l. 20. comme je suis , lisez , comme  
je fais.  
pag. 255. l. 18. se souïriant , lisez , en souïriant.  
p. 262. l. 3. porte encore , lisez , porte-tu encore  
pag. 266. l. 18. permet pas , ôtez pas.  
pag. 268. l. 15. porgia , lisez , borgia.  
pag. 269. l. 22. le jeu dura si peu , ôtez , si.  
pag. 276. l. 18. nommé Porio , lisez Pontio.  
pag. 299. l. 4. parce que si vous , ôtez , parce  
pag. 315. l. 4. le choix n'en seroit , ajoutez . il.  
p. 318. l. 28. que l'homme , lisez , que si l'homme  
pag. 321. l. 19. n'est plus , lisez . n'est pas plus.  
pag. 357. l. 22. accourent , lisez , accoururent.  
pag. 366. l. 24. paylannes , lisez pizannes.  
pag. 369. l. 27. artifice , lisez , leur artifice,  
pag. 338. l. 17. qu'amonie , lisez , qu'armonie.

~~pag.~~ 361. l. 12. d'illustres maisons, *lisez*, des  
illustres maisons.

pag. 367. l. 15. chamiris, *lisez* thomiris.

pag. 533. l. 10. & 13. vieil, *lisés*, vieux.

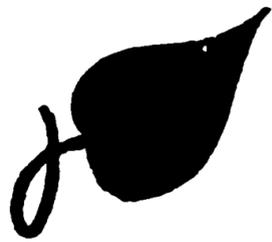
---

A CHARTRES,

De l'Imprimerie D'ESTIENNE MASSOT  
proche les Consuls.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE  
Restauration 1974  
sous N° 2062

**BIBLIOTHÈQUE  
NATIONALE**



**CHÂTEAU**  
de

**SABLÉ**

**1987**